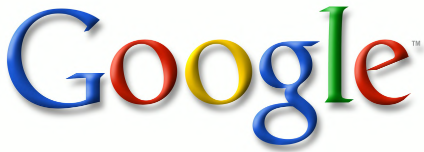
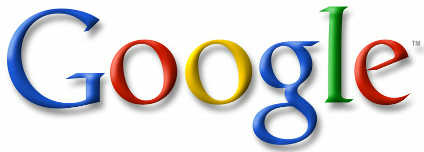
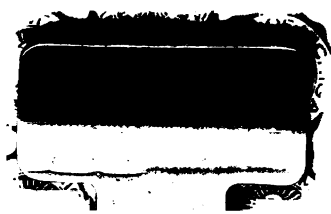





SE TAIR
FAIRE



HISTOIRE

DU

RÈGNE DE PHILIPPE II

Bruxelles. — Typ. de Fr. VAN MEENEN, et Cie, rue de la Putterie, 33.

—

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

ŒUVRES DE W. H. PRESCOTT

HISTOIRE

DU

RÈGNE DE PHILIPPE II

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR G. RENSON ET P. ITHIER

TOME IV

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, Nº 56

BRUXELLES
FR. VAN MEENEN ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

1860



COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

ŒUVRES DE W. H. PRESCOTT

HISTOIRE DU RÈGNE DE PHILIPPE II

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR G. RENSON ET P. ITHIER

TOME IV

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, N° 56

BRUXELLES
FR. VAN MEENEN ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

1860

CHAPITRE VI.

DON CARLOS.

(1567-1568.)

Éducation et caractère de don Carlos. — Dangereuse maladie du prince. — Ses actes d'extravagance. — Jugements portés sur lui. — Ses relations avec les Flamands. — Projet de fuite. — Conduite insensée de don Carlos. — Son arrestation.

Nous devons maintenant, après une longue absence, retourner en Espagne, où se passaient des événements de la plus haute importance pour l'avenir de la monarchie. Pendant que se déroulaient dans les Pays-Bas les tragiques incidents décrits dans un des livres précédents de cette histoire, un drame non moins émouvant, s'il faut en croire le bruit populaire, avait pour théâtre le palais même du monarque. Nous voulons parler de la mort de don Carlos, prince des Asturies, et de celle de la jeune et belle épouse de Philippe II, Isabelle de Valois. Les rapports dans lesquels se trouvaient le prince et la reine, leur fin précoce et le mystère dont elle fut entourée, ont conspiré avec le caractère sombre et inhumain du roi pour faire planer les plus horribles soupçons sur la cause de leur mort, couverte, en ce temps même, d'une obscurité que n'avaient pu dissiper depuis les recherches

des chroniqueurs. Cette catastrophe a, pour cette raison, fourni à la fiction un thème inépuisable, de sorte que l'on peut dire qu'elle a passé du domaine de l'histoire dans celui du roman; elle a été considérée particulièrement comme réalisant les conditions du drame, et la littérature de l'Europe est riche de plus d'un chef-d'œuvre dramatique, marqué du sceau du génie et dépeignant sous de mélancoliques couleurs les amours et les malheurs de Carlos et d'Isabelle [1].

La discussion d'un sujet aussi obscur et aussi hérissé de difficultés ne pouvait avoir lieu lorsque les archives espagnoles étaient rigoureusement fermées, même aux savants du pays; mais aujourd'hui que des idées plus libérales ont heureusement prévalu et que se sont ouvertes les effrayantes oubliettes où dormaient les secrets de la monarchie castillane, l'heure semble venue d'éclaircir ces ténèbres. Si nous ne pouvons nous vanter d'avoir levé le voile jeté si longtemps sur cet épisode, il nous est du moins permis de nous flatter d'avoir, grâce aux matériaux que nous possédons, placé nos lecteurs à un point de vue nouveau et meilleur, pour embrasser tout le fond de cette histoire et se former une opinion personnelle.

Don Carlos naquit le 8 juillet 1545; sa mère, Marie de Portugal, alors à peine âgée de dix-huit ans, mourut peu de jours après avoir mis au monde cet enfant qui entra ainsi

[1] Alfieri, Schiller et, de nos jours, lord John Russell ont, chacun d'après les inspirations de son génie particulier, exposé cette histoire sous son côté poétique. L'espagnol Montalva, dans son drame « Principe Don Carlos, » écrit avant le milieu du XVIIe siècle, a montré plus de respect pour la vérité historique, ainsi que pour la réputation d'Isabelle, en ne la mêlant en aucune manière aux événements de la vie du prince des Asturies.

dans la vie sous de funestes auspices. Privé, dès le berceau, des soins attentifs d'une mère, don Carlos ne connut guère davantage la vigilance paternelle; jusqu'au jour où il atteignit sa quatorzième année, il avait rarement vu son père, presque continuellement absent et voyageant dans les Pays-Bas ou en Angleterre. La surveillance du jeune prince, pendant la plus grande partie de ce temps, fut confiée à la sœur de Philippe, la régente Jeanne, princesse douée d'un cœur excellent, mais qui, probablement alarmée de la faible constitution de son neveu, lui montra, dit-on, trop d'indulgence, plus soucieuse de garantir sa santé que de former son caractère. Avec notre facilité à croire aux miracles accomplis par l'éducation, il nous arrive quelquefois de rendre les parents ou les précepteurs responsables de défauts que l'on pourrait, avec plus de raison, attribuer à une nature vicieuse.

Plus tard, le roi chargea de l'instruction de son fils, Honorato Juan, savant personnage qui faisait partie de la maison de l'empereur. Honorato Juan était un homme pieux autant qu'instruit; peu de temps après avoir accepté la mission qui lui était offerte, il embrassa la profession religieuse. Sa correspondance avec Philippe, alors dans les Flandres, nous initie aux progrès faits par Carlos, quand il avait onze ou douze ans. Le contentement que le roi exprime dans ses premières lettres diminue peu à peu dans les autres, où il témoigne de sérieuses inquiétudes, le maître l'ayant informé de l'indifférence que son élève montre pour ses études [1].

[1] Cette correspondance se trouve dans un livre curieux et des plus rares, intitulé : *Elogios de Don Honorato Juan*, Valencia, 1659, p. 60 et seq.

En 1556, Charles-Quint, se rendant à sa retraite claustrale de Yuste, s'arrêta quelque temps à Valladolid, où il vit son petit-fils. Il observa soigneusement Carlos, l'héritier de l'immense empire qu'il venait de résigner; il lui raconta ses campagnes et sa fuite à Inspruck, où il faillit tomber aux mains de l'ennemi. Le jeune prince, qui l'écoutait avidement, l'interrompit en s'écriant : « Ce n'est pas moi qui aurais fui! » Charles essaya de lui faire comprendre qu'il avait cédé à la nécessité, mais l'enfant s'obstina à soutenir que, pour lui, il n'aurait pas fui, ce qui amusa l'empereur et sans doute lui fit plaisir, en lui rappelant la fougue de sa propre jeunesse [1]. Cependant il ne s'aveugla pas sur les défauts de son petit-fils, dont le caractère fantasque et tyrannique accusait l'excessive indulgence de la régente, sa fille ; il lui reprocha son peu de déférence pour sa tante, et il dit ouvertement à celle-ci que, si elle corrigeait plus efficacement son neveu, la nation aurait lieu de l'en remercier [2].

Lorsque l'empereur vivait déjà retiré à Yuste, son esprit qui, comme nous l'avons vu, continuait de suivre, au delà de l'enceinte du monastère, la marche des affaires publiques, se reporta encore sur l'héritier de son nom et de son sceptre. On conserve à Simancas sa correspondance avec l'*ayo* ou gouverneur du prince, don Garcia de Tolède, frère du duc d'Albe. Une des lettres de celui-ci, écrite en 1557, lorsque Carlos avait douze ans, nous fait connaître brièvement la

[1] « Egli in collera reitero con maraviglia et riso di S. M. et de' circumstanti, che mai egli non saria fuggito. » — *Relatione di Badoaro*, MS.

[2] « Reprehendio al Principe su nieto su poca mesura i mucha desenboltura con que vivia i trataba con su tia, i encomendola su correcion, diziendo era en lo que mes podia obligar a todos. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. II. cap. XI.

manière dont l'enfant employait sa journée; ces détails sont assez curieux, parce qu'ils donnent une idée de ce qui constituait à cette époque une éducation royale.

Carlos était levé à sept heures du matin; à sept et demie, il avait déjeuné et entendu la messe. Il s'occupait alors de ses études jusqu'à l'heure du dîner; on ne dit pas en quoi ces études consistaient; un écrivain contemporain prétend qu'il lisait, entre autres ouvrages, les Offices de Cicéron, pour apprendre à mieux gouverner ses passions [1]. Il dînait à onze heures et s'amusait ensuite avec ses compagnons; il jouait au palet ou aux *trucos*, espèce de billard, ou bien il faisait des armes et montait quelquefois à cheval. A deux heures et demie venait un léger repas, la *merienda;* après quoi on lui faisait la lecture ou, si le temps était beau, il se promenait dans les champs. Il soupait dans la soirée et, à huit heures et demie, après avoir récité tout le rosaire, il se mettait au lit, où, comme le dit son *ayo*, il ne faisait d'ordinaire qu'un somme jusqu'au matin. — C'était certainement une vie primitive, satisfaisant plus, à ce qu'il semble, les appétits du corps que les besoins de l'esprit, et aussi réglée que celle de l'empereur dans son couvent. Cependant don Garcia ne cache pas le mécontentement que lui cause le peu d'intérêt pris par le jeune prince, non seulement à ses études, mais à l'escrime, au bâton et à d'autres exercices corporels, si essentiels pour l'éducation d'un gentilhomme à cette époque [2]; il

[1] « Ne attende ad altro che a leggirli gli officii di M. Tullio per acquetare quei troppo ardenti desiderii. » — *Relatione di Badoaro*, MS.

[2] « En lo del estudio esta poco aprovechado, porque lo haze de mala gana y ausy mesmo los otros exercicios de jugar y esgremyr, que para todo es menester premya. » — Carta de Garcia de Toledo al Emperador, 27 de Agosto, 1557, MS.

signale en même temps les premiers symptômes de ces accès de colère qui menaçaient, alors déjà, la constitution de Carlos et qui, par la suite, la minèrent si profondément [1].

Dans une autre lettre, don Garcia avance que Charles-Quint ferait bien de permettre à Carlos de le visiter à Yuste; il exprime la confiance que l'autorité du grand-père ferait ce que la sienne n'avait pu faire [2]. Mais ce conseil ne fut apparemment pas goûté du royal reclus, qui, sans doute, n'était pas disposé à s'infliger à lui-même une pénitence, en recevant dans sa maison un hôte aussi turbulent. La mort de l'empereur, qui arriva peu de temps après, lui épargna la douleur d'assister à la désastreuse destinée de son petit-fils.

Les rapports des ambassadeurs vénitiens, ces précieux documents, si instructifs pour la connaissance des affaires d'intérêt général ou domestique, font çà et là mention du prince, à cette époque. Les remarques de ces envoyés ne sont nullement flatteuses; ils dépeignent Carlos comme un jeune homme étourdi, emporté, fougueux, cruel même [3] et si arrogant, qu'il refuse de rester longtemps, tête nue,

[1] « Hasta agora no se que los medicos ayan tratado de dar ninguna cosa al principe para la colera, ny yo lo consintiera hazer, sin dar primero quenta dello a vuestra magestad. » — Carta de Garcia de Toledo al Emperador, 27 de Agosto, 1557, MS.

[2] « Deseo mucho que V. M. fuese servido que el principe diese una buelta por allá para velle por que entendidos los impedimentos que en su edad tiene mandasse V. M. lo que fuera de la horden con que yo le sirvo se deba mādar. » — Del mismo al mismo, 13 de Abril, 1558, MS.

[3] Le prince était si cruel, d'après le commérage de cour recueilli par Badoaro, que, lorsqu'on lui apportait des lièvres, il s'amusait quelquefois à les rôtir tout vivants! — « Dimostra havere un animo fiero, et tra gli effetti che si raccontano uno è, che alle volte, che dalla caccia gli viene portato o lepre o simile animale, si diletta di vedirli arrostire vivi. » — *Relatione de Badoaro*, MS.

en présence de l'empereur ou de son père [1]. Cependant d'autres traits viennent adoucir la sévérité de ce croquis : le prince était généreux jusqu'à la prodigalité; à défaut d'argent, il donnait les brimborions qu'il possédait, des bijoux et même ses habits. Il était brave et passionné pour la vie militaire; il fuyait les frivolités, méprisait les bouffons et disait lui-même de si bons mots que son gouverneur prit soin de les recueillir [2]. Ce portrait d'un adolescent à peine âgé de quatorze ans, semble, soit en bien soit en mal, chargé comme le sont d'ordinaire les portraits des princes.

Cependant il est bien permis de chercher dans l'état de la santé de Carlos une certaine excuse pour ses défauts, ou au moins pour les faiblesses de son caractère. Son tempérament maladif s'était déjà manifesté par une fièvre intermittente, dont il continua de souffrir le restant de ses jours. Sous l'effet de cette cruelle maladie, son intelligence baissa, sa constitution déclina et ses forces diminuèrent au point de faire craindre qu'il n'atteignît jamais l'âge viril [3].

Au commencement de 1560, Isabelle de France arriva en

[1] « Da segno di dovere essere superbissimo, perchè non poteva sofferire di stare lungamente nè innanzi al padre nè avo con la berretta in mano, et chiama il padre fratello, et l'avo padre. » —*Relatione de Badoaro,* MS.

[2] « Dice a tutti i propositi tante cose argute che 'l suo ministro ne raccolse un libretto. » — *Ibid.*

Un autre contemporain remarque également cet esprit précoce, manifesté par les mots piquants du prince. — « Dexo de contar las gracias que tiene en dichos maravillosos que andan por boca de todos desparzidos, dexo de contar lo que haze para provar lo que dize. » — Cordero, *Promptuario de Medallas,* dans Castro, *Historia de los Protestantes Espanoles,* p. 328.

[3] « Le pauvre prince est si bas et exténué, il va d'heure a heure tant affoiblissant, que les plus sages de ceste court en ont bien petite espérance. » — L'Évêque de Limoges au Roi, 1er Mars 1559, dans les *Négociations relatives au Règne de François II,* p. 291.

Castille et, le 2 février, elle fut unie à Philippe. Par les préliminaires de la paix de Câteau-Cambrésis, sa main avait été donnée à don Carlos, mais Marie Tudor étant morte avant la ratification du traité, le nom du père fut substitué à celui du fils, et la fille du roi de France fut fiancée au roi d'Espagne.

Les cérémonies du mariage eurent lieu avec beaucoup d'éclat à Tolède; le prince y assistait, et il est assez probable qu'à la vue de la belle princesse il sentit un certain ressentiment se mêler à ses regrets, en pensant à la brutalité avec laquelle on la lui avait enlevée pour l'accorder à son père. Mais on nous ferait difficilement croire qu'Isabelle eût éprouvé pour un enfant de quatorze ans, doué de si peu d'attraits personnels, rien qui ressemblât à ce tendre sentiment que lui ont attribué des historiens romanesques.

Le 22 du même mois, Carlos fut formellement reconnu par les Cortès de Castille comme héritier de la couronne; on vit réunis en cette occasion les différents membres de la famille royale, ainsi que les grands seigneurs et les représentants des communes. Le prince parut dans le cortége, monté sur un cheval blanc richement caparaçonné; ses vêtements, resplendissant de pierres précieuses, faisaient tristement ressortir ses traits pâles et maladifs [1]. Il joua son rôle dans cette cérémonie avec une dignité pleine de tact; quand sa tante Jeanne et son oncle, don Juan d'Autriche, après lui avoir prêté serment, voulurent, selon l'usage, s'agenouiller

[1] « Delante de la Princesa venia don Carlos a su juramento con mal calor de quartanaria en un cavallo blanco con rico guarnimiento i gualdrapa de oro i plata bordado sobre tela oro parda, como el vestido galan con muchos botones de perlas i diamantes. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. V, cap. VII.

pour baiser sa main, il ne le leur permit pas, et, les relevant, il les embrassa affectueusement. Mais le duc d'Albe ayant, par inadvertance, omis ce dernier acte d'obéissance, le prince le reçut si froidement que le hautain seigneur, blessé de cet accueil, reconnut sa faute et la confessa humblement [1].

Dans l'automne de l'année suivante, l'espoir d'améliorer la santé de Carlos par un changement d'air, le fit envoyer à Alcala de Henarez, siége d'une université fameuse, fondée par le grand Ximenès. Le prince était accompagné de deux jeunes gens, destinés à occuper une place remarquable dans l'histoire de cette époque; l'un était le frère illégitime de Philippe, don Juan d'Autriche, le futur héros de Lépante ; l'autre, le cousin de Carlos, Alexandre Farnèse, fils de Marguerite de Parme, alors soumis à cette éducation qui devait un jour faire de lui le plus grand capitaine de son temps. Tous trois étaient presque du même âge, mais, comparés avec leur royal parent, l'oncle et le cousin, par leurs qualités, par leur extérieur, présentaient déjà un contraste aussi frappant qu'il devait y en avoir entre son sort et les brillantes destinées qui les attendaient [2].

Carlos n'était à Alcala que depuis quelques mois, quand il lui arriva un accident qui eut les suites les plus désastreuses. Dans une soirée d'avril 1562, il fit un faux pas en descendant un escalier et roula de cinq ou six marches, la

[1] Cabrera, *Filipe Segundo*, ubi supra.

[2] Strada, dans un parallèle entre ces jeunes princes, donne la palme à don Juan d'Autriche. Son portrait de Carlos est aussi peu flatteur pour celui-ci, au physique qu'au moral. — « Carolus, præter colorem et capillum, ceterùm corpore mendosus ; quippe humero elatior, et tibiâ alterâ ongior erat ; nec minus dehonestamentum ab indole feroci et contumaci. » — *De Bello Belgico*, tom. I, p. 609.

tête en avant, contre une porte. On le releva privé de sentiment et on le porta dans sa chambre; ses médecins, appelés immédiatement, prescrivirent les remèdes nécessaires [1]. On ne crut d'abord qu'à une simple contusion à la tête, et les secours de l'art produisirent l'effet attendu. Mais bientôt les symptômes devinrent plus alarmants ; la fièvre se déclara. Le prince était affecté d'un érésypèle; sa tête grossit énormément, il perdit tout à fait la vue et tomba ensuite dans le délire. On reconnut alors que le crâne était fracturé, on appela les médecins du roi et, après une orageuse discussion, dans laquelle, selon l'usage, ils se divisèrent au sujet du traitement à suivre, il fut décidé que le malade serait trépané. L'opération fut exécutée avec le plus grand soin, une partie des os du crâne furent extraits, mais il n'en résulta aucun soulagement [2].

Cependant les plus vives inquiétudes se manifestaient dans la nation, menacée de perdre son futur souverain ; des processions eurent lieu dans toutes les églises; des prières furent récitées, des pèlerinages promis, et une foule de fanatiques s'infligèrent sans pitié la discipline, espérant, par cette pénitence volontaire, détourner du pays la colère divine. Tout fut inutile.

[1] « Este dia despues de haber comido, queriendo su Alteza bajar por una escalera escura y de ruines pasos, echo el pie derecho en vacio, y dio una vuelta sobre todo el cuerpo, y asi cayo de cuatro o cinco escalones. Dio con la cabeza un gran golpe en una puerta cerrada, y quedo la cabeza abajo y los pies arriba. » — Relacion de la Enfermedad del Principe por el Doctor Olivares, *Documentos inéditos*, tom. XV, p. 554.

[2] D'après Guibert, l'ambassadeur de France, c'est une aventure galante qui causa la chute du prince; il descendait un escalier obscur, à la poursuite d'une jeune fille dont le père était portier du jardin royal. — Voy. Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 119.

Il existe un rapport sur la maladie du prince, fait par son médecin, le docteur Olivarès ; on serait assez étonné aujourd'hui de voir figurer dans un journal médical certains des remèdes employés en cette occasion. Enfin, après avoir épuisé vainement toutes les ressources de la science et frictionné, sans plus de succès, le malade avec l'onguent d'un docteur more, renommé dans le peuple, on se décida à faire un appel direct au ciel. Dans le monastère de Jésus-Marie reposaient les ossements d'un saint franciscain, Fray Diego, mort en odeur de sainteté, un siècle auparavant, sous le règne de Henri IV. Le roi Philippe et sa cour se rendirent solennellement en procession à l'église, et, en leur présence, les restes du bon père, encore parfumés, dit-on, furent retirés du cercueil de fer, pour être portés dans la chambre de Carlos ; on les déposa sous son lit et on couvrit son front du drap dans lequel la tête du mort avait été enveloppée [1]. Heureusement le délire empêcha le malade d'éprouver l'impression nerveuse que, dans un autre moment, il eût ressentie. Cette nuit même, le moine apparut en rêve au prince; il était vêtu de sa robe de franciscain, ceint d'une corde verte, et tenait dans sa main une croix de bois; il dit, d'une voix douce, à Carlos « de prendre courage, parce qu'il guérirait certainement. » Dès ce moment, comme l'assure le médecin qui rapporte cette histoire, le malade se rétablit rapidement; la fièvre diminua, sa tête reprit sa forme naturelle et ses yeux se rouvrirent à la clarté du jour. Moins de deux mois après cette apparition, le jeune prince qui, dans tout le cours de sa maladie, avait témoigné une merveilleuse docilité [2], était en état de se promener dans ses

[1] Ferreras, *Hist. de l'Espagne*, tom. IX, p. 429.

[2] Le docteur Olivarès remarque, avec emphase, cette docilité,

appartements et embrassait le roi, qui, pendant la période critique que son fils venait de traverser, avait fixé sa résidence à Alcala, montrant la sollicitude naturelle à un père, dans de pareils moments.

On attribua naturellement cette guérison à Fray Diego[1]; une relation de ce miracle, dûment certifiée, fut envoyée à Rome, et, à la prière de Philippe, le franciscain reçut du pontife les honneurs de la canonisation. Les titres du nouveau saint à la réputation d'avoir sauvé le prince furent proclamés avec assurance par les chroniqueurs castillans, contemporains ou postérieurs, et nous n'en avons rencontré aucun qui ait eu la hardiesse de les contester, si ce n'est le docteur Olivarès lui-même, lequel, naturellement jaloux du crédit de sa profession, exprima, mais avant la canonisation du moine, sa conviction que, tout en reconnaissant le bien produit par l'intercession et les prières du

qu'il ne devait guère attendre de son royal malade. — « Lo que á su salud cumplia hizo de la misma suerte, siendo tan obediente á los remedios que á todos espantaba que por fuertes y recios que fuesen nunca los reuso, ántes todo el tiempo que estuvo en su acuerdo él mismo los pedia, lo cual fué grande ayuda para la salud que Dios le dio. » — *Documentos inéditos*, tom. XV, p. 571.

[1] Un concurrent se présenta pour disputer aux ossements de Fray Diego l'honneur de cette cure miraculeuse; c'était Notre-Dame d'Atocha, la patrone de Madrid, dont l'image, objet de la plus grande vénération pour Philippe II, fut portée dans la chambre de Carlos, où elle suivit de près le squelette du saint moine. Comme l'état du malade était déjà amélioré à ce moment, il semble que les chroniqueurs de Notre-Dame d'Atocha ont grandement tort de s'obstiner à lui attribuer une part dans la guérison. — (Perada, *La Madona de Madrid*, Valladolid, 1604, p. 151.) Le culte de la patrone de Madrid a persisté jusqu'à nos jours; nous lisions dernièrement dans un journal de cette ville que la reine, accompagnée de son auguste époux et de la princesse des Asturies, s'était, le 24 mars 1854, rendue en procession solennelle à l'église, pour orner l'image de la vierge du collier de la Toison d'or.

vénérable Diego, on ne devait attribuer la guérison du malade qu'à l'habileté de ses médecins[1].

Mais Carlos n'était pas, semble-t-il, aussi complétement guéri qu'on l'avait pensé d'abord. Il y a de bonnes raisons de supposer que ce coup reçu à la tête affecta toujours son cerveau à quelque point; c'est, du moins, ce que l'on peut conclure des absurdes excentricités dont il donna plus tard le spectacle et de l'étourderie avec laquelle il s'abandonna à ses passions. En 1565, au sortir d'un de ces accès de fièvre quarte qui continuaient de le tourmenter, il arrachait à Philippe ces paroles que le roi dit en gémissant à l'ambassadeur de France, Saint-Sulpice : « J'espère que mes avertissements répétés détourneront désormais le prince de jouer aussi fatalement avec sa santé[2]. » Mais l'infortuné jeune homme ne profita pas plus des conseils paternels que de sa propre expérience. Des courtisans contemporains ont divulgué sur son compte maint trait de folie, qui alimentait la chronique scandaleuse de Madrid. Brantôme, qui se trouvait dans cette capitale en 1564, raconte que Carlos courait les rues avec une bande de gentilshommes, aussi déréglés que lui, attaquant à coups d'épée les passants, embrassant les femmes et insultant même les dames du plus haut rang, qu'il poursuivait des épithètes les plus infamantes[3].

[1] « Con todo eso tomando propriamente el nombre de milagro, á mi juicio no lo fué, porque el Principe se curo con los remedios naturales y ordinarios, con los cuales se suelen curar otros de la misma enfermedad estando tanto y mas peligrosos. » — *Documentos inéditos*, tom. XV, p. 570.

[2] Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 132.

[3] « Il aymoit fort à ribler le pavé, et faire à coups d'espée, fust de jour, fust de nuit, car il avoit avec luy dix ou douze enfans d'honneur des plus grandes maisons d'Espagne. . . . . Quand il alloit par les ruës

C'était la mode chez les jeunes élégants de la cour de porter des bottes très larges; Carlos avait fait faire les siennes plus amples encore, pour pouvoir y placer une paire de petits pistolets. Philippe, craignant qu'il ne fît un mauvais usage de ces armes, ordonna que l'on rétrécît les bottes de son fils; mais, quand le bottier apporta celles-ci au palais, le prince furieux lui donna un soufflet, et, faisant ensuite couper en morceaux et bouillir le cuir, il força le malheureux artisan de manger à l'instant même, jusqu'à ce qu'il fût incapable de continuer, ce mets peu friand.

Un certain jour, pour un motif futile, il s'emporta, jusqu'à user de violence, contre son gouverneur, don Garcia de Tolède; une autre fois il voulut jeter par la fenêtre son chambellan, don Alonzo de Cordova. Ces personnages se plaignirent au roi et le prièrent de les décharger de fonctions qui les exposaient à des affronts qu'ils ne pouvaient endurer. Le roi accueillit leur demande, les fit entrer à son propre service et donna pour gouverneur à Carlos Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, son ministre favori [2].

quelque belle dame, et fust elle des plus grandes du pays, il la prenoit et la baisoit par force devant tout le monde; il l'appeloit putain, bagasse, chienne et force autres injures leur disoit-il. » — Brantôme, *Œuvres*, tom. I, p. 323.

[1] « Dio un bofeton a Don Pedro Manuel, i guisadas i picadas en menudas pieças hizo comer las votas al menestral. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

L'architecte français, De Foix, employé en ce temps à la construction de l'Escurial, rapporta à l'historien De Thou l'habitude qu'avait le prince de porter des bottes très larges, dans le but que nous avons indiqué. « Nam et scloppetulos binos summa arte fabricatos caligis, quæ amplissimæ de more gentis in usu sunt, eum gestare solitum resciverat. » — (*Historiæ sui Temporis*, lib. XLI). Nous citons l'original latin, parce que le traducteur a inexactement traduit *caligæ* par le mot culottes.

[2] Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

Mais le prince ne respectait personne. Le cardinal Espinosa, président du conseil de Castille et plus tard grand-inquisiteur, avait chassé un musicien, nommé Cisneros, du palais où il devait se faire entendre le soir devant Carlos, pour le distraire; il avait agi probablement d'après les ordres de Philippe. Quoi qu'il en soit, le prince, rencontrant le cardinal, le prit brutalement au collet, et, mettant la main sur son poignard, s'écria : « Vil prêtre, osez-vous bien empêcher Cisneros de jouer devant moi? sur l'âme de mon père, je vous tuerai[1]. » Le prélat tremblant tomba à genoux devant ce furieux et s'estima heureux de ne pas laisser la vie entre ses mains. On ne dit pas si Carlos, en ce qui concerne le musicien, obtint ce qu'il voulait; mais l'étoffe dont est fait un grand-inquisiteur n'est pas de celles que l'on puisse plier.

L'ambassadeur de Toscane, Nobili, alors résidant à Madrid, rapporte une anecdote plus singulière. Le prince, à court d'argent, demanda à un marchand, appelé Grimaldo, de lui prêter quinze cents ducats. Le marchand s'empressa d'y consentir, remerciant le prince de la faveur dont il l'honorait et ajoutant, dans le langage hyperbolique ordinaire au Castillan, que « tout ce qu'il possédait était à sa disposition[2]. » L'emprunteur, le prenant au mot, lui demanda aussitôt cent mille ducats. En vain le pauvre Grimaldo, abasourdi à ces mots, jura « que ce serait ruiner son crédit

[1] « Curilla vos os atreveis a mi, no dexando venir a servirme Cisneros? por vida de mi padre que os tengo de matar. »—Cabrera, *Filipe Segundo*, ubi supra.

[2] « Il qual Niccolo lo fece subito et co' parole di Complimento rende gratie à sua Altezza offerendoli sempre tutto quel che per lui si poteva. » — Lettera di Nobili, Ambasciatore del Granduca di Toscagna al Re Philippo, 24 di Luglio, 1567, MS.

et que ce qu'il avait dit n'était que pure politesse; » Carlos répondit « qu'il n'avait pas le droit de faire des compliments aux princes et que s'il ne versait pas cette somme jusqu'au dernier réal, dans les vingt-quatre heures, sa famille et lui auraient sujet de s'en repentir. » Ce ne fut qu'après de longues négociations que Ruy Gomez parvint à obtenir de l'héritier du trône qu'il se contentât de la somme plus modeste de soixante mille ducats, qui fut en conséquence fournie par le malheureux marchand [1]. L'argent gagné de la sorte, remarque Nobili, fut dissipé aussitôt que prêté.

Il y a heureusement des teintes de lumière qui corrigent les ombres dont ce portrait est chargé. Tiepolo, ambassadeur de Venise à la cour de Madrid, en 1567, lorsque Carlos avait vingt-deux ans, donne quelques détails sur ce prince. Il convient de son caractère arrogant et emporté, mais il loue son amour de la vérité et, chose à laquelle on ne se fût guère attendu, la ferveur avec laquelle il s'acquittait de ses devoirs religieux. Le prince était très charitable; il disait : « Qui donc donnerait, si les princes ne donnaientpas [2]? » Il vivait magnifiquement et récompensait avec une extrême générosité, non seulement ses propres serviteurs, mais ceux du roi, qui lui étaient très attachés [3]. Il ambitionnait

[1] « Ci si messe di mezzo Ruigomes et molti altri nè si è mai possuto quietar' fin tanto che Niccolo no' li ha prestato sessantamila scudi co' sua polizza senza altro assegniamento. » — Lettera di Nobili, Ambasciatore del Granduca di Toscagna al Re Philippo, 24 di Luglio, 1567, MS.

[2] « Mostra di esser molto religioso solicitando como fa le prediche et divini officii, anzi in questo si puo dir che eccede l' honesto, et suol dire, Chi debbe far Elemosine, se non la danno i Prencipi? » — *Relatione di Tiepolo*, MS.

[3] « E splendentissimo in tutte le cose et massime nel beneficiar chi lo

de prendre part à la conduite des affaires et se montrait fort mécontent quand son père l'excluait du conseil, ce qui, paraît-il, avait lieu ordinairement [1].

Une chose qui plaide certainement en faveur du prince, c'est la faculté qu'il avait d'inspirer à ceux qui le voyaient de près un profond attachement pour sa personne; il avait captivé, entre autres, sa tante, la régente Jeanne, et la reine Isabelle, qui, lui portant un intérêt que justifiaient leurs rapports de parenté, témoignait le désir de le voir s'unir avec sa sœur. Sa tante Marie et son époux, l'empereur Maximilien, conservaient aussi le plus tendre souvenir de Carlos, qu'ils avaient connu enfant, et le désiraient pour mari de leur fille aînée. On doit surtout rappeler, à l'honneur du prince, les relations qu'il avait conservées avec Honorato Juan, son précepteur, élevé, à sa demande, au siége épiscopal d'Osma. Carlos eût volontiers gardé auprès de lui cet excellent homme, mais l'évêque était retenu dans son diocèse, et les lettres que lui envoyait de temps en temps son ancien élève, quoi que l'on puisse en penser au point de vue littéraire, font estimer le cœur du fils de Philippe. « Pour vous, le meilleur ami que j'aie au monde, » écrit-il affectueusement au bas de ces lettres, « je ferai tout ce que vous pouvez

serve : Il che fa cosi largamente che necessita ad amarlo anco i servitori del Padre. » — *Relatione di Tiepolo*, MS.

[1] « E curioso nel intendere i negozii del stato, ne i quali s' intrometterebbe volontieri, et procura di saper quello che tratta il Padre, et che egli asconde gli fa grande offesa. » — *Ibid.*

Granvelle, dans une de ses lettres, remarque avec plaisir ce trait du caractère de Carlos : « Plusieurs aiment le prince, d'autres ne l'aiment pas. Je le crois modeste et désireux de s'occuper, chose absolument nécessaire pour l'héritier de si vastes États. » — Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 128.

désirer [1]. » Malheureusement, ce véritable ami, ce bon conseiller, mourut en 1566; par son testament, il pria le prince de se choisir entre les objets qu'il délaissait celui qui lui convenait le mieux; il l'autorisa même à changer les clauses de cet écrit et à disposer de ses biens pour le mieux [2]! C'était de la part du testateur une singulière preuve de confiance, si nous ne prenons pas simplement ceci pour un compliment espagnol, un peu dangereux, comme le prouve l'histoire de Grimaldo, avec un homme qui interprétait si littéralement les formules de politesse.

De ce que nous venons de dire, il semblerait résulter qu'il y avait dans la nature du prince les germes de généreuses qualités, qu'une meilleure éducation eût heureusement développés; mais Carlos, par sa position élevée, était exposé à ressentir l'influence de parasites qui flattèrent son orgueil et corrompirent son cœur en servant ses plaisirs. De la hauteur où il était placé, ses plus légères fautes même et ses moindres extravagances frappaient tous les regards et devenaient l'objet d'une critique impitoyable. Malgré une certaine ressemblance physique avec son père, il différait de celui-ci à la fois par ce qu'il y avait de bien et de mal en lui; ainsi une barrière les séparait complétement; aucun des deux ne comprenait l'autre, et Philippe ne pouvait obtenir sur son fils l'ascendant qu'il eût dû posséder. La dissipation

[1] « Mi mayor amigo que tengo en esta vida, que harè lo que vos me pidieredes. » — *Elogios de Honorato Juan*, p. 66.

Cette phrase, il est vrai, peut être considérée comme un peu plus significative qu'une formule castillane de politesse épistolaire.

[2] « Su Alteza anada, y quite todo lo que le pareciere de mi testamento, y este mi Codicilo, que aquello que su Alteza mandare lo doy, y quiero que sea tan valido como si estuviesse expressado en este mi Codicilo, o en el testamento. » — *Ibid.*, p. 73.

du prince, ses continuelles infractions au décorum ou, pour mieux dire, son insouciant mépris de la bienséance, offensaient le monarque, si scrupuleux observateur pour lui-même des lois des convenances. Il pouvait bien gémir des excès de Carlos, mais il est permis de se demander si le désir plus honorable que celui-ci manifestait, de prendre part aux affaires publiques, plaisait à un monarque trop jaloux du pouvoir pour le laisser exercer par ses ministres plus qu'il n'était absolument nécessaire; la conduite de son fils lui donnait malheureusement lieu de suspecter les capacités politiques de celui-ci.

Objet de la défiance, sinon de l'aversion déclarée de son père; exclu de toute participation à la conduite de l'État et tenu à l'écart de la carrière militaire qui paraissait convenir mieux à son caractère; entouré des ministres de Philippe, qu'il regardait avec raison comme des espions chargés de le surveiller, le malheureux jeune homme s'abandonna à une vie déréglée; aussi funeste à sa santé qu'à son moral, et la nation, qui avait salué par des cris de joie la naissance d'un prince indigène, finit par concevoir des appréhensions légitimes sur son aptitude à la gouverner [1].

Mais, tandis qu'à l'intérieur Carlos excitait la défiance, au dehors plus d'un souverain ambitionnait une alliance avec l'héritier de la monarchie espagnole; Catherine de Médicis l'eût volontiers vu donner sa main à la sœur cadette d'Isabelle, et cette reine était entièrement favorable à ces vues; les intentions de Catherine étaient connues depuis 1565, mais Philippe, toujours temporiseur, répondit « qu'il avait

[1] « Cosi come sono allegri i Spagnuoli d' haver per loro Sig^{re} un Rè naturale: cosi stanno molto in dubio qual debbe esser il suo governo. » — *Relatione di Tiepolo*, MS.

besoin de réfléchir [1]. » Il penchait davantage vers les propositions faites avec insistance par l'empereur et par l'impératrice d'Allemagne, qui, nous l'avons vu, conservaient un tendre souvenir du prince et souhaitaient son union avec leur fille, Anne. Cette princesse, plus jeune que lui d'un an, regardait l'Espagne comme sa patrie, y ayant demeuré pendant la régence de Maximilien. Mais, bien qu'elle eût atteint l'âge nubile et que Philippe eût agréé la demande de l'empereur, le peu de confiance qu'il avait en son fils l'engagea, si nous en croyons les historiens, à différer la célébration du mariage [2]. Anne monta sur le trône de Castille, mais comme épouse du roi, après la mort d'Isabelle, et non comme épouse du prince. Ainsi, par une singulière fatalité, les deux princesses qui avaient été destinées au fils s'unirent l'une et l'autre avec le père.

Le mouvement révolutionnaire dont les Pays-Bas étaient le théâtre occupait surtout en ce temps l'attention publique en Espagne. On rapporte que Carlos prenait le plus vif intérêt au peuple des provinces et, si nous en croyons Antonio Perez, les Flamands qui vivaient, à cette époque, à la cour de Madrid, lui firent des ouvertures formelles pour l'inviter à se mettre à la tête de la révolte [3]. Strada désigne

[1] Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 132.
[2] Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 680.
[3] Voy. Raumer (*XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 153), qui cite une lettre manuscrite d'Antonio Perez au conseiller Du Vaire, conservée à la bibliothèque royale de Paris. Un passage d'une lettre adressée à Carlos par son aumônier, le docteur Hernan Suarez de Tolède, a été interprété comme faisant allusion aux relations du prince avec les envoyés flamands : « Tambien he llorado, no haber parecido bien que V. A. *hablase a los procuradores*, como dicen que lo hizo, no se lo que fue, pero si que cumple mucho hacer los hombres sus negocios propios, con consejo ageno,

Berghes et Montigny, alors en mission dans la capitale du royaume, comme les intermédiaires chargés d'engager le prince à prendre l'autorité dans ce malheureux pays [1]. Que le fils de Philippe, avec son caractère ardent, ait été sympathique à un peuple qui luttait aussi courageusement pour ses libertés, la supposition paraît assez admissible, et il n'est pas tout à fait invraisemblable que Carlos, habitué à « dire tout ce qu'il pensait [2], » s'exprimât sur ce sujet avec plus de franchise que de prudence. C'est peut-être à ce propos que son aumônier Suarez, dans une lettre sans date, conjure le prince « de renoncer aux dangereux desseins que lui inspire l'esprit malin et qui ne peuvent qu'attirer la malédiction sur sa tête et jeter le trouble dans le royaume [3]. » La lettre finit par un sermon, dans lequel le bon docteur démontre au prince la nécessité de l'obéissance filiale, à l'aide de nombreux exemples tirés de l'histoire, tant sacrée que profane, et exposant la triste fin des enfants impies qui ont repoussé les conseils paternels [4].

por que los muy diestros nunca fian del suyo. » Cette lettre, sans date, se trouve dans la bibliothèque de l'archevêché à Tolède.

[1] *De Bello Belgico*, tom. I, p. 376.

[2] « E principe, » écrit le nonce, « che quello, che ha in cuore, ha in bocca. » — Lettera del Nunzio al Cardinale Alessandrini, Giugno, 1566, MS.

[3] « Que eran de grandisimo engano, y error peligrosisimo, inventado y buscado todo por el demonio, para dar travajo a V. A. y pensar darle á todos, y para desasogear, y aun inquietar la grandeza de la monarquia. » — Carta de Hernan Suarez al Principe, MS.

[4] Les relations intimes de Suarez avec Carlos l'exposèrent à des soupçons, qui, relatifs soit à sa fidélité, soit à son orthodoxie, — on ne précise rien, — auraient pu lui coûter la vie, si cette lettre, trouvée dans les papiers du prince, après la mort de celui-ci, n'eût répondu suffisamment de l'innocence du docteur. — Soto, *Anotaciones à la Historia de Talabera*, MS.

Mais, bien que cette supposition soit de nature à expliquer, en grande partie, ce que présente d'obscur l'histoire ultérieure de Carlos, nous devons avouer que nous n'avons jamais rien lu qui la confirme, soit dans la correspondance des personnages chargés de l'administration des Pays-Bas, soit dans l'acte d'accusation dressé contre Montigny lui-même, et cependant on peut croire qu'une tentative faite par celui-ci pour séduire l'héritier présomptif du trône eût été jugée le plus exécrable des crimes. Cependant il est certain que le prince se croyait désigné particulièrement à la tâche de gouverner les Pays-Bas; la preuve en est dans sa conduite envers le duc d'Albe, lorsque ce seigneur fut appelé au commandement de l'armée envoyée dans les provinces.

Le duc étant venu, avant de partir, présenter ses respects à Carlos, celui-ci s'emporta et lui dit : « Vous n'irez pas dans les Flandres; je m'y rendrai moi-même. » Le général s'efforça de le calmer, en lui disant que ce voyage offrait trop de dangers pour l'héritier du trône; que, quant à lui, il avait mission de pacifier le pays et de le préparer à recevoir le roi, que le prince pourrait accompagner, si sa présence n'était pas nécessaire en Castille. Cette explication ne servit qu'à irriter davantage le fils de Philippe; tirant sa dague, il se jeta brusquement sur le duc, en s'écriant : « Vous n'irez pas, ou je vous tuerai. » Une lutte s'ensuivit, lutte embarrassante pour le seigneur castillan, puisqu'une offense faite au prince royal pouvait être érigée en crime de haute trahison. Heureusement pour lui, il était beaucoup plus fort que son adversaire; aussi, le saisissant à bras le corps, il le tint étroitement embrassé, tandis que celui-ci s'épuisait en vains efforts pour échapper à cette étreinte. Le

général ne l'eut pas plus tôt lâché, que Carlos s'élança de nouveau sur lui, comme un fou furieux; le duc le ressaisit, mais le bruit avait attiré un chambellan qui se trouvait dans une salle voisine, et le prince, se dégageant de la main de fer de son ennemi, se retira dans ses appartements [1].

Philippe regarda les violences dont son ministre avait été l'objet, comme une insulte qui lui était faite à lui-même. L'abime, déjà si large, qui séparait le père et le fils, s'élargit davantage encore; et l'éloignement qu'ils ressentaient l'un pour l'autre était tel, que vivant dans le même palais, ils ne communiquaient pas entre eux, à ce qu'il paraît [2]. Toutefois le monarque habitait souvent, à cette époque, l'Escurial, où il voyait s'élever progressivement sous ses yeux le magnifique monument qui devait immortaliser la victoire de Saint-Quentin. Mais, du fond de cette retraite, il surveillait son fils, au moyen des rapports fidèles que lui faisaient parvenir les agents placés auprès de celui-ci.

Les choses en étaient là, quand le prince prit la fatale détermination d'échapper par la fuite aux désagréments de sa position présente. On ne sait pas d'une manière certaine quel pays il avait choisi pour s'y réfugier; on a désigné les Pays-Bas et l'Allemagne. Cette dernière supposition est la plus probable; Carlos eût, en effet, vu à la cour de Vienne la fiancée qui lui était promise et se fût trouvé au milieu d'amis qui l'auraient, sans doute, bien reçu.

Manquant d'argent pour entreprendre son voyage, le prince

[1] Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XIII. — Strada, *De Bello Belgico*, tom. I, p. 376. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, Madrid, 1627, fol. 37.

[2] Lettre de Fourquevaulx, 19 janvier 1568, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 85.

chargea un agent confidentiel, qui faisait partie de sa maison, de lui en procurer, au moyen d'emprunts faits à différentes villes. Cette démarche inconsidérée, qui semblait révéler clairement ses intentions, n'accusait que trop ouvertement sa légèreté d'esprit et son extrême inexpérience.

Au milieu de ces négociations, un incident se produisit qui jeta une assez vive lumière sur les dispositions intérieures de Carlos, pour le faire taxer de folie. Le fait est rapporté par une des personnes de sa maison, un *ayuda de camara* ou gentilhomme de la chambre, qui fut présent à cette scène et la décrit avec une grande simplicité.

Depuis quelques jours, dit-il, son maître était très agité; il ne faisait que répéter « qu'il voulait tuer un homme avec lequel il était en dispute [1]. » Il fit la même déclaration, mais sans nommer personne, à son oncle, don Juan d'Autriche, qui lui inspirait, paraît-il, une confiance illimitée. Cela se passait vers la Noël, en 1567. Le 28 décembre, jour des Innocents, il était d'usage pour les membres de la famille royale de communier tous ensemble publiquement. Carlos, afin de se préparer à cet acte, se rendit la veille, au soir, dans l'église de Saint-Jérôme, pour se confesser et recevoir l'absolution ; mais le confesseur, ayant reçu l'étrange aveu de son dessein meurtrier, refusa de l'absoudre; le prince s'adressa à un autre prêtre, mais sans plus de succès. En vain il engagea une discussion avec eux à ce sujet; ils lui conseillèrent de réunir quelques théologiens plus éclairés qu'eux-mêmes et de prendre leur avis. Il leur obéit aussitôt

[1] « Avia muchos dias, quel el Principe mi Senor andaba inquieto sin poder sosegar, y decia, que avia de matar á un hombre con quien estaba mal, y de este dio parte al Senor Don Juan, pero sin declararle quien fuese. » — *De la Prision y Muerte del Principe Don Carlos*, MS.

et ne convoqua pas moins de quatorze moines du couvent de Notre-Dame d'Atocha, avec deux autres ecclésiastiques, pour régler ce singulier cas de conscience. Tous, grandement scandalisés, furent d'accord pour déclarer que, dans cet état de choses, l'absolution ne pouvait lui être accordée. Carlos demanda alors qu'on lui permît de recevoir une hostie non consacrée; cet expédient préviendrait le scandale qui se produirait infailliblement à la cour, s'il ne communiait pas. La proposition jeta les révérends pères dans une nouvelle consternation; le prieur du couvent d'Atocha, qui faisait partie de la réunion, désirant apprendre du prince le nom de son ennemi, lui dit que cette communication aurait peut-être quelque influence sur la décision des théologiens. Carlos répondit que « c'était à son père qu'il voulait ôter la vie [1]. » Le prieur lui demanda avec calme si quelqu'un devait l'aider dans son attentat contre les jours du roi, mais il n'obtint en réponse que la déclaration déjà faite, et l'assemblée se sépara à deux heures du matin, au milieu d'une indicible agitation. Un courrier fut expédié en toute hâte à l'Escurial, où se trouvait le roi, pour l'informer de tout ce qui venait de se passer [2].

Tel est le récit de l'*ayuda de camara*, qui était, dit-il, de service auprès du prince, cette nuit. Certains de ces détails méritent plus notre confiance que d'autres; on peut supposer, sans trop d'invraisemblance, que l'héritier du trône, dont les

[1] « Pero el Prior le engano, con persuadirle dixese cual fuese el hombre por que seria possible poder dispensar conforme á la satisfaccion, que S. A. pudiese tomar, y entonces dixo, que era el Rey su Padre con quien estaba mál, y le havia de matar. » — *De la Prision y Muerte del Principe Don Carlos*, MS.

[2] *Ibid.*

sentiments, comme nous l'avons vu, étaient presque tout extérieurs, ait tenu devant ses serviteurs les propos sauvages qu'on lui attribue, mais qu'il ait répété à d'autres les paroles que lui avait adroitement arrachées le prieur ou que cet effroyable secret ait été confié à l'oreille des gens de sa maison, on ne le croira que difficilement. La chose d'ailleurs n'importe guère, car, de quelque manière que l'on interprète ce récit, il révèle clairement chez le prince un degré de folie tel que celui-ci se trouve dégagé de toute responsabilité morale.

L'agent de Carlos était de retour de son voyage, vers le milieu de janvier 1568. Il rapportait cent cinquante mille ducats, le quart de la somme qui avait été demandée; c'était assez pour le moment, et le prince ordonna qu'on lui envoyât le restant, en billets de banque [1]. Ayant terminé ses préparatifs, il communiqua son projet à son oncle, don Juan d'Autriche, et le pria de l'accompagner dans sa fuite. Mais celui-ci, après avoir inutilement représenté à son neveu la folie de cet acte, se rendit de Madrid à l'Escurial, où, sans doute, il rapporta au roi, son frère, ce qu'il venait d'apprendre.

Le 17 janvier, Carlos fit prévenir don Ramon de Tassis, directeur-général des postes, qu'il tînt huit chevaux à sa disposition, pour le soir; Tassis, se doutant de quelque chose, répondit que ses écuries étaient vides; ayant reçu un nouvel ordre, plus péremptoire que le premier, il fit

[1] « Ya avia llegado de Sevilla Garci Alvarez Osorio con ciento y cincuenta mil escudos de los seiscientos mil que le avia embiado a buscar y proveer : y que assi se apercibiesse para partir en la noche siguiente pues la resta le remitirian en polizas en saliendo de la corte. » — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 40.

éloigner tous les chevaux, et accourut lui-même en toute hâte à l'Escurial [1].

Le roi ne perdit pas de temps pour agir. Quelques jours auparavant, « ce monarque très pieux, » dit le nonce du pape, « avait, selon son habitude, ordonné des prières dans plusieurs couvents, pour implorer l'assistance du ciel dans une affaire de grande importance [2]. » Ces prières eussent pu servir d'avertissement à Carlos, mais il était trop tard. Philippe partit alors, sans retard, pour Madrid, où ceux qui le virent dans la chambre d'audience, le 18, au matin, ne discernèrent pas sur sa figure impassible les signes de l'orage prochain [3]. Dans cette matinée, le roi entendit publiquement la messe, avec les membres de la famille royale. Après le service, don Juan visita son neveu dans ses appartements; celui-ci, fermant les portes, demanda à son oncle de lui rapporter la conversation qu'il avait eue avec Philippe, à l'Escurial. Don Juan éluda la question comme il put, mais le prince, irrité par les soupçons qu'il avait conçus, tira son épée et se jeta sur son oncle, qui, reculant contre la porte et criant à son adversaire de cesser, se mit lui-même sur

[1] Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, ubi supra. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

[2] « Sono molti giorni che stando il Ré fuori comando segretamente che si facesse fare orationi in alcuni monasterii, accio nostro Signore Dio indrizzasse bene et felicemente un grand negotio, che si li offeriva. Questo è costume di questo Prencipe veramente molto religioso, quando li occorre qualche cosa da esseguire, che sia importante. » — Lettera del Nunzio, 24 di Gennaio, 1568, MS.

[3] « Le lendemain, j'étais présent à l'audience, le roi s'y montra, faisant aussi bonne contenance qu'à l'ordinaire, bien qu'il eût déjà décidé d'arrêter cette nuit même son fils et de ne pas excuser ou cacher davantage les folies du prince et ses extravagances plus que juvéniles. » Lettre de Fourquevaulx, 5 février 1568, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 138.

la défensive. Le bruit attira heureusement les serviteurs du prince, qui, accourant sur le lieu du combat, donnèrent à don Juan les moyens de sortir. Carlos regagna sa chambre dans un morne silence [1].

Depuis quelque temps, le prince, paraît-il, ne se croyait plus en sûreté dans le palais de son père ; il prenait pour dormir autant de précautions qu'un bandit ; il déposait près de lui, en se couchant, son épée, sa dague et un mousquet chargé, dont il pouvait, à tout moment, faire usage [2]. Par surcroît de prudence, il avait fait faire par un habile ouvrier un verrou, avec lequel il pouvait de son lit, au moyen d'un ressort, ouvrir ou fermer la porte de sa ehambre. Dans cet état de choses, il devait paraître dangereux de troubler le sommeil d'un homme poussé comme Carlos au désespoir, mais Philippe ne connaissait pas les obstacles ; il ordonna au mécanicien de déranger le ressort, de manière à l'empêcher de jouer, et il devint ainsi facile de s'introduire dans la chambre [3]. — Le reste est connu par le recit de l'*ayuda de camara*, cité plus haut, lequel était de service cette nuit là et soupa au palais.

Dans la nuit du 18, vers onze heures, il aperçut le roi descendant l'escalier, la tête couverte d'un casque et portant

[1] Lettre de Fourquevaulx, 5 février 1568, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 138. — *Relacion del Ayuda de Camara*, MS.

[2] *Relacion del Ayuda de Camara*, MS. — Lettera di Nobili, Gennaio 21, 1568, MS.

De Thou, empruntant ses renseignements à l'architecte Louis de Foix, pourvoit le prince de moyens de défense plus formidables encore : « Ce Prince inquiet ne dormoit point, qu'il n'eût sous son chevet deux épées nues et deux pistolets chargez. Il avoit encore dans sa garderobe deux arquebuses avec de la poudre et des balles, toujours prêtes à tirer. » — *Hist. Universelle*, tom. V, p. 439.

[3] *Ibid.*, ubi supra.

une armure sous ses vêtements. Le duc de Feria, capitaine des gardes, l'accompagnait avec quatre ou cinq autres seigneurs et douze simples gardes. Philippe donna l'ordre à *l'ayuda* de fermer la porte et de ne laisser entrer personne. Les gentilshommes et les soldats pénétrèrent alors dans la chambre du prince, et le duc de Feria, arrivant sans bruit au chevet du lit, s'empara de l'épée et de la dague qui s'y trouvaient, ainsi que d'un mousquet chargé de deux balles. Le prince, éveillé par le bruit, se leva, demandant qui était là. Le duc, qui avait enlevé ces objets, répondit : « C'est le conseil d'État. » Carlos, à ces mots, sauta du lit et, criant et menaçant, s'efforça de reprendre ses armes. En ce moment, Philippe, qui avait prudemment attendu pour se montrer que l'on eût désarmé son fils, s'avança, enjoignant à celui-ci de rentrer au lit et de se tenir tranquille. Le prince s'écria : « Que me veut votre majesté? » « Vous le saurez bientôt, » répondit son père, et en même temps il ordonna que l'on assujétît fortement les portes et les fenêtres et qu'on lui remît les clefs de l'appartement. On enleva tous les meubles dont le prisonnier eût pu faire un mauvais usage, et jusqu'aux chenets du poële [1]. Le roi, se tournant ensuite vers Feria, lui dit « qu'il était spécialement chargé de veiller sur Carlos et qu'il devait bien le garder. » S'adressant ensuite aux autres gentilshommes, il leur recommanda de servir le prince avec tout le respect qui lui était dû, mais de n'exécuter aucun de ses ordres, sans en avoir d'abord référé à lui-même; enfin, d'être des gardiens fidèles, sous peine d'être déclarés traîtres. »

[1] « Cosi S. M^ta^ fece levare tutte l'armi, et tutti i ferri sino à gli alari di quella camera, et conficcare le finestre. » — Lettera di Nobili, Gennaio 21, 1568, MS.

Sur ce, le fils du roi s'écria : « Votre majesté eût mieux fait de me tuer que de me retenir prisonnier. Ce sera un sujet de grand scandale pour le royaume. Si vous ne m'ôtez pas la vie, je me l'ôterai moi-même. » « Vous n'en ferez rien, » répondit Philippe, « car ce serait l'action d'un insensé. » « La manière dont votre majesté me traite, » répliqua le prince, « me réduit à cette extrémité. Je ne suis pas fou, mais vous me poussez au désespoir [1] ! » D'autres paroles furent encore échangées entre le monarque et son fils, dont on entendait à peine la voix, étouffée par les sanglots [2].

Ayant pris toutes ses dispositions, le monarque, après avoir fait mettre en lieu sûr un coffret renfermant les papiers du prince, sortit de la chambre, où le duc de Feria, le comte de Lerma et don Rodrigue de Mendoza, fils aîné de Ruy Gomez, passèrent la nuit. De six seigneurs, choisis à cet effet, deux veillèrent, à tour de rôle, sur le prisonnier, les nuits suivantes. Par respect pour le prince, il leur était défendu de paraître armés devant lui ; on découpait la viande qu'on lui portait, parce qu'il ne pouvait pas se servir d'un couteau. Les serviteurs furent tous congédiés et la plupart entrèrent par la suite dans la maison du roi. Une garde de douze hallebardiers occupait les issues de la tour dans laquelle se trouvaient les appartements de Carlos. Ainsi,

[1] « Aqui alço el principe grandes bozes diziendo, mateme Vra M[d] y no me prenda porque es grande escandalo para el reyno y sino yo me mataré, al qual respondio el rey que no lo hiciere que era cosa de loco, y el principe respondio no lo hare como loco sino como desesperado pues Vra M[d] me trata tan mal. » — *Relacion del Ayuda de Camara,* MS.

[2] « Erasi di già tornato nel letto il Principe usando molte parole fuor di proposito : le quali non furno asverttite come dette quasi singhiozzando. » — Lettera di Nobili, Gennaio, 25, 1568, MS.

toute communication avec le dehors lui était interdite, et, comme il ne pouvait se montrer à ses fenêtres soigneusement barricadées, le malheureux captif, dès cette époque, fut aussi bien mort au monde que s'il avait été enseveli dans les plus sombres cachots de Simancas.

Le lendemain, le roi réunit les membres de ses divers conseils et les informa de l'arrestation de son fils ; rien que son devoir envers Dieu et sa sollicitude pour le bien du royaume n'avait pu, déclara-t-il, le porter à cet acte. Il avait les yeux pleins de larmes, dit un des témoins de cette scène, en faisant cette déclaration [1].

Il convoqua ensuite le conseil d'État et fit instruire le procès du prisonnier. Son affliction ne l'empêcha pas d'assister à la séance et d'écouter les dépositions, qui, couchées par écrit, formaient un dossier haut d'un pied. Tel est le récit que nous a laissé sur cette affaire extraordinaire *l'ayuda de camara* [2].

[1] « Y á cada uno de por si con lagrimas (segun me ha certificado quien lo vio) les daba cuenta de la prission del Principe su hijo. » — *Relacion del Ayuda de Camara*, MS.

[2] « Martes veinte de Enero de 1568, llamo S. M. á su cámara á los de el Consejo de Estado, y estubieron en ella desde la una de la tarde asta las nueve de la noche, no se sabe que se tratase, el Rey hace informacion, Secretario de ella és Oyos, hallase el Rey pressente al examen de los testigos, ay escripto casi un feme en alto. » — *Ibid.*

Nous possédons deux copies de cet intéressant manuscrit, l'une venant de Madrid, l'autre de la bibliothèque de sir Thomas Phillips. La traduction complète de ce document faite par Llorente, dans son *Histoire de l'Inquisition*, tom. III, p. 151-158, ne peut prétendre au mérite d'une exactitude scrupuleuse.

CHAPITRE VII.

MORT DE DON CARLOS.

(1568.)

Causes de l'emprisonnement de Carlos. — Sa réclusion absolue. — Ses excès. — Sa mort. — Récit de Llorente. — Versions différentes. — Motifs de soupçons. — Querelle dans le palais. — Obsèques du prince.

L'arrestation de don Carlos causa dans toute l'Espagne une profonde sensation, augmentée encore par le mystère dont cet événement avait été entouré. Le motif de cette mesure donna lieu aux plus sinistres rumeurs; les uns prétendaient que le prince avait tramé un attentat contre la vie de son père; les autres, qu'il avait conspiré contre celle de Ruy Gomez. On rapportait également qu'il avait projeté de se révolter et s'était uni aux Flamands rebelles; on le soupçonnait encore d'avoir penché vers l'hérésie. Plusieurs, se plaçant à un point de vue différent, blâmaient le père plutôt que le fils. « *Sa dague suivait de près son sourire,* » dit un historien, en parlant de Philippe; « aussi tantôt on l'appelait sage et tantôt sévère [1]. » Il se pouvait, disait-on, que

[1] « Unos le llamaban prudente, otros severo, porque su risa i cuchillo eran confines. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

Ces paroles remarquables semblent échapper à Cabrera, comme s'il ne croyait que noter un trait ordinaire de caractère.

Carlos, toujours exclu de la faveur royale, eût pensé et parlé avec trop de hardiesse, mais il n'avait rien fait qui dût engager un père à traiter aussi rigoureusement son fils. Les souverains n'étaient que trop portés à envier leurs successeurs; ils se défiaient de l'esprit fier et généreux de leurs enfants, qu'ils feraient plus sagement de se concilier en leur donnant une part raisonnable dans la conduite du gouvernement. « Mais il y en avait, » ainsi conclut le sage chroniqueur de ce temps, « qui, plus prudents que leurs voisins, se posaient le doigt sur les lèvres et se taisaient [1]. »

Pendant quelques jours, Philippe, pour être le premier à communiquer la nouvelle aux cours étrangères, défendit qu'on laissât sortir de Madrid aucune voiture de poste [2]. Le 24 janvier, il adressa une circulaire aux membres du haut clergé, aux grands du royaume et aux municipalités des villes les plus considérables; ces lettres, nullement explicites au fond, annonçaient l'événement et le justifiaient par les considérations générales que le monarque avait déjà présentées dans les conseils. Le même jour, le roi envoya des dépêches aux principales cours européennes; ces lettres, bien qu'écrites dans un style singulièrement vague et obscur, renfermaient d'ailleurs plus d'insinuations que les premières. La plus curieuse dans son ensemble et celle qui donne le plus de jour sur la pensée de Philippe, est la missive que reçut la reine de Portugal, tante du roi. Cette estimable

[1] « Mirabanse los mas cuerdos sellando la boca con el dedo i el silencio! » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

[2] « In queste mezo è prohibito di mandar corriero nessuno, volendo essere Sua Maestà il primo à dar alli Prencipi quest' aviso. » — Lettera del Nunzio, Gennaio, 21, 1568, MS.

princesse était la sœur de l'empereur Charles-Quint, et Philippe lui avait toujours témoigné le plus grand respect.

« Bien qu'il fût depuis longtemps évident, » écrit le roi, « qu'il était nécessaire de prendre des mesures au sujet du prince, cependant l'affection paternelle m'a engagé à épuiser, avant d'en venir à une extrémité, tous les autres moyens. Mais les choses sont enfin arrivées à ce point que, pour remplir mes devoirs de prince chrétien envers Dieu et mon royaume, j'ai été forcé de condamner mon fils à une rigoureuse réclusion. J'ai voulu faire ainsi à Dieu le sacrifice de mon propre sang et de ma propre chair, plaçant son service et le bonheur de mon peuple au dessus de toute considération humaine [1]. Je me bornerai à ajouter que ma détermination n'a pour cause ni la mauvaise conduite du prince ni un manque de respect envers moi, et, en lui faisant subir ce traitement, je ne me suis pas proposé de lui infliger une punition, car celle-ci, quelque légitimes qu'en fussent les motifs, aurait son temps et des bornes [2]. Je n'ai pas davantage recouru à cette mesure comme à un moyen de le corriger de ses dérèglements. La décision que j'ai prise repose entièrement sur une autre cause, et le *remède que je me propose ne consiste ni dans le temps ni dans des expédients,* mais, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, il est de la plus haute

[1] « En fin yo he querido hacer en esta parte sacrificio á Dios de mi propia carne y sangre y preferir su servicio y el bien y beneficio publico á las otras consideraciones humanas. » — Translado de la Carta que su magestad escrivio á la Reyna de Portugal sobre le prision del Principe su hijo, 20 de Enero, 1568, MS.

[2] « Solo me ha parecido ahora advertir que el fundamento de esta mi determinacion no depende de culpa, ni inovediencia, ni desacato, ni es enderezada á castigo, que aunque para este havia la muy suficiente materia, pudiera tener su tiempo y su termino. » — *Ibid.*

importance pour l'accomplissement de mes obligations envers Dieu et mon peuple [1]. »

Philippe écrivit également sur ce ton obscur à Zuniga, son ambassadeur à la cour du pape; il disait que « si la désobéissance dont Carlos s'était, toute sa vie, rendu coupable suffisait pour justifier cet exemple de sévérité, cependant ce n'était pas ce motif, mais la rude pression de la nécessité, qui seule avait pu l'obliger à agir ainsi avec son premier-né, son fils unique [2]. »

Ce langage ambigu, impliquant que l'emprisonnement de Carlos n'était pas dû à sa mauvaise conduite et que, d'un autre côté, les intérêts de la religion et la sécurité de l'État le condamnaient à une captivité perpétuelle, peut faire croire que l'arrestation du prince n'avait pas d'autre raison que sa folie. C'est ce qui fut ouvertement déclaré par le prince d'Eboli, dans une communication faite, sur l'ordre de Philippe, à l'ambassadeur de France, Fourquevaulx. Le roi, disait Gomez, avait remarqué, depuis trois ans, que son fils avait la tête faible et qu'il n'était jamais complétement maître de son intelligence. Longtemps il avait gardé le

[1] « Ni tampoco lo he tomado por medio, teniendo esperanza que por este camino se reformarán sus excesos y desordenes. Tiene este negocio otro principio y razon, cuyo remedio no consiste en tiempo, ni medios; y que es de mayor importancia y consideracion para satisfacer yo á la dicha obligacion que tengo á Dios nuestro senor y á los dichos mis Reynos. » — Translado de la Carta que su magestad escrivio á la Reyna de Portugal sobre le prision del Principe su hijo, 20 de Enero, 1568, MS.

[2] « Pues aunque es verdad que en el discurso de su vida y trato haya habido ocasion de alguna desobediencia o desacato que pudieran justificar qualquiera demostracion, esto no me obligaria á llegar á tan estrecho punto. La necesidad y conveniencia han producido las causas que me han movido muy urgentes y precisas con mi hijo primogenito y solo. » —Carta del Rey á su Embajador en Roma, 22 de Enero, 1568, MS.

silence, espérant que le temps aurait quelque heureux effet sur cette infirmité, mais elle n'avait fait qu'augmenter, et le monarque avait reconnu avec douleur que remettre le sceptre entre les mains de son héritier présomptif, serait amener inévitablement le malheur de ses sujets et la ruine de l'État. C'était donc, le cœur rempli d'indicibles angoisses, qu'il avait résolu, après de longues délibérations, d'enfermer son fils [1].

Ces explications sont, du moins, claires et bien différentes de celles que Philippe donnait dans ses dépêches; si la démence du prince était le véritable motif de son arrestation, il paraît étrange que le monarque ait déguisé la réalité sous des termes vagues et équivoques, en y ajoutant la déclaration, souvent faite dans ses lettres, « qu'il s'expliquerait un jour plus complétement sur ce sujet. » On pourrait croire qu'il eût convenu d'invoquer tout d'abord cet état de folie du prince, qui était pour celui-ci la meilleure excuse de sa conduite et justifiait le père d'avoir privé son fils de la liberté. Mais certainement l'excessive rigueur déployée, comme nous le verrons bientôt, envers le prisonnier, ressemblait plus au châtiment subi par un grand criminel qu'au traitement auquel on soumet un malheureux insensé. Il n'est pas non plus probable que l'on eût intenté un procès criminel à un infortuné, soustrait par son infirmité même à toute responsabilité morale.

Il existe deux documents, dont l'un ou l'autre, s'il était jamais mis au jour, dévoilerait probablement les véritables motifs de l'arrestation de Carlos. L'ambassadeur d'Espagne,

[1] Lettre de Fourquevaulx, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 136.

Zuniga, informa son maître que le pape, mécontent de la communication qui lui avait été faite au sujet de cet événement, avait témoigné le désir de recevoir du roi lui-même des explications plus complètes [1]. Ce désir, exprimé par un pareil personnage, équivalait presque à un ordre, car Philippe portait le plus profond respect à Pie V, à ce pape de l'Inquisition, à ce pontife selon son cœur. Le monarque, dit-on, ne passait jamais devant le portrait de sa sainteté, pendu aux murs de son palais, sans se découvrir la tête [2]. Il envoya immédiatement au saint-père une lettre renfermant tous les détails de l'affaire; elle était écrite en chiffres et le roi recommandait au pontife, s'il ne pouvait la lire, de la montrer à Granvelle, qui était alors à Rome. La lettre se trouve, sans doute, au Vatican [3].

L'autre document est le procès. Philippe, aussitôt après avoir fait arrêter son fils, nomma une commission spéciale pour le juger; elle était composée du cardinal Espinosa, du prince d'Eboli et d'un conseiller royal, Bribiesca de Munatones, chargé de rédiger l'acte d'accusation. On avait extrait des archives de Barcelone le dossier du mémorable procès intenté par un des ancêtres du monarque, Jean II d'Aragon, à son aimable et malheureux fils, qui portait également le nom de Carlos. Les pièces avaient été traduites du catalan en

[1] « Querria el Papa saber por carta de V. M. la verdad. » — Carta de Zuniga al Rey, 28 de Abril 1568, MS.

[2] Lorea, *Vida de Pio Quinto*, Valladolid, 1713, p. 131.

[3] Il y a, dans les archives de Simancas, un département connu sous le nom de *patronato* ou cabinet de papiers de famille; on y trouve des documents très curieux et d'une nature tout intime, auxquels, pour ce motif, il est particulièrement difficile d'obtenir accès. C'est dans ce cabinet qu'est déposée la correspondance de Zuniga, qui, ainsi que d'autres pièces de la même collection, nous a fourni d'utiles extraits.

espagnol et, sinistre présage, servirent de modèle pour les poursuites dirigées contre l'héritier du trône, du chef de haute trahison. Il ne paraît pas que, dans ce procès extraordinaire, un défenseur ou un témoin quelconque aient été entendus en faveur du prince, quoique les accusateurs eussent, semble-t-il, réuni un nombre effrayant de dépositions à sa charge. Mais, en réalité, on ne sait que peu de chose à cet égard, et il n'est pas prouvé que les pièces passèrent sous d'autres yeux que ceux du monarque et du tribunal secret qui jugea Carlos, si l'on peut ainsi parler; en 1592, elles furent, d'après l'historien Cabrera, déposées, sur l'ordre de Philippe, dans une caisse verte, soigneusement gardée à Simancas [1], où peut-être, car on n'a plus rien appris depuis, elles sont encore conservées, pour récompenser les fatigues de quelque investigateur futur [2].

A défaut de ces documents, il nous est permis de recourir à des conjectures pour la solution de ce problème difficile, et il y a plusieurs faits qui peuvent nous aider à former des conclusions. Parmi les ambassadeurs étrangers qui résidaient en ce temps à Madrid, aucun ne se donna plus de peine pour découvrir la vérité que le nonce du pape, Castaneo, archevêque de Rossano; les lettres de ce personnage en fournissent surabondamment la preuve. Doué d'un esprit

[1] « Estan en el archivo de Simancas, donde en el ano mil i quinientos i noventa i dos los metio don Cristoval de Mora de su Camara en un cofrecillo verde en que se conservan. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

[2] Les savants de Madrid croient généralement, nous a-t-on dit, qu'en 1828 Ferdinand VII fit enlever de Simancas, avec d'autres documents, les manuscrits originaux renfermant le procès de Carlos; mais on ne sait pas dans quel lieu ces papiers ont été transférés, et l'on n'en a plus entendu parler depuis la mort de ce roi.

fin et pénétrant, ce prélat était, par sa position et par le crédit dont il jouissait à la cour, parfaitement à même d'obtenir des renseignements. Le cardinal Espinosa, par ordre de Philippe, exposa au nonce, de la manière habituelle, les motifs de l'arrestation de Carlos. « C'est un bruit étrange, » dit l'archevêque, « et que l'on entend répéter partout, que celui du complot du prince contre la vie de son père. » Le cardinal répondit : « La chose aurait été de peu d'importance, si le roi seul avait été en danger, car il eût été facile de protéger sa personne. Mais il s'agit d'un bien plus grand mal, s'il peut y en avoir, et sa majesté qui a vu la mauvaise direction que son fils a suivie, ces deux dernières années, a vainement cherché un remède, jusqu'à ce qu'enfin, se trouvant impuissant à exercer une autorité sur ce jeune homme écervelé, il a été forcé d'user du moyen que vous connaissez [1]. »

Aux yeux d'un grand inquisiteur, l'hérésie ou simplement un penchant vers l'hérésie devait sembler un crime plus exécrable que le parricide. C'est la réflexion que les paroles d'Espinosa firent faire au nonce, qui s'occupa immédiatement de rechercher les preuves de l'apostasie du prince. L'ambassadeur de Toscane, rapporte également que l'on soupçonnait Carlos d'être un mauvais catholique [2]. On peut

[1] « Rispose che questo saria el manco, perchè se non fosse stato altro pericolo che della persona del Rè si saria guardata, et rimediato altramente, ma che ci era peggio, si peggio puo essere, al che sua Maestá ha cercato per ogni via di rimediare due anni continui, perchè vedeva pigliarli la mala via, ma non ha mai potuto fermare ne regolare questo cervello, fin che è bisognato arrivare a questo. » — Lettera del Nunzio, Gennaio 24, 1568, MS.

[2] « Non lascero pero di dirle, ch' io ho ritratto et di luogo ragionevole, che si sospetta del Principe di poco Cattolico : et quello, che lo fá credere,

trouver une confirmation de cette conjecture dans les remarques faites par Pie V sur la lettre secrète de Philippe, dont il a été question plus haut. « Sa sainteté, » écrit l'ambassadeur d'Espagne, « approuve parfaitement la mesure prise par votre majesté ; le pontife comprend que le salut de la chrétienté est soumis à la condition que vous viviez de longues années et que vous ayez un successeur qui marche sur vos traces [1]. »

Mais, bien que tout cela semble faire entendre assez clairement que la défection religieuse de Carlos était la principale cause de sa captivité, il est difficile de croire qu'avec son esprit fantasque et inconstant, le prince eût pu se former des opinions bien arrêtées en matière de foi, ou que sa position eût permis aux réformés d'avoir accès auprès de sa personne, de manière à exercer sur lui une grande influence. Il est cependant bien possible que l'infortuné ait pris intérêt à ces mouvements politiques du dehors, qui finirent par menacer l'Église catholique ; nous parlons des troubles des Pays-Bas, qu'il voyait, dit-on, sans déplaisir. Il est vrai que, pour autant que nous sachions, il n'existe aucune preuve de ce fait dans la correspondance des chefs de la révolution dans les Flandres. Et il n'y a pas de raison de supposer que Carlos entra directement lui-même en relations avec eux, ou qu'il se déclara ouvertement, par un acte quelconque, partisan de leur cause [2]. Mais un pareil acte

è che fin' adesso non li han fatto dir messa. » — Lettera di Nobili, Gennaio 25, 1568, MS.

[1] « El Papa alaba mucho la determinacion de V. M. porque entiende que la conservacion de la Christiandad depende de que Dios de á V. M. muchos anos de vida y que despues tenga tal sucesor que sepa sus pisadas. » — Carta de Zuniga, Junio 25, 1568, MS.

[2] Leti, plus heureux que nous, a découvert une lettre de Carlos au

n'était pas nécessaire pour sa condamnation ; il suffisait qu'il eût ressenti quelque sympathie pour ce peuple malheureux. Le séjour du comte d'Egmont, de Berghes et de Montigny à la cour, lui avait procuré facilement des entrevues avec ces seigneurs, qui pouvaient naturellement avoir cherché à l'intéresser au sort de leurs compatriotes. Ces sentiments, bientôt éveillés dans le cœur ardent du jeune prince, se seraient aussi manifestés promptement. Peut-être attribuera-t-on à ces dispositions de l'esprit de Carlos son étrange conduite envers le duc d'Albe, au moment où celui-ci partait pour les Pays-Bas. Mais les habitants des provinces étaient regardés à Madrid comme révoltés contre la couronne; les doctrines réformées qu'ils professaient imprimaient au mouvement le caractère d'une révolution religieuse. Favoriser cette rébellion, était, de la part d'un Espagnol, se montrer à la fois traître à son souverain et à sa foi; telle était assurément l'opinion du roi et de son ministre, le grand inquisiteur, et le crime ne devait pas sembler moins grave, commis par l'héritier du trône [1].

Quant à l'accusation portée contre Carlos d'avoir voulu attenter à la vie de son père, Philippe la réduisit à néant dans ses dépêches aux cours étrangères et dans les communications faites, sur ses ordres, aux ambassadeurs résidant

comte d'Egmont, trouvée dans les papiers de ce seigneur à l'époque de son arrestation. — (*Vita di Filippo II*, tom I, p. 543). L'historien est trop prudent pour garantir l'authenticité de cet écrit; pour admettre ce fait, il nous faudrait une autre autorité que celle de Leti.

[1] De Castro s'ingénie péniblement à prouver que don Carlos était protestant; s'il n'établit pas ce fait, on doit reconnaître, du moins, qu'il a prouvé que sa conduite était de nature à faire sérieusement mettre en doute son orthodoxie, par ceux qui le voyaient de près. — Voy. *Historia de los Protestantes Espagnoles*, p. 319 et seq.

à Madrid [1]; si elle avait eu quelque fondement, on pourrait croire que le monarque, au lieu de la démentir, l'aurait relevée avec empressement, pour justifier la rigoureuse captivité à laquelle il condamnait le prince. Il est certain que si celui-ci avait nourri réellement un dessein aussi monstreux, il eût trouvé aisément l'occasion de l'exécuter. Mais on comprendra facilement que Philippe gardât le silence sur les sympathies de son fils pour les Flamands rebelles; le grand champion du catholicisme devait naturellement frémir à l'idée de publier que le levain de l'hérésie avait corrompu son propre sang.

A quelque motif qu'il faille attribuer la conduite du roi en cette circonstance, on a raison de supposer qu'elle fut au fond déterminée par l'aversion qu'il ressentait pour le prince. L'opposition de leur caractère plaça dès l'origine le père et le fils réciproquement dans une fausse position. Les excès inconsidérés du jeune homme furent critiqués sans pitié par le monarque, qui couvrait du moins, ses faiblesses d'un voile épais; Carlos, plein de fougue et exaspéré par un système continuel de défiance, d'exclusion et d'espionnage, finit par éclater et par se livrer à des actes d'une extravagance si absurde qu'on peut les regarder comme des traits de folie; or, comme on l'a déjà vu, ce fut cette démence du fils qui fournit au père une raison plausible pour prendre une résolution extrême.

Quels que fussent les crimes du prisonnier, il fut bientôt

[1] « Sua Maestá ha dato ordine, che nelle lettere, che si scrivono a tutti li Prencipi et Regni, si dica, che la voce ch' è uscita ch 'l Prencipe havesse cercato di offendere la Real persona sua propria è falsa, et questo medesimo fa dire a bocca da Ruy Gomez all' Imbasciatori. » — Lettera del Nunzio, Gennaio 27, 1568, MS.

évident pour les observateurs les mieux placés que jamais il ne recouvrerait sa liberté et ne monterait sur le trône de ses ancêtres [1]. Le 2 mars, Philippe avait préparé un règlement relatif au traitement du prince et qui peut donner quelque idée de la rigueur de sa réclusion. Carlos était spécialement confié à la surveillance de Ruy Gomez, qui exerçait l'autorité supérieure et nommait les personnes employées au service du captif; six autres gentilshommes étaient chargés de garder et de veiller celui-ci; deux devaient rester, la nuit, dans sa chambre, l'un veillant lorsque l'autre s'endormait. On se rappelle à ce sujet un ingénieux châtiment en usage chez les Chinois, qui condamnent un criminel à être partout suivi d'un gardien, qui a pour mission d'épier sans cesse ses mouvements, de sorte que le coupable se tournant à droite ou à gauche, rencontre toujours le même regard fixé sur lui.

Pendant le jour, ces gentilshommes devaient se tenir auprès de Carlos et dissiper par leur conversation les tristesses de l'isolement; mais il leur était défendu de parler des affaires du gouvernement et surtout de l'emprisonnement du prince; ils devaient, si celui-ci les questionnait à ce sujet, se renfermer dans un silence absolu. Ils ne pouvaient ni lui apporter des lettres, ni en recevoir de lui pour les transmettre au dehors, et il leur était enjoint de tenir absolument secret, à moins que le roi ne levât lui-même cette défense, tout ce qui se passait à l'intérieur du palais. Le prisonnier reçut un bréviaire et quelques autres livres de dévotion; on lui interdisait toute lecture, excepté celle d'ouvrages ayant un caractère religieux [2].

[1] « Si tien per fermo che privaranno il Prencipe della successione, et non o liberaranno mai. » — Lettera del Nunzio, Febraio 14, 1568, MS.

[2] « Para rezarse le diesen las Oras, Breviario i Rosario que pidiese, i

Cette dernière partie du règlement semble accuser chez Carlos certaines tendances à l'hérésie, qu'il était nécessaire de combattre au moyen de traités conçus dans un esprit opposé, et peut-être destinés à le préparer à sa fin prochaine. Sauf les six gentilshommes, nul ne pouvait entrer dans l'appartement du prisonnier, si ce n'est son médecin, son *barbero* ou gentilhomme de la chambre et son valet, choisi parmi les *monteros* ou gardes de corps du roi [1]. Sept autres soldats, pris dans ce corps fidèle, étaient attachés au service du prince et portaient les plats préparés pour sa table dans une salle voisine, où le *montero*, de garde auprès de Carlos, venait le prendre. Douze hallebardiers étaient placés en faction dans les corridors qui conduisaient à la chambre du prisonnier, pour intercepter toute communication avec le dehors. Tous les individus attachés à la personne de l'infortuné, depuis le noble du plus haut rang jusqu'au moindre serviteur, prêtèrent solennellement serment, devant le prince d'Eboli, de se conformer au règlement établi; ce seigneur supportait tout le fardeau de la responsabilité, au sujet de l'exécution de ces ordres et de la sûreté du captif. Pour lui faciliter sa tâche, le roi lui commanda de se loger dans le palais, où sa femme et lui acceptèrent des appartements voisins de ceux de Carlos. Peut-être cet arrangement convenait-il pour d'autres motifs à Philippe, dont on remarquera plus loin les relations avec la princesse [2].

libros solamente de buena dotrina i devocion, si quisiese leer y oir. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

[1] Le *montero* était un des gardes du corps du roi pour la nuit. Le droit d'entrer dans cette troupe était un ancien privilége accordé aux habitants d'un certain district nommé Espinosa de los Monteros. — Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, tom. III, p. 163.

[2] Le règlement est reproduit *in extenso* par Cabrera, *Filipe Segundo*,

Ce règlement sévère fut appliqué dans toute sa rigueur. La reine de Portugal, tante de Philippe, écrivit dans des termes pressants au roi, lui offrant chaleureusement de rester elle-même auprès de son petit-fils, dans sa prison, pour prendre soin de lui et soulager ses douleurs, comme le ferait une mère [1]; « on voulut, » dit l'ambassadeur de France, « lui épargner cette peine [2]. » L'empereur et l'impératrice d'Allemagne exprimèrent l'espoir que l'emprisonnement de Carlos amènerait un heureux changement dans sa conduite et qu'il serait bientôt libre; plusieurs lettres furent échangées entre les deux cours, jusqu'au moment où le monarque mit fin à la correspondance, en déclarant que le mariage de son fils avec la princesse Anne ne pourrait avoir lieu et que le prince ne serait jamais rendu à la liberté [3].

La reine Isabelle et sa sœur Jeanne, qui paraissent avoir été profondément touchées des malheurs du prince, sollicitèrent vainement la permission de le visiter dans sa prison, et, quand don Juan d'Autriche se présenta au palais, en habits de deuil, pour témoigner son chagrin en cette

lib. VII, cap. XXII); la rigueur avec laquelle il fut exécuté est attestée par tous les rapports des ambassadeurs étrangers, résidant à la cour de Madrid. Cependant il paraît que l'on se relâcha de cette sévérité sur un seul point, si, comme le prétend Nobili, on permit au prince de se distraire par la lecture de recueils de lois espagnoles, qu'il consultait peut-être relativement à sa propre position. « Ha domandato, che li siano letti li statuti, et le leggi di Spagna : ne' quali spende multo studio. Scrive assai di sua mano, et subito scritto lo straccia. » — Lettera di Nobili, Giugno 8, 1568, MS.

[1] « Per questa causa dunque il Rè et Regina vechia di quel regno hanno mandato qui un ambasciatore a far offitio col Rè cattolico per il Prencipe, dolersi del caso, offerirsi di venire la Regina propria a governarlo como madre. » — Lettera del Nunzio, Marzo 2, 1568, MS.

[2] Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. II, p. 141.

[3] *Ibid.*, p. 146, 148.

occasion, le roi le reçut avec froideur et lui ordonna de reprendre son costume ordinaire [1].

Parmi les grandes villes du royaume, plusieurs étaient prêtes à envoyer des délégués, pour offrir au roi, dans son affliction, leurs compliments de condoléance; mais Philippe leur laissa entendre qu'il n'avait agi que pour le bien de la nation et que leurs compliments, en cette circonstance, seraient superflus [2]. Les députés de l'Aragon, de la Catalogne et de Valence étaient en route pour se rendre à Madrid, où ils allaient, d'après leurs instructions, demander la cause de l'emprisonnement de l'héritier du trône et solliciter sa prompte délivrance; mais, ayant reçu avis du vif déplaisir avec lequel le roi voyait cette démarche, ils jugèrent prudent de rebrousser chemin, sans se hasarder à entrer dans la capitale [3].

[1] « Reyna y Princesa lloran : Don Juan vá cada noche á Palacio, y una fué muy llano, como de luto, y el Rey rinio, y mando no andubiesse de aquel modo, sino como solia de antes. » — *Relacion del Ayuda de Camara*, MS.

[2] « Sua Maestà ha fatto intendere a tutte le città del Reyno, che non mandino huomini o imbasciator nessuno, ne per dolersi, ne per cerimonia, ne per altro; et pare che habbia a caro, che nessuno gli ne parli, et cosi ogn' huomo tace. » — Lettera del Nunzio, Febraio 14, 1568, MS.

[3] Lettre de Fourquevaulx, 13 avril 1568, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. II, p. 143.

Une lettre de condoléance adressée au roi par la municipalité de Murcie attestait chez celle-ci une soumission, une docilité tout à fait irréprochables. « Nous ne pouvons, » disait-elle, « penser sans émotion à notre bonheur de posséder un souverain aussi juste et assez dévoué au bien de ses sujets pour y sacrifier toute autre considération, même le tendre attachement qu'il a pour son fils. » Ces paroles, qui pourraient sembler ironiques, furent reçues par le roi avec la même bonne foi qui, sans doute, les avait dictées. L'apostille écrite sur cette pièce, de la main même du roi, nous apprend dans quel style il aimait les adresses de ses fidèles sujets. « Cette lettre est écrite avec sagesse et discrétion. » —La

On ne tarda pas à comprendre que l'affaire de don Carlos était un sujet dont il ne fallait pas parler, et peu à peu elle parut oubliée, comme un événement ordinaire. L'ambassadeur de France, Fourquevaulx, écrivait : « On s'occupe aussi peu du prince aujourd'hui que s'il était mort depuis dix ans [1]. » Son nom continuait de figurer, il est vrai, parmi ceux des membres de la famille royale, dans les prières récitées à l'église, mais le roi défendit au clergé de faire allusion à son fils dans les sermons, et nul, dit encore l'ambassadeur, n'eut la hardiesse de critiquer la conduite du souverain. « La sagesse de Philippe lui a donné sur ses sujets un ascendant si absolu, que, volontairement ou involontairement, tous s'empressent de lui obéir, et, s'ils ne l'aiment pas, ils font au moins semblant de l'aimer [2]. »

Parmi les objets enlevés dans la chambre du prince, il y avait, on s'en souviendra, une cassette renfermant ses papiers secrets ; il s'y trouvait, entre autres, un grand nombre de lettres, qui devaient être expédiées après son départ. Dans une de ces lettres, adressée à son père, Carlos déclarait que la cause de sa fuite était le sévère traitement qu'il avait reçu du roi [3]. D'autres épîtres, destinées à différents seigneurs et à quelques-unes des principales, villes contenaient la même déclaration ; après avoir rappelé à tous le serment qu'ils lui avaient prêté comme à l'héritier du trône, il promettait de

traduction de cette lettre, qui porte la date du 16 février 1568, se trouve dans Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, tom. III, p. 161.

[1] Lettre de Fourquevaulx dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*.

[2] *Ibid.*, ubi supra.

[3] « Quella per il Rè conteneva specificatamente molti agravii, che in molti anni pretendi, che li siano statti fatti da Sua Maestà, et diceva ch' egli se n' andava fuori delli suoi Regni per no poter sopportare tanti agravii, che li faceva. » — Lettera del Nunzio, Marzo 2, 1568, MS.

leur accorder différents priviléges, dès que le sceptre aurait passé dans ses mains [1]. On découvrit aussi dans cette cassette un écrit de la nature la plus singulière; c'était une liste de tous les personnages que le prince considérait comme lui étant attachés ou bien hostiles. Au nombre de ses amis, on remarquait au premier rang sa belle-mère Isabelle et son oncle, don Juan d'Autriche, tous deux mentionnés avec l'expression de la plus ardente affection. Entre les noms de ses ennemis « qu'il fallait poursuivre jusqu'à la mort, » on lisait ceux du roi, son père, du prince et de la princesse d'Eboli, du cardinal Espinosa, du duc d'Albe et d'autres encore [2]. Tels sont les étranges détails que le nonce du pape communiqua à sa cour, sur les papiers cachés dans cette cassette. Ceux-ci furent, dit-on, soumis à l'examen des juges du prince et constituèrent, sans doute, une partie importante des griefs à sa charge. C'est peut-être d'un de ces juges que le nonce obtint ses renseignements; aucun ne se fût cependant hasardé à révéler les secrets du tribunal, sans l'autorisation de Philippe, mais il est possible que le monarque consentit à laisser publier des faits qui devaient servir de justification à sa conduite. Si ce récit est exact, on conviendra qu'il prouve un certain dérangement d'esprit chez Carlos.

Cependant le roi n'était pas moins prisonnier que son fils; depuis l'heure où celui-ci avait été arrêté, il n'était pas

[1] Lettera del Nunzio, Marzo 2,1568, MS

[2] « Vi è ancora una lista, dove scriveva di sua mano gli amici, et li nemici suoi, li quali diceva de havere a perseguitare sempre fino alla morte, tra li quali il primo era scritto il Rè suo padre, di poi Rui Gomez et la moglie, il Presidente, il Duca d'Alba, et certi altri. » — Lettera del Nunzio, Marzo 2, 1568, MS.

encore sorti du palais, même pour visiter ses résidences favorites d'Aranjuez et du Prado; il n'avait pas consacré une seule journée au plaisir, si grand pour lui, d'assister au glorieux spectacle de la construction de l'Escurial. Il semblait sans cesse agité par la crainte de quelque soulèvement populaire, ou au moins d'une insurrection des partisans du prince, tentant de délivrer celui-ci. Au moindre bruit inaccoutumé qu'il entendait dans le palais, dit son historien, il se mettait à la fenêtre pour voir si le désordre ne provenait pas de quelque tentative faite pour rendre le captif à la liberté [1]. Il n'y avait guère de motifs de se défier d'un peuple aussi bien façonné à l'obéissance que l'étaient les Castillans sous Philippe II, mais c'est un malheur pour un prisonnier que de causer de pareilles appréhensions.

Les craintes qu'il éprouvait n'eurent pas le pouvoir d'engager le monarque à adoucir de quelque manière la rigueur avec laquelle son fils était traité, et celle-ci eut l'effet qu'il fallait en attendre sur un esprit aussi fougueux et aussi peu gouvernable. D'abord le prince tomba dans une espèce de frénésie et plus d'une fois, dit-on, il essaya de se tuer; reconnaissant ensuite qu'en frappant de la tête les barreaux de sa prison, il ne faisait qu'aggraver son malheur, il se résigna à son sort, dans un morne silence, le silence du désespoir. Indifférent à tout ce qui l'entourait, il cessa de s'occuper de ses intérêts spirituels; loin de lire les ouvrages religieux mis à sa disposition, il renonça à tout acte de

[1] « No salio el Rey de Madrid, ni aun a Aranjuez, ni a San Lorenço a ver su fabrica, tan atento al negocio del Principe estaba, i sospechoso a las murmuraciones de sus pueblos fieles i reverentes, que ruidos estraordinarios en su Palacio le hazian mirar, si eran tumultos para sacar a su Alteza de su camara. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VIII, cap. V.

dévotion, il refusa même de se confesser et de recevoir son confesseur [1]. Ces signes d'une fatale indifférence pour la foi, sinon d'un détachement positif de la religion, alarmèrent vivement Philippe, qui craignit de voir, avec le corps, périr l'âme de Carlos [2]; il recourut à Suarez, l'aumônier du prince, qui avait autrefois eu quelque influence sur son maître, et le pria d'adresser une lettre à celui-ci pour le ramener. Cette lettre, qui a été conservée, est trop remarquable pour que nous la passions sous silence.

Suarez commence par représenter à Carlos que sa folle conduite l'a laissé sans amis et sans partisans; loin d'améliorer sa position, il ne peut que l'aggraver en agissant comme il le fait. « Que dira-t-on, » ajoute l'ecclésiastique, « quand on apprendra que vous refusez de vous confesser, quand on découvrira encore certains actes affreux dont vous vous êtes rendu coupable, et dont quelques-uns, si tout autre que votre altesse les avait commis, *engageraient le saint-office à rechercher si leur auteur est un chrétien sincère* [3]*?* » C'est avec un cœur rempli d'amertume et

[1] « Onde fù chiamato il confessore et il medico, ma egli seguitando nella sua disperatione non volse ascoltare nè l'unno nè l'altro. » — Lettera del Nunzio, MS.

La copie que nous possédons de cette lettre ne porte pas de date, peut-être par une inadvertance du copiste.

[2] « Ne volendo in alcun modo curare nè il corpo nè l' anima, la qual cosa faceva stare il Rè et gli altri con molto dispiacere, vedendoli massima di continuo crescere il male, et mancar la virtù. » — Lettera del Nunzio, MS.

[3] « Vea V. A. que harán y dirán todos quando se entienda que no se confiesa, y se vayan descubriendo otras cosas terribles, que le son tanto, que llegan á que el Santo Oficio tuviera mucha entrada en otro para saber si era cristiano o no. » — Carta de Hernan Suarez de Toledo al Principe, Marzo 18, 1568, MS.

d'angoisses, que je dois vous déclarer que vous n'êtes pas seulement en danger de perdre vos biens terrestres, mais, ce qui est plus grave, votre âme même. » Suarez termine en recommandant chaleureusement au prince, comme l'unique remède qui soit à sa situation, l'obéissance au ciel et au roi, qui est le représentant de Dieu sur la terre.

Les exhortations du digne aumônier ne firent pas plus d'impression sur l'infortuné que les prières de ses serviteurs. L'état de surexcitation morale où il se trouvait, joint au manque d'air et d'exercice, eut son effet naturel sur la santé du prisonnier; on le voyait maigrir de jour en jour, tandis que la fièvre, qui depuis si longtemps minait sa constitution, enflammait son sang avec plus de violence que jamais. Pour tempérer cette intolérable ardeur, il recourut à des moyens si désespérés qu'il semblait, comme le dit le nonce du pape, que si le prince avait renoncé au projet de se tuer de sa main, il voulait arriver au même but par une voie plus lente mais non moins sûre. Il couvrait d'une mare d'eau le plancher de sa chambre, au grand ennui de ses gardiens, et se promenait une partie du jour, nu-pieds et à peine vêtu, sur le parquet glacé [1]; il se faisait, la nuit, apporter plusieurs fois de suite dans son lit une bassinoire, remplie de glace et de neige, qu'il y gardait durant des heures [2]. Comme si ce n'était pas encore assez, il buvait de l'eau froide, qu'il prenait à des doses effrayantes ; les annales de l'hydropathie

[1] « Spogliarsi nudo, et solo con una robba di taffetà su le carni star quasi di continuo ad una finestra, dove tirava vento, caminare con li piedi discalzi per la camara que tuttavia faceva stare adacquata tanto che sempre ci era l' acqua per tutto. » — Lettera del Nunzio, MS.

[2] « Farsi raffredare ogni notte due o tre volti il letto con uno scaldaletto pieno di neve, et tenerlo le notte intiere nel letto. » — *Ibid.*

n'enregistrent pas de plus grands exploits. Il montrait la même extravagance pour sa nourriture; il s'abstenait de manger pendant un nombre incroyable de jours [1]; puis, en compensation de ce long jeûne, il dévorait, à un seul repas, quatre perdrix en pâté, avec toute la croûte, arrosant ce plat de trois ou quatre énormes carafes d'eau glacée [2].

Il n'y a pas de constitution qui soit en état de résister longtemps à un pareil régime; celle de Carlos y succomba peu à peu. Son estomac, affaibli par une longue inaction, refusa de supporter les fatigues extraordinaires qu'on lui imposait. Le prince fut pris de vomissements continuels, la dyssenterie se déclara, et les forces du malade déclinèrent rapidement. Le médecin Olivarès, le seul admis à voir le prisonnier, se consultait avec ses collègues dans l'appartement de

[1] Pendant trois jours, d'après Nobili. — (Lettera di Nobili di 30 di Luglio, MS). Un autre fixe neuf jours. — (Carta de Gomez Manrique, MS). Enfin, l'un des ministres du cabinet de Philippe ne craint pas d'avancer que ce jeûne dura onze jours, pendant lesquels le prince, il veut bien l'accorder, but une quantité illimitée d'eau froide : « Ansi se determino de no comer, y en esta determinacion passaron onze dias sin que bastasen persuasiones ni otras diligencias á que tomase cosa bevida ni que fuese para salud sino aqua fria. » — Carta de Francisco de Erasso, MS.

[2] « Doppo essere stato tre giorni senza mangiare molto fantastico et bizzaro, mangio un pasticcio fredolo di quatri perdici con tutta la pasta : et il medesimo giorno bevve trecento once d'aqqua fredda. » — Lettera di Nobili, Luglio, 30, 1568, MS.

Cependant Carlos eût bien pu justifier l'usage qu'il faisait de la neige et de l'eau glacée par les prescriptions de plus d'un médecin du temps. De Castro, qui discute cette partie de l'histoire de Philippe avec une parfaite bonne foi et en s'appuyant soigneusement sur les autorités, cite les ouvrages de deux médecins, dont l'un nous apprend que la neige était si généralement employée que non seulement on recommandait aux malades d'en boire, mais encore de s'en servir pour refroidir leur lit; l'auteur cité prescrit ensuite l'usage d'une bassinoire semblable à celle du prince. — *Historia de los Protestantes Espanoles*, p. 370.

Ruy Gomez [1]; mais les remèdes ne pouvaient ranimer une nature épuisée, et il fut bientôt évident que les jours du fils de Philippe étaient comptés.

Nul ne pouvait apprendre avec moins d'inquiétudes que Carlos la fatale nouvelle; il attendait impatiemment la mort, comme le signal de sa délivrance. Dès ce moment, il sembla avoir écarté de son esprit tous les soucis terrestres, afin de ne plus penser qu'à la vie future; il fit lui-même appeler son confesseur, Chavres, et son aumônier, Suarez, pour l'assister des consolations spirituelles. Le nonce a décrit les dernières scènes du drame.

« Tout à coup il parut que la grâce divine avait opéré un merveilleux changement dans le cœur du prince; son langage vide et frivole devint celui d'un homme de sens; il fit venir son confesseur, lui ouvrit pieusement sa conscience, et, comme sa maladie ne lui permettait pas de recevoir l'hostie consacrée, il l'adora humblement. Il manifestait en tout une sincère contrition, et, quoiqu'il ne refusât pas de prendre les remèdes qu'on lui présentait, il témoignait un si profond mépris pour les choses de ce monde et de si vives aspirations vers le ciel, que l'on eût dit que Dieu lui avait réservé, pour cette heure, sa grâce tout entière [2]. »

On eût dit qu'il se sentait assuré de vivre jusqu'à la veille

[1] « Visitabale el Doctor Olivares Protomedico i salia a consultar con sus conpaneros en presencia de Rui Gomez de Silva la curacion, curso, i accidentes de la enfermedad. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

[2] « Mostrando molta contritione, et se bene si lassava curare il corpo per non causarsi egli stesso la morte, mostrava pero tanto disprezzo delle cose del mondo, et tanto desiderio delle celesti, che pareva veramente che Nostro Signore Dio gli havesse riserbato il cumulo di tutti le gratie à quel ponto. » — Lettera del Nunzio, MS.

de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne; lorsqu'on lui apprit que cette fête n'arriverait que dans quatre jours, il répondit : « Mes souffrances dureront encore aussi longtemps [1]. » Il exprima le désir de voir une dernière fois son père, avant de mourir; mais son confesseur, dit-on, déconseilla au roi de visiter son fils, déclarant que celui-ci se trouvait en ce moment dans des dispositions d'esprit si excellentes, qu'il serait sage de ne pas le troubler en attirant son attention sur des sujets mondains. Néanmoins Philippe profita d'un moment où Carlos était endormi ou privé de connaissance, pour entrer dans sa chambre; s'avançant doucement derrière le prince d'Eboli et le grand-prieur, Antonio de Tolède, il étendit le bras vers le lit et, faisant le signe de la croix, il donna la dernière bénédiction à son fils mourant [2].

Il ne fut pas non plus permis au prince de jouir de l'aimable société de sa belle-mère, la reine, et de sa tante Jeanne, dont la tendresse eût adouci l'amertume de la mort [3]; sa triste destinée voulait qu'il mourût, comme il avait vécu dans sa prison, ne rencontrant autour de lui que le regard glacial de ses ennemis. Il fit toutefois sa paix avec tous ceux-ci et, à l'heure suprême, il pardonna à son père

[1] « Tanto hanno da durare le mie miserie. » — Lettera del Nunzio, MS.

[2] « Après quoi, » dit Cabrera, avec une certaine brusquerie, « le roi se retira dans sa chambre, plus affligé mais moins soucieux. » — « Algunas oras antes de su fallecimiento, por entre los onbros del Prior Don Antonio i de Rui Gomez le echò su bendicion, i se recogiò en su camara co mas dolor i menos cuidado. » — *Filipe Segundo*, lib. VIII, cap. V.

[3] « Il Rè non l' ha visitato, ne lassato che la Regina ne la Principessa lo veggiano, forse considerando che poi che già si conosceva disperato il caso suo, queste visite simili poterono più presto conturbare l' una et l' altra delle parti, che aiutarli in cosa nessuna. » — Lettera del Nunzio, MS.

qui l'avait emprisonné et aux ministres, — il nomma particulièrement Ruy Gomez et Espinosa, — qui avaient conseillé cette mesure [1].

Carlos s'affaiblissait rapidement; il lui restait à peine la force d'écouter les exhortations de son confesseur et d'adorer, avec un souffle de voix mourant, le crucifix qu'il tenait constamment entre les mains. Le 24 juillet, peu après minuit, il fut informé qu'il était à la veille de la Saint-Jacques. Se levant aussitôt dans son lit, la figure rayonnante de joie, il pria son confesseur de lui remettre le flambeau consacré, et, se frappant la poitrine à coups faibles, comme pour demander au ciel le pardon de ses péchés, il retomba et expira, sans faire entendre une plainte [2]. « Jamais catholique, » dit Nobili, « ne fit une fin plus chrétienne [3]. »

Tels sont les détails fournis sur les derniers moments de cet infortuné prince, par le nonce du pape et par l'ambassadeur de Toscane; ils ont été reproduits, avec de légères différenees, par la plupart des écrivains castillans de cette époque et des siècles suivants [4]. Par une circonstance très singulière,

[1] « Il Prencipe di Spagna avante la morte diceva, che perdoneva a tutti, et nominatamente al Padre, che l' haveva carcerato, et a Ruy Gomez, cardinal Presidente, Dottor Velasco, et altri, per lo consiglio de' quali credeva essere stato preso. » — Lettera del Nunzio, Luglio 28, 1568, MS.

[2] « Et battendosi il petto come poteva, essendoli mancata la virtù a poco a poco, ritirandosi la vita quasi da membro in membro, espirò con molta tranquillità et constanza. » — Lettera del Nunzio, MS.

[3] « Et testificono quelli, che vi si trovarono che Christiano nessuno può morir più cattolicamente, ne in maggior sentimento di lui. » — Lettera di Nobili, Luglio 30, 1568, MS.

[4] Voy. entre autres, Quintana, *Historia de la Antigüedad, Nobleza y Grandeza de la Villa y Corte de Madrid* (1629), fol. 368; Colmenares, *Historia de la Insigne Ciudad de Segovia*, Madrid, 1640, cap. XLIII; Pinelo, *Annales de Madrid*, MS.; Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VIII,

tandis que nous possédons une relation très étendue de l'ambassadeur de France sur les faits qui précédèrent et suivirent la mort de don Carlos, la partie de la correspondance de Fourquevaulx, qui se rattache à cet événement même, a disparu des archives, soit qu'on l'ait égarée ou enlevée [1]; mais probablement, hors du palais, personne n'eut accès à de meilleures sources d'information que les deux envoyés cités plus haut, et surtout le nonce du pape. Il est possible que ceux-ci aient obtenu leurs renseignements de l'un ou l'autre des individus placés auprès du prisonnier; ils n'ont pu, dans ce cas, être communiqués sans l'autorisation de Philippe, qui peut-être désirait faire connaître que son fils était mort fidèle à sa foi.

La fin de Carlos est rapportée tout autrement par Llorente, et, comme cet écrivain, en sa qualité de secrétaire de l'Inquisition, avait à sa disposition des documents très importants et que d'ailleurs son récit, bien qu'un peu long, est tout à fait digne d'attention, nous ne pouvons passer ses révélations sous silence.

cap. V; Herrera, *Historia General*, lib. XV, cap. III; Carta de Francisco de Erasso, MS.; Carta de Gomez Manrique, MS.

[1] Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 147.

Von Raumer a consacré une cinquantaine de pages de son ouvrage à l'histoire de don Carlos et plus particulièrement aux derniers incidents de la vie du prince. Les sources auxquelles il a puisé son récit sont de la nature la moins suspecte; c'est principalement la correspondance des ambassadeurs français avec leur cour; les manuscrits existent à la bibliothèque royale de Paris. Les extraits qu'en donne cet auteur sont bien choisis et de la plus grande importance pour l'éclaircissement de cette partie obscure de l'histoire du XVIe siècle. Si nous ne sommes pas arrivé, sur tous les points, aux mêmes conclusions que l'illustre érudit allemand, c'est peut-être que notre jugement a été modifié par la quantité plus considérable de documents que nous avons eus à notre disposition.

D'après Llorente, le procès intenté à Carlos, ainsi qu'on l'a déjà vu, n'avait été terminé que peu de temps avant la mort du prince; celui-ci avait ignoré l'existence du tribunal qui le jugeait et aucun défenseur ne lui avait été donné. Vers le 9 juillet, l'affaire avait été suffisamment instruite pour que l'on procédât à un « jugement sommaire. » L'accusé était reconnu coupable de haute trahison, au premier et au deuxième chef, comme ayant tenté de hâter la mort du roi, son père, et conspiré pour usurper la souveraineté dans les Flandres. Le conseiller Munatones, dans son rapport présenté au roi, après avoir rappelé que la peine infligée par la loi à tout autre sujet pour ces crimes était la mort, ajoutait que sa majesté, par sa souveraine autorité, déciderait si l'héritier présomptif du trône était placé, par son rang, au dessus des lois ordinaires. Il était d'ailleurs en son pouvoir d'adoucir ou de remettre toute peine, selon qu'il le jugeait à propos pour le bien de son royaume. — Les deux ministres, Ruy Gomez et Espinosa, avaient concouru à ce jugement.

Le roi répondit que, si ses sentiments le portaient à se ranger à l'avis de ses ministres, sa conscience ne le lui permettait pas: il ne pouvait croire qu'il consulterait les intérêts de son peuple, en lui donnant pour maître un souverain tel que Carlos, d'un naturel aussi vicieux et d'un caractère aussi violent et aussi sanguinaire. Quoiqu'il pût en coûter à son amour paternel, il devait laisser la loi suivre son cours. Cependant, tout bien considéré, disait-il, peut-être il ne serait pas nécessaire de recourir à des moyens extrêmes. Le prince se trouvait dans un si mauvais état de santé qu'il suffisait de se relâcher des précautions prises pour le forcer à la diète; ses excès le conduiraient bientôt au tombeau! Le

seul point essentiel était que le prisonnier connût sa situation, de manière à vouloir se confesser et se reconcilier avec le ciel, avant de mourir. Cette attention était la plus grande preuve d'affection que le monarque pût donner à son fils et à la nation espagnole.

Ruy Gomez et Espinosa conclurent tous deux de ce singulier épanchement de la tendresse paternelle, qu'ils ne pouvaient mieux entrer dans les intentions réelles du roi qu'en hâtant autant que possible la mort de Carlos. Ruy Gomez s'adressa donc au médecin du prince, Olivarès; il recourut, pour faire cette communication, à des termes ambigus et mystérieux, qui, tout en laissant percer sa pensée, pouvaient servir à voiler l'énormité du crime aux yeux de celui qui devait le commettre. Nul n'était plus propre à s'acquitter de cette tâche délicate que le prince d'Eboli, vivant depuis son enfance dans les cours et façonné à une vie de dissimulation. Olivarès pénétra aisément le sens de ces paroles; il comprit qu'on lui demandait de se défaire du prisonnier, de manière que sa mort parût naturelle et que l'honneur du souverain ne fût pas compromis; il ne témoigna pas de scrupules et s'empressa de se déclarer prêt à exécuter la volonté royale. A la suite de cette entrevue, le 20 juillet, un purgatif fut administré au malade sans défiance, dont l'état, comme on peut l'imaginer, empira rapidement. Son père eut la consolation d'apprendre que son fils, informé du danger de sa situation, avait consenti à recevoir un confesseur; ainsi, le corps périt, mais l'âme fut sauvée [1].

Telle est la version extraordinaire donnée par Llorente; si elle était vraie, la question que soulève la mort de Carlos

[1] Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, tom. III, p. 171 et seq.

serait tranchée; mais Llorente, avec une dissimulation tout à fait indigne d'un historien, dans une question d'une pareille gravité, n'a pas indiqué les sources où il a puisé ses renseignements; il se borne à dire qu'il y a « certains mémoires secrets du temps, remplis d'anecdotes curieuses, qui, tout en ne portant pas précisément le caractère de l'authenticité, méritent cependant confiance, parce qu'ils émanent de personnages employés dans le palais du roi [1]! » Si l'auteur avait daigné citer les noms de ces personnages ou donner quelques détails sur leur caractère, nous aurions pu apprécier la valeur de leur témoignage. Son silence à cet égard peut faire croire qu'il n'avait pas lui-même une foi complète dans leurs assertions; dans tous les cas, il nous force de nous rapporter entièrement à sa discrétion, et les lecteurs, habitués à ses inexactitudes sur d'autres points, ne seront pas disposés à lui reconnaître, à un très haut degré, cette vertu de la discrétion [2].

Le récit de Llorente est, en outre, formellement contredit par les autorités rappelées plus haut, spécialement par les deux ambassadeurs étrangers si souvent cités, lesquels ayant

[1] « Quoique ces documents ne soient pas authentiques, ils méritent qu'on y ajoute foi, en ce qu'ils sont de certaines personnes employées dans le palais du roi. » — Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, tom. III, p. 171.

[2] C'est ainsi, par exemple, qu'il se contredit à quatre pages de distance, en disant, d'un côté, que le prince confia à don Juan son désir de tuer son père, et, d'un autre, qu'il ne fit pas cette confidence (p. 148, 152). Le fait est que Llorente s'était en quelque façon engagé à révéler le secret de la mort de Carlos, en annonçant tout d'abord à ses lecteurs « qu'il croyait avoir découvert la vérité. » On doit reconnaître qu'il a au moins établi un point qu'il avait, comme secrétaire de l'Inquisition, les moyens de vérifier; c'est qu'aucun procès ne fut intenté au fils de Philippe par le saint-office. Llorente a fait ainsi justice d'un préjugé populaire sur lequel plus d'un écrivain d'imagination a fondé son récit.

sur lui le grand avantage d'être bien placés pour obtenir des renseignements exacts, se montraient infatigables pour en recueillir. L'envoyé toscan, faisant allusion aux vains bruits répandus dans la ville, écrivait : « Je ne sais pas de commérage qui soit indigne d'être écouté. C'est une rude besogne que de contenter la populace; il vaut mieux s'attacher à la vérité, sans se soucier de l'opinion des extravagants qui propagent des rumeurs invraisemblables, nées de l'ignorance ou de la malignité [1]. »

Cependant, on ne peut le nier, le soupçon d'un attentat sur la personne de Carlos non seulement courut au dehors du pays, mais fut même entretenu par des individus de plus haut rang que la populace espagnole, pour laquelle il y avait du danger à parler. Entre autres, le célèbre Antonio Perez, qui faisait partie de la maison du prince d'Eboli, nous apprend que « le roi ayant reconnu son fils coupable, celui-ci fut condamné à mort par des casuistes et des inquisiteurs. Mais, afin d'exécuter cet arrêt sans frapper trop vivement les yeux du public, on mêla pendant quatre mois un poison lent à la nourriture du prince [2]. »

Cette assertion s'accorde, jusqu'à un certain point, avec celle d'un noble vénitien, Pietro Giustiniani, qui résidait à cette époque en Castille et assura à l'historien De Thou que « Philippe, ayant résolu la mort de son fils, obtint à cet effet

[1] « Le cicalerie, et novellacce, che si dicono sono molto indigne d'essere ascoltate, non che scritte, perchè in vero il satisfar al popolaccio in queste simil cose è molto difficile; et meglio è farle, siccome porta il giusto et l' honesto senza curarsi del giudicio d' huomini insani, et che parlono senza ragione di cose impertinenti et impossibili di autori incerti, dappochi, et maligni. » — Lettera di Nobili, Luglio 30, 1568, MS.

[2] Lettre d'Antonio Perez au conseiller Du Vaire, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, vol. I, p. 153.

une sentence d'un juge légal. Mais, pour préserver l'honneur du souverain, Carlos fut exécuté secrètement et on lui fit prendre un bouillon empoisonné, dont il mourut quelques heures après [1]. »

On peut considérer quelques-uns des détails donnés par Antonio Perez comme confirmés par ce que dit l'ambassadeur de France, Fourquevaulx, dans une lettre écrite environ un mois après l'arrestation de l'infortuné. « Le prince maigrit et se dessèche à vue d'œil; il a les yeux enfoncés dans la tête. On lui donne de temps en temps des soupes fortifiantes et des bouillons de chapon, dans lesquels sont dissous de l'ambre et d'autres substances nourrissantes, afin qu'il ne perde pas complétement ses forces et ne tombe pas en décrépitude. Ces breuvages sont préparés secrètement dans la chambre de Ruy Gomez, par laquelle on passe pour entrer dans celle du prisonnier. »

On ne devait pas s'attendre à voir un écrivain castillan assez téméraire pour affirmer que la mort de Carlos était due à la violence. Cependant Cabrera, l'historien le mieux informé de ce temps, qui, dans sa jeunesse, avait souvent fréquenté la maison de Ruy Gomez et même le palais du roi, tout en attribuant aux excès du prince sa fin prématurée, se livre à quelques insinuations mystérieuses, qui, lors même qu'on n'en force pas le sens, paraissent faire allusion à une intervention pour amener ce dénouement [2].

[1] « Mais afin de sauver l'honneur du sang royal, l'arrêt fut exécuté en secret, et on lui fit avaler un bouïllon empoisoné, dont il mourut quelques heures après, au commencement de sa vingt-troisième année. » — De Thou, *Histoire Universelle*, tom. V, p. 436.

[2] « Mas es peligroso manejar vidrios, i dar ocasion de tragedias famósas, acaecimientos notables, violentas muertes por los secretos exe-

Strada, généralement le mieux renseigné des écrivains étrangers de cette époque, et qui, par cela même qu'il était étranger, n'avait pas les mêmes raisons de se taire qu'un Espagnol, représente la mort du prince comme étant arrivée naturellement, mais il ajoute : « s'il ne succomba pas à la violence [1]. » Le prince d'Orange, dans son audacieux acte d'accusation contre Philippe, n'hésite pas à le proclamer l'assassin de son fils [2]. Enfin, ce curieux collectionneur de commérages, Brantôme, en rappelant les sarcasmes amers et les épigrammes que ses compatriotes, dit-il, faisaient pleuvoir sur le roi, pour sa participation à cette affaire, s'appuie sur l'autorité d'un Espagnol haut placé pour prétendre qu'après avoir été condamné par son père, malgré l'opposition du conseil royal, Carlos fut trouvé mort dans sa chambre, étouffé au moyen d'une serviette [3]! Le désaccord de ces

cutores Reales no sabidas, i por inesperadas terribles, i por la estraneza i rigor de justicia, despues de largas advertencias a los que no cuidando dellas incurrieron en crimen de lesa Magestad. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXII.

L'admirable obscurité de ce passage, dans lequel l'historien a parfaitement réussi à mystifier les critiques, a naturellement fait supposer par ceux-ci qu'il avait voulu laisser entendre plus qu'il ne disait.

[1] « Ex morbo ob alimenta partim obstinatè recusata, partim intemperanter adgesta, nimiamque nivium refrigerationem, super animi ægritudinem (*si modo vis abfuit*), in Divi Jacobi pervigilio extinctus est. » — Strada, *De Bello Belgico*, tom. I, p. 378.

[2] *Apologie* dans Dumont, *Corps diplomatique*, tom. V, part. I, p. 389.

[3] « Pourquoy le roi conclud sur ses raisons que le meilleur estoit de le faire mourir; dont un matin on le trouva en prison estouffé d'un linge. » — Brantôme, *Œuvres*, tom. I, p. 320.

Il paraît qu'une plaisanterie, faite sur ce sujet, était encore de mode, du temps de Louis XIV, à la cour de France; nous voyons, du moins, le monarque déclarer « qu'il avait envoyé Bussy Rabutin à la Bastille, pour son bien, comme disait Philippe II en faisant étrangler son fils. »—Lettres de madame de Sévigné, Paris, 1822, tom. VIII, p. 368.

auteurs sur le genre de supplice infligé au prisonnier prouve évidemment qu'on ne peut, avec certitude, se décider pour l'une ou l'autre de ces opinions [1]. Un écrivain plus récent ne se fait pas scrupule d'affirmer que la seule liberté accordée au prince fut de choisir pour sa mort, entre plusieurs modes qui lui furent proposés, celui qu'il préférait [2]; ce détail a depuis trouvé plus convenablement place dans l'un des nombreux drames, auxquels a donné naissance cette mystérieuse histoire.

L'historien doit reconnaître que, dans toutes ces versions, il y a peu d'assertions qui aient une valeur réelle. Ces auteurs, à l'exception d'Antonio Perez, qui tenait, dit-il, ses renseignements du prince d'Eboli, n'eurent très probablement pas accès à des sources sûres d'information; d'un autre côté, leurs récits se contredisent entre eux et se trouvent en opposition formelle avec ceux de l'ambassadeur de Toscane et du nonce, lequel savait probablement mieux qu'aucun autre membre du corps diplomatique ce qui se passait dans les conseils du monarque. La déclaration même d'Antonio Perez, si importante à plusieurs égards, perd considérablement de son autorité par le fait qu'il était l'ennemi mortel

[1] Un chroniqueur français du temps termine son récit de la mort de Carlos par la remarque que, de tous les événements de l'histoire de Philippe, la mort du jeune prince est celui qui est couvert de la plus impénétrable obscurité. » — Matthieu, *Breve Compendio de la Vida Privada de Filipe Segundo* (trad. espag.), MS.

[2] L'abbé de Saint-Réal se trouve incapable de décider si Carlos prit du poison, ou si, comme à Sénèque, on lui ouvrit les veines dans un bain chaud, ou enfin s'il fut étranglé avec un lacet de soie par quatre esclaves, envoyés à cet effet par son père, à la mode des Orientaux. — (*Verdadera Historia de la Vida y Muerte del Principe Don Carlos*, trad. espag. MS.) Les doutes de Saint-Réal sont répétés avec une solennelle gravité par Leti, *Vita di Filippo II*, tom. I, p. 559.

de Philippe et qu'il écrivait dans l'exil, ayant sa tête mise à prix par le souverain dont il attaquait le caractère. C'est le malheur de l'homme placé dans une pareille position, que la vérité même, tombant de ses lèvres, est impuissante à porter avec elle la conviction [1].

Si nous rejetons l'explication de Perez, nous nous trouvons de nouveau ballotés sur un océan de conjectures et peut-être serons-nous conduits à chercher la raison des bruits, qui accusaient le roi, dans le mystère dont toute cette affaire fut couverte, et dans l'opinion universellement répandue sur le caractère du monarque qui la dirigea. Les mêmes motifs de soupçon peuvent se présenter à la pensée de l'historien qui, de nos jours, guidé par une lumière insuffisante encore, mais plus vive que celle qui éclairait les contemporains de Philippe, s'efforce péniblement de reconnaître sa route dans cet obscur labyrinthe de l'histoire du fils de

[1] Raumer, qui a donné une analyse de cette lettre d'Antonio Perez, écarte dédaigneusement ce récit, comme venant « d'un fourbe, le mortel ennemi de Philippe, » dont la parole en pareille matière est digne de peu de crédit. — (*XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 155). Certainement un homme d'ordinaire aussi discret que le prince d'Eboli, donnait une singulière preuve de confiance à Perez, en lui communiquant ces secrets. Mais, il faut le reconnaître, le récit de celui-ci emprunte quelque autorité à ce fait que les détails de l'arrestation de Carlos, renfermés dans le commencement de la lettre, concordent avec la relation authentique qui se trouve dans notre histoire.

On doit remarquer que De Thou et Llorente s'accordent tous deux avec Perez pour attribuer la mort du prince à l'effet du poison; mais ici même se présentent des divergences importantes. Perez parle d'un poison lent, qui n'agit qu'au bout de quatre mois; les deux autres prétendent qu'il agit immédiatement. D'ailleurs leur accord sur l'emploi du poison a d'autant moins d'importance que cet agent était naturellement le seul qui doit être soupçonné dans des circonstances où l'on désire ne pas laisser des traces de violence sur le cadavre de la victime.

Charles-Quint; bien des réflexions sinistres assiégent naturellement son esprit. Au moment où Carlos entra dans sa prison, il était déjà décidé, comme nous l'avons dit, qu'il n'en sortirait jamais; cependant les précautions prises pour garder le prisonnier étaient si extraordinaires, elles imposaient à des personnages du plus haut rang une si rude tâche, qu'il paraissait évident que cette captivité serait de courte durée. C'est un dicton populaire, aussi ancien que Machiavel, que pour un prince déposé la distance n'est pas longue, du trône au tombeau. Carlos, il est vrai, n'avait jamais porté la couronne, mais il semblait qu'il n'y eût pas moins de raisons pour abréger son emprisonnement. Tous ceux qui l'entouraient le regardaient avec défiance; le roi, son père, paraissait, comme on l'a vu, le redouter après son arrestation plus qu'auparavant [1]. « Les ministres que le prince haïssait, » dit le nonce, « sentaient bien qu'ils seraient perdus, si jamais le sceptre passait dans ses mains [2]. » Ainsi, tandis que les craintes et les intérêts de tous demandaient que l'infortuné disparût, on ne découvre dans le caractère du monarque rien qui contrariât ces vœux. Qui donc l'avait jamais vu lâcher la proie qu'il avait saisie, ou éprouver un remords en balayant l'obstacle qu'il rencontrait sur sa route? On n'a qu'à se rappeler la longue captivité qui finit par l'exécution nocturne de Montigny, l'assassinat public de Guillaume le Taciturne, le meurtre secret du

[1] Si nous en croyons Brantôme, de pareilles craintes étaient quelque peu fondées : « En fin il estoit un terrible masle ; et s'il eust vescu, assurez-vous qu'il s'en fust faict accroire, et qu'il eust mis le pere en curatelle. » — *Œuvres*, tom. I, p. 323.

[2] « Li più favoriti nel Rè erano odiati da lui a morte, et adesso tanto più, et quando questo venisse a regnare si teneriano rovinati loro. » — Lettera del Nunzio, Febraio 14, 1568, MS.

secrétaire Escovedo, l'impitoyable persécution dont fut l'objet Antonio Perez, son agent dans ce crime, et ses tentatives réitérées pour se défaire de celui-ci par le poignard des *bravi*. Nous aurons plus loin à dérouler aux yeux de nos lecteurs des pages de l'histoire de Philippe, qu'il est nécessaire d'avoir lues pour sonder les profondeurs de ce caractère sombre et sans scrupules.

Si l'on juge qu'il y a une immense distance entre ces actes de cruauté et le meurtre d'un fils, nous dirons qu'en matière de religion le roi proclamait ouvertement le principe que la fin justifie les moyens; nous rappellerons qu'un des crimes reprochés à Carlos était l'infidélité à la foi et que Philippe avait un jour répondu à l'émouvant appel d'un hérétique qu'on entraînait au bûcher : « Si mon fils était un misérable tel que vous, j'apporterais moi-même le bois pour le brûler[1] ! »

Mais, sous quelque jour que nous regardions la mort de Carlos, que nous la considérions comme amenée par la violence ou par ces excès insensés auxquels on permit au prisonnier de s'abandonner, dans tous les cas, on doit le reconnaître, la plus grande partie de la responsabilité retombe

[1] Voyez plus haut, tom. II, p. 69.

C'est ainsi que le docteur Salazar de Mendoza ne craignit pas d'assurer que, si Philippe sacrifia son fils, ce fut un acte aussi sublime que le sacrifice d'Isaac par Abraham et même celui de Jésus-Christ par le Tout-Puissant ! « Han dicho de él lo que del Padre Eterno, que no perdono á su propio Hijo. Lo que del Patriarca Abraham en el sacrificio de Isaac su unigénito. A todo caso humano excede la gloria que de esto le resulta, y no hay con quien comparalla. » (*Dignidades de Castilla y Leon*, p. 417). Le docteur, à la fin de ce chef-d'œuvre de sacrilége courtisanerie, affirme que Carlos mourut de mort naturelle; il écrivait au commencement du règne de Philippe III, à l'époque où la discussion sur la manière dont le prince était mort, était chose délicate.

sur le monarque, qui, s'il n'emprunta pas directement la main d'un assassin pour ôter la vie à l'infortuné, le réduisit du moins, par d'excessives rigueurs, à un état de désespoir qui eut un résultat tout aussi fatal [1].

Au moment où le prince languissait dans l'agonie de la mort, une heure à peine avant qu'il rendît le dernier soupir, une scène d'une tout autre nature se passait dans une galerie voisine du palais. Une querelle y avait éclaté entre deux courtisans, dont l'un était un jeune cavalier, nommé don Antonio de Leyva, et l'autre, don Diego de Mendoza, seigneur qui avait occupé, avec grande distinction, le poste d'ambassadeur à Rome. La dispute avait pris naissance au sujet de quelques *coplas* dont Mendoza se prétendait l'auteur; bien que celui-ci fût à cette époque près de sa soixantième année, l'âge n'avait pas refroidi en lui le sang bouillant de la jeunesse. Exaspéré par ce qu'il regardait comme une insulte de la part du jeune homme, il tira sa dague; l'autre, tout aussi promptement, se mit en garde

[1] Philippe II n'est pas le seul monarque espagnol qui ait été accusé du meurtre de son fils. Léovigild, roi visigoth du VIe siècle, ayant fait prisonnier son fils rebelle, le fit jeter dans un cachot où il fut secrètement mis à mort. Le roi était arien; le jeune prince était catholique et il eût pu sauver sa vie en abjurant sa religion. Pour ce motif, l'Église romaine le considéra comme un martyr, et, fait assez singulier, c'est Philippe qui fit canoniser Hermenegild par le pape Sixte V.

Cette histoire empruntée à la volumineuse compilation de Florez, « *La Espana Sagrada,* » se trouve dans l'*Histoire de la chrétienté latine* par Milman (Londres, 1854), tom. I, p. 446. Dans cette histoire, une des œuvres remarquables de ce siècle, l'auteur passe en revue, avec une curieuse érudition et un esprit profondément philosophique, les différents changements introduits dans la hiérarchie romaine, et, tout en exposant complétement les nombreuses erreurs et les corruptions du système, il montre partout cette charité éclairée qui est la plus précieuse, et malheureusement aussi la plus rare des vertus chrétiennes.

avec son épée; des coups furent échangés et le bruit finit par arriver aux oreilles du roi. Indigné de l'offense qui lui était faite dans l'enceinte du palais et à un pareil moment, il ordonna à ses gardes d'arrêter aussitôt les coupables; mais ceux-ci, recouvrant leur raison, avaient réussi à s'enfuir et s'étaient réfugiés dans une église voisine. Philippe était trop emporté par la fureur pour respecter cet asile; par son ordre, un alcade pénétra à minuit dans l'église et entraîna les malheureux hors du sanctuaire. Leyva fut jeté dans les fers et logé dans la forteresse de Madrid, tandis qu'on emmenait son adversaire à la tour de Simancas. « On croit qu'ils paieront de la vie cet outrage, » écrivit l'envoyé toscan, Nobili. « Le roi, » ajoutait-il, « a même l'intention de casser sa garde, pour leur avoir permis de s'échapper. » Philippe cependant se borna, pour leur châtiment, à bannir de sa cour les deux gentilshommes, et le vieux courtisan Mendoza profita de son exil pour publier ses remarquables ouvrages, du genre de l'histoire et du roman, qui font époque dans les annales de la littérature espagnole [1].

Peu de jours avant sa mort, Carlos fit, dit-on, un testament par lequel, après avoir imploré le pardon et la bénédiction de son père, il lui recommandait ses serviteurs, donnait quelques joyaux à deux ou trois amis et disposait du reste de ses biens en faveur de plusieurs églises et monastères [2]. Conformément à sa volonté, on revêtit son cadavre d'une robe de franciscain et on le déposa bientôt après dans

[1] Lettera di Nobili, Luglio 30, 1568, MS.

[2] Nous avons sous les yeux un autre testament fait par don Carlos, en 1564, à Alcala de Henarès; l'original existe encore dans les archives de Simancas. Par une des dispositions, Carlos lègue cinq mille ducats à don Martin de Cordova, pour sa courageuse défense de Mazarquivir.

un cercueil couvert de velours noir et de brocart précieux. Dans la même soirée, à sept heures, les restes de Carlos furent transférés de la chambre mortuaire au lieu de l'inhumation [1].

Le cercueil était porté sur les épaules du prince d'Eboli, des ducs de l'Infantado et de Rio Seco, et d'autres grands de première classe. Dans la cour du palais était réunie une foule nombreuse, composée de membres des communautés religieuses, de dignitaires de l'Église, d'ambassadeurs étrangers, de nobles et de cavaliers vivant à la cour et d'officiers de la maison royale. On y voyait aussi les derniers serviteurs du prince, dont quelques-uns lui avaient inspiré peu d'affection; ceux qui avaient été ses gardiens dans sa prison allaient maintenant le conduire à sa dernière demeure. Avant le départ, des contestations s'élevèrent entre ces personnages au sujet de la préséance; ces prétentions auraient bien dû être refroidies par le caractère solennel de cette scène, faite pour rappeler à l'assistance que toutes les distinctions s'effacent devant la tombe. Cette épineuse question fut heureusement tranchée par Philippe lui-même, qui, placé à une fenêtre ouverte du palais, et témoin de cette altercation, régla, avec son calme habituel, la formation du cortége, qu'il n'accompagna pas [2]. Le convoi défila lentement par les rues encombrées de spectateurs, qui donnaient publiquement cours à leur douleur, en contemplant cette

[1] Lettera del Nunzio, Luglio 28, 1568, MS. — Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 369.

[2] « Partieron con el cuerpo, aviendo el Rey con la entereza de animo que mantuvo sienpre, conpuesto desde una ventana las diferencias de los Consejos disposiendo la precedencia, cesando assi la competencia. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VIII, cap. V.

pompe funèbre et le cercueil du prince qu'ils avaient ardemment espéré voir porter un jour la couronne de Castille, prince dont les fautes, si grandes qu'elles fussent, étaient toutes oubliées devant ses infortunes sans pareilles [1].

Le cortége se dirigea vers le couvent de San Domingo Real, où Carlos avait voulu être enterré; les obsèques y furent célébrées avec une grande solennité, en présence d'une multitude immense. Soit que le monarque se défiât de la prudence des prédicateurs ou qu'il craignît une audacieuse critique de sa conduite, aucun discours ne fut prononcé du haut de la chaire. Pendant neuf jours, des services religieux eurent lieu en l'honneur du défunt, et l'office des morts fut récité, le matin et le soir, devant une foule dans laquelle on remarquait les grands seigneurs et les officiers de l'État, portant le grand deuil. On put voir, dans ce moment, la reine et la princesse Jeanne, mêlant leurs larmes à celles du petit nombre de personnes qui gardaient un tendre souvenir de l'infortuné. Une ouverture fut pratiquée dans les murs de l'église, à l'intérieur du chœur; c'est là que furent déposés les restes mortels du prince. Ils n'y restèrent pas longtemps; en 1573, ils furent, par ordre de Philippe, transférés à l'Escurial, et on les laissa, dans les sombres caveaux de ce palais, reposer paisiblement auprès de la royale famille d'Autriche [2].

Le roi écrivit à Zuniga, son ambassadeur à Rome, pour témoigner le désir que l'on s'abstînt, dans cette capitale, de

[1] Les détails de la cérémonie sont donnés par le nonce, Lettera di 28 di Luglio, MS. — Voy. aussi Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 369.

[2] Pinelo, *Anales de Madrid*, MS. — Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 369. — Lettera del Nunzio, Luglio 28, 1568, MS. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VIII, cap. V.

rendre des honneurs funèbres à la mémoire de Carlos et de porter le deuil ; il craignait que sa sainteté ne se crût obligée de lui envoyer une lettre de condoléance [1]. Zuniga fit tout ce qui était en son pouvoir pour satisfaire son maître, mais il ne put empêcher que l'on célébrât les obsèques du prince, avec la pompe lugubre commandée par son rang. Un catafalque fut dressé dans l'église de Saint-Jacques ; le service eut lieu en présence de l'ambassadeur et de sa suite, tous en grand deuil ; vingt-un cardinaux, parmi lesquels on distinguait Granvelle, assistèrent à cette solennelle cérémonie [2]; mais aucune oraison funèbre ne fut prononcée et aucun monument ne rappela les vertus imaginaires du défunt [3].

Peu après la mort de Carlos, Philippe se retira dans le monastère de Saint-Jérôme, dont les cellules le dérobèrent pendant quelque temps à la vue de ses sujets. « Il sent son malheur avec le cœur d'un père, » écrit le nonce du pape, « mais il le supporte avec la résignation d'un chrétien [4]. » Il envoya des dépêches aux cours étrangères, pour les informer de la perte qu'il venait de faire. Dans sa lettre au duc d'Albe, il se livre à une révélation plus complète de ses sentiments intimes. « Vous pouvez concevoir, » dit-il, « quelle

[1] Carta del Rey á Zuniga, Agosto 27, 1568, MS.

[2] « Digo la missa el Cardenal Tarragona, asistiendo á las honras 21 cardenales ademas de los obispos y arzobispos. » — *Aviso de un Italiano platico y familiar de Ruy Gomez de Silva*, MS.

[3] « Oracion funebre, » écrit le serviteur de Ruy Gomez, « no la hubo, pero yo hizo estos epitaphios y versos por mi consolacion. » — *Ibid.*

Quelque « consolation » que l'auteur ait éprouvée à composer en mauvais latin les épitaphes qui suivent, celles-ci intéresseraient trop peu nos lecteurs et nous ne les reproduirons pas.

[4] « Il Rè como padre ha sentito molto, ma come Christiano la comporta con quella patienza con che dovemo ricevere le tribulationi, che ci manda Notre Signore Dio. » — Lettera del Nunzio, Luglio 24, 1568, MS.

est ma douleur et ma tristesse, maintenant qu'il a plu à Dieu de me reprendre mon cher fils, le prince. Il est mort chrétiennement, ayant reçu le sacrement, trois jours avant l'heure dernière, et témoigné du repentir et de la contrition, toutes choses qui servent à me consoler dans mon affliction. J'espère que Dieu l'a rappelé à lui, pour le garder éternellement à ses côtés, et qu'il m'accordera la grâce de pouvoir endurer cette calamité avec le courage et la patience d'un chrétien [1]. »

Ainsi périt, au matin de la vie, à peine âgé de vingt-trois ans, don Carlos, prince des Asturies. Nul enfant royal, en ce temps, ne vint au monde sous d'aussi brillants auspices; il était l'héritier du plus magnifique empire qui fût dans la chrétienté, et les Espagnols, en discernant dans les actes de son enfance les germes d'une future grandeur de génie, prévoyaient avec assurance le jour où il rivaliserait de gloire avec son grand-père, Charles-Quint. Mais Carlos était né sous une mauvaise étoile dont l'influence maligne contraria tous les dons de la nature et les frappa de malédiction. La maladie aigrit son caractère naturellement sauvage et emporté; plus tard, quand le prince se vit l'objet de la défiance et de l'aversion de l'homme qui était le maître de ses destinées, il fut jeté dans un état de frénésie, qui fournit la meilleure excuse pour ses extravagances et justifie un recours nécessaire du roi à certaines mesures pour les réprimer. Mais ceux qui innocentent ce père du meurtre de son fils, peuvent-ils légitimer l'incroyable rigueur qu'il déploya envers cet infortuné, ou l'absoudre de l'effrayante responsabilité des suites qu'entraîna cette sévérité?

[1] Raumer a donné un extrait de cette lettre, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 149.

CHAPITRE VIII.

MORT D'ISABELLE.

(1568.)

La reine Isabelle. — Ses relations avec don Carlos. — Sa maladie et sa mort. — Son caractère.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis que la jeune et belle épouse de Philippe II avait pleuré la mort de son malheureux beau-fils, quand elle-même fut appelée à le suivre dans la tombe. La coïncidence de ces tristes événements et les rapports établis entre Isabelle et Carlos, jadis destinés l'un à l'autre, ont fait supposer qu'une passion criminelle les unit et qu'après l'exécution de son amant, la reine fut sacrifiée à la jalousie d'un époux vindicatif.

On chercherait en vain une trace de cette horrible histoire dans les récits des écrivains castillans; aucun des historiens de ce temps, espagnols ou étrangers, que nous avons consultés, n'entache non plus d'un soupçon, en rapportant les bruits contemporains, la pure réputation d'Isabelle. Plus d'un cependant, il faut le reconnaître, paraît faire allusion à

l'amour du prince pour sa belle-mère [1]. Brantôme dit que la première fois que Carlos vit la reine, « il fut captivé par ses charmes, au point de concevoir dès ce moment un mortel dépit contre son père, à qui il reprocha souvent le grand préjudice qu'il lui avait causé, en lui ravissant cette belle conquête. Et cela, » ajoute-t-il, « fut, dit-on, en partie, cause de sa mort; car il ne pouvait s'empêcher d'aimer la princesse dans le secret de son cœur, et d'honorer, de révérer une personne qui était si aimable et digne d'amour [2]. » L'écrivain laisse entendre plus loin qu'un grand nombre de rumeurs étaient répandues au sujet de la mort d'Isabelle, et raconte l'histoire, peu vraisemblable d'un jésuite qui fut déporté au fond des Indes, pour avoir dénoncé, du haut de la chaire, les scélérats qui avaient pu faire périr une créature aussi innocente [3].

Le prince d'Orange, dont le témoignage a plus de valeur, dans sa *Justification*, accuse ouvertement Philippe d'avoir

[1] Outre Brantôme et De Thou, déjà cités à ce sujet, un autre auteur de ce temps, Pierre Matthieu, l'historiographe royal de France, paraît faire des insinuations de ce genre, quand il dit que « la mort d'Isabelle, suivant de si près celle de Carlos, avait fait supposer des motifs très différents de ceux qu'il avait déjà assignés à ce dernier événement. » — (*Breve Compendio de la Vida Privada del Rey Filipe Segundo*, MS.) Mais la biographie de Philippe faite par cet écrivain est presque aussi fabuleuse que le roman historique de Saint-Réal, qui, pour tout ce qui se rapporte à Carlos, en particulier, doit beaucoup à la vive imagination de Matthieu.

[2] « Aussi dit on que cela fut cause de sa mort en partie, avec d'autres subjects que je ne dirai point à ceste heure; car il ne se pouvoit garder de l'aimer dans son ame, l'honorer et reverer, tant il la trouvoit aymable, agreable à ses yeux, comme certes elle l'estoit en tout. » — Brantôme, *Œuvres*, tom. V, p. 128.

[3] « Luy eschappa de dire que c'avoit esté fait fort meschamment de l'avoir fait mourir et si innocentement, dont il fut banny jusques au plus profond des Indes d'Espagne. Cela est tres que vray, à ce que l'on dit. » — *Ibid.*, p. 132.

assassiné son fils et sa femme; il faut toutefois remarquer qu'il ne parle nulle part de la passion qu'un de ces infortunés aurait ressentie pour l'autre, et il attribue le meurtre d'Isabelle au désir que le roi aurait eu de frayer la voie à son mariage avec Anne d'Autriche [1]. Cependant ces deux autorités sont, à notre connaissance, les seules de ce temps, qui aient donné crédit à ces bruits effroyables. Brantôme et le Taciturne étaient tous deux étrangers, tous deux éloignés du théâtre de ces événements; l'un était un Français, léger et bavard, dont le récit amusant, gros des frivoles commérages de cour, s'élève quelquefois un peu au dessus d'une chronique scandaleuse; l'autre était l'ennemi mortel de Philippe qu'il attaquait, pour mieux se défendre lui-même, à l'aide des plus noires accusations.

Cependant nulle autre autorité que celle des rumeurs populaires ne fut exigée par des écrivains postérieurs, peu scrupuleux, qui comprirent le parti qu'ils pouvaient tirer d'une histoire comme celle de Carlos et d'Isabelle, pour présenter aux yeux de leurs lecteurs des situations pleines d'un dramatique intérêt. Travaillant sur cette ébauche, ils achevèrent le tableau en le chargeant de couleurs empruntées à leur imagination, jusqu'à ce que l'intérêt éveillé par la peinture de ces amours et de ces infortunes eût rendu ce roman aussi universellement populaire qu'aucune des fables classiques de l'histoire ancienne de la Grèce [2].

[1] *Apologie*, dans Dumont, *Corps Diplomatique*, tom. V, part. I, p. 389.
Strada, en rapportant les bruits populaires relatifs à Carlos et à Isabelle, les rejette comme entièrement indignes de crédit. « Mihi, super id quod incomperta sunt, etiam veris dissimilia videntur. » — *De Bello Belgico*, tom. I, p. 379.

[2] Au premier rang de ces écrivains se place, sans aucun doute, l'abbé de Saint-Réal, dont nous ne connaissons le romanesque récit de la vie de

Heureusement nous pouvons, dans le cas présent, établir la vérité au moyen de témoignages qui ne sont pas suspects, venant des compatriotes mêmes de la reine, lesquels, résidant à la cour de Madrid, avaient de grandes facilités d'observer tout par leurs propres yeux. La mère d'Isabelle, la fameuse Catherine de Médicis, dont le nom évoque dans notre imagination tant d'horribles souvenirs, avait du moins le mérite de veiller sur sa fille avec la plus tendre sollicitude; cette affection n'avait pas décru quand, à l'âge de quinze ans, Élisabeth de France quitta sa patrie pour monter sur le trône d'Espagne. Catherine entretenait une correspondance active avec la princesse, envoyant à celle-ci tantôt des instructions pour sa conduite, tantôt des recettes médicales pour sa santé. Elle se faisait aussi renseigner soigneusement sur la vie d'Isabelle par les ambassadeurs français à la cour de Madrid, et l'on peut être sûr que ces fidèles sujets se seraient empressés de lui rapporter la moindre offense que le roi aurait commise envers sa femme.

Une lecture de leurs dépêches, faite avec bonne foi, écarte le mystère, ou plutôt prouve qu'il n'y a jamais eu de motif d'en soupçonner un. Le pâle et maladif jeune homme de quatorze ans, c'était l'âge du prince à l'époque du mariage d'Isabelle, était doué de trop peu d'attraits pour toucher

Carlos que par une traduction espagnole, intitulée « *Verdadera Historia de la Vida y Muerte del Principe Don Carlos.* » Plus d'un grave historien n'a pas dédaigné d'emprunter à ce roman ses brillantes fictions pour séduire ses lecteurs. Il est plaisant de voir Leti, qui n'a pas peu d'obligations à Saint-Réal, conclure, après avoir rapporté les rumeurs scandaleuses relatives à Carlos et à Isabelle, par cette déclaration :— « Ma come io scrivo historia, e non romanzo, non posso affirmar nulla di certo, perche nulla di certo hò possuto raccore. » — Leti, *Vita di Filippo II*, tom. I, p. 560.

vraisemblablement le cœur de sa belle-mère, eût-elle même été un peu portée vers lui. Mais ses relations avec le prince paraissent avoir été dès l'abord celles qui devaient résulter naturellement de leur alliance et de sa bonté de caractère, qui l'intéressa aux infirmités et aux malheurs de Carlos ; loin de vouloir cacher ses sentiments à cet égard, elle les déclarait ouvertement dans ses lettres à sa mère, devant son époux et devant tous.

Peu après l'arrivée de la princesse à Madrid, l'évêque de Limoges écrivait au frère d'Élisabeth, à Charles IX, pour l'informer que « sa sœur, à son entrée dans le palais royal, avait fait au prince un accueil si gracieux et si affectueux, qu'elle avait causé une vive satisfaction au roi et plus encore à Carlos, comme le prouvaient ses visites fréquentes à sa belle-mère, aussi fréquentes, du moins, que le permettait l'étiquette d'une cour bien plus compassée que celle de Paris [1]. » Dans une lettre datée du mois suivant, l'évêque dit que la reine, quand le prince vient la voir dans la soirée, essaie de le divertir au moyen de jeux et d'innocents plaisirs propres à égayer le malade, qui paraît exténué par ses souffrances [2].

[1] « Monsieur le prince d'Hespaigne fort exténué, la vint saluer, qu'elle receut avec telle caresse et comportement, que si le père et toute la compaignie en ont receu ung singulier contentement ledit prince l'a encores plus grand, comme il a desmonstré depuis et démonstre lorsqu'il la visite, qui ne peut estre souvent ; car, outre que les conversations de ce pays ne sont pas si fréquentes et faciles qu'en France, sa fièvre quarte le travaille tellement, que de jour en jour il va s'exténuant. » — L'Évêque de Limoges au Roi, 23 Février, 1559, *Négociations relatives au Règne de François II*, p. 272.

[2] « Ayant ladite dame mis toute la peine qu'il a esté possible à luy donner, aux soirs, quelque plaisir du bail et autres honnestes passe-temps, desquels il a bon besoin, car le pauvre prince est si bas et exténué, il va

L'année suivante, une des personnes de la suite d'Isabelle, qui l'avait accompagnée hors de France, écrit à Catherine de Médicis; après avoir dit que sa maîtresse et la princesse Jeanne soupent quelquefois dans le jardin, elle ajoute que souvent elles y sont rejointes par Carlos, « qui aime singulièrement la reine et, comme je le soupçonne, ne refuserait pas d'être allié à elle de plus près [1]. » Il n'y a rien d'improbable dans la supposition que le fils de Philippe, pénétré de reconnaissance pour une tendresse à laquelle il n'avait guère été accoutumé, aurait, dans un âge plus avancé, subi l'influence d'une princesse dont la douceur de caractère et les manières aimables semblent avoir gagné les cœurs de tous ceux qui l'approchaient; il n'est pas moins permis de supposer qu'aux regrets du prince se seraient mêlés des ressentiments, quand il pensait à l'impitoyable destinée qui avait élevé une barrière entre sa belle-mère et lui. Il est également possible, si l'on considère le caractère impétueux de Carlos, que l'historien De Thou se fonde sur de bonnes autorités, lorsqu'il assure « qu'on entendait souvent le prince, sortant, après de longs entretiens, de l'appartement de la reine, se plaindre hautement que son père la lui eût enlevée [2]. » Mais ce ne pouvait être une passion vulgaire

d'heure à heure tant affoiblissant, que les plus sages de ceste court en ont bien petite espérance. » — L'Évêque de Limoges au Roi, 1er Mars, 1559, *Négociations relatives au Règne de François II*, p. 291.

[1] « La royne et la princesse la visitent bien souvent, et sopent en un jardin qui est auprès de la meson, et le prince avec elles, qui aime la royne singulièrement, de façôn qu'il ne se peut soler de an dire bien. *Je croys qu'il voudroit estre davantage son parent.* » — Claude de. . . . . à la Reine Mère, Août, 1560, Ibid., p. 460.

[2] « On entendit aussi très souvent ce jeune Prince, lorsqu'il sortoit de la chambre de la Reine Élizabeth, avec qui il avoit de longs et fréquens entretiens, se plaindre et marquer sa colere et son indignation, de ce que

qu'elle lui inspira et certainement elle ne lui donna pas d'encouragements, si, comme le dit Brantôme, « tout insolent et tout audacieux qu'il fût auprès des autres femmes, il ne se présentait jamais devant elle qu'avec des démonstrations de respect, qui auraient pu faire croire son caractère changé. »

Il n'y a absolument rien qui prouve que l'admiration dont Isabelle était l'objet de la part de Carlos ou des courtisans, causât la moindre inquiétude au roi, qui paraît avoir eu une confiance absolue dans la sagesse de sa femme. Nous voyons celle-ci parler de Philippe à sa mère, comme « d'un si bon mari, qui la rend si heureuse par ses attentions, qu'il a fait du triste lieu où elle demeure l'endroit le plus agréable pour elle sur la terre [1]; » d'un autre côté, l'ambassadeur de France, Guibert, écrit que « le monarque aime chaque jour davantage la reine et que, depuis ces derniers mois, l'influence de celle-ci a augmenté plus que du double [2]. » Quelques années plus tard, en 1565, Saint-Sulpice, alors ambassadeur à Madrid, décrit à Catherine de Médicis, en termes emphatiques, l'affection qui unit les deux époux : « Je puis vous assurer, madame, » dit-il, « que votre fille vit dans le plus grand contentement du monde, à cause de la parfaite amitié qui l'unit toujours plus étroitement à son mari.

son père la lui avoit enlevée. » — De Thou, *Histoire Universelle*, tom. V, p. 434.

[1] « Vous dirès-ge, madame, que sy se n'estoit la bonne compaignie où je suis en se lieu, et l'heur que j'ai de voir tous les jours le roi mon seigneur, je trouverois se lieu l'un des plus fâcheux du monde. Mais je vous assure, madame, que j'ay un si bon mari et suis si heureuse que, quant il le seroit cent fois davantage, je ne m'y fâcherois point. » — La Reine Catholique à la Reine Mère, *Négociations relatives au Règne de François II*, p. 813.

[2] Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 129.

Celui-ci lui témoigne la confiance la plus illimitée et se montre si affectueux avec elle qu'il ne lui laisse rien à désirer [1]. » Saint-Sulpice répète des paroles dites à lui-même par Philippe, qui aurait déclaré « que la perte de sa femme serait pour lui le plus grand malheur qui l'eût jamais frappé [2]. »

Et le monarque, en s'exprimant ainsi, était sincère; il n'en faut d'autre preuve que son indulgence pour les goûts d'Isabelle, même pour ces goûts nationaux qui ne s'accordaient pas toujours avec les lois plus rigides de l'étiquette castillane. On nous excusera peut-être, pour montrer la liberté dont elle jouissait, d'entrer dans quelques détails déjà présentés dans un chapitre précédent de cette histoire. L'arrivée de la reine dans le pays fut fêtée par des bals et d'autres divertissements, auxquels elle avait été habituée dans la riante capitale de la France. Sa maison était montée avec une magnificence digne de son rang; le vieux courtisan Brantôme se plaît à rappeler la splendide richesse de sa garderobe et les précieux joyaux de son écrin. Isabelle se montrait en public sans voile, d'après la mode française, si contraire aux habitudes des dames espagnoles; elle n'en était que plus adorée du peuple, qui accourait en foule sur son passage, empressé de contempler sa belle souveraine. Elle avait amené avec elle un grand nombre de dames et de suivantes; quelques-unes se fixèrent en Castille et se marièrent; celles qui rentrèrent en France reçurent un riche douaire. La fille de Catherine de Médicis fut toujours accessible à ses compatriotes; elle recevait, dit son biographe, les petits comme les grands, avec sa bonté

[1] Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 130.
[2] *Ibid.*, ubi supra.

accoutumée. Elle se servait, en ces occasions, de sa langue natale; mais, au bout de trois mois, grâce à une vive intelligence, elle avait vaincu les difficultés de l'espagnol, au point de se faire comprendre dans cet idiome et de le parler même, en peu de temps, avec élégance, bien qu'avec un léger accent étranger, qui n'était pas désagréable. Née, élevée au milieu d'un peuple si différent de celui sur lequel sa destinée l'avait appelée à régner, elle semblait unir dans sa personne les bonnes qualités qui distinguaient l'un et l'autre; ses manières, qui montraient la libre vivacité du caractère français heureusement tempérée par la gravité espagnole, avaient un charme inexprimable [1]. Aussi richement douée des dons les plus précieux de la nature et de la fortune, Elisabeth de France devait faire les délices de la cour sur laquelle elle présidait et dont elle était le plus bel ornement.

La tendresse de son cœur porta, sans doute, la reine à concevoir de vives inquiétudes, en observant le caractère sauvage et capricieux de Carlos et l'éloignement chaque jour plus manifeste du père pour son malheureux fils. Elle ne désespéra pourtant pas de corriger le prince; on peut le supposer, du moins, à l'empressement avec lequel elle seconda sa mère pour décider le mariage de sa sœur, la fille cadette de Catherine de Médicis, avec le fils de Philippe. « Ma sœur, » dit-elle à Ruy Gomez, « est si bonne qu'il serait impossible de trouver au monde une princesse

[1] « Ceste taille, elle l'accompagnoit d'un port, d'une majesté, d'un geste, d'un marcher et d'une grace entremeslée de l'Espagnole et de la Françoise en gravité et en douceur. » — Voy. Brantôme (*Œuvres*, tom. V, p. 129), dont le pinceau fidèle a tracé le portrait d'Isabelle, tel que nous l'avons reproduit.

mieux faite pour calmer mon beau-fils et se plier à son humeur, ou pour plaire au roi en même temps qu'à son fils et les rapprocher l'un de l'autre [1]. » Mais, si le ministre entra aisément dans les vues de la reine, elles rencontrèrent peu d'encouragements chez Philippe, qui paraissait, dans ce temps, plus porté vers une alliance avec la maison d'Autriche.

Nous avons parlé, dans le chapitre précédent, de la douleur d'Isabelle à l'arrestation de Carlos. Quoi qu'elle dût gagner à cette mesure qui frayait à ses propres enfants le chemin du trône, elle pleura, dit l'ambassadeur Fourquevaulx, pendant deux jours sur le malheur de son beau-fils, jusqu'au moment où le roi lui ordonna de sécher ses larmes [2]. Nous avons vu qu'elle ne fut pas admise à visiter l'infortuné dans sa prison, même pour adoucir l'amertume de sa dernière heure. Quelles consolations sa présence eût apportées au moribond! Qu'on en juge par le simple memorandum, trouvé parmi ses papiers, dans lequel il la place au premier rang de ses amis, comme lui ayant toujours témoigné la plus grande bonté [3]. Les sentiments, quels qu'ils fussent, que sa belle-mère lui avait inspirés, l'animèrent jusqu'au moment fatal. On ne refusa pas, du moins, à Isabelle la permission de soulager tristement sa douleur, en assistant aux obsèques de Carlos, avec la princesse Jeanne et le petit nombre d'amis qui gardaient un tendre souvenir du malheureux fils de Philippe.

[1] Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 131.
[2] Lettre de Fourquevaulx, 5 février 1568. *Ibid.*, p. 139.
[3] « Gli amici, in primo loco la Regina, la quale diceva che gli era amorevolissima, Don Giovanni d'Austria suo carissimo et diletissimo zio, etc. » — Lettera del Nunzio, Marzo 2, 1568, MS.

Peu de temps après cet événement, on annonça la grossesse de la reine; la nation accueillit par des transports de joie cette nouvelle qui lui faisait espérer la naissance d'un nouvel héritier du trône, pour compenser la perte qu'elle venait de faire de son prince légitime. Mais cet espoir était destiné à être bientôt déçu. Par suite d'une erreur des médecins, qui se méprirent au début sur la position d'Isabelle, le traitement que l'on fit subir à celle-ci eut un funeste effet sur sa santé [1]. Il est certain que la fille de Catherine de Médecis avait peu de confiance dans les docteurs espagnols et dans leurs prescriptions [2]; peut-être cette défiance était-elle bien fondée, car l'énergique médication qu'ils employaient rappelle assez fidèlement la pratique de Sangrado, dirigée autant contre la constitution du patient que contre sa maladie. Vers le milieu du mois de septembre, la malade fut prise d'une fièvre, peu violente mais assez obstinée pour résister à tous les calmants. Des symptômes plus alarmants se déclarèrent bientôt; la reine éprouvait de fréquentes défaillances; les extrémités de son corps s'engourdissaient, et les remèdes ne pouvaient plus agir, son estomac refusant de les supporter [3]. Des processions eurent lieu dans

[1] Lettre de Fourquevaulx, 5 octobre 1568, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles,* tom. I. p. 158.

[2] « Pero la Reyna hacia muy poco caudal de lo que los medicos decian, dando á entender con su Real condicion y gracioso semblante tener poca necesidad de sus medicinas. » — *Relacion de la Enfermedad y Essequias funebres de la Serenissima Reyna de Espana Dona Ysabel de Valois,* por Juan Lopez, Catedratico del Estudio de Madrid (Madrid, 1569), fol. 4.

[3] *Ibid.,* ubi supra.

Le savant professeur décrit les divers symptômes de la maladie de la reine, avec un soin aussi minutieux que s'il élaborait un rapport médical. Comme, peu de temps après sa publication, la vente de l'ouvrage fut interdite, les exemplaires en sont excessivement rares.

toutes les églises du royaume; jeunes et vieux, tous s'unirent aux prières faites pour la guérison de leur souveraine; mais leur voix ne fut pas entendue. Les forces d'Isabelle continuèrent de décliner rapidement et, vers la fin de septembre, on désespérait de ses jours. Les médecins déclarèrent que la science ne pouvait plus rien et que la malade ne devait plus espérer que dans le ciel [1]. C'était en Dieu qu'elle avait toujours placé son espoir, et elle n'était pas si attachée aux pompes et aux vanités du monde, qu'elle ne pût y renoncer sans peine.

Ses dames d'honneur, dont plusieurs étaient ses compatriotes, pleuraient autour de son lit; elle essaya de les consoler, en leur exprimant tendrement l'intérêt qu'elle prenait à leur bonheur futur et son regret de ne pas les avoir traitées avec plus de bonté; « comme si, » dit un contemporain, qui a laissé un minutieux récit de ses derniers moments, « elle n'avait pas toujours été pour elles plutôt une mère qu'une maîtresse [2]. »

Dans la soirée du 2 octobre, Isabelle, sentant sa fin approcher, fit un testament; elle se confessa ensuite, communia et désira recevoir l'extrême-onction. Le cardinal Espinosa et le confesseur du roi, l'évêque de Cuença, qui assistaient à cette scène et lui offraient les consolations spirituelles, furent singulièrement édifiés de son attitude, et, lui donnant leur bénédiction, se retirèrent, profondément

[1] Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 390. — Lettre de Fourquevaulx, 3 octobre 1568, dans Raumer, *XVI*e *et XVII*e *siècles*, tom. I, p. 139. —Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Ysabel*, ubi supra. — Pinelo, *Anales de Madrid*, MS.

[2] « Porque en efecto, el modo y manera conque ella las trataba, no hera de senora á quien pareciesen servir, sino de madre y companera. » — Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Ysabel*, loc. cit.

touchés de l'esprit de résignation chrétienne qu'elle montrait[1].

Le lendemain matin, avant le lever du jour, la mourante eut sa dernière entrevue avec Philippe; nous empruntons le récit de Fourquevaulx. « La reine, » dit l'ambassadeur, « s'entretint avec son époux très naturellement et en chrétienne; elle lui fit ses adieux, et jamais princesse ne témoigna plus de bonté et de piété. Elle lui recommanda ses deux filles et ses principales suivantes, le priant de vivre en amitié avec le roi de France, son frère, et de maintenir la paix; elle ajouta d'autres paroles qui ne purent manquer de toucher le cœur *d'un aussi bon époux que le roi.* Celui-ci se montra, en lui répondant, aussi calme qu'elle l'était ellemême et promit d'obéir à toutes ses demandes; mais il ne croyait pas, dit-il, qu'elle fût aussi près de sa fin. Le cœur rempli d'angoisses, il se retira ensuite, comme on me l'a rapporté, dans ses appartements[2]. » Le monarque envoya à sa femme, pour la fortifier à sa dernière heure, la plus précieuse des reliques qu'il possédât, un fragment de la vraie croix, richement incrusté de perles et de diamants[3]. Isabelle baisa avec ferveur l'objet sacré et le tint, ainsi que le crucifix, dans sa main, tant qu'elle vécut encore.

Peu après cette entrevue avec son époux, la reine fit appeler l'ambassadeur près de son lit; il représentait son pays natal et des êtres bien-aimés qu'elle ne devait plus

[1] Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Ysabel.*—Pinelo, *Anales de Madrid,* MS.

[2] Lettre de Fourquevaulx, 3 octobre 1568, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles,* tom. I, p. 159.

[3] « Habia ordenado se tragese el lignum crucis del Rey nuestro Senor, que es una muy buena parte que con grandismo hornato de oro y perlas de supremo valor S. M. tiene. » — *Ibid.*

revoir. « Elle me connaissait, » écrit Fourquevaulx, « et me dit : « Me voici au moment de quitter ce vain monde pour entrer dans un plus beau royaume, où, je l'espère, je serai pour toujours avec Dieu. Dites à la reine, ma mère, et au roi, mon frère, qu'ils supportent ma mort avec résignation et qu'ils se consolent par la réflexion que jamais bonheur sur la terre ne m'a causé la satisfaction que je ressens à l'espoir de rejoindre mon Créateur. Je serai bientôt mieux placée pour les servir et pour prier Dieu de les prendre, eux et mes frères, sous sa sainte protection. Conjurez-les, en mon nom, de veiller sur leur royaume, afin que les hérésies qui s'y sont répandues disparaissent; je demanderai au ciel que, dans sa pitié, il leur accorde la grâce d'accepter ma mort avec patience et de m'estimer heureuse [1]. »

L'ambassadeur prononça quelques mots de consolation, cherchant à lui inspirer, s'il était possible, l'espérance de survivre; elle répondit : « Vous saurez bientôt que je suis près de ma fin. Dieu m'a donné la force de mépriser le monde et ses grandeurs, et de fixer toutes mes espérances en lui et en Jésus-Christ. Jamais pensée ne me tourmenta moins que celle de la mort. »

« Elle écouta alors les exhortations de son confesseur et conserva toute sa présence d'esprit; elle ne perdit connaissance que peu d'instants avant de mourir. Une légère agitation, bientôt calmée, parut la gagner, et elle expira si doucement qu'il était impossible de fixer le moment où elle rendit le dernier soupir. Cependant elle rouvrit encore une fois les yeux, tout grands et tout brillants; on eût dit qu'elle

[1] Lettre de Fourquevaulx, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 159.

voulait encore me faire quelques recommandations; du moins, ses regards étaient tournés vers moi [1]. »

Presque à l'heure de la mort, Isabelle avait été délivrée d'une fille qui, venue avant terme, ne vécut que pour recevoir le baptême. La mère et l'enfant furent déposés, côte à côte, dans un cercueil, et, le même soir, leurs restes furent solennellement portés dans la chapelle royale [2]. Les cloches des églises et des monastères, sonnant dans toute la ville le glas funèbre, annoncèrent la triste nouvelle au peuple, qui remplit l'air de ses cris et s'abandonna partout aux plus bruyantes démonstrations de douleur [3]; car, dit Brantôme, « il ne révérait pas seulement sa souveraine, mais il l'idolâtrait [4]. »

[1] Lettre de Fourquevaulx, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, loc. cit. La correspondance de l'ambassadeur français, Fourquevaulx, est conservée parmi les manuscrits de la bibliothèque royale de Paris. Raumer, avec son discernement habituel, en a donné de nombreux extraits, que nous lui avons fréquemment empruntés, à cause de leur importance pour l'éclaircissement de notre histoire. Nous regrettons d'avoir connu trop tard l'existence de ces lettres pour pouvoir puiser nous-même à cette source.

[2] « Bistieron a la Reyna de habito de S. Francisco, y la pusieron en un ataud, poniendo con ella la infanta, que en poco espacio, habiendo recebido agua de Espiritu Santo, murio. » — Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Ysabel.*

[3] « Fue cosa increible el doblar, y chamorear, por todas las parroquias, y monasterios, y hospitales. Lo cual causo un nuebo dolor y grandisimo aumento de tristeza, siendo ya algo tarde los grandes que en la corte se hallaban, y mayordomos de S. M. sacaron el cuerpo de la Reyna, y binieron con el a la Capilla Real. » — Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Ysabel.*

[4] « Jamais on ne vit peuple si desolé ny si affligé, ni tant jeter de hauts cris, ny tant espandre de larmes qu'il fit. . . . . Que, pour manière de parler, vous eussiez dit qu'il l'idolatroit plustost qu'il ne l'honoroit et reveroit. » — Brantôme, *Œuvres*, tom. V, p. 131.

Toutes les personnes de distinction que renfermait la capitale se pressaient dans la chapelle : dignitaires de l'Église, membres des différentes communautés religieuses, grands et cavaliers de la cour, dames d'honneur de la reine. On remarquait, au premier rang de ces dernières, la duchesse d'Albe, grande-maîtresse de la garderobe, la duchesse de Feria, Anglaise qui avait épousé l'ambassadeur d'Espagne à la cour de Marie Tudor, et la princesse d'Eboli, nom fameux dans l'histoire. Le cercueil, recouvert d'un somptueux drap de brocart, fut placé sur une estrade tendue de noir; tout autour, mille cierges, brûlant dans des chandeliers d'argent, répandaient sur cette scène de lugubres lueurs [1]. Le service fut célébré au milieu d'un profond silence, interrompu de temps en temps par les gémissements des femmes, tristement mêlés au chant des prêtres et aux sons graves et plaintifs de l'orgue, accompagnant l'office des morts [2].

Le lendemain matin, de bonne heure, la bière fut ouverte en présence de la duchesse d'Albe et des dames d'honneur d'Isabelle, qui, les yeux pleins de larmes, contemplèrent une dernière fois ces traits dont la mort n'avait pas altéré la beauté [3]. La duchesse jeta dans le cercueil des fleurs et des

[1] « Puesto el cuerpo por este orden cubierto con un muy rico pano de brocado rodeado el cadalso de muchas achas en sus muy sumtuosos blandones de plata. » — Juan Lopez, *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Ysabel*, ubi supra.

[2] « Las damas en las tribunas de donde oye misa con hartos suspiros y sollozos llebaban el contrapunto á la suave, triste y contemplatiba musica, conque empezaron el oficia la capilla de S. M. » — *Ibid.*, ubi supra.

[3] « Las cuales viendo apartar el cuerpo, dieron muchos gritos, y suspiros, y abriendole la duquesa de Alba, trajo muchos polbos de olores aromaticos de grande olor y fragrancia, y embalsamon a la Reyna : la cual

herbes aromatiques; puis ce cortége de femmes éplorées porta les restes glacés de la mère et de l'enfant dans le couvent des carmes déchaux; ils y reposèrent jusqu'en 1573, année où ils furent transférés, avec la dépouille mortelle de Carlos, dans le fastueux mausolée de l'Escurial; le jour où le peuple vit passer la funèbre procession qui emmenait sa souveraine, on l'entendit invoquer Isabelle comme une sainte [1].

Dans l'hiver de cette année, le cardinal de Lorraine, de la maison de Guise, arriva de France, porteur de lettres de condoléance adressées par Charles IX à son royal beau-frère; les instructions données à l'envoyé ne trahissaient, chez le monarque français, aucune défiance au sujet de la mort de sa sœur. On reconnaît le caractère plus soupçonneux de la reine-mère, Catherine de Médicis, dans l'ordre qu'elle donna à Fourquevaulx de rechercher ce qui se disait à ce propos et de le lui rapporter [2]. Il ne paraît pas que l'ambassadeur recueillit des renseignements de quelque importance, à ajouter aux détails qu'il avait déjà transmis.

Philippe lui-même était peut-être préoccupé de l'idée que des soupçons pouvaient exister, lorsqu'il disait au cardinal que « sa plus grande consolation était le souvenir de la vie pure et vertueuse de l'épouse qu'il avait perdue. Toutes les personnes attachées au service de la reine, ses dames, ses suivantes, savaient combien il l'avait aimée, ce que prouvait, du reste, suffisamment la douleur excessive qu'il avait

aunque habia passado tanto tiempo estaba como si entonces acabara de morir, y con tan gran hermosura en el rostro que no parecia esta muerta. » — Juan Lopez *Relacion de la Enfermedad de la Reyna Ysabel.*, ubi supra.

[1] Lettre de St. Goar, 18 juin 1573, dans Raumer, *XVIe et XVIIe siècles*, tom. I, p. 163. — Quintana, *Historia de Madrid*, fol. 370.

[2] Lettre de Catherine de Médicis, dans Raumer, tom. I, p. 162.

ressentie à sa mort. Là-dessus, » ajoute le cardinal, « il entama un panégyrique des vertus de la défunte, et me dit que s'il avait encore un choix à faire, il ne pourrait rien désirer de plus que de trouver une femme qui lui ressemblât exactement [1]. » Philippe n'attendit pas longtemps pour faire ce choix; dix-huit mois après cette conversation, le monarque, trois fois veuf, conduisait au pied des autels sa quatrième et dernière épouse, Anne d'Autriche, autrefois promise, comme Isabelle, à son fils. On peut regarder la facilité avec laquelle l'empereur et l'impératrice d'Allemagne lui confièrent la jeune princesse, comme signifiant assez clairement qu'ils n'éprouvaient du moins pas de doutes au sujet de la manière dont celui-ci se serait conduit envers la précédente.

Isabelle, à sa mort, n'était âgée que de vingt-trois ans, dont huit passés sur le trône d'Espagne. Elle laissa deux enfants, deux filles. Catherine, plus tard mariée au duc de Savoie, et Claire-Eugénie, qui partagea plus tard avec l'archiduc Albert, son époux, le gouvernement des Pays-Bas et paraît avoir possédé l'amour et la confiance de son père plus complétement qu'aucune autre personne.

Telle est, dépouillée du coloris romanesque qu'elle doit, en réalité, autant à l'imagination des historiens qu'à celle des poètes, l'histoire de la reine Isabelle. De tout ce que nous avons vu il résulte que si, en aucun temps, Carlos conçut une passion criminelle pour sa belle-mère, cette passion ne fut jamais récompensée ni encouragée par celle-ci, qui paraît n'avoir éprouvé pour lui que des sentiments légitimés par leurs liens de parenté et par l'appel que les malheurs du prince faisaient à ses sympathies. Malgré un

[1] Lettre du cardinal de Guise, 6 février 1569, dans Raumer, t. I, p. 163.

certain ressentiment, assez naturel, contre son père, qui, selon les paroles de Brantôme, « lui avait enlevé une aussi belle conquête, » il n'y a guère de preuve que le fils de Philippe ait aimé la reine d'une affection supérieure à l'amitié et à la reconnaissance que la bonté d'Isabelle pouvait bien inspirer à un cœur affectueux [1]; et tel était avec tous ses défauts, celui de Carlos, comme le prouvent, entre autres exemples, son profond attachement à son oncle, don Juan d'Autriche, et son dévouement à son ancien précepteur, l'évêque d'Osma.

Rien ne démontre qu'en aucun temps le roi fût mécontent de la conduite de sa femme ou qu'il regardât son fils comme un rival; surtout on ne lit rien dans l'histoire du temps, qui fasse supposer qu'il sacrifia la reine à sa jalousie [2]. Le contraire est parfaitement établi par le témoignage de ceux des compatriotes d'Isabelle de France qui, de son vivant,

[1] On peut regarder la franchise avec laquelle Carlos proclama son attachement pour Isabelle, comme une preuve de la pureté de ces sentiments. Catherine de Médicis, dans une lettre à Fourquevaulx, en date du 23 février 1568, dit, au sujet de l'arrestation de Carlos : « J'ai appris que cet événement afflige beaucoup ma fille, à cause de l'intérêt qu'elle porte à son mari ainsi qu'au prince, qui lui a toujours témoigné de l'affection. » — Lettre du cardinal de Guise, 6 février 1569, dans Raumer, tom. I, p. 141.

[2] L'historien français, De Thou, qui ne se montre nullement porté à juger trop favorablement Philippe et qui certainement, en cette occasion, ne l'eût pas traité avec une bienveillance particulière, repousse sans hésiter le soupçon d'un acte de violence de la part du roi. « Quelques-uns soupçonnerent Philippe de l'avoir fait empoisoner, parce qu'il lui avoit fait un crime de la trop grande familiarité qu'elle avoit avec Dom Carlos. Il est néanmoins facile de se convaincre du contraire, par la grande et sincère douleur que sa mort causa, tant à la Cour que dans toute l'Espagne; le Roi la pleura, comme une femme qu'il aimoit tres tendrement. » — *Histoire Universelle*, tom. V, p. 437.

eurent libre accès auprès d'elle et dont quelques-uns purent la voir sur son lit de mort; leur correspondance avec sa famille eût certainement trahi leurs soupçons, s'ils avaient eu quelque motif d'en concevoir.

Il serait heureux pour la mémoire de Philippe II que l'historien n'eût pas de plus grand crime à lui reprocher que sa conduite envers Isabelle. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, il paraît avoir témoigné à sa femme toute la tendresse d'un époux affectionné. On peut bien douter si elle acquit jamais sur cet esprit soupçonneux et caché assez d'ascendant pour avoir place dans sa confiance et dans ses conseils; elle était, semble-t-il, trop modeste, trop dépourvue d'ambition mondaine, pour être tentée de s'occuper d'affaires qui ne s'accordaient ni avec son caractère ni avec la nature de son éducation. Cependant Brantôme nous assure qu'elle exerça une influence des plus salutaires sur le monarque, dans ses relations avec la France, et qu'on reconnut plus tard la valeur de cette influence, quand la mésintelligence, qui se produisit entre les deux cours, s'accrut par l'absence d'une intervention amicale pour y mettre fin [1]. « La mort d'Isabelle, » ajoute cet écrivain, « fut ressentie avec autant de douleur par les Français que par les Espagnols; si ceux-ci l'avaient appelée « la reine de la paix et de la bonté, » les premiers la nommaient avec non moins de

[1] Brantôme, *Œuvres*, tom. V, p. 137.

Cependant la mère d'Isabelle, Catherine de Médicis, reprocha à sa fille, lors de l'entrevue de Bayonne, d'être devenue trop espagnole, en lui disant d'un ton plaisant : « *Muy Espanola venis.* » A quoi la reine répondit avec douceur : « Cela est possible, mais vous trouverez toujours en moi la fille affectionnée pour vous que j'étais en partant pour l'Espagne. » Le duc d'Albe rapporte cette anecdote dans une lettre au roi. — Carta del Duque de Alva al Rey, MS.

raison « la branche d'olivier[1]. » « Mais, » s'écrie-t-il, « elle est morte dans le doux et plaisant avril de son âge, lorsque sa beauté paraissait assez forte pour braver les injures des années[2]. »

La reine occupe une place importante dans cette riche galerie de portraits où Brantôme a voulu immortaliser la physionomie de ses contemporains. Il n'en a tracé aucun d'une main plus légère et plus délicate; le souffle même de la calomnie n'a pu ternir la pureté de ses traits. Dans toute cette société illustre que l'écrivain a exposée aux regards de la postérité, il n'y a personne à qui il ait aussi réellement rendu l'hommage du cœur qu'à Élisabeth de France.

Mais il est temps de détourner nos yeux de ces scènes douloureuses de la vie intime, pour les reporter sur d'autres qui offrent plus d'animation et d'incidents aventureux.

[1] « Aussi l'appelloit on *la Reyna de la paz y de la bondad*, c'est à dire, la Reyne de la paix et de la bonté; et nos François l'appellerent l'olive de paix. » — Brantôme, *Œuvres*, tom. V, p. 129.

[2] « Elle est morte au plus beau et plaisant Avril de son aage . . . . Car elle estoit de naturel et de tainct pour durer longtemps belle, et aussi que la vieillesse ne l'eust osé attaquer, car sa beauté fut esté plus forte. » — *Ibid.*, p. 137,

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

LES MORES D'ESPAGNE.

(1566-1567.)

Conquête de l'Espagne par les Arabes. — Lente délivrance de la péninsule. — Efforts tentés pour convertir les musulmans. — Les habitations des Mores dans les Alpujarras. — Conduite du gouvernement à l'égard de ce peuple. — Le ministre Espinosa. — Édit contre les Mores. — Inutilité de leurs réclamations.

Au commencement du VIIIe siècle, l'an 711, les Arabes, animés de l'ardeur conquérante que leur avait communiquée leur belliqueux apôtre, après avoir longé les côtes méridionales de la Méditerranée, atteignirent le bord du détroit qui sépare l'Afrique de l'Europe. Là ils s'arrêtèrent un instant, avant de porter leur bannière dans des régions étrangères et inconnues; mais ce ne fut que pour cet instant. Bientôt, ayant grossi leurs forces, ils descendirent dans les plaines brûlantes de l'Andalousie, rencontrèrent toute la nation gothique en armes sur les bords du Guadalète, et, après cette fatale journée où tomba, avec l'élite de la noblesse, le roi Rodrigue, ils se répandirent comme une nuée de sauterelles sur la péninsule. Trois années leur suffirent pour achever la conquête du pays, à l'exception de ce petit coin de terre,

au nord, où des débris du peuple goth réussirent à conserver une sauvage indépendance, grâce à la rudesse du sol qui ôta aux Sarrasins toute tentation de les y poursuivre.

Plus de trois siècles après, le même fait historique se reproduisait dans la conquête de l'Angleterre par les Normands. La bataille de Hastings fut pour ce royaume ce qu'avait été pour l'Espagne celle du Guadalète; mais les barons normands, chevauchant à travers un pays abattu, dictèrent aux vaincus de plus dures conditions que n'en avaient imposées les Sarrasins.

Mais, quelque ressemblance qu'il puisse y avoir entre ces deux événements, dans leur caractère général, il n'y en a point dans leurs résultats. En Angleterre, les Normands et les Saxons, sortis d'une souche commune, ne purent être longtemps tenus à distance par la barrière qui, à l'origine, s'éleva naturellement entre le peuple conquérant et le peuple conquis; et probablement moins de trois siècles après l'invasion, les deux nations s'étaient fondues indistinctement en une seule, de sorte que l'Anglais de nos jours peut rechercher dans les deux races, normande et saxonne, la source du sang qui coule dans ses veines.

Il en fut tout autrement en Espagne, où la différence de race, de religion, de traditions nationales, d'organisation physique et intellectuelle, creusa entre les vainqueurs et les vaincus un abîme trop large pour être jamais franchi. Il est bien vrai qu'un très grand nombre d'habitants du pays, acceptant les conditions généreuses qui leur étaient faites par les Sarrasins, préférèrent continuer d'habiter la terre du midi où ils étaient nés, plutôt que de partager la rude indépendance de leurs frères des Asturies; avec le temps, on les vit même, s'unir avec les musulmans par les liens

du mariage, mais on ne saurait dire dans quelle mesure. Les deux peuples s'allièrent certainement l'un avec l'autre plus fréquemment que, dans la Nouvelle-Angleterre, les ancêtres des Américains du nord avec les Indiens qu'ils trouvèrent en possession du sol; cette race vouée au malheur, qui semble avoir reculé au contact de la civilisation et avoir été balayée devant elle comme les feuilles de la forêt au souffle de l'hiver. Mais l'union ne fut, sans doute, pas aussi intime qu'entre les anciens Espagnols et les tribus demi-civilisées qui habitaient le plateau de Mexico, et dont aujourd'hui les descendants, occupant les plus hautes positions, sociales et politiques, sont avant tout fiers de remonter aux sujets de Montezuma.

L'inquiète insistance même, avec laquelle l'Espagnol de nos jours s'efforce d'établir qu'il ne coule dans ses veines que du *sangre azul* — « sang bleu » — pur de tout mélange de sang more ou juif, peut être regardée comme un signe de l'intimité qui exista jadis entre ses aïeux et les tribus d'origine asiatique. Quoi qu'il en soit, il est certain que jamais la longue possession du sol ne constitua pour le musulman, aux yeux du peuple vaincu, un titre de propriété, et, lorsque près de huit siècles s'étaient écoulés, — période presque aussi longue que celle qui a passé depuis la conquête de l'Angleterre, — les Arabes étaient encore considérés comme des intrus, que les Espagnols avaient pour devoir sacré d'exterminer ou d'expulser de leur pays.

Telle était donc leur mission, et c'est un spectacle plein d'intérêt que de voir la fidélité avec laquelle ils l'accomplirent; dans cette longue période du moyen âge, qui nous montre les autres nations occupées de misérables querelles féodales ou de guerres au sujet de leurs frontières, ils ne

furent dominés que par une seule et grande pensée, celle d'arracher leur pays aux mains de l'infidèle. L'œuvre exigeait du temps, et ses progrès, d'abord presque imperceptibles, devaient se mesurer par des siècles. A la fin du IXe siècle, la péninsule était reconquise jusqu'aux bords de l'Èbre et du Douro; au milieu du XIe, la bannière victorieuse du Cid flottait sur le Tage. Les destinées de l'Espagne chrétienne se décidèrent dans la glorieuse journée de Navas de Tolosa, qui donna aux armes castillanes un avantage permanent, et, vers le milieu du XIIIe siècle, les expéditions de Jacques Ier d'Aragon et de saint Ferdinand de Castille, chassant les Mores des autres provinces méridionales, les avaient renfermés dans les limites du petit royaume de Grenade. Cependant, resserrés dans cet étroit espace, ils continuèrent de maintenir leur existence nationale, et défièrent, pendant plus de deux cents années, tous les efforts de leurs ennemis. Le triomphe final était réservé pour le règne brillant de Ferdinand et d'Isabelle; le 2 janvier 1492, après une guerre qui rivalisait pour la durée avec le siége de Troie et l'éclipsait par le caractère romanesque de ses incidents, l'auguste couple fit son entrée solennelle à Grenade, tandis que la grande croix d'argent qui avait conduit les vainqueurs sur les champs de bataille, scintillant aux rayons du soleil sur les rouges tours de l'Alhambra, annonçait à la chrétienté que les musulmans avaient à jamais perdu le dernier pouce de terrain qu'ils avaient possédé dans la péninsule.

La nature toute particulière de la lutte dans laquelle l'Espagnol avait été engagé durant huit siècles, exerça sur le génie national une influence considérable. Une suite de générations avaient passé leur vie dans cette longue et incessante croisade. L'effet produit sur le caractère de la nation

fut à peu près celui des expéditions en Palestine, au moyen âge, sur l'esprit des croisés. Chacun s'était habitué à se regarder d'une manière spéciale comme un soldat du ciel, soutenant les grands combats de la foi ; quoi d'étonnant qu'avec une imagination surexcitée par cette sublime conviction, l'Espagnol fût toujours disposé à croire à l'intervention directe de Dieu en sa faveur? qu'il ait vu, bien des fois, le saint, protecteur de son pays, monté sur un coursier blanc comme la neige, et chargeant l'ennemi à la tête de la chevalerie céleste, pour rétablir les chances incertaines du combat? Dans cet état d'exaltation des sentiments, les institutions qui, partout ailleurs, ne revêtaient qu'une forme politique ou militaire, se couvrirent au delà des Pyrénées du manteau de la religion; c'est ainsi que les ordres de chevalerie, nombreux dans la péninsule, y furent fondés sur les mêmes principes que ceux de la Terre-Sainte, dont les membres juraient de combattre sans trève l'infidèle.

Par suite de ces luttes avec les musulmans, l'idée patriotique s'identifia avec le principe religieux; dans les ennemis de sa patrie l'Espagnol voyait aussi ceux de son Dieu, et les haines religieuses s'ajoutaient aux haines nationales pour les enflammer davantage. Aux jours de la grandeur de l'empire arabe, ces sentiments, il est vrai, avaient été tempérés par le respect qu'inspirait un peuple, qui, dans les diverses formes de la civilisation, avait surpassé non seulement les Castillans, mais toute nation chrétienne; ce respect ne disparut pas entièrement sous les princes qui, plus tard, régnèrent à Grenade, et dont la petite cour, réunissant la délicatesse de la chevalerie européenne avec la magnificence orientale, offrit ce brillant spectacle qui éclaira de glorieux rayons le déclin de l'empire musulman dans la péninsule.

Mais à mesure que les Arabes, dépouillés de leurs richesses et de leur ancienne puissance, descendaient de cette haute position, l'Espagnol devenait plus arrogant; au sentiment d'aversion avec lequel il avait jusque là regardé les Mores, se joignait maintenant le mépris. Le feu de l'intolérance, couvant en secret, s'alluma au souffle d'un clergé fanatique, qui possédait naturellement une influence illimitée dans un pays tel que l'Espagne, où les considérations religieuses entraient, pour une si large part, dans les motifs de tous les actes. Enfin, pour couronner le tout, la chute de Grenade coïncida avec l'établissement de l'Inquisition, comme si le hideux monstre avait attendu, pour se montrer, le temps où un riche tribut de victimes serait offert à son insatiable soif de sang humain.

Aux termes du traité de capitulation, le peuple de Grenade avait pu conserver son culte et en exercer les rites; il était expressément stipulé que ni séductions ni menaces ne seraient employées pour amener sa conversion au christianisme [1]. Pendant quelques années, les vainqueurs respectèrent cette convention: sous le bon Talavera, le premier archevêque de Grenade, aucune tentative de conversion des musulmans ne fut faite, sinon par la voie légitime de la prédication et de l'exposition des vérités de la révélation. Dans ces conditions, l'œuvre de prosélytisme, bien que vigoureusement conduite, faisait des progrès trop lents pour satisfaire l'impatience de certains membres du clergé, et,

[1] « Que ningun Moro ni Moro serán apremiados á ser Christianos contra su voluntad; y que si alguna doncella, o casada, o viuda, por razon de algunos amores, se quisiere tornar Christiana, tampoco será recebida, hasta ser interrogada. » — Voy. le traité original, publié *in extenso* par Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, Madrid, 1797, tom. I, p. 83-98.

entre autres, de cet homme extraordinaire qui se nommait le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède. Ximenès brûlait de travailler lui-même à cette œuvre, et, ayant obtenu l'assentiment royal, il se mit à la tâche avec son ardeur ordinaire et aussi peu de scrupules sur les moyens à employer, qu'eût pu en témoigner le plus zélé propagandiste. Quand le raisonnement et la discussion étaient impuissants, il n'hésitait pas à recourir à la corruption et, s'il était nécessaire, à la force. Ces influences combinées firent rapidement un grand nombre de prosélytes; il en entrait chaque jour des milliers dans le bercail, et les musulmans les plus orthodoxes tremblèrent à la perspective d'une défection générale de leurs coreligionnaires. Exaspérés par les procédés arbitraires du prélat et par cette brutale violation du traité, ils donnèrent le signal d'une insurrection qui gagna rapidement la chaîne de montagnes voisine de Grenade.

Ferdinand et Isabelle, alarmés des conséquences que pourrait avoir ce mouvement, furent indignés de la conduite éhontée de Ximenès; mais celui-ci leur affirma que la situation était précisément telle qu'on devait la souhaiter le plus vivement. En prenant l'attitude de rebelles, les Mores avaient renoncé à tous les avantages que leur assurait la capitulation, et ils avaient de plus mérité la mort et la confiscation de leurs biens! Ce serait, de la part des souverains, un acte de clémence que d'oublier leur crime et d'accorder une amnistie pour le passé, à la condition que tous les infidèles recevraient le baptême ou quitteraient le pays [1]. Ce précieux

[1] « Y que pues habian sido rebeldes, y por ello merecian pena de muerte y perdimento de bienes, el perdon que les concediese fuese condicional, con que se tornasen Christianos, o dexasen la tierra. » Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom I, p. 122.

monument de l'art des casuistes, un des plus remarquables que renferment les annales ecclésiastiques, fut bien accueilli des souverains qui, l'insurrection étouffée, ne perdirent pas de temps pour proposer aux Mores, comme l'unique condition d'un pardon, l'arrangement suggéré par le ministre; et, comme il y avait peu de ces infortunés qui fussent prêts à renoncer à leur pays et à leurs intérêts mondains pour la cause de leur religion, il arriva que, dans un court espace de temps, sauf quelques exceptions, rares en comparaison, tous les musulmans, habitant le royaume de Castille, eurent abjuré leur foi et embrassé celle de leurs ennemis [1].

Le même système fut appliqué avec autant de succès à Valence et dans d'autres domaines de la couronne d'Aragon, au commencement du règne de Charles-Quint; ce monarque n'était pas assis depuis dix ans sur le trône, que tous les Mores ou Moresques, comme ils devaient désormais se nommer, avaient franchi le seuil de l'église chrétienne, ou, pour parler plus correctement, du palais de l'Inquisition [2].

De pareilles conversions, on le croira sans peine, avaient jeté dans les cœurs des racines trop peu profondes, pour que l'on dût en attendre des fruits, et les agents du saint-office ne tardèrent pas à découvrir que, sous les dehors affectés d'une conformité extérieure aux pratiques du culte catholique, le mahométisme continuait d'être aussi puissant qu'avant la conquête. La faute, sans doute, pouvait en être, en partie, attribuée à l'apathie des missionnaires chrétiens.

[1] Le lecteur curieux d'examiner ce document en trouvera une analyse détaillée dans notre *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, part. II, ch. VI et VII.

[2] *Advertimientos de Don Geronimo Corella sobre la Conversion de los Moriscos del Reyno de Valencia*, MS.

Afin de rendre plus efficace la conversion des Mores, le gouvernement avait fait élever des églises dans les villes et dans les principaux villages qu'ils habitaient, et avait envoyé chez eux des prêtres, pour les arracher à leurs erreurs et leur exposer les grandes vérités de la révélation. Mais un effet de la grâce divine pouvait seul produire un changement instantané dans les convictions d'un peuple. Les difficultés que rencontrèrent les prédicateurs étaient encore accrues par leur connaissance imparfaite de la langue de leurs auditeurs; il leur fallait, en outre, vaincre ces sentiments de jalousie et d'aversion que le musulman portait naturellement à l'Espagnol. Découragés par ces obstacles, les missionnaires devinrent indifférents aux résultats de leurs travaux; au lieu de s'adresser à l'intelligence ou de toucher le cœur des néophytes, ils acceptèrent leur assistance aux cérémonies de l'Église, comme la preuve de leur conversion. Même lorsqu'ils accomplissaient les rites sacrés, ils montraient une complète indifférence qui témoignait de peu de zèle pour leur devoir, et ils versaient si négligemment les eaux du baptême que plus d'un More assurait n'en avoir pas reçu une goutte sur la tête[1].

Les représentations faites à ce sujet par le clergé attirèrent enfin l'attention du gouvernement. On décida que le meilleur moyen d'achever la conversion des musulmans était de briser les liens qui les rattachaient au passé, de les contraindre, en un mot, à renoncer à leurs anciens usages, à leur costume national et même à leur idiome. On vit donc

[1] « Sin tratar de instruir á cada uno en particular ni de examinar los ni saber su voluntad los baptizaron á manadas y de modo que algunos de ellos, segun es fama, pusieron pleito que no les avia tocado el agua que en comun les hechavan. » — *Advertimientos de Don Geronimo Corella.*

Charles-Quint publier dans l'été de 1526, un édit extraordinaire, conçu dans ce sens et adressé au peuple de Grenade; ceux qui désobéiraient aux prescriptions de la loi devaient être attraits devant le tribunal de l'Inquisition. Cet ordre, on pouvait s'y attendre, provoqua aussitôt des remontrances de la part des Mores les plus notables qui, pour donner plus de force à leur requête, promirent à l'empereur, s'il accueillait leurs prières, la grosse somme de quatre-vingt mille ducats d'or. Charles, qui, dans les premières années de son règne, ne souffrit pas toujours que les considérations religieuses eussent le pas sur des raisons de politique mondaine, prêta une oreille favorable aux pétitionnaires, et, en dépit des efforts de certains fanatiques, jamais, tant qu'il occupa, le trône, il ne laissa exécuter le monstrueux édit [1].

Tel était l'état des choses à l'avénement de Philippe II. Grenade, Malaga et les autres villes principales du midi étaient peuplées d'un mélange d'Espagnols et de Mores; ces derniers, parmi lesquels il y avait un grand nombre de gens riches et considérés, manifestaient de temps en temps, sous l'influence d'un contact plus intime avec les chrétiens, une conversion sincère à la foi de leurs vainqueurs. Mais la

[1] Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 133-155. — Bleda, *Coronica de los Moros de Espana*, Valencia, 1618, p. 656. — *Advertimientos de Corella*, MS. — Ferreras, *Hist. générale d'Espagne*, tom. IX, p. 65, 68. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 55.

Ce dernier écrivain dit que les Mores, outre les largesses faites à l'empereur, eurent la sagesse de s'assurer la bienveillance des ministres, au moyen de doublons généreusement distribués. — « Sirvieron al Emperador con ochenta mil ducados. Aprovecholes esto, y buena suma de doblones que dieron a los privados para que Carlos suspendiesse la execucion deste acuerdo. »

masse de la population moresque habitait la chaîne des Alpujarras, au sud-est de Grenade, et les hautes *sierras* qui longent les côtes méridionales de l'Espagne. Là, au milieu de cimes glacées, élevées de près de douze mille pieds au dessus du niveau de la mer et signalées de loin, par leur élévation, au voyageur traversant la Méditerranée, se trouvait plus d'une verte vallée, encaissée entre les montagnes et offrant l'image de cette culture savante, qui, aux jours florissants du royaume des Mores, n'était égalée nulle part en Europe[1]. Le travail patient de ces agriculteurs avait élevé, sur les rochers, des terrasses plantées de vignes, qui cachaient les flancs dénudés de la *sierra* sous un délicieux tapis de verdure; le même génie industrieux avait couvert les vallées et les plaines basses d'un réseau de canaux, qui, alimentés par les torrents, nourrissaient perpétuellement la terre de sucs généreux. Les différentes élévations de terrain présentaient des latitudes différentes aux productions agricoles; le figuier, le grenadier, l'oranger croissaient, pour

[1] Calderon, dans son poème : « *Amar despues de la Muerte*, » a chargé sa palette des plus riches couleurs pour dépeindre les vertes et chaudes oasis qui brillent comme des émeraudes dans les arides déserts des Alpujarras.

« Porque entre puntas y puntas
Hay valles que la hermosean,
Campos que la fertilizan,
Jardines que la deleitan.
Toda ella está poblada
De villages y de aldeas;
Tal, que, cuando el sol se pone
A las vislumbres que deja,
Parecen riscos nacidos
Concavos entre las penas,
Que rodaron de la cumbre
Aunque á la falda no llegán. »

ainsi dire, à côté du chanvre du nord et du blé des climats plus tempérés. Le pied de la *sierra* offrait de vastes pâturages aux troupeaux de mérinos [1], et le mûrier était cultivé, en abondance, pour les manufactures de soie, dont les produits formaient dans le royaume de Grenade une branche importante du commerce d'exportation.

Dans leurs petits hameaux jetés parmi les montagnes, les habitants des Alpujarras maintenaient une sauvage indépendance, semblable à celle des anciens Goths, protégés par les Asturies contre le Sarrasin envahisseur. Là les Mores, réunis en communautés conservatrices de leurs associations nationales, gardaient avec amour les traditions de leurs pères et les usages, les institutions domestiques qui rappelaient des temps anciens. C'était des Alpujarras qu'autrefois les rois de Grenade avaient tiré les braves soldats, qui leur donnèrent la force de défier leurs ennemis pendant tant d'années. La carrière des armes était maintenant fermée, mais la rude vie du montagnard lui donnait un corps robuste et le préservait de la mollesse et de l'indolence qui corrompaient la population de la capitale. Renfermé dans ses montagnes natales, il entretenait des sentiments d'indépendance interdits à un peuple conquis, et, à défaut d'un pays qu'il pût appeler le sien, il possédait cet énergique attachement au sol, qui est presque le patriotisme et qui se montre surtout puissant chez les habitants des régions montagneuses.

[1] M. de Gayangos, corrigeant une erreur de Casiri, nous apprend que le nom arabe des Alpujarras était *Al-busherât* ou « montagnes abondantes en pâturages. » — Voy. ce trésor d'érudition orientale, qui s'appelle l'*Histoire des dynasties mahométanes d'Espagne* (traduction anglaise), Londres, 1843, tom. II, p. 515.

Les produits agricoles faisaient l'objet d'un commerce lucratif des Mores avec les nations méditerranéennes et particulièrement avec leurs concitoyens de la côte barbaresque ; le traité de Grenade leur avait assuré certains avantages commerciaux, outre ceux dont jouissaient les Espagnols[1], qui, on peut le croire, étaient fort mécontents de ces priviléges ; ils avaient, d'ailleurs, des raisons pour suspecter les relations établies entre les musulmans d'Espagne et ceux d'Afrique, unis par tant de liens et surtout par celui d'une haine commune contre les chrétiens. A ces sentiments de défiance politique se mêlaient ceux de l'envie et de la cupidité, car le Castillan voyait les plus belles provinces du midi occupées par la postérité maudite d'Ismaël, tandis que lui-même était condamné à tirer sa modique subsistance du sol du nord, comparativement ingrat.

Dans cet état de choses, avec deux races non seulement dissemblables, mais essentiellement hostiles l'une à l'autre, on comprendra aisément combien il devait être difficile d'imaginer un système de législation, qui pût amener ces peuples à agir de concert, comme membres d'un même corps politique ; il n'y avait donc rien d'étonnant que les efforts du gouvernement espagnol ne fussent pas couronnés de succès, les mesures qu'il prit eussent-elles même été plus uniformément sages et réfléchies.

[1] Telle était l'exemption de certains droits, qui pesaient sur le commerce des chrétiens avec les peuples de la côte de Barbarie, — singulière et impolitique disposition. — « Que si los Moros que entraren debaxo de estas capitulaciones y conciertos, quisieren ir con sus mercaderias á tratar y contratar en Berbería, se les dará licencia para poderlo hacer libremente, y lo mesmo en todos los lugares de Castilla y de la Andalucía, sin pagar portazgos, ni los otros derechos que los Christianos acostumbran pagar. » — Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 93.

Le gouvernement divisa les Alpujarras en districts et les plaça sous la surveillance de magistrats, résidant, avec leurs familles, dans les endroits qui avaient été assignés comme le siége de leur juridiction. Il paraît qu'il y eut très peu d'autres Espagnols qui vinrent habiter parmi les Mores dans la *sierra*, à l'exception toutefois des prêtres, chargés de veiller aux intérêts spirituels de la population. Comme le gouvernement avait principalement en vue la conversion des infidèles, il fit élever des églises dans toutes les villes et dans tous les hameaux, et les curés furent invités à s'efforcer d'éclairer leurs ouailles et à s'assurer de leur ponctuelle assistance aux rites et aux cérémonies catholiques. Mais il ne fut bientôt que trop évident qu'à cette simple assistance se bornait la conversion des musulmans et que, sous ces dehors, le mahométisme continuait d'exister, comme une eau profonde et sombre sous une couche de glace. Ce résultat, sans doute, devait en partie être imputé aux prêtres eux-mêmes, dont plusieurs se relâchaient dans l'accomplissement d'une mission, qui leur semblait sans issue [1]. Et vraiment quelle tâche pouvait être plus désespérée que celle de persuader à une nation de renoncer tout à coup à des convictions enracinées par le temps, d'abjurer la foi des

[1] Telle est l'opinion exprimée par l'auteur des « *Advertimientos*, » dont les remarques, particulièrement relatives à Valence, portent l'empreinte d'un esprit sincère et charitable pour les musulmans, que l'on trouve rarement chez un Espagnol du XVIe siècle. — « De donde, » dit-il, « colije claramente que el no sanar estos enfermos hasta agora no se puede imputar á ser incurable la enfermedad, si no á averse errado la cura, y tambien se vee que hasta oy no estan bastamente descargados delante de Dios nuestro Senor aquellos á quien toca este negocio, pues no han puesto los medios que Christo nuestro Senor tiene ordenados para la cura de este mal. » — MS.

aïeux, associée dans les esprits à plus d'un glorieux souvenir, et d'embrasser la religion des hommes auxquels elle avait voué une haine sans bornes? C'était là une humiliation à laquelle il ne fallait pas s'attendre à voir se soumettre même une race vaincue.

Si, dans l'accomplissement d'une tâche aussi désirable, les Espagnols se montrèrent persécuteurs, on doit reconnaître que ces persécutions ne ressemblaient nullement à la proscription en masse qui avait frappé les réformés. Jusqu'à cette époque, soit par des motifs politiques soit par un sentiment naturel de considération pour la détresse de ces infidèles plongés dans les ténèbres de l'ignorance, il avait été défendu aux limiers de l'Inquisition de traquer à leur volonté ce gibier humain, et, s'ils faisaient trembler les Mores à la vue de leurs crocs formidables, le temps n'était pas encore venu où, brisant la chaîne qui les retenait, ils s'élanceraient d'un bond sur leurs malheureuses victimes. Il y eut, il est vrai, quelques exceptions à cette sage règle de conduite; le saint-office avait des agents qui surveillaient au dehors les infidèles, et parfois les coupables les plus signalés furent livrés à sa « tendre merci [1]. » Mais les vaincus étaient plus souvent tourmentés par les ordonnances tracassières que le gouvernement publiait de temps en temps et qui ne pouvaient avoir d'autre but que d'irriter les esprits et d'aigrir l'animosité des Mores. Si les autorités

[1] « Forzandoles con injurias y penas pecuniarias y justiciando á algunos de ellos. » — *Advertimientos*.

Mendoza, parlant d'une époque un peu postérieure, de celle qui précéda immédiatement l'insurrection, dit en peu de mots que l'Inquisition commençait en ce temps à tracasser les Mores un peu plus qu'auparavant : — « Porque la Inquisicion los comenzo á apretar mas de lo ordinario. » — *Guerra de Granada*, Valencia, 1776, p. 20.

avaient échoué dans leur œuvre importante de conversion, il n'en était que plus nécessaire de se concilier, par toute espèce de marques de confiance et d'affection, la bienveillance du peuple conquis, afin de l'engager à vivre en bon accord avec ses vainqueurs, comme membres d'un même corps. Telle ne fut pas la politique des prédécesseurs de Philippe et bien moins encore celle de ce prince lui-même.

Dans les premières années de son règne, des événements extérieurs avaient absorbé l'attention du roi, sans lui laisser guère de loisir pour s'occuper des musulmans espagnols ; il était pourtant certain que ceux-ci ne se soustrairaient pas longtemps à la vigilance d'un monarque qui faisait de l'unité de foi de ses sujets la clef de voûte de son gouvernement. La première loi importante, concernant les Mores, date de 1560, année où les Cortès de Castille présentèrent une adresse à la couronne, pour réclamer contre la liberté laissée aux infidèles de se servir d'esclaves nègres, qui, assurément élevés par leurs maîtres dans les principes du mahométisme, grossissaient la population antichrétienne du pays [1]; une pragmatique royale fut donc publiée, qui défendait au peuple de Grenade d'employer des esclaves africains. Cette interdiction causa un grand mécontentement, car la classe aisée était dans l'habitude de recruter ses domestiques parmi ces nègres, qui, dans la campagne, étaient en grand nombre chargés des travaux agricoles.

En 1563, parut une nouvelle ordonnance, qui remettait en vigueur une loi, tombée en désuétude, qui interdisait aux Mores d'avoir en leur possession d'autres armes que celles qui étaient dûment autorisées par le capitaine-général et portaient

[1] Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 135.

l'empreinte de son écusson [1]. La position du capitaine-général de Grenade était, à cette époque, occupée par don Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, qui, peu après, hérita par la mort de son père du titre de marquis de Mondejar; ces importantes fonctions avaient été, depuis la conquête de Grenade, héréditaires dans sa famille. Mendoza était un digne rejeton de son illustre famille [2]; ses manières brusques n'étaient pas de celles qui gagnent la popularité, mais c'était un homme intègre, doué d'un profond sentiment de l'honneur et d'un cœur humain, peu commun dans l'âge de fer de la chevalerie. Malgré son éducation militaire, il avait des inclinations pacifiques; une grande partie de sa vie s'était passée au milieu des Mores, dont il avait appris ainsi à comprendre parfaitement le caractère, et, comme il était naturellement prudent et modéré, il est assez probable que, si les choses eussent été laissées à sa direction, les troubles qui plus tard désolèrent le pays lui eussent été en grande partie épargnés.

On s'étonne, connaissant l'esprit de ce gentilhomme, qu'il ait recommandé une mesure aussi mal inspirée que celle qui se rapportait aux armes des musulmans. L'ordonnance souleva l'indignation générale à Grenade; la population était

[1] Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. II, p. 338. — *Ordenanzas de Granada*, fol. 375, dans Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, Paris, 1846, tom. II, p. 267.

La violation de cette ordonnance était punie de six années de galères; la contrefaçon du sceau des armes de Mendoza entraînait la mort. *Væ victis!*

[2] Le nom de Mendoza, qui brilla pendant plusieurs générations dans les armes, dans la politique et dans les lettres, paraît pour la première fois dans l'histoire d'Espagne au commencement du XIIIe siècle. — Mariana, *Historia de Espana*, tom. I, p. 676.

blessée de la défiance qu'une pareille loi trahissait au sujet de sa fidélité ; elle sentit qu'on l'outrageait en l'obligeant de demander la permission d'exercer ce qu'elle considérait comme son droit. Les personnages de haut rang refusèrent avec mépris de porter des armes étalant, au lieu de leurs propres insignes, ceux de la famille de Mendoza ; mais le plus grand nombre, sans s'inquiéter de l'édit, s'arma secrètement, et, les autorités l'ayant appris, il s'ensuivit de fréquentes poursuites. Ainsi fut créée une cause d'irritation, féconde en résultats, et bien des musulmans, fuyant le châtiment, se réfugièrent dans les montagnes, où ils ne s'engagèrent que trop souvent dans les bandes de brigands qui infestaient les défilés des Alpujarras et défiaient la faiblesse de la police espagnole [1].

Ces édits impolitiques, quel que fût leur caractère provocateur, ne faisaient que préluder à une ordonnance si extraordinaire qu'elle fut le signal d'une révolution dans tout le pays. L'apostasie des Mores ou, pour être plus exact, la constance avec laquelle ils restaient attachés à la foi de leurs pères, scandalisait extrêmement les vieux catholiques, et en particulier le clergé, surtout l'homme qui se trouvait à sa tête, don Pedro Guerrero, archevêque de Grenade. Ce prélat paraît s'être fait remarquer par un caractère inquiet, brouillon, et par un esprit de bigoterie digne de l'époque. Étant à Rome, peu de temps avant cette période, il avait fait au pape Pie IV des représentations qui avaient

[1] M. de Circourt, dans son intéressant ouvrage, a exposé minutieusement, — avec des détails qui ne peuvent être donnés ici, — les premiers développements de l'insurrection ; il prouve dans ces pages qu'il a très soigneusement étudié son sujet. — *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. II, p. 268 et seq.

engagé ce pontife à adresser une remontrance au gouvernement espagnol, au sujet de la condition spirituelle des musulmans de la péninsule. Peu après, en 1567, Guerrero et le clergé de son diocèse présentèrent au gouvernement un mémoire, dans lequel, après avoir insisté sur les nombreuses infidélités des « nouveaux chrétiens, » — c'est ainsi qu'on nommait les Mores, ils réclamaient vivement des mesures vigoureuses pour arrêter les progrès du mal; ces gens, disaient-ils, quelle que fût leur apparente conformité aux prescriptions de l'Église, étaient infidèles au fond du cœur; quand leurs enfants avaient été baptisés, ils s'empressaient, rentrés chez eux, de les laver pour effacer toute trace du baptême et de leur donner des noms moresques, après les avoir circoncis. De même, après que les mariages avaient été célébrés avec les rites catholiques, ils les confirmaient par leurs propres cérémonies, accompagnées des chansons et des danses nationales. Ils continuaient d'observer le vendredi comme un jour de fête, et, ce qui était bien plus grave, ils enlevaient les enfants chrétiens pour les vendre à leurs frères de la côte de Barbarie, qui les circoncisaient et les élevaient dans la religion mahométane. Cette dernière accusation, toute invraisemblable qu'elle fût, trouva crédit chez les Espagnols et envenima les sentiments de haine et de jalousie avec lesquels ils regardaient la malheureuse race d'Ismaël [1].

Ce mémoire fut l'objet d'une prompte attention de la part du gouvernement, à la suggestion duquel il avait probablement été préparé. Une commission fut aussitôt nommée

[1] Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. IX, p. 524. — Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 142. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 55.

pour étudier la question, et le rapport qu'elle rédigea fut soumis à l'examen d'une junte, composée d'ecclésiastiques et de laïques, et comprenant, parmi ses membres, des personnages renommés dans le royaume pour leur science et leur talent. Le duc d'Albe, qui n'était pas encore parti pour aller remplir sa funeste mission dans les Pays-Bas, faisait partie de cette junte, que présidait Diego Espinosa, alors le ministre favori de Philippe ou, au moins, celui qui avait la plus grande part dans la conduite des affaires publiques. C'était un homme selon le cœur du roi; des humbles fonctions de *colegial mayor* du collége de Cuença à Salamanque, il s'était élevé, par des degrés successifs, jusqu'à la haute position de président du conseil de Castille et du conseil des Indes. Il occupait aussi, à cette époque, l'évêché de Siguença, l'un des siéges les plus riches du royaume; il était un des fonctionnaires importants de l'Inquisition et devait bientôt succéder à Valdez, dans le poste, peu digne d'envie, de grand-inquisiteur. Pour couronner ces honneurs, il allait bientôt, à la prière de son maître, recevoir du pape le chapeau de cardinal. La déférence que Philippe affectait pour son ministre, augmentée encore par l'élévation de celui-ci à cette nouvelle dignité spirituelle, dépassa de beaucoup celle qu'il témoigna jamais à aucun autre de ses sujets.

Espinosa était, en ce temps, à l'aurore ou plutôt à l'apogée de sa puissance. Son aptitude aux affaires eût été jugée extraordinaire, même chez un laïque; il se montrait infatigable au travail et faisait volontiers l'œuvre d'autrui aussi bien que la sienne, ce qui contribua puissamment à lui donner sur la conduite du gouvernement ce contrôle que recherchait avidement sa nature ambitieuse. Son attitude digne et

imposante ne laissait guère percer cette modestie que l'on eût aimé de voir chez un homme, que la faveur royale, non moins que son propre mérite, avait élevé si haut; ses manières hautaines blessaient les nobles castillans d'ancienne race, qui, du faîte de sa grandeur présente, regardaient avec mépris l'humble point de départ de sa fortune. Cette obscure origine qui, provoquait leurs dédains était, dit-on, une recommandation auprès du souverain, qui voyait volontiers l'orgueil de la vieille aristocratie humilié par l'élévation d'un homme qu'il avait lui-même tiré du néant [1]. Ces colères devaient bientôt être calmées par la chute du favori, événement aussi éclatant, aussi imprévu et aussi tragique par ses causes que la chute de Wolsey.

Il n'était guère probable qu'un futur grand-inquisiteur ressentît de grandes sympathies pour une race de mécréants; ce fut un malheur pour ceux-ci d'avoir, pour arbitre de leur destinée, un ministre tel qu'Espinosa. Après de longues délibérations, la junte exprima l'opinion que le seul moyen de remédier au mal était de le déraciner avec le fer et de détruire tous les liens qui, rattachant les Mores à leur passé, s'opposaient comme autant d'obstacles à leur conversion. On recommandait d'interdire aux musulmans l'usage de la langue arabe; ils ne pourraient parler et écrire que le castillan. On ne devait même pas leur permettre de garder leurs noms de famille, auxquels ils substitueraient des noms

[1] Tel est le jugement porté par un sagace Vénitien, qui, faisant partie de la suite de l'ambassadeur Tiepolo, vit de près ce qui se passait à la cour de Philippe II. — « Levato di bassissimo stato dal re, e posto in tanta grandezza in pochi anni, per esser huomo da bene, libero et schietto, et perchè S. M. vuol tener bassi li grandi di Spagna, conoscendo l' altierissima natura loro. » — Gachard, *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles-Quint et Philippe II*, Bruxelles, 1855, p. 175.

espagnols. Tous les actes écrits, tous les documents légaux, quelle que fût leur nature, étaient déclarés nuls et sans valeur, s'ils n'étaient pas rédigés dans l'idiome du peuple vainqueur. Comme il fallait laisser à toute une nation le temps d'apprendre une langue étrangère, on lui accordait à cet effet trois années; à l'expiration de ce terme, la prescription serait mise en vigueur.

On devait contraindre les Mores à abandonner leur costume national pour prendre celui des Espagnols; mais les vêtements des Orientaux étant richement ornés et souvent très coûteux, on les autoriserait à garder ceux qu'ils portaient en ce moment, pendant un an s'ils étaient en soie, et pendant deux ans s'ils étaient en coton, l'étoffe dont étaient faits ordinairement ceux de la classe pauvre. En outre, les femmes, jeunes ou vieilles, seraient obligées, aux termes de la loi, de se montrer en public avec la figure découverte, scandale inouï parmi les mahométans.

Les mariages des infidèles seraient célébrés publiquement, avec les mêmes formalités que ceux des chrétiens, et les portes de leurs demeures resteraient ouvertes, le jour de la cérémonie, afin que chacun pût entrer et s'assurer s'ils ne recouraient pas à des rites profanes. On prohiberait également les chansons et les danses nationales, par lesquelles ils solennisaient leurs fêtes de famille. Enfin, comme des bruits, — parfaitement absurdes, — les accusaient d'employer à des actes licencieux les bains chauds qu'ils avaient l'habitude de prendre chez eux, on leur enjoindrait de détruire les baignoires qu'ils possédaient, avec défense de les remplacer par un objet quelconque, propre au même usage.

Ces différentes prescriptions devaient être rendues obligatoires, au moyen des peines les plus rigoureuses. La

première infraction était punie d'un mois de prison, du bannissement pendant deux ans et d'une amende de six cents à dix mille maravédis; en cas de récidive, la peine était doublée, et, s'il retombait une troisième fois dans sa faute, le coupable, outre d'autres punitions, était banni à vie. L'ordonnance était exactement copiée sur le modèle de celle qui avait été préparée par Charles-Quint et qui, ainsi qu'on l'a vu, ne fut pas mise à exécution par ce rusé politique[1].

Telles étaient les principales dispositions d'une loi dont la cruauté et l'absurdité sont à peine égalées par aucune de celles que l'histoire nous fait connaître. Pouvait-il y avoir, en effet, rien de plus absurde que ce recours à un acte de législation pour opérer un changement aussi profond dans des habitudes enracinées par le temps? que cette prétention d'anéantir ces souvenirs du passé, auxquels les hommes s'attachent toujours plus fortement dans l'infortune? que cet espoir d'effacer, d'un trait de plume, non seulement la croyance, mais la nationalité d'un peuple, et de transformer brusquement des musulmans, de manière à en faire des chrétiens et des Espagnols? Il serait difficile d'imaginer un plus sanglant outrage fait à un peuple que cet ordre donné aux femmes de déposer leurs voiles, symbole pour tout Oriental des idées de pudeur, ou cette injonction faite aux vaincus de tenir ouvertes les portes de leurs demeures, pour exposer leur intérieur aux regards insolents des passants,

[1] Cette ordonnance remarquable se trouve dans la *Nueva Recopilacion* (éd. de 1640), lib. VIII, tit. II, fol. 13-18.

Les peines les plus sévères étaient celles qui punissaient l'usage des bains chauds; en cas de récidive, le coupable était condamné à six années de galères et à la confiscation de la moitié de ses biens.

ou enfin cette prescription relative aux bains, indispensables pour la propreté et la santé, surtout dans un climat aussi chaud que celui du midi?

Mais, sans contredit, le chef-d'œuvre de l'absurdité était la stipulation relative à la langue arabe; était-il au pouvoir de l'homme d'amener, dans un espace de trois ans, toute une population à parler un idiome étranger, au lieu du sien même, et cela, en luttant contre des obstacles d'une nature particulière, résultant en partie du manque total d'affinité entre les langues sémitiques et européennes, en partie de l'isolement où vivaient les Mores, auxquels on assignait pour demeure, dans les villes, des quartiers distincts, comme ceux des Juifs, qui les privaient de tout contact avec les chrétiens? Il est permis de se demander, en considérant le caractère de cette disposition, si le gouvernement était animé du désir d'opérer la conversion des musulmans, plutôt que de les entraîner dans des infractions à la loi, qui lui servissent de prétexte plausible pour les expulser du pays, jusqu'au dernier. Ce soupçon est confirmé par la réponse significative d'Otadin, professeur de théologie à Alcala, aux questions de Philippe qui le consultait au sujet de cette ordonnance; Otadin l'approuva chaleureusement et cita le hideux proverbe espagnol : « Le moins d'ennemis, le mieux [1]. » Il était réservé à l'imbécile Philippe III de couronner son règne désastreux par l'expulsion des Mores. Cependant on ne peut douter que ce dénouement ne

[1] « De los enemigos los menos. » — M. de Circourt a traduit en entier la lettre du professeur, en l'accompagnant d'un précieux commentaire. *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. II, p. 278. D'après Ferreras, Philippe goûta fort la maxime de son conseiller spirituel. — *Hist. d'Espagne*, tom. IX, p. 525.

fût impatiemment attendu par la grande majorité des Espagnols, qui jetaient d'avides regards sur le beau territoire où ils avaient régné, et regardaient les vaincus avec ces sentiments de défiance et de haine, que l'on porte à ceux que l'on a trop grièvement offensés pour obtenir jamais leur pardon.

Cependant, parmi les membres de la junte, il y en eut qui ne se montrèrent pas favorables à l'ordonnance. On pourra s'étonner, en se rappelant sa carrière dans les Pays-Bas, de voir le duc d'Albe figurer au nombre des opposants. Sa conduite en cette circonstance, comme dans ce pays, était, sans doute, dictée moins par des considérations d'humanité que par des motifs de politique. Quelles que fussent ces raisons, elles eurent peu de poids aux yeux d'Espinosa, qui probablement éprouva une secrète satisfaction en contrecarrant le duc, qu'il jalousait comme son rival [1].

Quant à l'opinion même de Philippe sur ce sujet, nous ne pouvons que la conjecturer d'après ce que nous savons, en général, de son caractère; il déclara qu'il se conformait à la décision des « gens sages et éclairés » à qui il avait soumis l'affaire. Cette décision ne fit pas, sans doute, violence à ses sentiments; la preuve en est l'empressement avec lequel il signa l'ordonnance; il la sanctionna, le 17 novembre 1566, et lui donna force de loi.

On décida toutefois de ne pas rendre cet acte immédiatement public; il fut confié spécialement à l'un des membres

[1] Cabrera, rejetant la responsabilité des troubles sur Espinosa et Deza, fait remarquer ironiquement que « deux capuchons décidèrent d'une affaire qu'il eût fallu laisser à des gens ayant un casque sur la tête. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, cap. XXI.

de la junte, Diego Deza, auditeur du saint-office, élevé récemment par Espinosa à l'importante position de président de la chancellerie de Grenade; il était ainsi placé à la tête de l'administration civile de la province, qui, sous le rapport militaire, obéissait au marquis de Mondejar. La différence des opinions politiques de ces deux hommes amena par la suite un conflit de pouvoir qui causa un grand préjudice aux affaires. Deza, qui fut plus tard revêtu de la dignité du cardinalat, cachait sous un extérieur conciliant une volonté inflexible; il témoignait cependant une entière obéissance aux désirs de son protecteur Espinosa, qui le chargea de l'exécution de ses plans.

Le président résolut, dans une pensée moins humaine que politique, d'attendre, pour rendre l'édit public, le 1er janvier 1567, veille du jour fêté par les Espagnols, comme l'anniversaire de la chute de Grenade; il supposait que ces souvenirs humiliants, rappelés dans un instant aussi critique aux vaincus, auraient pour effet de briser leur courage et de les disposer à recevoir, sans trop de résistance, les ordres qu'on leur donnait.

Au jour fixé, les magistrats des principaux tribunaux, avec le corrégidor de la ville à leur tête, se rendirent en procession solennelle à l'Albaïcyn, le quartier des Mores; ils marchaient au son des timbales, des trompettes et d'autres instruments. Les habitants, attirés par le bruit et séduits par l'attrait d'un spectacle nouveau, sortirent en hâte de leurs maisons pour suivre le cortége qui s'avançait vers la place de *Bab el Bonat;* c'était un terrain découvert, d'une étendue considérable, où la population de Grenade s'assemblait jadis pour célébrer le couronnement de ses rois; on y voyait, encore debout, les tours du haut desquelles les bannières

musulmanes flottaient au dessus d'une foule bruyante. Tandis que le peuple se pressait tumultueusement autour de ces antiques édifices, le crieur public, placé de manière à dominer cette multitude, lut à haute voix et en arabe l'ordonnance royale. On peut s'imaginer la honte, la douleur, l'indignation, qui s'emparèrent de tous, hommes et femmes, à la lecture d'une loi dont chaque disposition semblait insulter odieusement à chacun des auditeurs et à toutes les idées de bienséance et de pudeur qu'ils avaient sucées avec le lait; d'une loi qui brisait violemment tous les liens aimés qui rattachent l'homme à sa patrie, à sa famille; d'une loi enfin qui, violant les secrets du foyer domestique, leur interdisait l'usage de leur langue maternelle et les réduisait à un état d'extrême humiliation, inconnue au dernier des esclaves. Quelques-uns, c'étaient les plus faibles, poussant des cris lamentables, se tordaient les mains dans un accès de douleur; d'autres, plus énergiques, éclataient en menaces et en invectives passionnées, accompagnées des gestes les plus furieux; d'autres encore écoutaient avec un air bourru et décidé, annonçant que leur colère, pour couver dans le silence, n'était pas la moins dangereuse. La multitude entière était en proie à une agitation si violente, qu'il eût suffi du moindre incident pour amener une explosion qui eût secoué la ville jusqu'en ses fondements. Heureusement il y avait dans l'assemblée un petit nombre de vieillards, prudents et calmes, qui eurent assez d'autorité sur leurs compatriotes pour prévenir des troubles; ils leur rappelèrent que, du temps de leurs pères, l'empereur Charles-Quint avait consenti à suspendre l'exécution d'une semblable ordonnance. Dans tous les cas, il valait mieux essayer d'abord du raisonnement et de la persuasion;

si ces moyens étaient impuissants, il serait temps encore de penser à la vengeance [1].

On chargea donc un vieillard, personnage très considéré parmi ses concitoyens, de se rendre auprès du président, pour lui exposer l'opinion de tous au sujet de l'ordonnance. L'envoyé s'expliqua longuement et de manière à convaincre un esprit sincère, de la fausseté des accusations portées contre les musulmans, et de la cruauté, de l'impossibilité d'exécution des mesures projetées par le gouvernement. Le président, après l'avoir patiemment et poliment écouté, essaya en quelques mots, sans grand succès, de justifier l'édit et mit fin à la discussion en déclarant que « la loi était trop juste, trop sainte, qu'elle avait d'ailleurs été trop fermement décidée, pour qu'elle fût jamais rapportée, et qu'enfin, aux yeux de sa majesté, le salut d'une seule âme avait plus de prix que tout l'argent payé par les Mores à la couronne [2]. » Cette réponse devait détruire chez les vaincus tout espoir d'obtenir un arrangement dans le genre de celui qu'ils avaient autrefois conclu avec l'empereur.

Repoussés de ce côté, les musulmans décidèrent de porter

[1] Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 147-151. — De Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. II, p. 283. — Ferreras, *Hist d'Espagne*, tom. IX, p. 535.

Le docteur Salazar de Mendoza pense que les Mores devaient réellement être portés à la rébellion, puisqu'ils prenaient pour prétexte une mesure aussi juste, aussi louable que cette ordonnance, qui leur ouvrait à tous la voie du salut. — « Tomaron por achaque esta accion tan justificada y meritoria del Rey, y para sus almas tan provechosa y saludable. » — *Monarquia de Espana*, tom. II, p. 137.

[2] « Y al fin concluyo con decirle resolutamente, que su Magestad queria mas fe que farda, y que preciaba mas salvar una alma, que todo quanto le podian dar dè renta los Moriscos nuevamente convertidos. » — Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 163.

leurs représentations au pied du trône. Ils furent assez heureux pour gagner à leur cause don Juan Henriquez, seigneur du plus haut rang et de la plus grande considération, qui possédait de grandes propriétés à Beza, au cœur du royaume de Grenade, et s'intéressait vivement aux malheureux habitants de ce pays. Ayant consenti, bien qu'avec répugnance, à leur servir d'intermédiaire, Henriquez se rendit à Madrid, fut reçu en audience par le roi et lui présenta un mémoire en faveur de ses infortunés sujets. Philippe l'accueillit gracieusement et promit d'examiner très attentivement l'affaire. « Ce que j'ai fait à ce sujet, » dit le monarque, « je l'ai fait de l'avis de conseillers sages et consciencieux, qui ont pensé que c'était mon devoir d'agir ainsi [1]. »

Peu de temps après, Henriquez fut informé qu'il devait aller prendre la réponse chez le président de Castille. Espinosa, en l'écoutant, se montra surpris qu'un personnage aussi élevé que don Juan Henriquez eût accepté une pareille mission. « Je m'en suis chargé, » répondit le seigneur, « parce qu'elle me fournissait l'occasion d'être utile à mon souverain. » « Vos démarches sont superflues, » répliqua le ministre; « des gens pieux ont représenté au roi que le salut de ces infidèles est dans ses mains, et il a décidé que l'ordonnance qui a été publiée serait exécutée [2]. »

Cet échec ne découragea pas l'envoyé; il s'adressa aux différents conseillers d'État, cherchant à les intéresser au triste sort de ses clients. Plus heureux de ce côté, il en rallia

[1] « Que él habia consultado aquel negocio con hombres de ciencia y conciencia, y le decian que estaba obligado á hacer lo que hacia. » — Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, p. 175.

[2] « Que el negocio de la prematica estaba determinado, y su Magestad resoluta en que se cumpliese. » — *Ibid.*, ubi supra.

plusieurs à son opinion, entre autres le duc d'Albe et Louis de Avila, grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara, seigneur autrefois honoré de l'amitié de Charles-Quint. Mais cela ne lui servit guère auprès du ministre, qui ne voulut même pas consentir à attendre, pour la mise à exécution de l'ordonnance, qu'un nouvel examen eût été fait, ni souffrir que l'on commençât par appliquer une ou deux dispositions seulement, pour s'assurer de l'état des esprits chez les Mores [1]. Rien ne pouvait convenir au caractère inflexible d'Espinosa, que la mise en vigueur immédiate de la loi dans toutes ses prescriptions.

Le ministre répondit avec la même hauteur au capitaine-général. Le marquis de Mondejar s'était, avec raison, senti blessé de n'avoir pas été invité à prendre part à des discussions où étaient profondément engagés les intérêts de son gouvernement. Des motifs d'utilité, non moins que des raisons d'humanité, le rendaient un adversaire résolu de la loi, et c'est peut-être parce que ses opinions étaient connues qu'il ne fut pas admis à siéger dans la junte. Ses représentations n'eurent aucun effet sur Espinosa ; quand le marquis lui déclara que, si l'on exécutait l'ordonnance, il devrait être pourvu de forces suffisantes pour étouffer toute tentative de résistance, le ministre, affectant de considérer le danger comme peu sérieux, l'assura qu'il recevrait, dès qu'il en serait besoin, un renfort de trois mille hommes; il mit ensuite fin à la discussion, en disant à Mondejar qu'il ferait bien de retourner immédiatement à Grenade, où sa présence pouvait être nécessaire pour assurer l'obéissance à la loi [2].

[1] Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 176. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VII, tom. I, cap. XXI.

[2] « A estas y otras muchas razones quel el marques de Mondejar daba,

Évidemment il n'y avait plus rien à attendre de la persuasion, et les infortunés musulmans devaient renoncer à l'espoir d'obtenir, sous le gouvernement présent, le retrait de la loi, en l'achetant à prix d'or comme du temps de Charles-Quint. Toutes les négociations étaient finies; il ne leur restait qu'à choisir entre une obéissance absolue ou une rébellion ouverte; on ne trouvera pas étrange qu'ils aient pris ce dernier parti.

Don Diego de Espinosa le respondio, que la voluntad de su Magestad era aquella y que se fuese al reyno de Granada, donde seria de mucha importancia su persona, atropellando como siempre todas las dificultades que le ponian por delante. » — Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 168.

CHAPITRE II.

RÉBELLION DES MORES.

(1568.)

Résistance des Mores. — Tentative nocturne contre la ville de Grenade. — Insurrection des Alpujarras. — Élection d'un roi. — Massacre des chrétiens.

Le jour où l'ordonnance était publiée dans la capitale, elle fut proclamée dans toute l'étendue du royaume de Grenade; partout elle fut reçue avec les mêmes sentiments d'indignation, de douleur et de colère. Craignant de trahir par un acte précipité les dispositions de leur esprit, les Mores des Alpujarras eurent la prudence de s'entendre avec leurs coreligionnaires de l'Albaïcyn, qui leur conseillèrent d'attendre paisiblement le résultat des négociations entamées à Madrid.

Avant que ces négociations fussent arrivées à leur terme, une année s'était passée; c'était le délai fixé aux musulmans pour déposer, sous peine d'être poursuivis, leurs vêtements de soie. Sur les ordres du président, le clergé annonça dans toutes les églises que la loi serait rigoureusement exécutée. Cette déclaration fut suivie de nombreux édits relatifs à

d'autres sujets, mais destinés à irriter toujours davantage les Mores [1].

Tout espoir de se soustraire à une odieuse ordonnance s'étant ainsi évanoui, les chefs de l'Albaïcyn se consultèrent sur le meilleur moyen de résistance au gouvernement. La première chose qu'il y eût à faire paraissait être de s'emparer de la ville. A cette époque, vivait à Grenade un More, du nom de Farax Aben-Farax, qui exerçait la profession de teinturier; mais le sang des Abencerrages coulait dans les veines de l'homme qui occupait cette humble position. Aben-Farax, nature violente, féroce même, haïssait les chrétiens de toutes les forces de son âme et aspirait au jour où il pourrait se venger sur eux des maux qui accablaient ses compatriotes; ses occupations l'amenant souvent dans les Alpujarras, il avait noué des relations très étendues avec les habitants de ces montagnes. Il se chargea de lever parmi eux une petite armée de huit mille hommes et de la conduire secrètement, de nuit, dans la *vega;* alors, avec l'aide de la population de l'Albaïcyn, il pourrait pénétrer dans la ville,

[1] On publia, vers ce temps, une ordonnance, enjoignant aux Mores qui étaient venus de la campagne, avec leurs familles, résider à Grenade, de quitter la ville et de retourner dans leurs anciennes demeures, sous peine de mort. — (Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 169). Une autre ordonnance commandait aux musulmans de livrer leurs enfants, âgés de trois à quinze ans, qui devaient être placés dans des écoles, pour y apprendre la doctrine chrétienne et la langue castillane. (*Ibid.*, p. 170). La *Nueva Recopilacion* renferme deux lois publiées à cette époque et érigeant en crime capital tout rapport avec les Turcs ou les Mores qui visiteraient Grenade, même si ceux-ci n'étaient pas des corsaires, mais de simples marchands. (Lib. VIII, tit. 26, leyes 16, 18.) Une pareille loi est la preuve des appréhensions continuelles dans lesquelles vivaient les Espagnols, soupçonnant les Mores de la péninsule de correspondre, pour les trahir, avec les musulmans étrangers.

écraser la garnison de l'Alhambra, passer au fil de l'épée tous ceux qui résisteraient et se rendre maître de la place. On fixa l'exécution de ce plan au jeudi saint, dans le mois d'avril suivant, jour où l'attention des Espagnols serait occupée par des solennités religieuses.

Un secret connu de tant de personnes, ne pouvait être si bien gardé, pendant un temps aussi long, qu'il n'en parvînt quelque chose aux oreilles des chrétiens. Il paraît que Deza montra peu d'inquiétudes, s'étant attendu à une tentative de ce genre, que lui faisait prévoir l'esprit turbulent des Mores. Cependant le capitaine-général jugea prudent de prendre, en vue d'une attaque, de nouvelles précautions; il fit distribuer des armes aux habitants, renforça la garnison de l'Alhambra et visita plusieurs grandes villes des frontières, qu'il mit dans un meilleur état de défense. Les musulmans, voyant que leur projet était connu des autorités, résolurent d'en ajourner l'exécution, qu'ils fixèrent même à un jour éloigné, au commencement de l'année suivante, 1569. Ce qui les engagea à prendre cette détermination fut, dit-on, une prédiction trouvée dans leurs livres religieux et annonçant que l'année de leur délivrance commencerait par un samedi. Il est probable que les prudents chefs de l'Albaïcyn furent moins influencés par leur propre croyance dans la vérité de cette prophétie que par l'effet que celle-ci produirait sur l'esprit superstitieux des montagnards, parmi lesquels elle circula rapidement[1].

Ayant fixé leur insurrection au 1er janvier, les Mores de Grenade cherchèrent, par toutes les marques extérieures de

[1] Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 223-233. — Mendoza, *Guerra de Granada*, Valencia, 1776, p. 43.—Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 724.

fidélité, à endormir les soupçons du gouvernement; mais celui-ci puisait ses renseignements à des sources plus sûres, et leurs intentions lui furent plus clairement encore révélées par une lettre qui tomba par hasard dans les mains du marquis de Mondejar. Cette lettre était adressée par un des chefs de l'Albaïcyn aux musulmans de la côte de Barbarie, dont on invoquait l'appui au nom des liens du sang et de la foi commune. « Nous sommes serrés de près, » y était-il dit, « et nos ennemis nous enferment de tous côtés comme en un cercle de feu ardent. Nos peines sont trop cruelles pour qu'il soit possible de les supporter. Cette lettre a été écrite, » ainsi finissait cette épître au style fiévreux, « dans des nuits pleines de larmes et d'angoisses, avec un reste d'espoir languissant, l'espoir qui survit au milieu de toutes les amertumes de l'âme [1]. »

Mais les princes barbaresques étaient trop occupés de leurs mesquines querelles pour pouvoir donner autre chose que de belles promesses à leurs infortunés frères de Grenade; peut-être jugeaient-ils inutile de venir à leur aide dans une lutte où leurs forces étaient si inégales à celles du monarque espagnol. Cependant ils permirent à leurs sujets de prendre part à la guerre comme volontaires, et de grands services furent rendus par les corsaires barbaresques, qui infestaient les côtes de la Méditerranée, et par les *monfis*, on nommait ainsi les aventuriers africains, qui rejoignirent leurs coreligionnaires dans les Alpujarras, où ils se firent remarquer par leur implacable férocité à l'égard des chrétiens.

La perspective de recouvrer leur indépendance avait trop

[1] « Escrita en noches de angustia y de lagrimas corrientes, sustentadas con esperanza, y la esperanza se deriva de la amargura. » — Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 219.

embrasé le sang bouillant des montagnards, pour leur permettre d'attendre patiemment le jour fixé pour l'insurrection. Avant la fin de l'année, plusieurs actes de violence avaient été commis, précurseurs de l'œuvre sanglante qui se préparait. Au mois de décembre 1568, une troupe d'alguazils espagnols, avec quelques autres officiers de justice, avaient été taillés en pièces dans les environs de Grenade, comme ils se rendaient dans cette ville; cinquante soldats, qui portaient dans cette capitale une quantité considérable de mousquets, appât friand pour les Mores désarmés, avaient tous été égorgés, la plupart au lit, dans un petit village des montagnes où ils s'étaient arrêtés pour passer la nuit [1]. Après ce dernier événement, Aben-Farax, le hardi teinturier, réfléchissant à l'agitation que cette nouvelle créerait dans la capitale, fut persuadé qu'il serait dangereux pour lui de retarder d'un jour l'attaque qu'il méditait.

Sans attendre qu'il eût réuni des forces plus nombreuses, il se mit à la tête de cent quatre-vingts hommes seulement et descendit dans la *vega* de Grenade, une semaine avant le jour convenu, dans la nuit du 26 décembre. C'était une terrible nuit; la neige, fouettée par un vent violent, tombait à gros flocons dans les montagnes et tourbillonnait dans les plaines au souffle d'une furieuse tempête [2]. A la faveur des

[1] Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 235.

[2] « La furia horrible de los torbellinos
Cada momento mas se vee yr creciendo;
Cubre la blanca nieve los caminos,
Tambien los hombres luego va cubriendo. »

Ainsi chante ou plutôt parle Rufo, dont le poème épique en vingt-quatre chants trahit plus le chroniqueur que le poète. Rufo, d'ailleurs, déclare dans sa préface que la grande vertu du chroniqueur est une stricte conformité à la vérité. — Voy. l'Austriade (Madrid, 1584).

éléments déchainés, Aben-Farax réussit à s'ouvrir un passage, sans attirer l'attention, dans les murs délabrés de la ville, pénétra immédiatement dans l'Albaïcyn et s'efforça de réveiller les habitants. Quelques-uns, dit-on, se montrèrent à leurs fenêtres, mais en entendant de quoi il s'agissait, ils s'empressèrent de les refermer en disant à Aben-Farax que « c'était folie de tenter cette entreprise avec si peu d'hommes, et qu'il était venu avant le temps[1]. » En vain ce chef exaspéré leur reprocha, avec mille imprécations, leur perfidie et leur lâcheté, en vain il traversa les rues désertes, détruisant sur son passage les crucifix et les autres symboles de la foi chrétienne, en vain il poussa le cri de ralliement de l'infidèle : « Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète ! » Les hurlements de la tempête, heureusement pour lui, étouffaient tout autre bruit, et l'alarme ne fut donnée qu'au moment où il tomba sur une troupe de cinq ou six soldats réunis autour d'un feu, sur une place publique. Aben-Farax tua l'un des Espagnols, les autres s'enfuirent en criant que l'ennemi était là. La grande cloche de San-Salvador sonna à coups redoublés, appelant les habitants aux armes ; le jour approchait et le chef more, se sentant impuissant à lutter sans l'aide de ses frères de l'Albaïcyn, jugea prudent de battre en retraite ; il sortit de la ville au son de la musique

[1] « Pocos sois, i venís presto. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 47.

Hita publie dans son ouvrage une *cancion*, dont le but est de reprocher aux montagnards d'être venus, non pas trop tôt, mais trop tard :

« Pocos sois, y venís tarde. »

(*Guerras de Granada*, tom. II, p. 32). Ce reproche s'explique par le fait que l'auteur de ces vers, probablement Hita lui-même, croyait que l'attaque avait été fixée à la veille de la Noël, et non à celle du nouvel an.

et drapeaux déployés, avec autant de sang froid et en aussi bon ordre que s'il eût paradé à une revue.

Pendant ce temps, les citoyens, réveillés en sursaut, accouraient, pâles de frayeur et les yeux hagards, pour connaître la cause de ce tumulte; leur épouvante ne fut pas moindre, lorsqu'ils apprirent que les ennemis, comme une bande de loups affamés, avaient rôdé autour de leurs demeures, tandis qu'ils étaient plongés dans le sommeil. Le marquis de Mondejar fit monter ses soldats à cheval, afin de poursuivre sans retard les agresseurs, mais il attendit qu'on l'eût renseigné sur ce qui se passait dans l'Albaïcyn, dont les dix mille habitants, s'ils avaient été mal disposés, auraient pu, malgré les sages efforts du gouvernement pour les désarmer, accabler la faible garnison de l'Alhambra. Tout était cependant tranquille dans le quartier des Mores, et, sur cette assurance, le capitaine-général, suivi de la cavalerie et d'une petite troupe de fantassins, sortit à la recherche d'Aben-Farax; mais celui-ci s'était enfoncé dans les défilés des montagnes, au sud de Grenade, et Mondejar, après avoir suivi sa trace pendant la plus grande partie de la journée, autant que le permettait la tempête qui l'aveuglait, abandonna, à la nuit tombante, une poursuite désespérée et ramena dans la ville ses cavaliers épuisés de fatigue [1].

Aben-Farax et ses compagnons, traversant la Sierra Nevada couverte de neige, étaient entrés dans la vaste et populeuse vallée de Lecrin, répandant partout sur leur passage la nouvelle que l'insurrection avait éclaté, que l'Albaïcyn

[1] Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 238. — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 45-52. — Miniana, *Hist. de Espana*, p. 367. — Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 726. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. IX, p. 573-575.

était en mouvement; ils appelaient tous les vrais croyants à prendre les armes pour la défense de la foi. Cet appel fut entendu; une traînée de poudre n'attendait qu'une étincelle pour prendre feu, le long des régions montagneuses au sud de Grenade, depuis Almeria et les frontières du royaume de Murcie à l'est, jusque dans les environs de Velez Malaga à l'ouest. En trois jours, tout le pays s'était levé en armes. On vit alors éclater les passions ardentes de l'Arabe, toute cette inextinguible haine que soixante-dix années d'oppression avaient nourrie dans son cœur et qui se faisait enfin jour dans un cri universel de vengeance. Le drame sanglant s'ouvrit par le massacre de presque tous les chrétiens vivant au milieu de la population musulmane, et ce massacre offrit le spectacle d'une cruauté raffinée et réfléchie, dont heureusement l'histoire offre peu d'exemples.

La révolution avait débuté par un mouvement avorté; les insurgés avaient échoué dans leur tentative pour s'emparer de la capitale, qui leur eût fourni un point d'appui d'une si grande importance pour leurs opérations futures. Cependant, si les chroniqueurs contemporains sont bien renseignés, cet échec devrait être plutôt attribué à une méprise qu'à la lâcheté des Mores de Grenade; d'après eux, les personnages les plus considérés de l'Albaïcyn étaient, en grand nombre, de riches bourgeois, habitués à la vie facile et luxueuse qui s'accordait si bien avec les goûts de ce peuple. Ils n'avaient jamais pensé à courir, avec leur fortune, les dangers d'une lutte personnelle contre un ennemi aussi formidable que le roi d'Espagne; ils ne s'étaient proposé que d'exciter les simples montagnards des Alpujarras, leurs compatriotes, à prendre une attitude hostile qui eût pour effet d'intimider les Espagnols et de les engager, sinon à retirer l'odieuse

ordonnance, du moins à en adoucir la rigueur [1]. S'il en est ainsi, ce calcul, comme l'événement le prouva, aboutit à une profonde déception.

Les Mores ayant proclamé leur indépendance, il leur fallait nommer un souverain en remplacement de celui dont ils avaient secoué l'autorité. Les chefs de l'Albaïcyn appelèrent à ce dangereux honneur un personnage connu des Espagnols sous le nom castillan de don Fernando de Valor. Ce jeune homme descendait en ligne directe de l'ancienne famille des Omeyas [2], qui, durant près de quatre siècles, avait occupé avec gloire le trône de Cordoue; il n'avait que vingt-un ans à l'époque de son élection, et, d'après un contemporain qui l'a vu, il était doué d'une belle physionomie et de manières séduisantes. Il avait le teint olivâtre, de couleur foncée, la barbe peu fournie, de grands yeux noirs, avec des sourcils bien arqués et rapprochés presque au point de se rejoindre. Son attitude était vraiment celle d'un roi et ses sentiments élevés étaient dignes de son origine princière [3]. Malgré ce portrait flatteur tracé par la main d'un

[1] « Creyendo que lo uno y lo otro seria parte para que por bien de paz se diese nueva orden en lo de la prematica, sin aventurar ellos sus personas y haciendas. » — Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, tom. I, p. 239.

[2] Beni Umeyyah, en arabe, d'après une autorité irrécusable, celle de notre savant ami, Don Pascual de Gayangos. — Voy. ses *Dynasties mahométanes en Espagne, passim.*

[3] « Era mancebo de veinte y dos anos, de poca barba, color moreno, verdinegro, cejijunto, ojos negros y grandes, gentil hombre de cuerpo : mostraba en su talle y garbo ser de sangre real, como en verdad lo era, teniendo los pensamientos correspondientes. » — Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 13.

Peu de savants approuveront l'acerbe critique faite par le savant Nic. Antonio des charmants récits de Hita, qu'il proclame « des contes milésiens, bons seulement à amuser les oisifs et les curieux. » (*Bibliotheca*

Castillan, ce qui recommandait le mieux don Fernando, à en juger par sa vie ultérieure, était semble-t-il, la lignée de rois dont il était issu. Il s'était livré à de si folles prodigalités que, malgré sa jeunesse, il avait dissipé son patrimoine et se trouvait en ce moment même sur le point d'être arrêté pour dettes. Il était doué du tempérament fougueux de sa race et l'avait prouvé en tuant de sa propre main un homme qui avait déposé contre son père dans un procès criminel. On doit reconnaître qu'au milieu de sa vie molle et fastueuse, il montra une certaine énergie de caractère et un courage incontestable. Il était attaché aux traditions de son pays, et sa nature violente se cachait sous des apparences de douceur et de bienveillance qui lui avaient valu la popularité [1].

Peu de temps après son élection, presque au moment de l'irruption d'Aben-Farax, le prince more réussit à s'échapper de Grenade et, fuyant dans les montagnes, se réfugia auprès de ses parents, la puissante famille des Valoris, dans le village de Beznar. Ses compatriotes accoururent en foule autour de lui et confirmèrent par leurs acclamations le choix des Mores de la capitale. Le jeune chef dut principalement ce résultat aux efforts de son oncle, Aben-Jahuar, communément appelé El Zaguer; ce personnage, qui jouissait d'une grande autorité dans sa tribu, oublia ses propres titres à la

Nova, tom. I, p. 536). Hita était, sans doute, le prince des romanciers; mais la fiction n'est pas la fausseté, et, quand le conteur, qui servit dans les guerres des Alpujarras, nous parle de choses qu'il affirme avoir vues de ses propres yeux, il nous est bien permis assurément de le citer comme une autorité historique.

[1] « Usava de blandura general; queria ser tenido por Cabeza, i no por Rei : la crueldad, la codicia cubierta engano á muchos en los principios. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 129.

couronne pour employer toute son influence en faveur de son neveu.

La cérémonie du couronnement offrit un spectacle d'une nature guerrière, en parfaite harmonie avec la rude existence de l'aventurier. Quatre étendards, ornés du croissant, furent déposés à terre, les pointes des hampes indiquant les quatre côtés de l'enceinte. Le prince more, revêtu d'une robe de pourpre et les épaules couvertes d'une écharpe ou châle de cramoisi, insignes de la royauté, s'agenouilla sur les étendards, les yeux tournés vers la Mecque, et, après une courte prière, jura solennellement de vivre et de mourir pour la défense de sa couronne, de sa foi et de ses sujets. Un des principaux personnages présents, se prosternant à terre, baisa l'empreinte des pas du nouveau monarque, en signe de la soumission promise par le peuple. Don Fernando fut ensuite porté sur les épaules de quatre des assistants, au milieu des bannières joyeusement agitées et aux acclamations de la multitude criant : « Allah glorifie Muley-Mohammed-Aben-Humeya, souverain de l'Andalousie et de Grenade[1] ! » Tel était le simple cérémonial anciennement en usage pour le couronnement des rois, chez les

[1] Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 40.

Les cérémonies du couronnement sont naturellement décrites dans un style pompeux par Rufo. Il suffira de citer une stance :

« Entonces con aplauso le pusieron
Al nuevo Rey de purpura un vestido,
Y a manera de beca le cineron
Al cuello y ombros un cendal brunido,
Quatro vanderas a sus pies tendieron,
Una házia el Levante esclarecido,
Otra a do el sol se cubre en negro velo,
Y otras dos a los polos dos del cielo. »

La Austriada, fol. 24.

Arabes d'Espagne, lorsque leur empire, au lieu d'être resserré dans un étroit cercle de montagnes, comprenait les plus belles régions de la péninsule [1].

Aben-Humeya commença par s'occuper des nominations aux principaux emplois militaires; il nomma son oncle, El Zaguer, capitaine-général de son armée. Il éloigna Aben-Farax, qui avait lui-même aspiré au trône, en le chargeant d'aller recueillir les sommes d'argent provenant du pillage des églises catholiques dans les Alpujarras. Il choisit des officiers pour veiller sur les différents *tahas* ou districts, dans lesquels le pays était divisé. Ayant terminé ces arrangements, le nouveau monarque, le *reyezuelo* ou « petit roi » des Alpujarras, comme les Espagnols l'appelaient ironiquement, transféra sa résidence au centre de ses États, où il fit renouveler la cérémonie de son couronnement. Il visita rapidement les places les plus importantes que renfermait la *sierra,* invitant partout les habitants à retourner à leur ancienne foi et à secouer l'odieux joug des Espagnols. Il s'établit ensuite dans la région la plus sauvage des montagnes, où il s'efforça de réunir un corps d'armée et dressa son plan de campagne. Celui-ci était naturellement tel que le suggérait la nature du terrain, lequel, inégal et accidenté, entrecoupé d'un grand nombre de ravins profonds et de routes dangereuses, offrait toutes les facilités de harceler l'ennemi et de l'enfermer dans d'inextricables défilés, où une poignée de montagnards, connaissant le pays, pouvait avantageusement lutter contre des envahisseurs, bien supérieurs par le nombre et par la discipline.

[1] « Tal era la antigua ceremonia con que eligian los reyes de la Andalucia, i despues los de Granada. » — Mendoza, *Guerra de Granada,* p. 40.

Pendant qu'Aben-Humeya faisait ses préparatifs de guerre, le drame sanglant dont les Alpujarras furent le théâtre avait déjà commencé. Des Espagnols s'étaient établis, en plus ou moins grand nombre, au milieu des Mores, dans toutes les villes, dans tous les hameaux qui tapissaient les sombres flancs des *sierras* ou se cachaient plus bas dans les vertes vallées; ils vivaient côte à côte avec les musulmans, s'adonnant probablement moins à la tisseranderie, qui avait longtemps fait la réputation des habitants de cette contrée, qu'à cette culture patiente qu'ils avaient bientôt apprise de leurs voisins, et qui, grâce à leurs soins, avait semé partout la verdure et fait fleurir le désert comme la rose [1]. Habitant au milieu d'une population qui professait la même religion, et à l'occasion, entretenant au moins avec elle ces amicales relations de la vie sociale, qui parfois conduisent à un rapprochement plus intime des familles, les Espagnols des Alpujarras étaient endormis dans une aveugle sécurité, se doutant peu que sous leurs pieds une mine était près d'éclater.

Mais à peine le signal de l'insurrection avait-il été donné que la scène changea soudain comme par enchantement; le musulman jeta partout le masque et, se tournant vers les chrétiens, il se montra sous son véritable aspect, leur ennemi déclaré, implacable.

Un mouvement simultané de ce genre, se produisant dans une si vaste étendue de pays, révèle un plan d'opérations

[1] « Que en la agricultura tienen
Tal estudio, tal destreza,
Que á preneces de su hazada
Hacen fecundas las piedras. »

Calderon, *Amar despues de la Muerte*, *Jornada II.*

bien concerté d'avance, et nous pouvons nous étonner, avec les écrivains castillans, qu'un secret de cette nature, connu d'un si grand nombre d'individus, ait été gardé si longtemps et si fidèlement, au milieu même de ceux qui avaient le plus grand intérêt à le découvrir [1], et dont quelques-uns, on peut l'ajouter, étaient des espions du saint-office, doués, semble-t-il, de pouvoirs presque surnaturels pour dépister les traces de l'hérésie [2]. Sans doute, il devait y avoir chez le More un profond sentiment de haine contre les Espagnols, pour qu'il pût étouffer si longtemps en lui cette tendance à l'indiscrétion qui délie la langue, et ces sympathies qui souvent, dans de pareils moments, arrachent au cœur la parole qui doit soustraire un ami à un mássacre général. Mais il n'y eut pas un exemple de légèreté ni de pitié dans ce peuple extraordinaire, et quand vint l'heure et que les chrétiens comprirent aux regards, aux gestes furieux de leurs voisins, le danger dont ils étaient menacés, ils furent aussi surpris que peut l'être le voyageur qui, errant sans défiance dans de belles campagnes, voit tout d'un coup bondir sur lui un bandit, caché au bord de la route.

La première pensée des Espagnols paraît avoir été généralement de se réfugier dans les églises; chaque village, si

[1] « Tres anos tuvo en silencio
Esta traicion encubierta
Tanto numero de gentes,
Cosa, que admira y cleva. »

Calderon, *Amar despues de la Muerte, Jornada II*, ubi sup.

[2] « Una cosa mui de notar califica los principios desta rebelion, que gente de mediana condicion mostrada á guardar poco secreto i hablar juntos, callasen tanto tiempo, i tantos hombres, en tierra donde hai Alcaldes de corte i Inquisidores, cuya profesion es descubrir delitos. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 36.

petit qu'il fût, avait au moins un temple où les habitants des deux races s'assemblaient pour assister en commun aux exercices du culte catholique. Les fugitifs croyaient trouver une protection dans le caractère sacré de ces lieux et dans la présence de leurs pasteurs vénérés, dont l'autorité spirituelle s'étendait sur toute la population; mais le sauvage animal des forêts, rendu à la liberté, ne répondait plus à l'appel de son ancien gardien, à moins que ce ne fût pour se jeter sur lui et le déchirer.

Serrés les uns contre les autres, comme un troupeau de daims tremblant devant les chiens qui les poursuivent, les chrétiens terrifiés reconnurent bientôt qu'ils n'étaient pas en sûreté dans les églises et s'enfuirent dans la tour voisine, position plus forte et où ils pouvaient mieux se défendre contre l'ennemi. La foule de leurs persécuteurs pénétrait alors dans le temple, le dépouillant en un clin d'œil de ses ornements, foulant aux pieds les crucifix et les autres symboles religieux, traînant dans la poussière les images sacrées, profanant les autels par le sacrifice d'un porc et par toute espèce d'actes qui pouvaient manifester le mépris et la haine qu'ils vouaient au culte catholique [1].

Les Mores attaquèrent ensuite les tours, dont les Espagnols avaient barricadé l'entrée aussi fortement qu'il leur avait été possible; mais, privés de tous moyens de défense, à l'exception des armes qui leur étaient tombées sous la main dans leur fuite précipitée, ceux-ci ne pouvaient guère avoir l'espoir de soutenir un siége. Malheureusement pour

[1] Bleda, Cronica de Espana, p. 680. — « Robaron la iglesia, hicieron pedazos los retablos y imagines, destruyeron todas las cosas sagradas, y no dexaron maldad ni sacrilegio que no cometieron. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 275.

eux, ces tours étaient en partie construites en bois; les assaillants y eurent bientôt mis le feu, et les malheureux avaient à choisir de se rendre ou de périr dans les flammes. Dans certaines localités, ils prirent ce dernier parti et hommes, femmes, enfants, tous furent consumés sur le même bûcher funèbre; plus souvent ils eurent horreur de cette mort affreuse et se rendirent sans conditions aux Mores, dont la cruauté leur fit bientôt regretter de ne s'être pas ensevelis sous les ruines fumantes de leurs forteresses.

Les hommes étaient immédiatement séparés des femmes et poussés avec des coups et des imprécations, comme un troupeau, vers un bâtiment où on les enfermait. Pour prolonger leurs souffrances, on ne traînait chaque jour que trois ou quatre de ces victimes hors de leur ignoble prison. Dépouillés de leurs vêtements et les bras attachés derrière le corps, ces infortunés étaient jetés au milieu d'une foule furieuse, composée tant de femmes que d'hommes qui, armés d'épées, de haches et de bâtons, les avaient bientôt terrassés et achevé l'œuvre sanglante.

La capricieuse cruauté des bourreaux variait souvent les modes de supplice. A Guecija, où l'olivier croissait en abondance, il y avait un couvent de moines augustins, qui furent tous plongés dans des chaudières d'huile bouillante [1]. Quelquefois la mort de la victime fut accompagnée de circonstances d'une cruauté diabolique, que n'éclipsent pas les atrocités commises par les sauvages de l'Amérique du Nord. Dans un village appelé Pitres de Ferreyra, le curé fut hissé,

[1] « Quemaron por voto un convento de Frailes Augustinos, que se recogieron a la Torre echandoles por un horado de lo alto azeite hirviendo : sirviendose de la abundancia que Dios les dio en aquella tierra, para ahogar sus Frailes. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 60.

au moyen d'une poulie, jusqu'à une poutre qui sortait de la tour et on le laissa ensuite tomber d'une grande hauteur à terre ; cet acte fut plusieurs fois répété sous les yeux de sa vieille mère, qui, éperdue de douleur, en embrassant son fils mourant, le priait « d'avoir confiance en Dieu et dans la sainte Vierge, qui, au milieu de ses tourments, l'introduiraient dans la vie éternelle. » Les restes mutilés du malheureux prêtre, et ses membres rompus et désarticulés, furent alors abandonnés aux femmes des persécuteurs, qui, avec leurs ciseaux, leurs poinçons et leurs autres instruments de travail, les eurent bientôt mis en pièces [1].

Dans tout le cours de ces persécutions, les femmes semblent avoir été aussi altérées de vengeance que les hommes ; les enfants même furent engagés à jouer un rôle dans le drame sanglant, et plus d'un malheureux prisonnier servit de cible aux flèches des jeunes Mores.

La rage des barbares était surtout dirigée contre les prêtres, qui si souvent avaient jeté l'anathème sur la religion qu'aimaient les musulmans, et qui, étant leurs directeurs spirituels, les avaient si souvent punis pour leurs offenses envers un culte abhorré. Le curé de Coadba fut exposé au feu d'un brasier ardent jusqu'à ce que ses pieds, préalablement enduits de poix et d'huile, fussent réduits en cendres. On força ses deux sœurs d'assister au spectacle des souffrances de leur frère, qu'augmentait encore la vue des brutalités dont celles-ci étaient l'objet de la part de ses bourreaux [2].

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 271. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. IX, p. 582.

[2] « Y para darle mayor tormento traxeron alli dos hermanas doncellas que tenia, para que le viesen morir, y en su presencia las vituperaron y maltrataron. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 316.

Le feu était généralement employé comme instrument de torture, peut-être en guise de représailles pour les douleurs infligées aux infidèles par les bûchers de l'Inquisition. Quelquefois l'imagination des persécuteurs inventait des genres de supplice qui étaient une horrible parodie des cérémonies de l'Église romaine. Dans la ville de Filix, on traîna le curé au pied de l'autel et on le força d'y rester à sa place habituelle, entre ses deux sacristains. On sonna les cloches pour appeler la population à la messe; chacun des sacristains était pourvu d'une liste des membres de la congrégation, qu'il appelait successivement avant le service, pour s'assurer qu'ils étaient tous présents. Chaque musulman, en répondant à l'appel de son nom, passait devant le prêtre, auquel il assénait un coup de poing, tandis que les femmes lui arrachaient la barbe et les cheveux, ajoutant à ces violences d'amers sarcasmes où éclatait leur mortelle haine. Après que tous eurent ainsi obéi à des ressentiments personnels contre leur ancien pasteur, le bourreau s'avança, armé d'un rasoir avec lequel il fendit la face du curé en forme de croix; puis, commençant par les doigts de la malheureuse victime, il s'occupa froidement de la dépecer, l'une articulation après l'autre [1].

Mais ne révoltons pas davantage la sensibilité de nos lecteurs, au hideux spectacle de ces atrocités; nous en avons dit assez déjà, non seulement pour prouver le caractère

[1] « Llego un herege á él con una navaja, y le persino con ella, hendiendole el rostro de alto abaxo, y por través; y luego le despedazo coyuntura por coyuntura, y miembro á miembro. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 348.

Entre autres genres de torture inventés par les Mores, dit Mendoza, on remarquera celui-ci : ils remplirent de poudre le curé de Manena et le firent ensuite sauter en l'air. — *Guerra de Granada*, p. 60.

vindicatif du More, mais pour faire ressortir de notre récit cette conclusion que de longues années d'une cruelle oppression amenèrent cette effroyable explosion de sa haine [1]. Si nous en croyons les écrivains castillans, il n'y eut pas moins de trois mille chrétiens massacrés, dans l'espace d'une semaine [2]. Si l'on se rappelle que des hommes qui avaient si longtemps vécu voisins devaient avoir noué, à un certain degré, des relations entre eux, on peut croire qu'en quelques occasions des sympathies furent témoignées aux victimes, ou qu'un bras protecteur se leva pour soustraire un ami à la sentence générale; mais le seul trait qui se rapproche le plus d'un acte d'humanité est celui d'un musulman qui plongea son épée dans le corps d'un Espagnol, pour lui épargner les lentes tortures qui lui étaient réservées [3].

De tous les infortunés qui tombèrent dans les mains des

[1] De tous les historiens espagnols aucun ne se plaît autant à décrire ces horreurs que Ferreras, qui a consacré près de cinquante pages in-octavo à rappeler les cruautés diaboliques commises par les Mores, dans cette persécution : complément important du martyrologe chrétien. On peut toutefois douter si les Espagnols étaient parfaitement en droit de revendiquer la couronne des martyrs pour tous ceux qui périrent dans ces massacres. Ceux-là, sans doute, en étaient dignes, qui auraient pu sauver leur vie en abjurant leur foi, mais il n'est pas prouvé que cette faveur ait été accordée à tous, et l'on peut bien croire que les musulmans n'étaient pas poussés par des passions religieuses, mais par des sentiments naturels chez un peuple vaincu, enflammé de haine contre les vainqueurs et brûlant de se venger des maux sans nombre que ceux-ci leur avaient fait subir.

[2] « Murieron en pocos mas de quatro dias, con muertes exquesitas y no imaginados tormentos, mas de tres mil martires. » — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 70.

[3] « Se adelanto un Moro, que solia ser grande amigo suyo, y haciendose encontradizo con él en el umbral de la puerta, le atraveso una espada por el cuerpo, diciendole : Toma, amigo, que mas vale que te mate yo que otro. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 277.

révoltés, il y en eut peu qui n'y laissèrent pas la vie. On ne fit même pas toujours grâce aux femmes; celles surtout qui, mariées à des chrétiens, avaient embrassé la religion de leurs époux et refusaient de l'abjurer, furent l'objet des vengeances de leur propre sexe. Chose triste à dire, l'innocence, la faiblesse de l'enfance ne désarmèrent même pas la rage des persécuteurs; l'histoire a conservé les noms de plusieurs enfants, de dix à douze et treize ans, qui furent cruellement suppliciés parce qu'ils ne voulaient pas renoncer à la croyance dans laquelle ils avaient été élevés, pour adopter celle de leurs bourreaux; s'ils étaient trop jeunes pour justifier leur foi, ils avaient du moins appris que l'apostasie était un péché et quand on les mena, comme des agneaux, à la boucherie, leurs mères, dit-on, étouffant la voix de l'amour maternel pour obéir à une loi supérieure, les exhortèrent à supporter courageusement cette épreuve et à ne pas acheter quelques années de vie au prix de leur salut [1]. Ce n'est pas, sans une certaine satisfaction, que des historiens catholiques constateront que dans le grand nombre des victimes de ces épouvantables massacres, il n'y en eut aucune, quels que fussent son âge et son sexe, à qui le désir de vivre put arracher le sacrifice de ses convictions religieuses [2]; au contraire, ces malheureux consacrèrent le peu de temps qu'on leur accordait, à s'encourager mutuellement et à proclamer si chaleureusement leurs opinions que l'on serait presque tenté de croire qu'ils aspiraient à la couronne du

[1] Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. IX, p. 617.

[2] « Fue gran testimonio de nuestra fé i de compararse con la del tiempo de los Apostoles; que en tanto numero de gente como murio a manos de infieles ninguno huvo que quisiese renegar. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 61.

martyre. Cependant, le fait est reconnu, plus d'un de ces infortunés avait jusque là, dans sa conduite, montré qu'il appréciait peu la valeur de cette religion, pour laquelle il était maintenant prêt à verser son sang [1].

On a fait peser, en grande partie, la responsabilité de cette proscription en masse sur Aben-Farax, le fameux teinturier de Grenade, dont le sanguinaire appétit paraît avoir été aussi insatiable que celui des bêtes fauves des Alpujarras. La mission qu'Aben-Humeya lui avait donnée l'obligeait de parcourir toute la contrée; partout où il arrivait, impatienté des lenteurs avec lesquelles ses compatriotes accomplissaient l'œuvre de destruction, il faisait vider les prisons et massacrer sous ses yeux les misérables captifs; à Ugijar, il dirigea l'exécution de deux cent quarante chrétiens, laïques et ecclésiastiques [2]. La route qu'il suivit était littéralement jonchée de cadavres.

Malgré son caractère violent, Aben-Humeya avait certains sentiments d'humanité qui lui faisaient condamner les innombrables meurtres commis par son lieutenant; son indignation fut portée au comble quand, accouru à Ugijar pour sauver la vie à quelques prisonniers, ses amis, il apprit qu'il était venu trop tard et que cet homme sanguinaire l'avait précédé. Il le fit bientôt appeler devant lui, non dans le but impolitique de lui reprocher ses actes de cruauté, mais pour

[1] « Todos estuvieron tan constantes en la fé, que si bien fueron combidados con grandes riquezas y bienes á que la dejasen, con ninguno se pudo acabar; aunque entre los martyrizados huvo muchas mugeres, ninos, y hombres que havian vivido descompuestamente. » — Salazar de Mendoza, *Monarquia de Espana*, tom. II, p. 139.

[2] « Murieron este dia en Uxixar docientos y quarenta Christianos clerigos y legos, y entre ellos seis canonigos de aquella iglesia, que es colegial. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 297.

lui faire rendre compte des trésors qu'il avait pillés dans les églises; mécontent de ses explications, ou feignant de l'être, il le déposa aussitôt de son commandement. Le féroce Aben-Farax se soumit sans murmure et, descendant de la scène pour n'y plus remonter, il se perdit dans la foule. C'était un de ces misérables que la tempête jette à la surface de l'océan révolutionnaire et qui, après y avoir flotté quelque temps, disparaissent recouverts pour toujours de la vague qui les dérobe aux yeux de l'histoire.

CHAPITRE III.

ENTRÉE EN CAMPAGNE DES ESPAGNOLS.

(1568-1569.)

Panique de Grenade. — Rassemblement de troupes. — Entrée en campagne de Mondejar. — Héroïsme des Espagnols au pas de Tablate. — Retraite des Mores. — Combat d'Alfajarali. — Marche périlleuse. — Massacre de Jubiles. — Délivrance des chrétiens.

Les détails, chaque jour plus complets, des atrocités commises dans les Alpujarras, avaient plongé la population chrétienne de Grenade dans la douleur et la consternation. Des attroupements se formaient sur les places publiques; les femmes couraient de maison en maison, se racontant ces horreurs que la parole ne pouvait guère exagérer. La foule tremblante se pressait dans les églises où l'archevêque et le clergé passaient toute la journée en prières, pour détourner de la ville la colère divine. Les ateliers étaient déserts; les boutiques et les échoppes, fermées[1]. Au souvenir de la récente

[1] « Estavan las casas yermas i tiendas cerradas, suspenso el trato, mudadas las horas de oficios divinos i humanos; atentos los Religiosos i ocupados en oraciones i plegarias, como se suele en tiempo i punto de grandes peligros. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 54.

Mendoza dépeint la panique de Grenade avec le pinceau de Tacite.

irruption d'Aben-Farax, on prévoyait en frissonnant une nouvelle tentative des rebelles; on répandait le bruit que les montagnards se préparaient à descendre dans la cité et que bientôt, avec l'aide de leurs coreligionnaires, ils inonderaient les rues de Grenade du sang des catholiques. Sous l'influence de ces terreurs, quelques-uns se réfugièrent dans la forteresse de l'Alhambra; d'autres s'enfuirent dans l'intérieur du pays. Un grand nombre d'habitants veillaient toute la nuit, et ceux qui rentraient dans leurs demeures pour y prendre du repos s'éveillaient en sursaut au moindre bruit, croyant entendre le cri de guerre du musulman, poussé à leurs portes par les barbares.

L'alarme n'était pas moins vive parmi les Mores de Grenade et, sans doute, ceux-ci, inférieurs en forces à leurs adversaires, avaient plus sujet de s'épouvanter. Ils étaient instruits des craintes qu'ils inspiraient aux chrétiens et savaient que l'homme qui peut se délivrer de ses frayeurs est d'ordinaire peu scrupuleux au sujet des moyens qui doivent le débarrasser de ses ennemis. Ils ne se hasardaient qu'en tremblant à sortir le jour de leurs maisons, dont, la nuit, ils barricadaient l'entrée comme en temps de siége [1]. Ils n'ignoraient pas qu'un seul acte d'imprudence de leur part ou même le moindre accident attirerait sur eux la population espagnole et amènerait un massacre général. Ils étaient dans la position du voyageur, qui, en levant les yeux, aperçoit une avalanche oscillant sur sa base glissante et qui peut, au moindre effort de l'orage, à la première maladresse qu'il commettra lui-même, s'écrouler sur sa tête. Ainsi les descendants des deux races qui peuplaient la ville,

[1] Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. II, p. 322.

se regardaient d'un œil soupçonneux et brillant de haine, comme deux armées en présence, prêtes, à tout moment, à en venir aux prises dans un combat à mort.

Dans cette situation, les Mores, cherchant à endormir les craintes des catholiques, se confondaient en protestations de fidélité et juraient qu'il n'existait ni concert ni sympathie entre eux et leurs coreligionnaires des Alpujarras. Le gouvernement, pour donner aux Espagnols plus de confiance en eux-mêmes, leur distribua des armes, afin de les mettre à même de pourvoir, jusqu'à un certain point, à leur propre sûreté. Les habitants s'enrôlèrent et formèrent des compagnies; le citoyen se transforma bientôt en soldat; chacun, quels que fussent son métier ou sa profession, artisan, marchand, homme de loi, accomplit à son tour le service militaire. Les avocats mêmes se présentaient armés devant les cours de justice [1].

Mais ce qui contribua surtout à ranimer la confiance publique, fut le soin pris par le gouvernement de renforcer la garnison de l'Alhambra au moyen de cinq cents hommes de troupes régulières. Le marquis de Mondejar, voyant la population tranquillisée par ces différentes mesures, ne se montra plus occupé que des préparatifs d'une expédition qu'il projetait dans les Alpujarras; il brûlait du désir d'étouffer l'insurrection dans son berceau et de délivrer les malheureux captifs, objets des plus sinistres appréhensions pour les amis et les parents qu'ils possédaient à Grenade. Il

[1] « En un punto se mudaron todos los oficios y tratos en soldadesca, tanto que los relatores, secretarios, letrados, procuradores de la Audiencia entraban con espadas en los estrados, y no dexaban de parescer muy bien en aquella coyuntura. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 358.

adressa donc aux grands seigneurs et aux villes de l'Andalousie l'invitation de lui envoyer sur-le-champ leurs contingents de guerre. La loi féodale, encore en vigueur dans cette partie de la péninsule, obligeait les différentes cités à veiller à la défense de leur territoire, en levant, quand elles y étaient convoquées, un certain nombre de soldats, dont l'entretien était à leur charge pendant trois mois; les six mois suivants, le gouvernement intervenait avec elles dans les frais [1]. Cette loi fut assez bien exécutée dans ces temps anciens, où rarement une saison se passait sans qu'il y eût une lutte à soutenir contre les musulmans; mais, après la chute de Grenade, une ère pacifique s'était ouverte et depuis longtemps le citoyen, rarement appelé sous les armes, avait perdu tous les attributs essentiels du guerrier. Le temps ordinaire de service était trop court pour lui donner l'expérience et la discipline nécessaires; loin d'entrer en campagne avec les sentiments patriotiques ou chevaleresques qui ennoblissent la profession militaire, il s'inspirait du vil esprit du trafiquant, lequel n'a pour mobile que sa cupidité, et qui, dès qu'il s'est enrichi par la maraude ou par le pillage d'une malheureuse cité, s'empresse de retourner chez lui, faisant place à des remplaçants aussi inexpérimentés et aussi insubordonnés que lui-même [2].

Mais, si cette milice civique était peu habituée aux

[1] « Servian tres meses pagados por sus pueblos enteramente, i seis meses adelante pagavan los pueblos la mitad, i otra mitad el Rei. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 53.

[2] Mendoza a esquissé, en quelques vigoureux coups de pinceau, ou plutôt sculpté fièrement en relief la physionomie du rude et rapace soldat andalous. — « Mal pagada i por esto no bien disciplinada; mantenida del robo, i a trueco de alcanzar o conservar este mucha libertad, poca verguenza, i menos honra. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 103.

manœuvres, elle était bien armée, bien équipée, et, quand ces troupes à l'aspect varié défilèrent dans la *vega*, on remarqua leur bonne contenance, ces brillants uniformes, ces armes polies, qui étincelaient aux rayons du soleil, et les antiques bannières des cités andalouses fièrement déployées dans les airs, comme au temps où elles conduisaient les chrétiens sur les champs de bataille où ils rencontraient les infidèles [1].

Dans ce spectacle guerrier, brillait au premier rang la chevalerie espagnole, seigneurs et cavaliers, accompagnés de leur suite et de leurs hommes d'armes; on les avait vus, en cette occasion, accourir avec plus d'empressement que n'en témoignaient leurs pères aux jours où ils entendaient crier que l'ennemi avait paru à leurs frontières [2]. Ces guerriers étaient bien inférieurs en nombre à la milice des villes; mais ils rachetaient amplement cette infériorité numérique par leur parfaite discipline, leur complet équipement et par un esprit chevaleresque qui leur faisait mépriser toutes les inspirations de la cupidité pour ne rechercher que la gloire. Tels étaient les sentiments de Louis Paer de Castillego, ancien *regidor* de Cordoue; on lui offrait un commandement avec le traitement attaché à ces fonctions; il répondit fièrement : « Je ne veux ni rang ni paie. Mes fils, mes parents, ma famille entière et moi, nous serons toujours

[1] « Toda gente lucida y bien arreada á punto de guerra, que cierto representaban la pompa y nobleza de sus ciudades. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 396.

[2] « Muchos capitanos fuertes,
muchos lucidos soldados,
ricos banderas tendidas,
y su estandarte dorado. »

Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 61.

prêts à servir notre Dieu et notre roi; c'est notre titre au patrimoine et aux lettres de noblesse que nous possédons [1]. »

Avec l'aide de ces fidèles et intrépides cavaliers, Mondejar ne pouvait douter du succès de ses armes. Elles avaient cependant déjà reçu un affront; il avait appris que son avant-garde, chargée d'occuper un passage fortifié qui conduisait dans les montagnes, avait été chassée de sa position et avait subi une espèce de défaite. Cet échec eût été plus grave encore sans le courage de huit prêtres, dont quatre franciscains et quatre jésuites, qui, au moment où les troupes pliaient, s'étaient jetés au plus fort de l'action et, faisant honte par leur exemple aux soldats, les avaient engagés à faire une résistance plus déterminée. La lutte engagée en ce moment révélait le caractère d'une guerre religieuse, et plus d'un vaillant homme d'église, le sabre d'une main et le crucifix de l'autre, y prit part comme à une croisade.

Hâtant ses préparatifs, le capitaine-général, sans attendre de nouveaux renforts, sortit de Grenade, le 2 janvier 1569, à la tête d'une petite armée, composée en tout de deux mille fantassins et de quatre cents cavaliers. Il fut bientôt rejoint par les troupes levées dans les villes voisines de Jaen, de Loja, d'Alhama, d'Antequera et d'autres places; en peu de jours, ses forces furent ainsi doublées. Il avait laissé à Grenade, pour veiller en son absence sur cette cité, son fils, le comte de Tendilla. Celui-ci n'avait pas la prudence de son père; homme d'une nature plus rude et plus irritable, il

[1] Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. II, p. 326.

Séville seule fournit deux mille hommes de troupes, commandés par l'un des plus illustres cavaliers de la ville. Ces soldats n'arrivèrent cependant que plus tard sur le théâtre de la guerre. Voy. Zuniga, *Annales de Sevilla*, Madrid, 1677, fol. p. 533.

éprouvait peu de sympathie pour les Mores. Il ordonna aux paysans de la *vega* de fournir chaque jour à l'armée vingt mille livres de pain [1]; il logea chez les habitants de l'Albaïcyn les nouveaux soldats envoyés en garnison dans la capitale et ceux qui se réunissaient dans celle-ci, comme en un lieu de rendez-vous, sur leur route vers la *sierra*. Ces soldats se livrèrent chez leurs hôtes aux excès ordinaires de la soldatesque indisciplinée. Les Arabes d'Espagne avaient conservé en grande partie cette ardente jalousie qui porte les Orientaux à soustraire leurs femmes et leurs filles aux yeux de l'étranger. C'est en vain qu'ils se plaignirent au gouverneur dans les termes les plus respectueux et les plus suppliants; le hautain Espagnol ne répondit à leurs prières que par un refus brutal, qui leur fit regretter, mais trop tard, de n'avoir pas saisi, quand Aben-Farax la leur offrait, l'occasion de recouvrer leur indépendance [2].

En quittant Grenade, le capitaine-général avait pris la route la plus directe, qui longe à l'ouest la Sierra Nevada; cette chaîne de montagnes, dont les cimes glacées scintillent aux rayons du soleil comme des murs d'argent, couvre cette capitale au sud et la garantit, pendant l'été, des vents brûlants d'Afrique. De là Mondejar descendit, par une marche rapide, dans la belle vallée de Lecrin, jetée, comme un riant tapis de verdure, émaillé de fleurs sauvages, sur le flanc des Alpujarras. On était alors au cœur de l'hiver,

[1] « Repartio los lugares de la vega en siete partidos, y mandoles, que cada uno tuviese cuidado de llevar diez mil panes amasados de á dos libras al campo el dia que le tocase de la semana. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 404.

[2] « Paso este negocio tan adelante, que muchos Moriscos afrentados y gastados se arrepintieron por no haber tomado las armas quando Abenfarax los llamaba. » — *Ibid.*, p. 407.

et ce site vivement coloré avait, même dans cette région favorisée, rafraîchie par de nombreuses sources et par des torrents, pris des teintes sombres, en harmonie avec le drame lugubre dont ces lieux allaient être le théâtre.

S'arrêtant une nuit à Padul pour laisser reposer ses troupes, le capitaine-général s'avança vers Durcal, où il arriva tout juste à temps pour préserver son avant-garde d'une nouvelle défaite, plus humiliante que la première. L'ennemi, qui la harcelait de tous côtés, était maître des principales avenues de la ville; en voyant approcher le gros de l'armée espagnole, il se hâta de battre en retraite et prit une forte position au pas de Tablate. La place était défendue par une *barranca* ou un ravin, qui n'était pas d'une largeur considérable, mais dont les bords escarpés et profonds donnaient le vertige au voyageur qui mesurait de l'œil le vide effrayant où ils se perdaient. Ce précipice, long d'au moins huit lieues, servait, comme un gigantesque fossé creusé par la main de la nature, à protéger la belle vallée contre les incursions des féroces tribus des montagnes.

Au dessus de cet abîme, était jeté un frêle pont de bois, l'unique chemin qui reliât cette partie du pays aux Alpujarras; mais ce pont avait été presque entièrement détruit par les Mores, qui en avaient enlevé le plancher et la plupart des appuis, de sorte qu'il était devenu dangereux d'y passer pour un homme seul et, à plus forte raison, pour une armée [1]. Le désir de rétablir aussi tôt que possible leurs communications avec leurs compatriotes de la vallée,

[1] « Apenas podia ir por ella un hombre suelto; y aun este poco paso, le tenian descavado y solapado por los cimientos, de manera que si cargase mas de una persona, fuese abaxo. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, p. 409.

avait probablement empêché les rebelles de compléter leur œuvre de destruction.

Cependant les musulmans occupaient une position qui commandait l'extrémité du pont, et ils y attendaient tranquillement l'arrivée des Espagnols. Leur armée, dont la force varia souvent, d'une manière sensible, dans le cours de la campagne, était un mélange confus de soldats mal disciplinés et surtout mal armés; les uns étaient munis d'armes à feu, d'autres portaient des arbalètes, d'autres encore n'avaient que des frondes ou des javelines, ou même des pieux aiguisés par le bout; en un mot, ils s'étaient pourvus de toutes les armes qu'ils avaient pu dérober à la vue des agents chargés de veiller à l'exécution de la loi relative à leur désarmement. Mais ces guerriers appartenaient à une race fière et indépendante; ils étaient formés à une vie de dangers et de privations et, s'ils le cédaient aux chrétiens sous d'autres rapports, ils avaient sur ceux-ci l'évident avantage de connaître parfaitement ces montagnes, dans lesquelles ils avaient vécu depuis leur enfance.

Quand les Espagnols approchèrent du ravin, les rebelles les reçurent du côté opposé, par une grêle de balles, de pierres et de flèches, qui, se perdant çà et là, causèrent peu de dommage aux chrétiens. Mais, aussitôt que les colonnes des assaillants eurent atteint le bord de la *barranca,* ils se formèrent en ligne et ouvrirent un feu mieux dirigé contre leurs adversaires, jusqu'au moment où les canons qui suivaient l'armée furent mis en position; les Mores, cruellement maltraités par l'artillerie, jugèrent alors prudent d'abandonner le pont et de se retirer, à couvert de l'ennemi, derrière une élévation de terrain.

Il s'agissait pour les soldats de Mondejar de franchir le

ravin; l'anxiété était générale et plus d'un brave se sentit glacé d'horreur en tournant les yeux vers le pont ruiné, qui, tremblant comme une toile d'araignée au souffle du vent, dominait l'effroyable précipice. Nul n'avait la hardiesse d'affronter le péril; à la fin un moine franciscain, nommé Christoval de Molina, s'offrit pour tenter le passage; c'était de nouveau un prêtre qui conduisait des guerriers au danger. S'armant d'un bouclier, et la robe retroussée jusqu'à la ceinture, l'intrépide moine, élevant dans sa main gauche un crucifix et de la droite brandissant une épée, posa le pied sur le pont [1]. Tous suivaient des yeux le téméraire qui, invoquant le nom de Jésus, s'avançait résolûment mais avec prudence sur cet échafaudage à demi détruit, pliant sous son poids comme s'il allait s'écrouler et le précipiter dans l'abîme. Mais cette mort n'était pas réservée à Molina, qui atteignit sain et sauf le bord opposé, aux acclamations des Espagnols qui, honteux alors de leur hésitation, se présentèrent en foule pour imiter cet exemple.

Le premier soldat qui se risqua à suivre le moine fut aussi heureux que celui-ci; le deuxième, soit qu'il eût fait un faux pas ou qu'il eût eu le vertige, perdit l'équilibre et, tombant la tête en avant, alla se briser au fond du précipice. L'un après l'autre, les chrétiens tentèrent cette périlleuse entreprise, avec moins de pertes que l'on n'en devait prévoir. Pendant tout ce temps, ils ne furent pas inquiétés

[1] « Mas un bendito frayle de la orden del serafico padre San Francisco, llamado fray Christoval de Molina, con un crucifixo en la mano izquierda, y la espada desnuda en la derecha, los habitos cogidos en la cinta, y una rodela echada á las espaldas, invocando el poderoso nombre de Jesus, llego al peligroso paso, y se metio determinadamente por él. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 410.

par l'ennemi, intimidé peut-être par cette audace inattendue, et peu désireux de se mettre à portée du feu terrible qui était dirigé contre lui. Aussitôt qu'un nombre suffisant d'arquebusiers eurent traversé le pont, Mondejar, se plaçant à leur tête, les mena contre les musulmans. Il fut accueilli par une vive fusillade, qui faillit lui être fatale; sans sa bonne cuirasse, qui arrêta une balle d'arquebuse, sa campagne eût été finie dès le début. Après une escarmouche de peu de durée, les Mores, déjà démoralisés par le premier succès des assaillants, ou se conformant au plan d'opérations conçu par leur chef, abandonnèrent leur position et se retirèrent rapidement dans l'intérieur des montagnes. Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, le projet d'Aben-Humeya était d'attirer ses adversaires dans les défilés de la *sierra*, où, indépendamment de l'avantage que lui donnait la connaissance du pays, il espérait trouver, dans la nature du terrain, d'insurmontables obstacles au passage de l'artillerie et de la cavalerie des Espagnols, supérieurs sous ce rapport aux rebelles, qui n'avaient ni canons ni chevaux [1].

Le capitaine-général, reprenant sa première position, passa la nuit à réparer le pont qui, le lendemain matin,

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, t. I, p. 410 et seq.—Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 67, 68. — Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 736.

Hita a célébré le hardi passage du pont de Tablate dans une des nombreuses romances ou ballades qu'il a insérées dans le second volume de son histoire et qui présentent un fâcheux contraste avec celles que l'on trouve dans le volume précédent. Celles-ci, qui font partie des chants populaires d'une époque antérieure, se distinguent par la fraîcheur et le parfum qu'exhalent les premières fleurs sauvages, écloses sur le sol de l'Espagne. Les autres ballades, probablement l'œuvre de Hita lui-même, sont de faibles imitations de l'antique et prouvent que si la prose, riche et sonore, de l'historien castillan se rapproche de la poésie, en revanche sa poésie est plus voisine encore de la prose.

grâce à l'activité des travailleurs, était assez solide pour offrir une route sûre aux chevaux et à l'artillerie. Sur ces entrefaites, il fut informé que, dans la ville voisine d'Orgiba, cent quatre-vingts chrétiens, qui s'étaient réfugiés dans la tour de l'église, au commencement de l'insurrection, résistaient encore à leurs agresseurs et attendaient, pleins d'anxiété, que l'on vînt à leur secours. Marchant donc rapidement en avant, Mondejar traversa la vallée, enfermée entre d'abruptes collines, qui s'élèvent à mesure que l'on avance dans l'intérieur des Alpujarras. Le temps était orageux; de fortes pluies et les torrents des montagnes avaient rendu les chemins plus impraticables que jamais. Les Espagnols étaient, en outre, fort incommodés par des traînards de l'armée rebelle, maîtres des hauteurs d'où ils faisaient rouler sur eux des quartiers de roc et pleuvoir toute espèce de projectiles. Pour se délivrer de ces adversaires, Mendoza envoya des détachements de cavalerie, dont l'un sous le commandement de son fils, don Antonio de Mendoza, avec ordre de gravir les collines et d'en déloger les Mores. Des pionniers prirent les devants pour aplanir le terrain et le rendre praticable aux troupes. Ces ordres furent parfaitement exécutés. Les montagnards, peu habitués à la vue des chevaux, qui leur causaient, paraît-il, autant de frayeur qu'aux anciens Mexicains, furent si saisis de voir les légers genets d'Andalousie escalader les rudes flancs de la *sierra*, par des sentiers où le chasseur se risquait à peine, que, sans attendre l'ennemi, ils s'enfuirent rapidement, se jetant en désordre sur le gros de leur propre armée.

Celle-ci était campée à Lanjaron, à quelques milles de là; dans cet endroit, les musulmans avaient tiré parti d'une petite éminence qui commandait un étroit défilé, pour

construire un parapet en pierres et en terre, derrière lequel ils s'étaient retranchés, prêts en apparence à livrer bataille.

Le jour baissait quand les Espagnols arrivèrent près du camp des rebelles; Mondejar, connaissant la nature du terrain, résolut de remettre l'attaque au lendemain matin. La nuit vint, noire et menaçante; mais une centaine de feux allumés sur les hauteurs illuminaient l'horizon et répandaient une faible clarté sur la sombre vallée. Pendant toute la nuit, le bruit sauvage des instruments de musique familiers aux Mores et les cris de guerre poussés par les musulmans, retentirent aux oreilles des chrétiens, qui, craignant d'être attaqués à tout moment, restèrent sous les armes [1]. Mais un combat nocturne ne s'accordait pas avec la tactique ordinaire des Mores; ils ne se proposaient pas d'ailleurs, à ce qu'il semble, d'accepter en ces lieux une lutte avec les Castillans; du moins, s'ils avaient eu ce projet, ils changèrent d'avis; au point du jour, les Espagnols, à leur grande surprise, n'aperçurent plus les montagnards, qui, abandonnant leur position, s'étaient enfuis, comme des oiseaux de proie, dans les profondeurs de la *sierra*.

Mondejar, peu fâché d'éviter le retard qu'eût causé une rencontre avec les rebelles, dans des circonstances où chaque instant était si précieux, se dirigea alors, à marches forcées, vers Orgiba, où il arriva heureusement à temps pour secourir la garnison, réduite presque à la dernière extrémité, et mettre en fuite la populace qui l'assiégeait.

[1] « Estuvo alli aquella noche á vista de los enemigos, que teniendo ocupado el paso con grandes fuegos por aquellos cerros, no hacian sino tocar sus atabalejos, dulzaynas, y xabecas, haciendo algazaras para atemorizar nuestros Cristianos, que con grandisimo recato estuvieron todos con las armas en las manos. » Marmol, *Rebelion de Granada*, t. I, p. 413.

Le cœur plein de joie et les yeux baignés de larmes, les malheureux prisonniers accoururent pour embrasser les libérateurs qui les avaient préservés de la plus affreuse mort. La terreur que leur inspiraient les tortures dont ils étaient menacés avait seule pu leur donner la force de faire cette longue et héroïque résistance; cependant ils auraient succombé à la famine, sans l'adroite précaution qu'ils avaient prise d'emmener avec eux dans la tour plusieurs enfants mores, dont les parents leur faisaient passer secrètement des vivres qui, bien qu'en petite quantité, les avaient aidés à subsister. Mais, quand ces infortunés sortirent de prison, leur corps amaigri et leurs traits creusés par la faim attestaient des souffrances dont le récit eût amolli un cœur de pierre[1].

La situation d'Orgiba recommandait cette ville, comme place forte, destinée à couvrir, en cas de besoin, la retraite des Espagnols, et à protéger les convois de vivres qui devaient être régulièrement envoyés de Grenade. Y laissant une petite garnison, le capitaine-général se remit, sans perdre de temps, à la poursuite de l'ennemi.

Aben-Humeya s'était retiré dans le district montagneux de Poqueira, à l'intérieur des Alpujarras; son armée, dont la force s'était plus que doublée depuis l'ouverture de la campagne, campait à l'extrémité d'un dangereux défilé, appelé le pas d'Alfajarali. Elle était adossée à la ville de Bubion, chef-lieu du district, où un grand nombre de riches musulmans avaient relégué, comme en un lieu de sûreté, leurs femmes et leurs trésors.

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, t. I, p. 414. — Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 737. — Bleda, *Cronica de España*, p. 684. — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 69, 70. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 17.

La route que suivait Mondejar le conduisait au cœur des régions les plus sauvages des Alpujarras. Là s'offrait à ses yeux un sublime spectacle, inconnu dans les parties plus basses du pays; on ne distinguait de tous côtés que des montagnes, dont les cimes blanches, s'élançant au dessus des nuages, se perdaient dans la région des neiges éternelles. Le paysage était aussi sombre que grandiose; au lieu des forêts immenses, d'ordinaire suspendues, comme un épais tapis, aux flancs arides des hautes montagnes, on ne voyait que des masses rocheuses, noires comme si elles eussent subi l'effet d'un feu volcanique, et entassées les unes sur les autres en une espèce de confusion sauvage; on eût dit qu'une effroyable convulsion de la nature avait arraché les collines de leur base et les avait jetées pêle-mêle dans le chaos primitif. Cependant le génie des Mores avait réussi à égayer ce sombre paysage au moyen de terrasses, élevées partout où le roc avait pu être creusé, et de vignes ainsi que d'autres plantes, qui, cultivées d'espace en espace, entouraient comme d'une guirlande les pentes nues et ténébreuses de la *sierra*.

La température avait bien changé depuis que l'armée espagnole était sortie de la vallée. Le vent, fouettant les flancs glacés des montagnes, refroidissait les chevaliers sous leur armure et les soldats sous leurs légers vêtements; tous avaient les membres engourdis et sentaient des frissons courir jusque dans la moelle de leurs os. On eut beaucoup de peine à hisser les canons sur les hauteurs et à conduire les troupes par des routes et des défilés, qui, facilement traversés par le montagnard agile, se prêtaient peu aux mouvements d'une armée chargée d'un lourd attirail de guerre.

Un ordre parfait présida à la marche des chrétiens; les arquebusiers formaient l'avant-garde, tandis que la cavalerie couvrait des deux côtés l'infanterie, qui formait le centre et dont des détachements occupaient, à droite et à gauche, les hauteurs bordant la route, pour empêcher les musulmans d'inquiéter le gros de l'armée.

Le 13 janvier, Mondejar entra dans l'étroit défilé d'Alfajarali, à l'extrémité duquel les troupes hétérogènes, qui s'étaient réunies sous l'étendard d'Aben-Humeya étaient déjà rangées en ordre de bataille. L'aile droite des rebelles était adossée à la *sierra;* la gauche était couverte par un profond ravin, et la nature du terrain, qui convenait parfaitement à des embuscades, ajoutait à la force de cette position[1]. Les embuscades et les surprises entraient dans la stratégie régulière du More, qui se montrait découragé par l'insuccès de ces stratagèmes, comme le lion qui, ayant manqué sa victime au premier bond, revient, dit-on, rarement sur elle.

Recourant à cette tactique rusée, Aben-Humeya, dès qu'il vit les Espagnols embarrassés dans le défilé, donna le signal du combat, sans attendre qu'ils fussent formés en ordre de bataille, et aussitôt les musulmans, sortant de la vallée, du bois, du ravin, ou descendant des montagnes comme un torrent, tombèrent sur les chrétiens, les assaillant de tous côtés, en avant, en arrière, sur la droite, sur la gauche[2]. Surprise de cette attaque soudaine et furieuse,

[1] « A la mano derecha cubiertos con un sierro, havia emboscados quinientos arcabuceros i vallesteros, demás desto otra emboscada en lo hondo del barranco de mucho mayor numero de gente. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, tom. I, p. 71.

[2] « Ellos quando pensaron que nuestra gente iva cansada acometieron

l'arrière-garde se replia sur le centre de l'armée; à l'avant-garde, les arquebusiers furent jetés dans un désordre plus grand encore. Il sembla pendant quelques instants que la panique allait devenir générale, mais la voix du chef domina le tumulte, et, grâce à des mesures promptes et habiles, le capitaine-général réussit à rétablir l'ordre et à ranimer la confiance de ses soldats. Il détacha un corps de cavalerie, sous le commandement de son gendre, pour soutenir l'arrière-garde, et chargea son fils, Antonio de Mendoza, d'en conduire un autre au secours des arquebusiers. Les deux officiers acceptèrent avec ardeur leur mission. Mendoza, devançant ses compagnons dans sa précipitation, se jeta au fort de la mêlée; mais, renversé de cheval par une grosse pierre, il fut aussitôt entouré par l'ennemi, des mains duquel il ne fut délivré qu'avec peine et après une lutte acharnée. Son ami, don Alonso Portocarrero, qui appartenait à une noble famille d'Andalousie, dont les membres avaient toujours réclamé l'honneur de combattre au premier rang contre les infidèles, fut deux fois blessé par des flèches empoisonnées. Les farouches habitants des Alpujarras trempaient leurs armes dans un poison mortel, extrait d'une plante sauvage qui croissait dans leurs montagnes [1].

Un combat furieux s'engagea alors. La haine, le souvenir

por la frente, por el costado, i por la retaguardia, todo a un tiempo; de manera que quasi una hora se peleo con ellos a todas partes i a las espaldas, no sin igualdad i pelígro. » — *Ibid.*, ubi supra.

Mendoza, *Guerra de Granada*, tom. I.

[1] Ce poison, extrait de l'aconit, plante croissant en abondance dans les Alpujarras, était si subtil, au dire de l'historien, qu'il n'en fallait qu'une goutte, mêlée au sang qui sortait d'une blessure, pour que le venin, remontant le cours du sang, se répandît dans tout le corps! Le jus du coing passait pour le meilleur antidote. — *Ibid.*, p. 73, 74.

de mille injures enflammaient le musulman ; mal armé pour l'attaque et le corps découvert, il s'exposait, il s'élançait au milieu du feu de l'ennemi et s'efforçait de désarçonner les cavaliers, tandis que les pierres et les flèches, mêlées de quelques balles de mousquet, pleuvaient sur la solide armure des chevaliers andalous. Ceux-ci, revenus de leur première stupeur, s'enfonçaient hardiment au centre de la masse des musulmans, les foulant aux pieds de leurs chevaux et les frappant, à droite et à gauche, de leurs lames effilées. En même temps, les arquebusiers dirigeaient un feu bien nourri contre le flanc des rebelles, qui, après avoir bravement lutté pendant une heure, repoussés sur tous les points, abandonnèrent le champ de bataille jonché de leurs morts, et, s'enfuyant aussi rapidement qu'ils étaient accourus, furent bientôt hors de poursuite derrière les montagnes [1].

Mondejar s'avança immédiatement vers Bubion, la capitale du district, que les Mores avaient entièrement abandonnée ; cependant un grand nombre de rebelles y avaient laissé leurs femmes et leurs filles. Mais le capitaine-général éprouva surtout une vive joie, en délivrant cent quatre-vingts captives chrétiennes, qui, heureuses et reconnaissantes, vinrent embrasser les genoux de leurs libérateurs ; elles avaient maint horrible récit à faire à leurs compatriotes, qui venaient de les arracher à une destinée plus affreuse même que la mort. Il avait été convenu, dirent-elles, que l'on choisirait les plus belles prisonnières pour les harems des farouches princes barbaresques, alliés aux Mores. La ville offrit aux

[1] Mendoza, *Guerra de Granada*, tom. I, p. 71-74. — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 554. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 416-418. — Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 737. — Bleda, *Cronica de Espana*, p. 684.

Espagnols un riche butin, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, les plus magnifiques étoffes, principalement la soie, qui faisait la réputation des habitants du pays. Mondejar, ne voulant pas gêner ses mouvements, en emmenant plus de bagages qu'il n'était nécessaire, délaissa tous les objets difficiles à transporter, et on en jeta la plus grande partie aux flammes, selon les traditions du génie destructeur de la guerre [1]. Les soldats avaient témoigné le désir de se partager les femmes mores qu'ils avaient trouvées à Bubion et qu'ils considéraient comme les dépouilles de la victoire, mais le marquis, à leur grand mécontentement, couvrit humainement ces infortunées de sa protection.

Sur ces entrefaites, le capitaine-général reçut avis qu'Aben-Humeya, ralliant les débris de son armée, avait pris la route de Jubiles, ville située dans la partie la plus sauvage du pays et défendue par une importante forteresse, dans laquelle le roi des rebelles se proposait de résister à l'ennemi jusqu'au dernier moment. Sans laisser aux vaincus le temps de se remettre du coup qui les avait étourdis, Mondejar se remit en marche et arriva, au bout de quelques heures, à Pitres, la principale cité du district de Ferreiras; c'était une localité d'une certaine importance, où abondaient tous les objets de luxe que l'on trouvait habituellement dans les grandes villes moresques, dont les riches bourgeois rivalisaient avec leurs frères de Grenade pour la magnificence des costumes et la coûteuse splendeur de l'ornementation des maisons.

[1] « Mas la priesa de caminar en siguimiento de los enemigos, i la falta de bagages en que la cargar i gente con que aseguralla, fue causa de quemar la mayor parte, porque ellos no se aprovechasen. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 75.

Les vainqueurs eurent la satisfaction de délivrer à Pitres cent cinquante malheureuses Espagnoles, faites prisonnières après avoir assisté au massacre de leurs parents et de leurs amis. La ville fut livrée au pillage, mais le marquis, fidèle à ses principes, défendit, malgré les murmures et même les menaces de ses soldats, que l'on maltraitât les femmes mores. Cette conduite généreuse conciliait les conseils d'une sage politique et ces sentiments d'humanité avec lesquels heureusement ils ne peuvent jamais être en désaccord: Mondejar ne voulait nullement pousser les choses à l'extrémité, ni exterminer un peuple dont le génie industriel était pour l'Espagne une source féconde de richesses. Il désirait laisser ouverte aux musulmans la porte de la réconciliation, et, tandis qu'il portait le fer et le feu sur leur territoire, il faisait briller des promesses de grâce aux yeux de ceux qui se soumettraient et rentreraient dans l'obéissance.

L'armée espagnole devait traverser une région sauvage et désolée, qui, à cause de sa grande élévation, était froide même au milieu de l'été, et qui, en ce moment, au mois de janvier, présentait l'affreuse image d'un hiver polaire. La neige, qui ne fond jamais sur les hautes cimes de ces montagnes, en couvrait les croupes immenses et, balayée par le vent, avait caché les sentiers que les chrétiens devaient suivre. Ce n'est qu'avec peine que ceux-ci parvinrent à découvrir un chemin praticable, surtout pour leurs lourdes pièces d'artillerie, qui furent traînées, avec d'incroyables difficultés, par les hommes et les chevaux, unissant en commun leurs forces. Les soldats, nés et élevés dans les plaines brûlantes de l'Andalousie, n'étaient guère endurcis contre un froid rigoureux dont ils ne s'étaient jamais fait une idée. Un grand nombre avaient les mains et les pieds

gelés; d'autres, engourdis, accablés d'ailleurs par des fatigues excessives, restaient en arrière, s'enfonçant dans la neige ou disparaissant dans les ravins et dans les perfides crevasses qu'ils ne pouvaient plus distinguer. Un plus triste sort était réservé aux musulmans, particulièrement aux femmes et aux enfants, qui, traînés à la remorque de leurs compatriotes en retraite, avaient, pour échapper à l'ennemi, gravi les pentes les moins accessibles des montagnes ; ils périrent, en grand nombre, de faim et de froid dans les cavernes où ils s'étaient réfugiés [1].

Cependant Aben-Humeya, découragé par ses derniers revers, avait trop peu de confiance dans la force de la position qu'il occupait, pour y attendre l'attaque des Espagnols. Il partit donc de Jubiles, emmenant avec lui ses femmes et ses richesses, et se dirigea rapidement vers Paterna, sa principale résidence, qui, à proximité de la Sierra Nevada, lui offrait l'avantage de faciliter, en cas de besoin, sa fuite dans de sauvages et mystérieuses retraites, où nul, excepté le montagnard, ne pouvait s'aventurer à le suivre. Il laissa dans le château de Jubiles un grand nombre de femmes mores, qui avaient accompagné l'armée dans sa retraite, et trois cents hommes qui, accablés par l'âge ou les infirmités, auraient embarrassé sa marche.

Mondejar, arrivé à Jubiles, ne rencontra aucune résistance chez les faibles gardiens de la forteresse. Celle-ci renfermait un riche butin, de l'or, des perles et des pierres précieuses, pour assouvir la cupidité des soldats [2]; cependant

[1] « Los Moros tomaron lo alto de la sierra, y no pararon hasta meterse en la nieve, donde perecieron cantidad de mugeres y de criatura de frio. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 437.

[2] « El Marques les dio á saco todo el mueble, en que habia ricas cosas

ceux-ci firent éclater plus insolemment que jamais leur mécontentement de la protection donnée par leur commandant aux femmes mores, qui se trouvaient dans la ville au nombre de plus de deux mille. Il y avait, en outre, à Jubiles une foule de captives chrétiennes, qui enflammèrent les passions fougueuses de leurs compatriotes, en leur faisant un lamentable récit des horreurs dont elles avaient été les témoins, du massacre de leurs pères, de leurs époux, de leurs frères, enfin des persécutions qu'on leur avait fait subir à elles-mêmes pour les convertir à l'islamisme. Elles supplièrent le capitaine-général de se montrer sensible à leurs souffrances et de les venger, en passant au fil de l'épée, sans distinction de sexe, toute la population de la ville [1]. Évidemment, si prêtes qu'elles fussent à accepter la couronne du martyre plutôt que d'abjurer leur foi, ces Espagnoles respectaient peu le plus noble des préceptes de leur religion, celui qui prescrit le pardon des offenses. Mondejar prouva, en cette occasion, qu'il était plus chrétien que ces femmes, car, tout en écoutant avec commisération l'histoire de leurs malheurs et en s'efforçant de les consoler dans leur douleur [2], il refusa de retirer sa protection à ses prisonniers des deux sexes et de les abandonner à la brutalité de la soldatesque.

Il pourvut à leur sûreté, pour la nuit, en les enfermant dans l'église; mais, comme celle-ci ne pouvait contenir

de seda, oro, plata y aljofar, de que cupo la mejor y mayor parte á los que habian ido delante. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 444.

[1] « No tomen, senores, á vida hombre ni muger de aquestos hereges, que tan malos han sido, y tanto mal nos han hecho. » — *Ibid.*, p. 440.

[2] « El Marques se enternecio de ver aquellas pobres mugeres tan lastimadas, y consolandolas lo mejor que pudo, » etc. — *Ibid.*, ubi supra.

qu'un millier de personnes, il logea le restant dans une place découverte, près de ce bâtiment. Les troupes espagnoles campaient à peu de distance.

Pendant la nuit, un soldat parvint à s'introduire dans le quartier des captives et voulut prendre quelques privautés avec une jeune fille more, dont l'amant, habillé en femme, s'était glissé auprès d'elle pour la protéger. Le sang bouillonna dans les veines du musulman, qui punit cet outrage en plongeant son poignard dans le corps de l'insulteur, dont les cris réveillèrent ses compagnons. Accourus en toute hâte, ils se précipitèrent sur l'Arabe, qui, brandissant l'épée du Castillan, qu'il avait enlevée, se défendit bravement et blessa plusieurs de ses agresseurs. Le bruit courut qu'il y avait, parmi les prisonniers, des hommes armés, déguisés en femmes. Les Espagnols volèrent en foule au secours de leurs frères, et tombèrent avec furie sur leurs faibles victimes. Ce fut un tumulte universel; d'un côté, l'on entendait des gémissements, des supplications; de l'autre, de brutales imprécations suivies de coups mortels, qui attestaient l'inutilité de toutes les prières. Les cœurs des soldats étaient plus durs que le fer de leurs glaives; ils se rappelaient en ce moment les cruautés infligées à leurs compatriotes par les rebelles. Frappant de droite et de gauche, ils massacraient indistinctement les hommes et les femmes, tous également sans défense. Dans leur rage aveugle, ils se blessèrent même les uns les autres; il n'était pas facile de distinguer un ami d'un ennemi dans une obscurité où l'on n'était éclairé, dit le chroniqueur, que par le scintillement de l'acier fendant les airs ou la lueur des détonations des armes à feu [1]. En vain

[1] « Hubo muchos soldados heridos, los mas que se herian unos á otros,

les officiers s'efforcèrent de mettre un terme à cette boucherie; les ardentes passions de l'Andalous étaient surexcitées au plus haut point, et il était aussi difficile de calmer son exaspération que d'empêcher l'explosion d'une mine à laquelle on a mis le feu. Ses vengeances ne furent pas assouvies avant le lever du soleil, qui montra la terre inondée de sang et couverte d'un monceau de cadavres. Un grand nombre de femmes et presque tous les hommes périrent dans ce massacre [1]. Les Mores enfermés dans l'église réussirent à en garder les portes fermées à leurs ennemis, qui tentèrent plusieurs fois de les enfoncer. Le marquis de Mondejar, indigné des excès inhumains de ses troupes et de leur flagrante désobéissance à ses ordres, procéda immédiatement à une enquête sur ces événements, et l'exécution de trois des principaux coupables fut un salutaire avertissement donné au soldat andalous, pour lui apprendre qu'il y avait à la patience de son commandant des limites qu'il était dangereux de franchir [2].

Avant de quitter Jubiles, le capitaine-général envoya à Grenade, sous une forte escorte, les prisonniers chrétiens qui, depuis leur délivrance, étaient restés avec l'armée. Ils étaient au nombre de huit cents, femmes et enfants, êtres

entendiendo los que venian de fuera, que los que martillaban con las espadas eran Moros, porque solamente les alumbraba el centellear del acero, y el relampaguear de la polvora de los arcabuces en la tenebrosa escuridad de la noche. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, t. I, p. 445.

[1] « De los Moriscos quasi ninguno quedo vivo, de las Moriscas huvo muchas muertas, de los nuestros algunos heridos, que con la escuridad de la noche se hacian dano unos á otros. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 77.

[2] *Ibid.*, ubi supra. — Bleda, *Cronica de Espana*, p. 685. — Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 737. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 441 et seq. — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 558.

faibles qu'il fallait nourrir et qui eussent gêné les mouvements de l'armée. Ils durent accomplir à pied, faute de moyens de transport, ce long et pénible voyage dans les montagnes. Leur entrée dans la capitale présenta un spectacle déchirant. A la porte de Bib-Arranbla, ces infortunés, épuisés de fatigue, furent reçus par les habitants accourus en foule pour leur souhaiter la bienvenue. Ils s'avancèrent dans la ville, précédés d'un corps de cavalerie; chaque soldat portait devant lui, sur son cheval, un ou deux enfants, et quelquefois un troisième en croupe. L'infanterie fermait la marche. Au centre marchaient les femmes, troupeau d'infortunées créatures dont la vue déchirait le cœur. Elles avaient la tête nue, sans défense contre les intempéries de l'air; leurs cheveux, blanchis par les orages de l'hiver, flottaient en désordre sur leurs épaules; leurs vêtements, usés par le voyage, pendaient en lambeaux; sans bas, sans souliers, elles avaient voyagé pieds nus sur la glace, par des chemins rocailleux, et dans les rides qui sillonnaient leurs visages on lisait sans peine l'histoire des souffrances inouïes auxquelles elles avaient été condamnées. Un grand nombre de ces captives étaient des femmes qu'une éducation distinguée et une vie d'oisiveté n'avaient guère préparées aux épreuves et aux privations de tout genre qu'elles avaient dû subir [1].

Des sanglots, des larmes étouffèrent la voix de ces infortunées, quand elles arrivèrent au milieu de leurs amis, de

[1] « Habia entre ellas muchas duenas nobles, apuestas y hermosas doncellas, criadas con mucho regalo, que iban desnudas y descalzas, y tan maltratadas del trabajo del captiverio y del camino, que no solo quebraban los corazones á los que las conocian, mas aun á quien no las habia visto. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 448.

leurs compatriotes, accourus pour leur témoigner leurs sympathies et entendre le récit de leurs malheurs. Ce fut une douleur contagieuse; la foule, émue et attristée, suivit, comme une troupe de pleureurs, la lugubre procession, qui se dirigea vers le monastère de Notre-Dame des Victoires, dans le quartier opposé de la ville. Des cérémonies religieuses furent accomplies avec une grande solennité, et l'on rendit des actions de grâces au ciel pour la délivrance des captives. De l'église, celles-ci se rendirent à l'Alhambra, où elles furent affectueusement reçues par la marquise de Mondejar, femme du capitaine-général, qui fit tout ce qui lui était possible pour soulager leurs misères. Les prisonnières qui avaient des amis et des parents dans la ville trouvèrent l'hospitalité chez ceux-ci; les autres furent charitablement accueillies par l'archevêque de Grenade et par les habitants, qui leur donnèrent des vêtements et tout ce qui leur était nécessaire [1]. Les récits faits par les infortunées des horribles événements dont elles avaient été les témoins dans les Alpujarras aiguisèrent encore la haine que l'Espagnol avait vouée aux Mores, haine qui éveillait de funestes présages pour la sécurité des musulmans de l'Albaïcyn.

[1] « Y volviendo á las casas del Arzobispo, las que tenian parientes las llevaron á sus posadas, y las otras fueron hospedadas con caridad entre la buena gente, y de limosna se les compro de vestir y de calzar. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, ubi supra.

CHAPITRE IV.

MASSACRE DE GRENADE.

(1569.)

Situation d'Aben-Humeya. — Sort des prisonniers mores. — Prise de Guajaras. — Fuite d'Aben-Humeya. — Opérations de Los Velez. — Cabale contre Mondejar. — Licence de la soldatesque. — Massacre de Grenade. — L'insurrection rallumée.

Avant son départ de Jubiles, le marquis de Mondejar reçut la visite de dix-sept Mores qui comptaient parmi les principaux habitants de cette partie du pays. Ils venaient faire leur soumission et se justifier en même temps de toute participation à la révolte. Ils imploraient humblement la protection du capitaine-général; celui-ci, fidèle à ses principes, s'empressa de la leur accorder; il leur délivra un sauf-conduit, en les chargeant de dire à leurs compatriotes ce qu'il avait fait, et de les engager, s'il était possible, à rentrer dans l'obéissance, pour échapper à une catastrophe imminente. Cet acte de clémence, si opposé aux sentiments des Espagnols, fut une nouvelle cause de mécontentement pour les soldats, qui regardaient les concessions faites aux rebelles comme une espèce de victoire remportée sur

eux-mêmes[1]. Cependant l'armée s'était à peine remise en marche que l'on reconnut les heureux effets de cette politique, car, les dispositions bienveillantes du marquis étant plus généralement connues, un grand nombre de rebelles et plusieurs villes situées sur la route des Castillans, s'empressèrent de se soumettre, demandant grâce et priant le capitaine-général de les protéger contre ses troupes.

Pendant ce temps, Aben-Humeya, retiré à Paterna, au milieu de ses femmes et de ses guerriers, voyait avec terreur son trône de roi des montagnes près de crouler sous lui. Un esprit de défiance et de désaffection s'était glissé dans son camp, divisé entre deux partis, dont l'un, désespérant du succès d'une plus longue résistance, voulait entrer immédiatement en pourparlers avec l'ennemi, tandis que l'autre persistait dans une ligne de conduite plus hardie; mais les chefs de ce dernier parti, si nous en croyons les écrivains castillans, étaient guidés moins par un sentiment patriotique que par des considérations personnelles; la plupart avaient joué dans l'insurrection un rôle si important, qu'ils ne pouvaient guère se bercer de l'espoir d'être compris dans aucune amnistie que les Espagnols pourraient accorder. Tels étaient, en particulier, les aventuriers africains, qui s'étaient distingués entre tous par leur férocité, dans la persécution des chrétiens. Ils dirigeaient, en ce moment, les conseils du prince more, dont ils remplissaient l'esprit de soupçons au sujet de la fidélité de quelques-uns de ses compagnons et surtout du père d'une de ses femmes,

[1] « Los soldados no podian llevar á paciencia ver que se tratase de medios con los rebeldes; y quando otro dia se supo que los admitia, fue tan grande la tristeza en el campo, como si hubieran perdido la jornada. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 443.

personnage qui jouissait d'une grande autorité parmi les musulmans. Pour Aben-Humeya, un soupçon équivalait à un arrêt de mort; il fit appeler son parent qui, à peine entré dans la chambre royale, fut saisi et exécuté sous les yeux du petit monarque [1]. Celui-ci eût fait suivre cet assassinat du meurtre de quelques autres personnes de sa famille, si elles ne s'étaient mises hors d'atteinte; c'est ainsi qu'il se faisait reconnaître pour le descendant de ces despotes orientaux, qui estimaient la vie de leurs parents àl'égal de celle du ver que l'on écrase du pied [2].

Aben-Humeya commandait encore à une grande armée, qui, d'ailleurs, devait principalement sa force au nombre; car les six mille hommes, dont elle était composée, sans discipline et presque sans armes, formaient une masse barbare et incohérente, qui, l'expérience le prouvait, n'était pas en état de soutenir le choc des troupes castillanes. Le prince more avait d'autres sujets de découragement; il recevait, en effet, coup sur coup des nouvelles qui lui apprenaient la défection d'une partie des habitants du pays. La clémence manifestée par le vainqueur était plus efficace que la terreur de ses armes; ainsi la neige que le souffle glacé de l'hiver fixe plus fortement aux flancs des montagnes, s'en détache et glisse dans les vallées sous la douce haleine du printemps. Malgré l'audace qu'il avait récemment déployée, l'infortuné jeune homme avait en ce moment

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 455.

[2] Abderrahman ou, selon l'orthographe de M. Gayangos, Abdu-r-rhamàn Ier, fondateur de la dynastie dont Aben-Humeya prétendait descendre, se réfugia en Espagne pour échapper à une sanglante persécution, dans laquelle on dit que presque tous les membres de sa nombreuse famille périrent par le cimeterre ou par le cordon.

perdu toute confiance dans sa fortune et dans ses partisans; dans sa cruelle perplexité, il ne savait prendre aucune résolution; il n'avait guère la constance ou le courage du patriote qui joue sa vie pour une grande cause. Il se décida enfin à recourir au même expédient auquel avait pensé son beau-père, qu'il avait pour ce motif condamné à mort.

Il envoya un message au marquis de Mondejar, se déclarant prêt à se rendre et promettant, si on lui en donnait le temps, d'amener son peuple à suivre son exemple. Il priait le capitaine-général de s'arrêter en attendant, afin de prévenir toute collision avec les musulmans. Mondejar n'accéda pas à cette demande, mais il ralentit sa marche, tout en ouvrant des négociations avec son adversaire. Il était déjà en vue des rebelles, lorsqu'il consentit, à la prière d'Aben-Humeya, à faire halte pour la nuit dans le village voisin d'Iniza; une entrevue devait avoir lieu entre les deux chefs. Le marquis ordonna donc à ses troupes, dont une partie s'était avancée à portée des mousquets de l'ennemi, de rebrousser chemin et de camper en arrière de la position qu'elles occupaient en ce moment. En exécutant cette manœuvre, les Espagnols faillirent heurter un détachement de l'armée more, qui, dans son ignorance du but réel de ce mouvement, le prenant pour une démonstration hostile, fit pleuvoir une grêle de flèches et d'autres projectiles sur les chrétiens, lesquels ripostèrent vivement par une décharge de mousqueterie. L'engagement devint bientôt général. Aben-Humeya était occupé à lire une lettre que venait de lui apporter un officier d'état-major de Mendoza et qui fixait le lieu de l'entrevue, quand, tressaillant soudain au bruit des détonations, il vit avec consternation ses soldats aux prises avec les Castillans. Croyant à une trahison de la part de

ceux-ci, il jeta la lettre à terre et, s'élançant en selle, sans tenter aucun effort pour rallier ses troupes, qui fuyaient dans toutes les directions, il s'enfonça dans la Sierra Nevada, suivi de cinq ou six de ses gardes [1]. Monté sur un cheval agile, il eut bientôt gagné les défilés des montagnes ; mais, serré de près par l'ennemi et se fiant plus à lui-même qu'à sa monture, il mit pied à terre, coupa les jarrets de l'animal pour empêcher ceux qui le poursuivaient de s'en servir, et disparut dans les sombres profondeurs de la *sierra*, où il était impossible de l'atteindre.

La déroute des rebelles fut complète, et les vainqueurs auraient fait un horrible carnage des fuyards, si le marquis de Mondejar n'avait rappelé ses soldats et mis fin à cette boucherie. Il voulait, nous l'avons dit, laisser ouverte aux vaincus la porte de la réconciliation. Les Espagnols, qui ne comprenaient ni ne pouvaient apprécier sa conduite, la qualifiaient insolemment de trahison. Pour diminuer leur mécontentement, on leur permit de piller Paterna, la résidence d'Aben-Humeya; cette ville, remplie de tous les objets de luxe recherchés par les musulmans, offrit aux chrétiens un riche butin [2].

Au nombre des captives se trouvaient la mère, deux sœurs et une des femmes du prince more; Mondejar, selon son habitude, prit ces infortunées sous sa protection.

[1] « Y como vio que los Christianos iban la sierra arriba, y que los suyos huían desvergonzadamente, entendiendo que todo lo que Don Alonso Venegas trataba era engano, echo las cartas en el suelo, y subiendo á gran priesa en un caballo, dexo su familia atras, y huyo tambien la vuelta de la sierra. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 460.

[2] *Ibid.*, p. 458 et seq. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 29-31. — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 80, 81. — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 560, 561. — Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 737.

Cependant le capitaine-général était fort embarrassé de décider ce qu'il devait faire de ses prisonniers; ses soldats, nous l'avons vu, auraient bientôt résolu la difficulté, s'il l'avait permis, en s'appropriant ces dépouilles de la victoire. Il y avait plusieurs individus, supérieurs à ceux-ci par le rang, qui pensaient sur ce sujet de la même manière. La question était assez importante pour être déférée au gouvernement. Philippe la soumit au conseil d'État et, la regardant comme un cas de conscience qui touchait aux intérêts de la religion, il demanda l'avis de l'audience royale de Grenade, dont Deza était le président. La décision prise fut celle qu'il fallait attendre de tribunaux qui avaient à leur tête des inquisiteurs. On déclara que les Mores avaient, sans distinction de sexe, mérité par leur rébellion d'être réduits en esclavage. A l'appui de ce jugement était invoqué un précédent des plus remarquables, un décret du concile de Tolède, remontant au temps ancien des rois visigoths et privant de la liberté certains Juifs qui s'étaient révoltés[1]. Le musulman, disait la sentence, ne devait pas être mieux traité que le Juif, car il n'était pas seulement, comme celui-ci, un rebelle et un infidèle, mais un infâme apostat. On comprend que cet arrêt causa une vive satisfaction au roi, qui cependant, « avec la pieuse modération qui distinguait un prince aussi juste et aussi sensé[2], » en adoucit la sévérité par la publication d'un édit faisant remise de la peine

[1] Le décret dont il s'agit ici avait probablement été rendu par le dernier concile de Tolède, tenu en 690. — Voy. Mariana, *Hist. de España*, tom. I, p. 452.

[2] Nous citons les paroles de Marmol : — « Con una moderacion piadosa, de que quiso usar como principe considerado y justo. » — *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 495.

aux enfants mâles qui n'avaient pas atteint leur dixième année et aux filles âgées de moins de onze ans. Ces innocentes créatures devaient être confiées aux soins de gens respectables, qui leur assureraient les bienfaits d'une éducation chrétienne. Malheureusement, il y a des motifs de croire qu'à cet égard les bonnes intentions du gouvernement ne furent pas très consciencieusement réalisées par ceux qui furent chargés de les exécuter[1].

Pendant que l'on discutait cette question, Jubiles tomba au pouvoir des Espagnols, et Mondejar, n'osant relâcher les prisonnières faites dans cette ville, au nombre de plus de mille, en donna la garde à trois Mores, choisis parmi ces dix-sept personnages auxquels il avait, comme on l'a vu, délivré des sauf-conduits. Ceux-ci furent autorisés à ramener ces femmes à leurs familles, à condition qu'elles fussent livrées au gouvernement, quand il les demanderait. Ce fait, on le reconnaîtra, attestait une grande confiance dans la bonne foi des musulmans, confiance qui se justifia parfaitement d'ailleurs, par la suite. Lorsque, en exécution de l'édit royal, ces malheureuses furent réclamées par les Espagnols, elles leur furent rendues par les parents, à l'exception de quelques-unes qui étaient mortes dans l'intervalle, et la plupart furent vendues à l'encan sur le marché de Grenade[2].

Une seule place de quelque importance résistait encore à

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, ubi supra.

[2] *Ibid.*, p. 465, 498.

Mendoza rapporte qu'ils furent tous rendus : — « chose qui ne s'était jamais vue, qu'on se l'explique par la crainte, par la soumission des parents, ou par la supposition que le grand nombre des femmes faisait regarder les enfants comme des objets sans plus de valeur que des meubles. » — *Guerra de Granada*, p. 96.

Mondejar; c'était Las Guajaras, située dans les plaines de Salobrena, sur la route de Velez Malaga. Las Guajaras était un roc escarpé, au sommet duquel la nature avait construit, presque sans le secours de l'art, une sorte de grossière forteresse. La garnison se composait d'un certain nombre de féroces montagnards, qui, descendant comme un torrent dans les plaines, s'étaient, par leurs incursions dévastatrices, rendus la terreur de tous les habitants des alentours. Le capitaine-général, ému des plaintes de ces malheureux, quitta Ugijar, le 5 février, à la tête de toute son armée, considérablement grossie, en ce moment, par l'arrivée de nouvelles recrues, et s'avança, à marches forcées, vers Guajaras. Il rencontra une résistance formidable à laquelle il ne s'était pas attendu. Sa première tentative pour emporter la place fut vigoureusement repoussée et lui coûta des pertes cruelles. Les rebelles, du haut de la montagne, accablèrent les assaillants sous une grêle de projectiles et, recourant à une arme plus meurtrière, roulèrent sur eux d'énormes quartiers de roc, qui, trouant les rangs des Espagnols, écrasaient hommes et chevaux ; l'artillerie n'eût pu faire de plus horribles ravages. Huit cents chrétiens périrent dans le combat, et plus d'une noble famille de l'Andalousie dut prendre le deuil après cette journée désastreuse.

Mondejar, furieux de cet échec, le premier revers subi par ses armes, résolut de conduire en personne l'attaque du lendemain. Il approcha de la forteresse avec plus de précautions que la veille et parvint, sans grands dommages, à établir ses arquebusiers sur une hauteur, d'où ils dirigèrent un feu terrible contre les retranchements de l'ennemi, qui fut cruellement maltraité. Cependant le jour baissait et la place ne s'était pas encore rendue ; mais le brave défenseur

de Guajaras, El Zamar, manquant de munitions et presque sans armes, comprit qu'il ne restait plus d'espoir à la garnison. A la tombée de la nuit, les Mores, avec les femmes et les enfants, évacuèrent silencieusement la forteresse et, s'aventurant intrépidement dans le précipice avec la légèreté de la chèvre, réussirent à s'échapper sans être aperçus. Ils ne laissaient derrière eux que des vieillards et des infirmes, incapables de les suivre dans leur périlleuse descente.

Le lendemain, le capitaine-général se disposait à recommencer l'assaut, lorsque, à sa grande surprise, il reconnut que l'ennemi avait disparu, à l'exception d'un petit nombre de malheureux, hors d'état de faire aucune résistance. Toutes les mauvaises passions que renfermait le cœur de Mondejar avaient été surexcitées par la lutte acharnée qu'il avait soutenue et qui lui avait coûté tant de sang. Emporté par sa fureur, il donna l'ordre de passer au fil de l'épée les faibles gardiens de la forteresse. Malgré leurs prières, et sans égard au sexe ou à l'âge, tous furent massacrés sous les yeux du général, qui, dit-on, anima ses soldats indécis à accomplir jusqu'au bout leur horrible besogne [1]. Cet acte sauvage, si difficile à concilier avec la conduite précédente du marquis, a été expliqué par les tourments que celui-ci éprouvait, en se voyant sans cesse accusé de traiter les rebelles avec une excessive douceur; l'occasion se présentait en ce moment de réfuter avec éclat cette accusation, qui

[1] « Fue tanta la indignacion del Marques de Mondejar, que, sin perdonar à ninguna edad ni sexo, mando pasar á cuchillo hombres y mugeres, quantos habia en el fuerte; y en su presencia los hacia matar á los alabarderos de su guardia, que no bastaban los ruegos de los caballeros y capitanes, ni las piadosas lagrimas de las que pedian la miserable vida. » Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 493.

avait même été portée devant le roi. Quoi qu'il en soit, l'historien doit rappeler avec regret la flétrissure imprimée à l'honneur d'un brave et généreux guerrier, dont le nom jusqu'alors n'avait été souillé d'aucun des traits de cruauté qui signalèrent cette guerre d'extermination [1].

Mais la barbarie même de Mondejar fut dépassée par celle de son fils, le comte de Tendilla. El Zamar, le vaillant défenseur de Guajaras, errait dans les montagnes, portant dans ses bras sa fille encore enfant ; exténué de faim et de fatigue, il fut enfin saisi par ceux qui le poursuivaient et envoyé à Grenade, où le féroce Tendilla lui fit arracher la chair par lambeaux avec des tenailles ardentes ; le corps mutilé du malheureux, palpitant encore d'un reste de vie, fut ensuite écartelé. Le crime d'El Zamar était de s'être battu trop courageusement pour l'indépendance de sa nation.

Après avoir fait raser jusqu'à terre les murs de Guajaras, Mondejar retourna, avec ses lauriers tachés de sang, à son quartier-général d'Orgiba. Tours et villes étaient tombées devant lui ; ses armes avaient été partout victorieuses. Il ne lui manquait que la capture d'Aben-Humeya, le petit roi des Alpujarras ; tant que celui-ci vivait, l'insurrection, alors

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 482 et seq. — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 85-95. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 32-36. — Bleda, *Cronica de Espana*, p. 688 et seq. — Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 738. — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 569.

La conquête de Guajaras a été le thème favori des chroniqueurs et des poètes ; parmi ces derniers, Hita n'a pas manqué de jeter une couronne de vers sur la tombe de plusieurs illustres cavaliers tués dans cette lutte sanglante et dont la mort fit, comme il le prétend, « prendre le deuil à toutes les nobles dames de Séville. » — *Guerras de Granada*, tom. II, p. 112-118.

étouffée, pouvait se rallumer à tout instant. On savait qu'il s'était réfugié dans les déserts de la Sierra Nevada, où, comme l'écrivait le capitaine-général, il errait de roc en roc, suivi d'une poignée de partisans [1]. Mondejar envoya deux détachements de soldats dans la *sierra*, pour découvrir sa retraite, s'il était possible, et s'emparer de lui.

Le commandant d'un de ces corps, nommé Maldonado, apprit qu'Aben-Humeya, qui se cachait le jour dans les montagnes, en sortait la nuit et se retirait, avec un petit nombre de compagnons, dans un lieu appelé Mecina, sur les confins de la *sierra*. Là il recevait l'hospitalité de son parent, Aben-Aboo, l'un de ces Mores qui, après l'affaire de Jubiles, avaient obtenu un sauf-conduit du capitaine-général. Muni de ces renseignements, l'officier espagnol, après s'être fait indiquer la demeure d'Aben-Aboo, marcha dans cette direction, avec sa petite troupe de deux cents hommes. Il s'avança avec une extrême prudence et, voyageant de nuit, il arriva, sans être découvert, aux environs de la résidence du prince. S'approchant à la faveur des ténèbres, il n'était plus qu'à une portée de fusil de la maison, quand, dans cet instant critique, toutes ses précautions furent déjouées par la maladresse d'un soldat, dont l'arquebuse partit par hasard. Le bruit de la détonation, répercuté dans le silence de la nuit par l'écho des montagnes, réveilla les habitants de la maison, qui dormaient d'un sommeil aussi léger que le matelot vaincu par la fatigue, au moment où son vaisseau est près de sombrer. El Zaguer, l'oncle du roi et l'homme qui avait le plus travaillé à lui assurer la couronne, — une

[1] « Que no habia osado parar en la Alpuxarra, y con solos cincuenta o sesenta hombres, que le seguian, andaba huyendo de pena en pena. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 464.

couronne d'épines, — fut debout le premier et, s'élançant vers la fenêtre, sauta à terre, bien que la hauteur fût considérable; il parvint à fuir dans la *sierra*.

Son neveu, qui couchait dans une autre partie du bâtiment, ne fut pas aussi heureux. De sa fenêtre il vit avec épouvante le terrain qui s'étendait devant lui, occupé par une troupe de Castillans; courant vers une autre fenêtre, il assista au même spectacle; des soldats cernaient la maison de tous côtés. Dans une cruelle perplexité, l'infortuné ne savait de quel côté se tourner. Pris dans un piége et sans ressources pour négocier avec l'ennemi, il savait qu'il ne pouvait pas plus compter sur leur pitié que le loup sur celle des chasseurs qui l'ont enfermé dans sa tanière. Pendant ce temps, les Espagnols cherchaient à enfoncer la porte de l'habitation ; heureusement elle était fortement assujétie. Aben-Humeya eut soudain une inspiration qu'il mit immédiatement à profit. Descendant rapidement l'escalier, il se plaça derrière la porte, et en tira doucement les verroux, dont le grincement ne fut pas entendu au milieu du bruit que faisaient les assaillants. Ceux-ci, ne rencontrant plus d'obstacles, supposèrent qu'ils les avaient détruits par la force et, se précipitant en foule dans la maison, se répandirent de tous côtés à la recherche du prince. Aben-Humeya, caché derrière la porte, ne fut pas aperçu; lorsque les soldats eurent disparu, il se glissa au dehors et, à la faveur des ténèbres, réussit à s'enfuir dans les montagnes.

En vain les Espagnols, furieux de voir leur proie leur échapper, questionnèrent Aben-Aboo sur la retraite de son parent et d'El Zaguer, son oncle, dans la *sierra*. Les tortures les plus cruelles ne purent ébranler la fermeté de l'intrépide More. « On peut me tuer, » dit-il, « mais mes amis vivront. »

Le croyant mort, les Espagnols revinrent au camp, avec quelques-uns de ses compagnons qu'ils avaient faits prisonniers. Tous étaient munis d'un sauf-conduit du capitaine-général, qui, fidèle à ses engagements, leur rendit la liberté, donnant ainsi à ses soldats un noble exemple, que malheureusement ils imitèrent rarement, comme nous le verrons par la suite. L'héroïque Aben-Aboo, qui avait passé pour mort, ne succomba pas à ses blessures; il vécut pour diriger une autre insurrection et pour tirer une éclatante vengeance de ses bourreaux [1].

Pendant que le succès couronnait les armes du marquis de Mondejar, la guerre ravageait avec plus de furie encore le versant oriental des Alpujarras, habité par une race belliqueuse de montagnards, qui menaçaient de descendre sur Almeria et les villes voisines, dont les habitants vivaient dans de perpétuelles alarmes. Ceux-ci supplièrent le gouvernement, à Grenade, de prendre des mesures énergiques pour les protéger; le président Deza s'adressa donc au marquis de Los Velez, qui occupait la position d'*adelantado* de la province voisine de Murcie, et le pria de réunir des troupes pour veiller à la défense des frontières. Les amis de Mondejar considérèrent cette démarche comme une insulte faite au capitaine-général, dont l'autorité militaire s'étendait sur tout le territoire menacé par les rebelles. Ce seigneur devait en être d'autant plus offensé que Los Velez était pour

[1] Le chroniqueur castillan ne peut refuser son admiration, témoignée dans des termes un peu durs, à ce valeureux More, — « este barbaro, » comme il l'appelle, « hijo de aspereza y frialdad indomable, y menospreciador de la muerte. » — (Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 503). La fuite d'Aben-Humeya est également racontée, avec de légères différences, par Cabrera (*Filipe Segundo*, p. 573), et par Ferreras (*Histoire d'Espagne*, tom. X, p. 39, 40).

lui un rival, dont la famille était depuis longtemps en discorde avec celle de Mendoza. Cependant le roi sanctionna la conduite de Deza, jugeant peut-être que Mondejar n'avait pas des forces suffisantes pour assurer l'ordre dans toute la région des Alpujarras. Quoi qu'il en soit, Philippe, par cet acte, amena sur le théâtre de la guerre deux commandants, revêtus de pouvoirs égaux, et qui, par leur caractère, par leur politique, contrastaient si fortement, qu'il ne fallait guère s'attendre à les voir agir d'un commun accord.

Don Luis Fajardo, marquis de Los Velez, était un noble castillan, dont la vie, déjà longue, s'était passée en grande partie dans les occupations actives de la profession militaire. Il avait appris l'art de la guerre sous le grand empereur, et avait acquis une réputation d'officier prompt et résolu, hardi dans ses entreprises, d'un caractère hautain, despotique même, et d'une inflexible volonté que nul, ami ou ennemi, n'avait le pouvoir d'ébranler. La sévère éducation des camps n'avait pas adouci la rudesse de sa nature, et, comme le prouva sa conduite dans l'expédition que nous allons rappeler, il n'était tourmenté d'aucun de ces scrupules d'humanité qui si souvent arrêtèrent l'épée de Mondejar, levée sur des êtres faibles et sans défense. Les Mores, qui le connaissaient bien, le redoutaient, ainsi que le témoignait le sobriquet familier qu'ils lui avaient donné de « démon à tête de fer[1]. »

[1] « Quando entendieron que peleaban contra el campo del Marques de los Velez, á quien los Moros de aquella tierra solian llamar Ibiliz Arraez el Hadid, que quiere decir, *diabolo cabeza de hierro*, perdieron esperanza de vitoria. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 451.

Hita, qui était originaire de Murcie et suivit Los Velez à la guerre, fait un portrait soigné de ce puissant seigneur, qu'il vante comme un des plus grands capitaines qui aient jamais existé, rivalisant de mérite avec

Los Velez, ayant reçu l'invitation de Deza, ne perdit pas de temps pour réunir autour de lui ses parents et ses nombreux vassaux; tous accoururent avec un empressement qui les montrait heureux de prendre part à une incursion sur la frontière. La famille même du marquis descendait d'une race guerrière, élevée dès l'enfance, au milieu du bruit des armes; trois de ses fils l'accompagnèrent dans son expédition; le plus jeune, âgé de treize ans, eut l'insigne honneur de porter la bannière paternelle [1]. Avec les troupes promptement fournies par les villes voisines, Los Velez se trouva bientôt à la tête de forces plus considérables que celles de Mondejar, et, suivi de cette armée, courageuse mais indisciplinée, il s'enfonça dans les sombres gorges des montagnes, résolu à offrir immédiatement le combat à l'ennemi.

Les limites de cette histoire ne nous permettent pas de rappeler les incidents d'une campagne, qui, en général, ressemble à celle que nous venons de décrire. Le lecteur ordinaire ne prendrait pas grand intérêt à cette lutte, dont les détails n'en offriraient pas davantage au tacticien, par la complète ignorance de l'art de la guerre, qui signala les opérations des Mores.

Le sort de la campagne fut décidé par trois batailles consécutives, livrées sur le versant oriental des Alpujarras, à Huecija, à Filix et à Ohanez. Celle de Filix fut la plus sanglante. Un grand nombre de traînards suivaient les rebelles; six mille cadavres, parmi lesquels il y en avait beaucoup de femmes [2], jonchaient la terre, et l'on rapporte que les

le Cid, Bernard de Carpio ou tout autre héros renommé en Espagne. — *Guerras de Granada*, tom. II, p. 68 et seq.

[1] Circourt, *Hist. des Arabes d'Espagne*, tom. II, p. 346.

[2] « Mas-mugeres que hombres, » dit Mendoza, p. 83.

Espagnols égorgèrent, en outre, deux mille enfants [1]. Quelques-uns des fuyards se réfugièrent dans des cavernes et dans des fourrés, mais, bientôt arrachés de leurs retraites, ils furent froidement massacrés par les vainqueurs. D'autres, pour ne pas mourir de la main des chrétiens, se jetèrent tête baissée dans les précipices, quelquefois avec leurs enfants dans les bras, et se tuèrent ainsi. « Les cruautés commises par les troupes, » dit un chroniqueur qui faisait partie de l'armée et se constitua son historiographe, « furent telles que la plume se refuse à les décrire [2]. J'ai vu, » ajoute-t-il, « le cadavre d'une musulmane, couvert de blessures, au milieu de six enfants morts. Elle avait réussi à cacher sous elle un septième, tout jeune, et, bien que les lances dont elle fut percée eussent traversé ses vêtements, ce petit innocent avait été miraculeusement préservé. Il pendait au sein de sa mère morte, têtant son lait mêlé de sang. Je le pris et lui sauvai la vie [3]. » L'auteur rapporte, à l'honneur de l'humanité, quelques traits de ce genre, qui montrent que ces cœurs endurcis s'attendrissaient parfois.

Le champ de bataille offrit une riche moisson aux vainqueurs, qui dépouillèrent les morts et surtout arrachèrent aux femmes les colliers, les bracelets, les ornements en or

[1] « En menos de dos horas fueron muertas mas de seis mil personas entre hombres y mugeres; y de ninos, desde uno hasta diez anos, habia mas de dos mil degollados. » — Hita, *Guerras de Granada*, t. II, p. 126.

Espérons que c'est là une exagération du romancier. Mendoza ne parle pas des enfants et réduit le nombre des morts à sept cents. Mais Hita était présent à l'action.

[2] « La soldadesca que andaba suelta por el lugar cometio crueldades inauditas, y que la pluma se resiste á transcribir. » — *Ibid.*, p. 125.

[3] « El nino arrastrando como pudo se llego á ella, y movido del deseo de mamar, se asio de los pechos de la madre, sacando leche mezclada con la sangre de las heridas. » — *Ibid.*, p. 126.

et en argent, les joyaux précieux, enfin tous ces objets de luxe dont elles aimaient à se parer. Gorgés de butin, les Espagnols, à la première occasion, désertèrent les drapeaux et retournèrent chez eux; ils furent bientôt remplacés, car le spectacle de leur opulence aiguisait la cupidité de leurs voisins, qui accoururent en foule sous l'étendard d'un chef qui devait les conduire à la victoire et au pillage. Mais ce chef, avec quelque sévérité qu'il exerçât son autorité, fut incapable de maîtriser l'esprit d'insubordination qui régnait parmi ses troupes, et, lorsqu'il voulut punir un de ses soldats pour un acte grave de désobéissance, les autres lui firent comprendre qu'ils étaient, au nombre de trois mille, prêts à soutenir leur camarade et à le protéger contre tout mauvais traitement[1].

Au milieu même de ses sauvages excès, la soldatesque étalait pour les dehors de sa religion un étrange respect, qui trahissait la nature de la guerre dans laquelle elle était engagée. Avant le combat, toute l'armée s'agenouillait, invoquant solennellement la protection du ciel pour ses champions. Après la bataille d'Ohanez, qui rougit de sang les torrents des montagnes, au point que les Castillans eurent peine à étancher leur soif, ils s'occupèrent de célébrer la fête de la purification de la Vierge[2]. Une procession

[1] « Advirtiendo al mismo tiempo que hay tres mil hombres paisanos suyos puestos sobre las armas, y decididos á perder la vida por salvarle. » — Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 132.

[2] Une des plus brillantes *romances* de Hita roule sur la déroute d'Ohanez; on jugera du ton de cette pièce par la première stance :

« Las tremolantes banderas
del grande Fajardo parten
para las Nevadas Sierras,
y van camino de Ohanez.
Ay de Ohanez ! »

se rendit à l'église; en tête, marchaient le marquis de Los Velez et les chevaliers, armés de pied en cap et portant des flambeaux de cire blanche; derrière venaient les chrétiennes délivrées de leur captivité, vêtues, selon les ordres du général, de robes bleu et blanc, les couleurs de la Vierge [1]. La marche était fermée par un corps de moines et d'autres ecclésiastiques, qui avaient pris part à la croisade. Le cortége s'avança lentement entre deux files d'Espagnols, qui le saluèrent d'une décharge de mousqueterie, à son entrée dans l'église, où un *Te Deum* fut chanté, tandis que la foule prosternée rendait grâces au Dieu des armées, qui lui avait livré ses ennemis.

Sortis de l'église, après cet acte solennel de dévotion, les Castillans se ruèrent au pillage sur les pas de leur commandant qui, moins généreux que le marquis de Mondejar, lutta d'acharnement avec le dernier de ses soldats. Les prisonnières, au nombre de seize cents, parmi lesquelles il y avait, dit-on, beaucoup de jeunes filles remarquables par leur beauté, au lieu de trouver chez Los Velez la protection dont les eût couvertes son rival, plus humain, furent livrées en proie à la soldatesque, et, durant quinze jours, le camp fut le théâtre d'une orgie sauvage et obscène [2]. C'est dans

[1] « Todos los caballeros y capitanes en la procesion armados de todas sus armas, con velas de cera blanca en las manos, que se las habian enviado para aquel dia desde su casa, y todas las Christianas en medio vestidas de azul y blanco, que por ser colores aplicados á nuestra Senora, mando el Marques que las vistiesen de aquella manera á su costa. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 469.

[2] « Trayéndose muchas Moras hermosas, pues pasaron de trescientas las que se tomaron alli; y habiéndolas tenido los soldados á su voluntad mas de quince dias, al cabo de ellos mando el marqués que las llevasen á la iglesia. » — Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 155.

cette étrange confusion du sentiment religieux avec les crimes qui révoltent le plus l'humanité, qu'apparaissent les traits caractéristiques des croisades; jamais les plus détestables passions de notre nature ne se déchaînent avec autant de violence que dans ces guerres de religion, où chacun voit, dans son adversaire, l'ennemi de Dieu et où la sainteté de la cause voile aux yeux de celui qui les commet l'énormité des excès les plus exécrables.

Tandis que l'impitoyable Los Velez étourdissait les Mores par une succession rapide de coups rudement assénés, la politique douce et libérale de Mondejar ramenait, avec plus de succès, les rebelles à l'obéissance. Découragés par leurs revers, exténués de fatigue et de faim, errant dans les montagnes, sans vêtements et sans abri, les infortunés venaient l'un après l'autre implorer leur pardon. Presque toutes les villes et tous les villages du district assigné au capitaine-général, sous l'influence d'un même sentiment de désespoir, avaient envoyé des députations au vainqueur, offrant de se soumettre et réclamant sa protection. Tout en accueillant avec bienveillance ces prières, le général veillait à la sécurité future du territoire qu'il venait de conquérir, en plaçant des garnisons dans les principales cités et en envoyant, dans différentes directions, de petits détachements, chargés, comme une espèce de police armée, de maintenir l'ordre. Grâce à ces mesures, dit un contemporain, la tranquillité fut si bien rétablie dans le pays, que de petites troupes de dix à douze hommes le traversaient d'une extrémité à l'autre, sans être inquiétées [1].

Mondejar écrivit en même temps au roi pour l'informer

[1] « Por manera que ya estaba la Alpuxarra tan llana, que diez y doce

de l'état des choses; il priait celui-ci d'avoir pitié des vaincus, auprès desquels il avait répondu des bonnes dispositions du gouvernement [1]. Il s'adressa également au marquis de Los Velez, l'invitant à adopter la même politique d'humanité, qui, déclarait-il, servait le mieux les intérêts de l'État. Mais son rival, qui, à cet égard, différait complétement d'opinion avec lui, répondit sèchement qu'il fallait plus d'une bataille encore pour briser l'obstination des rebelles et que, puisqu'ils étaient en désaccord sur ce sujet, il ne leur restait qu'à agir l'un et l'autre, comme ils le jugeraient à propos [2].

Malheureusement, il y avait des personnages influents à la cour, que le fanatisme, une implacable haine contre les Mores et le cuisant souvenir des crimes commis par ceux-ci, rendaient partisans du système de rigueur suivi par Los Velez; d'autres, obéissant à un mobile plus honteux, s'inspiraient de leur cupidité, intéressée à la continuation de la guerre.

Au nombre des premiers se trouvaient le président Deza, les membres de l'audience et les autorités civiles de Grenade. Ces ennemis du capitaine-général avaient constamment désapprouvé sa conduite et même ils la dénoncèrent

soldados iban de unos lugares en otros, sin hallar quien los enojase. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, 498.

Mendoza confirme entièrement ce que dit Marmol de l'état de tranquillité du pays. — *Guerra de Granada*, p. 96, 97.

[1] « Le suplicase de su parte los admitiese, habiendose misericordiosamente con los que no fuesen muy culpados, para que él pudiese cumplir la palabra que tenia ya dada á los reducidos, entendiendo ser aquel camino el mas breve para acabar con ellos por la via de equidad. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 483.

[2] « Que hiciese por su parte lo que pudiese, porque ansi haria él de la suya. » — *Ibid.*, p. 470.

ouvertement au roi. Ils condamnaient cette clémence intempestive témoignée à une race perfide, qui en profiterait pour réparer des désastres récents et pour former de nouveaux plans de révolte. Il ne convenait pas, disaient-ils, que des rebelles, coupables de pareilles offenses envers la *majesté divine et humaine*, jouissent de l'impunité [1]. Ils ne s'arrêtèrent pas là; ils accusèrent Mondejar d'avoir contrairement à la loi, frustré le trésor du cinquième du butin pris en guerre sur l'infidèle. Enfin, ils lui reprochèrent d'avoir manqué de respect envers les autorités civiles de Grenade, en omettant de leur communiquer son plan d'opérations.

Le marquis, informé, par les amis qu'il avait à la cour, du complot tramé pour le perdre auprès du gouvernement, envoya un agent confidentiel à Madrid, pour exposer l'affaire à son souverain et réfuter les accusations portées contre lui. Celle de concussion semble n'avoir fait aucune impression sur l'esprit d'un prince assez porté à accueillir des soupçons, dès qu'ils paraissaient quelque peu fondés. Peut-être se plaignait-on, avec plus de raison, du peu de déférence que le marquis témoignait aux autorités de Grenade; le caractère et les actes de ses adversaires fournissent, à cet égard, la meilleure justification de la conduite de Mondejar. Dès le début de la campagne, Deza et les officiers de la municipalité l'avaient regardé avec jalousie et avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour traverser ses plans et restreindre son autorité. La confiance ne s'inspire que par la confiance. Le capitaine-général, habitué de bonne heure à commander, souffrait sans doute peu l'opposition [2]; les obstacles, les

[1] « Dexar sin castigo exemplar á quien tantos crimenes habian cometido contra la Magestad *divina y humana.* » — Marmol, *Rebelion*, t. I, p. 499.

[2] « El Marques, » dit Mendoza, « hombre de estrecha i rigurosa dis-

contrariétés que lui suscitait l'esprit étroit de ses rivaux le jetaient dans l'exaspération. Nous n'avons pas les pièces nécessaires pour porter un jugement définitif sur le fond du différend, mais, d'après ce que nous savons des accusateurs et de l'astucieux inquisiteur qui les guidait, nous ne craignons pas de nous tromper en prenant le parti du franc et noble soldat, qui, pendant que ces censeurs vivaient paisiblement dans la capitale, combattait et poursuivait l'ennemi, au milieu des rigueurs de l'hiver, à travers des montagnes couvertes de neige; du brave guerrier qui, en moins d'un mois, n'ayant pour le soutenir que la milice irrégulière des villes, avait étouffé une dangereuse révolte et rétabli la tranquillité dans le pays.

Les rapports contradictoires qui lui étaient adressés sur l'état des choses à Grenade avaient plongé Philippe dans une grande perplexité. L'agent de Mondejar avait fait entendre au conseil d'État que le roi ferait bien de se rendre en personne sur le théâtre de la guerre comme son père, Charles-Quint, l'eût fait en pareil cas, pour juger par ses propres yeux de la situation. Cet avis n'obtint pas l'assentiment du ministre Espinosa, qui, affectant le plus profond mépris pour les Mores, déclara que le monarque ne pourrait, sans avilir la dignité royale, se prêter à une pareille démarche; il valait mieux que sa majesté se fît représenter par un personnage, qui, chargé du commandement suprême de l'armée, occupât un rang tellement élevé qu'aucun des deux rivaux ne pût se sentir humilié en se voyant imposer ce supérieur.

Ainsi que l'avait, sans doute, prévu l'adroit ministre,

ciplina, criado al favor de su abuelo i padre en gran oficio, sin igual ni contradictor, impaciente de tomar compania, comunicava sus consejos consigo mismo. » — *Guerra de Granada*, p. 103.

Philippe goûta mieux cette proposition que la première; nous avons déjà dit que le roi, qui n'hésitait pas à se charger des plus pénibles travaux dans son cabinet, était d'un tempérament lymphatique qui lui faisait craindre tout exercice corporel. Il approuva le projet d'Espinosa et choisit, pour le représenter dans les Alpujarras, son frère naturel, don Juan d'Autriche [1].

Ces intrigues de cour ébruitées à Grenade avaient donné naissance, dans cette partie du pays, à des rumeurs qui eurent les suites les plus déplorables. L'armée, en particulier, n'eut pas plus tôt appris que le marquis de Mondejar était sur le point d'être démis de son commandement, que, secouant le peu de contrainte que ce chef était parvenu à lui imposer jusqu'alors, elle s'abandonna à des actes de violence et de brigandage, auxquels elle était naturellement portée et qui semblaient en ce moment approuvés du président Deza et des autorités de Grenade. Les détachements mêmes que le général avait envoyés dans différentes directions pour maintenir la tranquillité, furent les premiers à donner le signal du désordre; ils envahirent les hameaux et les maisons qu'ils étaient chargés de protéger, les pillèrent de fond en comble et se livrèrent aux plus honteux excès sur les malheureux habitants. Les garnisons des principales villes, imitant cet exemple, commirent de plus grandes déprédations encore. Sous les yeux mêmes du comte de Tendilla, des bandes de soldats sortirent de la capitale et se répandirent dans les campagnes, détruisant avec une brutale violence les vertes plantations des vallées, saccageant

[1] Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 115 et seq. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 511-513.—Miniana, *Historia de Espana*, p. 376. — Cabrera, *Filipe Siegundo*, p. 573, 574.

les villages et arrachant les Mores du milieu de leurs habitations en flammes, pour les réduire en captivité [1].

Mondejar fut saisi de la plus vive indignation en voyant l'édifice qu'il avait si laborieusement construit crouler brusquement sous les coups de ceux qui devaient le soutenir. Dès ce moment, nul n'aspira plus ardemment que lui à l'arrivée d'un chef investi d'une autorité assez imposante pour se faire obéir d'une soldatesque turbulente, tâche plus difficile que celle de vaincre l'ennemi. Tel était l'état des choses quand la ville de Grenade fut le théâtre d'une catastrophe qui rappelle dans son ensemble l'une des scènes les plus hideuses de la révolution française.

A l'origine des troubles, le président avait, dit-on, fait arrêter et jeter dans la prison de la chancellerie cent cinquante Mores; certains projets de trahison, dont ces individus étaient soupçonnés depuis longtemps, furent le faible prétexte de cet acte de violence. Quelques-uns, il est vrai, avaient été incarcérés pour dettes, mais la plupart étaient de riches bourgeois, jouissant de la plus haute considération parmi leurs compatriotes. On les avait gardés prisonniers pendant toute la durée de la campagne, comme des espèces d'otages répondant de la bonne conduite de la population de l'Albaïcyn.

Dans les premiers jours de mars, le bruit courut que les montagnards, conduits par Aben-Humeya, dont le père et le frère étaient au nombre des captifs, se préparaient à descendre nuitamment dans la ville où, avec l'aide de leurs coreligionnaires de l'Albaïcyn, ils devaient préluder à la destruction

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 8 et seq. — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 97, 128. — Miniana, *Historia de Espana*, p. 376. — Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 575, 576.

de la cité, en forçant la prison de la chancellerie, afin de délivrer leurs amis. Cette rumeur, facilement accueillie, plongea les chrétiens dans une terreur de funeste augure pour les malheureux prisonniers. Dans la soirée du 17, Deza fut informé que l'on avait vu s'allumer, sur quelques-unes des montagnes voisines, des feux, qui semblaient être des signaux, d'autres lumières ayant brillé, en réponse, dans certaines maisons du quartier des Mores. L'attaque devait sans doute avoir lieu cette nuit même. Il paraît que le président ne prit pas de mesures pour la protection de la ville, mais il s'empressa de communiquer les renseignements qu'il avait reçus, à l'alcade de la prison, en le chargeant de veiller à la sûreté des captifs. Cet officier, sans perdre de temps, réunit ses amis autour de lui et fit distribuer des armes à un corps d'Espagnols; ceux-ci, selon toute apparence, affluaient en ce moment à Grenade. L'alcade et ses hommes firent silencieusement leurs préparatifs, dans l'attente de quelque grand événement.

Un peu avant minuit, le gardien posté dans la Campana, l'une des tours de l'Alhambra, sonna tout à coup la cloche, à coups redoublés, comme l'on faisait pour donner l'alarme. Aussitôt tous les Espagnols qui défendaient la prison furent sur pied ; guidés par l'alcade, qui leur ouvrait les portes, ils se jetèrent brusquement sur leurs victimes sans défense, renfermées dans une autre partie du bâtiment. Un grand nombre de ces infortunés étaient des vieillards et des infirmes; la plupart étaient des bourgeois inoffensifs, qu'un genre de vie paisible n'avait guère habitués à se battre et qui, d'ailleurs, manquaient de toute espèce d'armes; ils ne devaient pas offrir plus de résistance à leurs bourreaux, qu'un troupeau de moutons au loup affamé qui, en l'absence

du berger, s'est introduit dans le bercail. Cependant les malheureux ne se laissèrent pas égorger sans tenter de défendre leur vie; le désespoir leur prêta des forces et, saisissant les chaises, les bancs, tous les meubles que renfermaient leurs cachots, ils s'efforcèrent de tenir tête aux assaillants. Quelques-uns, déployant une vigueur qui n'est possible que dans de pareils moments, parvinrent à arracher les pierres des murs et à desceller les barreaux de fer des fenêtres; pourvus de ces armes, ils ne se bornèrent plus à rester sur la défensive, mais ils frappèrent avec quelque succès leurs agresseurs; ils se battirent, en un mot, comme on se bat pour échapper à la mort. Il y en eut toutefois qui, renonçant à un dernier espoir, entassèrent en un monceau les nattes, les literies, tous les objets combustibles qui se trouvaient à leur portée, et, y mettant le feu, se jetèrent eux-mêmes dans les flammes, croyant embraser ainsi leur prison et y périr avec leurs meurtriers [1]. Mais leur sang versé à flots éteignit bientôt l'incendie, et leurs restes mutilés furent abandonnés dans les cendres de leur funèbre bûcher.

Cette lutte acharnée entre des adversaires aussi inégaux se prolongea pendant deux heures, au milieu des clameurs des combattants. Les uns, comme au jour de la bataille, poussaient le vieux cri de guerre de San Iago; les autres, ainsi que le rapportent les écrivains castillans, appelaient le prophète à leur secours. Mais nulle puissance, divine ou humaine, n'intervint en faveur des victimes et, pendant que

[1] « Otros, como desesperados, juntando esteras, tascos, y otras cosas secas, que pudiesen arder, se metian entre sus mesmas llamas, y las avivaban, para que, ardiendo la carcel y la Audiencia, pereciesen todos los que estaban dentro. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 517.

ce combat mortel était engagé, que des coups terribles étaient portés, que des projectiles sifflaient dans l'air, que les vainqueurs acclamaient leur triomphe, que les vaincus gémissaient et râlaient dans l'agonie, aucun bruit, si nous en croyons les chroniqueurs, ne révéla au dehors ce qui se passait à l'intérieur de la prison. On assure même que le sommeil des gardes postés dans la cour ne fut pas troublé [1].

A la fin, des rumeurs commencèrent à se répandre dans la ville; on rapportait que les Mores armés avaient assailli leurs gardiens et qu'ils seraient probablement bientôt maîtres de la position. Ces paroles suffirent au peuple qui, réveillé par la cloche d'alarme, se trouvait en ce moment dans un état de surexcitation qui le portait à des actes de violence. S'armant à la hâte, les catholiques accoururent ou plutôt volèrent, comme des vautours attirés par l'odeur du carnage, sur le théâtre de ce drame sanglant. Ainsi renforcés, les assassins eurent bientôt accompli leur œuvre de mort; et, quand le jour parut, les lieux où s'était déroulée dans l'ombre l'affreuse tragédie, révélèrent avec éclat les secrets de l'horrible nuit. De tous les captifs, il n'y en eut que deux qui furent épargnés, le père et le frère d'Aben-Humeya, gardés à part et particulièrement confiés à leurs geôliers. Cinq Espagnols tués et dix-sept blessés attestaient la résistance acharnée faite par les Mores, privés d'armes [2].

Telle fut la catastrophe qui ensanglanta la prison de la chancellerie de Grenade. On ne peut, nous l'avons déjà dit,

[1] *Marmol, Rebelion de Granada,* ubi supra.

[2] « Los mataron á todos, sin dexar hombre á vida, sino fueron los que defendio la guardia que tenian. » — *Ibid.,* ubi sup. Voy. aussi Mendoza, *Guerra de Granada,* p. 122; Herrera, *Historia General,* tom. I, p. 744.

mieux comparer cet effroyable massacre qu'aux meurtres accomplis sur une plus vaste échelle encore, pendant les fameuses journées de septembre de la révolution française. Mais les misérables qui commirent ces atrocités étaient les instruments d'une faction sanguinaire, regardée avec horreur, en France même, par tous les amis de l'humanité. A Grenade, au contraire, la responsabilité de ces crimes retomba sur le gouvernement ou, du moins, sur les dépositaires de l'autorité. Qui pourrait douter, en effet, qu'un complot, dont le succès dépendait du concours de tant de circonstances, que l'on doit écarter l'idée d'un accident, n'eût pas obtenu l'approbation sinon l'aide des hommes qui conduisaient les affaires publiques?

Un autre fait à signaler, et ce n'est pas le moins surprenant, est l'insensibilité témoignée, en cette occasion, par des écrivains contemporains, qui, plus d'une fois, avaient pris intérêt aux souffrances des Mores. Un de ces chroniqueurs, après avoir rapporté ces faits lamentables, remarque froidement que ce fut une bonne chose pour l'alcade de la prison, qui s'appropria de fortes sommes d'argent dont on dépouilla les cadavres des riches musulmans; un autre, après avoir rejeté, comme absurde au plus haut degré, le bruit qui accusait les captifs de tramer une révolte, conclut par l'observation que « les Mores étaient des gens efféminés, sans jugement et ayant tout juste assez d'esprit pour s'attirer une pareille *mésaventure;* » c'est ainsi qu'il désigne plaisamment le massacre [1]. Le gouvernement de Madrid eut la meilleure part dans le produit du crime; lorsque les veuves et la

[1] « Havia en ellos culpados en platicas i demonstraciones, i todos en deseo; gente flaca, liviana, inhabil para todo, sino para todo, sino para dar ocasion a su desventura. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 122.

famille des captifs réclamèrent leur succession, parfois considérable, les alcades de l'audience de Grenade repoussèrent ces réclamations, on ne sait sous quel prétexte, et confisquèrent les biens des défunts au profit de la couronne. Cette décision, d'après un chroniqueur, peut faire supposer que les prisonniers s'étaient rendus coupables de faits plus exécrables même que ceux dont on les accusait généralement [1]. Le lecteur impartial jugera, sans doute, tout autrement, et, remarquant que l'on avait choisi pour victimes les riches bourgeois, il croira naturellement que le honteux mobile de la cupidité s'unit à celui de la crainte et de la haine pour amener la catastrophe.

Quoi qu'il en soit, un acte aussi atroce creusait un infranchissable abîme entre les Espagnols et les Mores; il apprit à ceux-ci qu'ils ne pouvaient plus avoir aucune confiance dans un perfide ennemi, qui, tandis qu'il leur tendait une main en signe de réconciliation, levait l'autre pour les exterminer. Un cri de vengeance retentit dans les Alpujarras; les montagnards se levèrent une seconde fois en armes. Ils massacrèrent les Castillans qui s'étaient écartés de l'armée, surprirent les détachements que Mondejar avait envoyés dans différentes directions et menacèrent même les postes militaires. Dans quelques endroits, ils attaquèrent avec succès leurs adversaires en rase campagne; ils défirent et taillèrent en pièces un corps nombreux d'Espagnols, qui revenaient

[1] « Las culpas de los quales debieron ser mayores de lo que aqui se escribe, porque despues pidiendo las mugeres y hijos de los muertos sus dotes y haciendas ante los alcaldes del crimen de aquella Audiencia, y saliendo el fiscal á la causa, se formo proceso en forma; y por sentencias y revista fueron condenados, y aplicados todos sus bienes al real fisco. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 517.

d'une excursion, chargés de butin. Enfin ils invitèrent Aben-Humeya à reparaître et à reprendre le commandement, lui promettant de le défendre jusqu'au dernier moment. Le prince répondit à cet appel; sortant de la Sierra Nevada, il rentra en possession de ses domaines, et, plantant sa rouge bannière sur ses montagnes natales [1], il eut bientôt réuni autour de lui des forces plus formidables que jamais. Il afficha même un faste qu'il n'avait pas encore déployé. Il s'entoura d'une garde du corps, composée de quatre cents arquebusiers [2]. Il divisa son armée par bataillons et par compagnies, et voulut l'habituer à une organisation, à des manœuvres, semblables à celles des Espagnols [3]. Il envoya son frère Abdallah à Constantinople, pour exposer sa situation au sultan et le supplier de s'unir avec ses frères musulmans de la péninsule. En un mot, la rébellion leva la tête plus audacieusement que jamais, et les catholiques de l'Andalousie et de Grenade attendaient, dans la plus vive anxiété, l'arrivée d'un commandant investi d'une autorité assez grande pour rétablir l'harmonie entre les opérations des deux chefs rivaux, contraindre la soldatesque turbulente à l'obéissance et terminer rapidement la guerre.

[1] « Levanto un estandarte bermejo, que mostrava el lugar de la persona del Rei a manera de Guion. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 118.

[2] « Para seguridad de su persona pago arcabuceria de guardia, que fue creciendo hasta quatrocientos hombres. » — *Ibid.*, ubi supra.

[3] « Siguio nuestra orden de guerra, repartio la gente por esquadras, juntola en companias, nombro capitanes. » — *Ibid.*, ubi supra.

CHAPITRE V.

DON JUAN D'AUTRICHE.

(1569).

Premières années de la vie de don Juan d'Autriche. — Sa reconnaissance par Philippe. — Sa passion pour la gloire. — Sa croisière dans la Méditerranée. — Sa nomination au commandement en chef. — Reprise des hostilités. — Expulsion des Mores de Grenade.

Don Juan d'Autriche devant jouer un rôle important, non seulement dans la guerre des Mores, mais dans quelques-uns des événements les plus mémorables de l'histoire de Philippe II, nous croyons utile de rapporter ici ce que l'on sait des premières années de sa vie ; c'est précisément sur cette partie de sa carrière que s'étend un voile, que toutes les recherches des historiens n'ont pu lever entièrement.

Don Juan naquit probablement en 1547 [1] ; on s'accorde

[1] Cette date, postérieure de deux ans à celle que les historiens ont génralement fixée, paraît établie par les recherches de Lafuente. (Voy. *Historia general de Espana*, Madrid, 1854, tom. XIII, p. 437, note.) Entre autres preuves, Lafuente cite une médaille frappée en l'honneur de la victoire de don Juan à Lépante, en 1571, et où il est expressément indiqué que celui-ci avait, à cette époque, vingt-quatre ans.

généralement, nous ne savons trop pourquoi, à le faire naître le 24 février, anniversaire de la naissance de son père, Charles-Quint. Sa mère, Barbe Blomberg, habitait Ratisbonne, en Allemagne; on la dépeint comme une belle jeune fille, qui attira l'attention de l'empereur, plusieurs années après la mort de l'impératrice Isabelle[1]. Les chroniqueurs castillans assignent à Barbe Blomberg une noble origine[2]; il serait extraordinaire qu'un Espagnol ne trouvât pas à établir quelque généalogie pour son héros. Il y a cependant bien des motifs de soupçonner que la mère de don Juan occupait un rang des plus humbles.

Postérieurement à ses relations avec Charles-Quint, Barbe épousa un Allemand, du nom de Kegell, auquel son royal amant donna l'emploi de commissaire[3]; depuis lors, pour autant que nous sachions, il cessa de s'occuper de son ancienne maîtresse jusqu'à la veille de sa mort, où il lui alloua une pension annuelle de deux cents florins[4]. Ce n'était pas là certainement un legs princier, et il fallait probablement que la personne à laquelle il était accordé, fût

[1] Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 3. — Villafane, *Vida y Virtudes de Dona Magdalena de Ulloa*, Salamanca, 1722, p. 36. — Voy. aussi Lafuente, *Historia de Espana*, tom. XIII, p. 432.

Ce dernier historien a fait de l'origine de don Juan d'Autriche le sujet d'une discussion particulière dans la *Revista de Ambos Mundos*, no 3.

[2] Vanderhammen, parlant des doutes élevés sur le rang de la mère de son héros, se console par la réflexion que, s'il manquait quelque chose à celui-ci sous ce rapport, on ne peut nier que ce mal ne fût plus que compensé par la noble origine de l'empereur. — *Don Juan de Austria*, fol. 3.

[3] Lafuente, *Hist. de Espana*, tom. XIII, p. 432, note.

[4] Gachard, *Retraite et Mort de Charles-Quint*, tom. II, p. 506.

Dans une entrevue particulière avec Luis Quixada, la veille de sa mort, au soir, l'empereur lui remit six cents couronnes d'or pour payer cette pension.

d'une condition inférieure pour qu'elle pût vivre à l'aise avec cette modique somme. Ce qui confirme cette supposition, est le mystère qui couvrit la naissance de l'enfant et qui contraste si fortement avec la publicité donnée à la naissance de la fille naturelle de l'empereur, Marguerite de Parme, dont la mère pouvait s'enorgueillir d'avoir dans les veines un sang aussi pur que celui des plus grands seigneurs des Pays-Bas.

L'enfant, qui reçut le nom de Geronimo, resta, jusqu'à l'âge de trois ans, auprès de sa mère; il fut remis ensuite, par ordre de Charles-Quint, à un Flamand, nommé Maffi, qui faisait partie du corps de musique de l'empereur. Cet homme vint alors habiter Leganes, village de Castille, à peu de distance de Madrid. On a conservé la pièce dans laquelle le musicien, reconnaissant avoir touché cent florins, s'engage à élever Geronimo avec autant de soin que si cet enfant était le sien, moyennant une pension annuelle de cinquante florins [1]. C'était certainement une faible rétribution pour l'entretien d'un enfant qui devait un jour être présenté au monde comme le fils d'un empereur; on voit que Charles-Quint aimait de faire des économies, même au détriment de sa propre progéniture.

Pour toute instruction, don Juan reçut les leçons du curé de la paroisse, qui, ignorant comme Maffi le secret de sa naissance, ne lui accorda probablement pas plus d'attention qu'à ses autres élèves. On ne peut douter qu'avec son tempérament ardent, le jeune Geronimo préférât passer ses

[1] Cette pièce intéressante fut trouvée dans les papiers renfermant le testament de Charles-Quint. Une copie en a été conservée parmi les manuscrits du cardinal Granvelle. — *Papiers d'État*, tom. IV, p. 499, 500.

journées à courir les champs, au lieu de rester enfermé dans une maison et d'écouter les homélies de son maître. A mesure qu'il croissait en âge, il se distinguait entre tous ses camarades par son courage ; il présidait à leurs jeux rustiques et annonçait un caractère belliqueux, en faisant, dans les vergers, la guerre aux oiseaux, parmi lesquels sa petite arbalète causait de grands ravages [1].

Après quatre années de cette vie active, qui, si elle n'eut pas d'autre utilité pour l'enfant, le prépara, du moins, en fortifiant sa constitution, aux rudes épreuves de l'âge mûr, l'empereur jugea qu'il était temps de mettre son fils en position de recevoir une éducation supérieure à celle qu'on pouvait lui donner dans une hutte de paysan. Il le confia donc aux soins de Luis Quixada, son fidèle majordome, qui recueillit Geronimo dans sa famille, à Villagarcia, près de Valladolid. Charles-Quint fit preuve, en cette circonstance, de son discernement habituel. Quixada, par son zèle religieux, par sa fidélité, par la délicatesse de ses sentiments d'honneur, offrait le véritable type de l'*hidalgo* castillan, sous sa meilleure forme; de plus, il était doué de toutes ces généreuses qualités qui faisaient de lui le parfait miroir de l'ancienne chevalerie. Sa femme, dona Magdalena de Ulloa, sœur du marquis de Mota, était une dame plus distinguée encore par ses vertus que par son rang. C'était elle naturellement qui devait surtout s'occuper des premières années de l'enfant, et il n'était guère possible que, sous sa direction, celui-ci, avec ses heureuses dispositions, n'acquît pas les manières élégantes et courtoises qui jettent un vernis si brillant sur la rudesse du guerrier.

[1] « Gastava buena parte del dia en tirar con una ballestilla a los paxaros. » — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 10.

Quelque confiance que Quixada pût avoir dans la discrétion de sa femme, il ne jugea pas à propos de la mettre à l'épreuve en cette circonstance, en révélant à Magdalena le secret de la naissance de Geronimo ; il fit passer celui-ci pour le fils d'un grand seigneur, son intime ami, et pria sa femme d'avoir pour lui l'amour d'une mère ; recommandation qu'il lui était d'autant plus facile de suivre, qu'elle-même n'avait pas d'enfant. La sollicitude que son mari témoignait à Geronimo aurait pu éveiller dans l'esprit de Magdalena l'idée qu'il existait entre eux des liens plus étroits que le majordome ne voulait l'avouer ; en un mot, que cet enfant était le fruit d'une intrigue amoureuse, antérieure à son mariage avec Quixada [1]. Mais un événement qui arriva peu de temps après ceci, donna, dit-on, lieu chez elle à des suppositions plus voisines de la vérité. Un incendie éclata dans la maison de Villagarcia, pendant la nuit ; on ne s'en aperçut qu'au moment où les flammes grandissant sortirent par les fenêtres. Les cris poussés dans la rue éveillèrent les habitants menacés ; Quixada, dont la première pensée fut pour son protégé, sauta du lit et, s'élançant dans la chambre de celui-ci, saisit l'enfant effrayé et l'emporta dans ses bras pour le déposer en lieu de sûreté ; il rentra ensuite dans la maison et, passant à travers la fumée et les flammes, réussit à tirer sa femme de sa dangereuse position. Un chroniqueur castillan célèbre ce sacrifice de l'amour à la fidélité comme « une action rare, dépassant de loin tous les traits d'héroïsme dont peut s'enorgueillir l'antiquité [2]. » Nous ne savons

[1] « Y puede ser llegase á sospechar, si acaso tendria por padre á su esposo. » — Villafane, *Vida de Magdalena de Ulloa*, p. 38.

[2] « Accion singular y rara, y que dexa atras quantas la antiguedad celebra por peregrinas. » — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 31.
D'après un autre biographe, le feu se déclara deux fois chez Quixada,

si Magdalena prit aussi complaisamment la chose; mais il est certain que l'intérêt témoigné à l'enfant par son mari ne put éveiller dans son cœur un sentiment de jalousie; on eût dit, au contraire, qu'il ne fit que l'intéresser elle-même davantage au jeune Geronimo, dont la beauté remarquable et le caractère affectueux éveillaient toute sa tendresse naturelle. Elle s'attacha à lui et l'aima d'un amour de mère; don Juan lui rendait chaleureusement cette affection et, jusqu'au jour où il mourut, il ne cessa de l'aimer et de la vénérer avec la sincérité du meilleur des fils.

En 1558, l'année qui suivit sa retraite à Yuste, l'empereur, désirant voir son fils, ou plus probablement voulant faire plaisir à Quixada, invita celui-ci à venir habiter avec sa famille le village de Cuacos, dans le voisinage du monastère. Le jeune Geronimo accompagna, sans doute, quelquefois sa mère adoptive au couvent, lorsqu'elle y était appelée; le biographe de don Juan nous assure que la vue de son fils agissait comme une panacée, sur la santé de l'impérial reclus [1]. Nous ne voyons l'enfant mentionné dans aucune des lettres écrites de Yuste, et, s'il visita ces lieux, Charles-Quint, nous pouvons en être sûr, fut toujours assez maître de lui-même pour ne pas trahir, par d'indiscrètes démonstrations de tendresse, le secret qu'il voulait garder [2]. On

à Villagarcia et à Valladolid; dans chacune de ces occasions, la maison fut détruite, mais le bon chevalier sauva son pupille en l'emportant dans ses bras. (Villafane, *Vida de Magdalena de Ulloa*, p. 44, 53.) Ces coïncidences heurtent trop la théorie des probabilités pour qu'il soit facile d'admettre le fait. La réflexion de Vanderhammen lui est inspirée par le second incendie, le seul qu'il mentionne; elle pourrait toutefois servir pour tous les deux.

[1] Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 16.

[2] Siguenza, qui tenait peut-être le fait des moines de Yuste, rapporte

raconta longtemps à Cuacos que les paysans de ce village avaient un jour, on le prétendait, assailli Geronimo à coups de pierres, au moment où il pillait leurs vergers. Ce fut la première leçon de guerre que reçut le futur héros de Lépante.

Il n'y a pas de motifs de douter que l'enfant assistât aux obsèques de l'empereur; un témoin rapporte qu'il le vit tout vêtu de deuil, aux côtés de Quixada, qui le faisait passer pour son page, auprès des moines [1]. On peut croire qu'un spectacle aussi solennel et aussi émouvant fit une profonde impression sur cette jeune imagination et accrut le sentiment de vénération dont le fils de Charles-Quint entoura toujours la mémoire de son père. C'est peut-être la présence de Geronimo, en habits de deuil, à cette cérémonie, qui éveilla pour la première fois le soupçon de son origine; Quixada, écrivant peu de temps après à Philippe, parle des bruits qui couraient à ce sujet dans le voisinage [2].

Parmi les papiers qui renfermaient les dernières volontés de l'empereur, il y en avait un couvert d'une enveloppe portant son sceau privé. Cette pièce, datée de 1554, avant sa retraite à Yuste, était adressée à son fils Philippe, ou, en cas de mort de celui-ci, à son petit-fils Carlos, enfin au roi

que « le hasard amenait parfois le fils en présence de l'empereur, son père, qui prenait soin de garder sa réserve habituelle et son attitude imposante, de manière à ne laisser soupçonner son secret de personne. Il arriva une ou deux fois, » ajoute le frère hiéronymite, « que l'enfant entra dans l'appartement de son père qui lui parla sans doute, comme il eût parlé à tout autre enfant. » *Historia de la Orden de San Geronimo*, tom. III, p. 205.

[1] Relation d'un religieux de Yuste, dans Gachard, *Retraite et Mort de Charles-Quint*, tom. II, p. 55.

[2] « Hallo tan publico aquí lo que toca aquella persona que V. M[tad] sabe que está á mi cargo que me ha espantado, y espántame mucho mas las particularidades que sobrello oyo. » — *Ibid.*, tom. I, p. 449.

d'Espagne, quel qu'il pût être. Charles-Quint y avouait ses relations avec une jeune Allemande et la naissance d'un fils, nommé Geronimo; il ne faisait pas connaître le nom de la mère et indiquait l'endroit où l'on pourrait prendre des renseignements sur l'enfant, qui vivait, à cette époque, dans la maison du musicien, à Leganes. Il manifestait le désir que l'on élevât Geronimo pour la profession ecclésiastique et qu'on le fît entrer, à l'âge requis, dans un couvent soumis à la règle d'un des ordres réformés. Il ne voulait pas cependant que l'on fît aucune violence aux inclinations de l'enfant, et désirait que, si celui-ci préférait la vie séculière, on lui assignât, dans le royaume de Naples, un domaine convenable, avec un revenu annuel de trente à quarante mille ducats. Il demandait que Geronimo, quoi qu'il décidât, fût traité avec tout le respect, avec tous les égards dus à son fils et terminait en déclarant que s'il n'avait pas, pour des raisons faciles à deviner, consigné ces recommandations dans son testament, il voulait néanmoins qu'on les considérât comme l'expression de ses dernières volontés [1]. C'est ainsi que Philippe, paraît-il, les considéra dès le premier moment; mais, comme il résidait à cette époque dans les Pays-Bas, il résolut d'attendre qu'il fût de retour en Espagne, pour reconnaître publiquement son frère.

Pendant ce temps, les bruits répandus au sujet de la naissance de Geronimo avaient fini par arriver à la connaissance de la régente Jeanne. Cédant à une curiosité bien naturelle, elle chargea son secrétaire de demander des renseignements à Quixada et de rechercher ce qu'il y avait de fondé

[1] Une copie de ce document intéressant a été trouvée dans la collection de Granvelle et publiée récemment dans la belle édition des papiers du cardinal. — *Papiers d'État*, tom. IV, p. 495 et seq.

dans ces rumeurs. Le fidèle majordome chercha à éluder la question, en répondant que, depuis quelques années, un de ses amis avait confié un enfant à ses soins, et, que le testament de l'empereur n'ayant fait aucune mention de cet enfant, il fallait regarder ce que l'on disait de l'origine de celui-ci comme un pur commérage [1]. Cette réponse ne satisfit pas Jeanne, qui, à ce qu'il semble, était persuadée de la vérité du bruit public; elle eut l'occasion d'écrire, peu de temps après, à dona Magdalena, pendant une absence de Quixada, pour l'inviter à se rendre avec son fils dans un endroit où elle pût voir celui-ci; elle avait fixé pour cette entrevue le jour d'un *auto-da-fé* qui allait être célébré à Valladolid. Dona Magdalena se sentit obligée, malgré elle, de se soumettre à l'invitation de la princesse comme à un ordre auquel elle n'avait pas le droit de désobéir. On pourrait croire que l'heure d'une cérémonie aussi barbare et aussi épouvantable devait être la dernière qu'il fallût choisir pour la manifestation de sentiments d'une nature douce et joyeuse. Mais l'Espagnol de cette époque, comme dans des temps bien moins éloignés, jugeait l'*auto-da-fé* le plus pieux sacrifice qui pût être offert au Tout-Puissant, et il y assistait avec autant d'indifférence pour les tourments des victimes et probablement avec autant d'enthousiasme, que s'il eût été présent à un combat de taureaux.

Au jour fixé, Magdalena et Geronimo prirent place sur l'estrade couverte de velours, qui était réservée aux personnes de haut rang et qui s'élevait en face de l'échafaud dressé pour

[1] « Que pues su Mtad, en su testamento ni codecilo, no hazia memoria dél, que era razon tenello por burla, y que no sabia que poder responder otra cosa, en publico ni en secreto. » — Gachard, *Retraite et Mort de Charles-Quint*, tom. I, p. 446.

les martyrs de la liberté de conscience. C'est au milieu de l'auguste assemblée, réunie en cette circonstance, que le fils de Charles-Quint devait recevoir sa première leçon à l'école de la persécution, qu'il devait apprendre à endurcir son cœur au spectacle des souffrances humaines, et surtout comprendre que la pitié témoignée à l'hérétique était le crime le moins pardonnable. Ces horribles enseignements, reçus par un enfant, à l'âge où les impressions se gravent le plus profondément dans l'esprit, devaient bientôt, dans la guerre des Mores, porter des fruits amers.

Quand le cortége royal approcha de la place occupée par dona Magdalena, la régente s'arrêta, jetant les yeux autour d'elle. L'épouse du majordome avait couvert Geronimo de son manteau, afin de le soustraire autant que possible à l'attention de la foule; elle découvrit alors l'enfant, que Jeanne regarda si longtemps et si avidement que celui-ci, tout confus, baissa la tête; mais déjà la princesse avait reconnu dans ses grands yeux bleus, dans son large front et dans les épaisses boucles de cheveux blonds qui s'enroulaient autour de son visage, quelques-uns des traits distinctifs qui faisaient reconnaître les princes de la maison d'Autriche; un de ces traits, et ce n'était pas le moins caractéristique, manquait heureusement à don Juan, la lèvre difforme et proéminente. La régente sentit son cœur se remplir de la tendresse d'une sœur, en acquérant la conviction que le même sang coulait dans ses veines et dans celles de l'enfant; elle se baissa et, jetant ses bras autour du cou de Geronimo, elle l'embrassa en l'appelant du doux nom de frère [1]. Elle l'engagea à la suivre et à s'asseoir à ses côtés;

[1] « La Princesa al punto arrebatada del amor, le abraço, y beso, sin

mais le fils adoptif de Quixada, se cramponnant fortement à sa mère, refusa de se séparer d'elle pour accompagner l'étrangère.

Cette scène curieuse attira l'attention des spectateurs, qui en détournèrent à peine leurs regards, au moment où les prisonniers apparurent sur l'échafaud pour écouter leur sentence. Quand elle eut été lue et que les malheureuses victimes eurent été conduites au supplice, la foule se pressa si curieusement autour de Magdalena et de Geronimo, que les gardes eurent peine à la contenir; Jeanne, à cette vue, envoya un des seigneurs de sa suite, le comte d'Osorno, au secours de la femme du majordome; le comte, se frayant un passage à travers cette multitude, emporta l'enfant dans ses bras jusqu'à la voiture royale [1].

Peu de temps après, la reconnaissance publique de Geronimo, comme fils de l'empereur, dissipa tout le mystère. Un des premiers soins de Philippe, à son retour dans la péninsule, en 1559, fut de se préparer une entrevue avec son frère; il choisit à cet effet un grand parc, aux environs de Valladolid, près du couvent de *La Espina*. Les princes castillans avaient jadis l'habitude de se livrer en cet endroit aux plaisirs de la chasse.

Au jour fixé, Quixada, portant un magnifique costume et

reparar en el lugar que estava, y el acto que exercia. Llamole hermano y tratole de alteza. » — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 23.

[1] « Llego el caso a estado, que le huvo de tomar en braços el Conde Osorno hasta la carroça de la Princesa, porque le gozassen todos. » — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 25.

On doit avouer que cette histoire paraît étrange, si l'on réfléchit à la pointilleuse étiquette de la cour de Castille et à l'habituelle réserve de Jeanne. Mais l'auteur qui la rapporte, né et élevé dans le palais, la tenait, ainsi qu'il l'affirme, de très hauts personnages, qui avaient écrit et raconté le fait.

monté sur le meilleur cheval de ses écuries, partit à la rencontre du roi; il s'était fait suivre de ses vassaux, et le petit Geronimo, vêtu simplement, chevauchait à ses côtés sur une monture ordinaire; ils n'avaient fait que quelques milles de chemin, quand un bruit de chevaux qu'ils entendirent dans le parc leur annonça qu'ils n'étaient plus loin de la suite royale. Quixada s'arrêta, mit pied à terre et, s'approchant respectueusement de Geronimo, il fléchit le genou et pria celui-ci de lui donner sa main à baiser; il l'invita en même temps à descendre et à prendre son propre cheval. L'enfant, étourdi et embarrassé, eût peut-être cru à une plaisanterie de la part du vieil *hidalgo*, si le caractère digne et grave de celui-ci n'avait pas interdit une pareille supposition. Revenu de sa stupéfaction, il obéit à l'invitation de son tuteur, et la vision de sa grandeur future dut briller dans son esprit, si, ainsi qu'on le rapporte, au moment de monter à cheval, il se tourna vers le majordome et, avec un air de dignité affecté, lui dit que, « puisqu'il en était ainsi, il pouvait lui tenir l'étrier [1]. »

Ils arrivèrent bientôt en vue de la suite du roi. Quixada montra à son pupille le monarque, qui, dit-il, avait quelque chose d'important à lui communiquer. Ils mirent alors pied à terre, et l'enfant, instruit par son tuteur, s'approcha du souverain et demanda à genoux la permission de baiser la main royale. Philippe la lui présenta gracieusement, tout en le regardant fixement. Enfin, il rompit le silence et demanda à Geronimo « s'il savait qui était son père. » Surpris de cette

[1] « Vuelto ya en si de la suspension primera, alargo la mano, y monto en el caballo; y aun se dice que con airosa grandeza, anadio : Pues si eso es asi tened el estribo. » — Villafane, *Vida de Dona Magdalena de Ulloa*, p. 51.

brusque question, celui-ci, qui, si même il connaissait les bruits répandus au sujet de son origine, ignorait ce qu'ils avaient de fondé, baissa les yeux et ne répondit pas. Philippe, qui remarquait avec plaisir son embarras, fut, sans doute, heureux de lire dans sa physionomie intelligente et dans son noble maintien la promesse qu'il ne ferait pas injure à sa naissance. Descendant de cheval, il embrassa Geronimo en s'écriant : « Courage, mon enfant; vous descendez d'un grand homme. L'empereur Charles-Quint, aujourd'hui dans le séjour de la gloire, est votre père, ainsi que le mien [1]. » Se tournant ensuite vers les gentilshommes qui l'entouraient, il leur présenta l'enfant comme le fils de leur dernier souverain et son frère même. Les courtisans, avec le prompt instinct de leur race, toujours prêts à adorer le soleil levant, accablèrent à l'envi Geronimo de protestations de dévouement. Le roi mit fin à la scène en attachant une épée au côté de son frère et en lui jetant autour du cou le brillant collier de la Toison d'or.

La nouvelle de cet étrange événement se répandit rapidement dans le voisinage, car le nombre des individus qui avaient assisté au spectacle dépassait considérablement celui des acteurs; le roi et sa suite, à leur retour, rencontrèrent tout le long de leur route une foule d'Espagnols, accourus pour voir le royal enfant qui venait d'être découvert. La beauté du jeune prince provoqua dans cette populace un bruyant enthousiasme, et l'air retentissait de tumultueux vivats, quand le cortége royal traversa les rues de l'antique ville de Valladolid. Philippe exprima la satisfaction que lui avait

[1] « Macte, inquit, animo puer, praenobilis viri filius es tu; Carolus Quintus Imperator, qui coelo degit, utriusque nostrum pater est. » — Strada, *De Bello Belgico*, tom. I, p. 608.

causée cette journée, en déclarant « qu'il n'avait jamais fait de sa vie une meilleure chasse ni rapporté un gibier aussi précieux [1]. »

Après avoir reconnu publiquement son frère, le roi voulut l'établir d'une manière digne de son rang; il lui assigna pour résidence un des plus beaux hôtels de Madrid et mit à ses ordres une suite nombreuse de serviteurs. La maison de Geronimo rivalisa de magnificence avec celle des princes du sang. Le comte de Priego fut nommé son majordome en chef; don Luis Carrillo, fils aîné de ce seigneur, capitaine de ses gardes, et don Luis de Cordova, maître de ses écuries. Les nobles et les cavaliers castillans de la plus vieille roche ne dédaignèrent pas d'accepter des emplois au service du petit paysan élevé si haut. A une ou deux exceptions près, qui n'avaient pas d'importance, il jouit de tous les priviléges des enfants royaux. Il ne possédait pas, comme ceux-ci, des appartements dans le palais et il n'avait pas droit au titre d'altesse, qui constituait leur prérogative spéciale, mais à celui d'excellence; on n'observa pas toujours scrupuleusement cette distinction [2].

Un changement plus important se produisit dans son nom; Geronimo s'appela fièrement don Juan d'Autriche,

[1] « Jamás habia tenido dia de caza mas gustoso, ni logrado presa que le hubiese dada tanto contento. » — Villafane, *Vida de Dona Magdalena de Ulloa*, p. 52.

Ces curieux détails sur la reconnaissance de don Juan par Philippe sont rapportés, avec moins de différences qu'à l'ordinaire, par plusieurs écrivains de ce temps.

[2] Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 27. — « Mandole llamar Ecelencia; pero sus reales costunbres le dieron adelante titulo de Alteza i de senor entre los grandes i menores. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. V, cap. III.

nom qui l'annonçait comme un descendant de la famille impériale des Hapsbourgs et que ses exploits couvrirent par la suite d'un éclat, que la puissance des souverains ne pourrait donner aux dignitaires les plus orgueilleux.

Luis Quixada garda son ancienne position auprès de son royal pupille; il continua d'être son *ayo* ou gouverneur et alla habiter à Madrid, avec dona Magdalena, le palais du nouveau prince. Vivant ainsi dans l'intimité avec celui-ci, le majordome jouit, aussi longtemps qu'il vécut, de la plus grande influence sur lui.

Philippe estimait à sa juste valeur le fidèle *hidalgo*, qui eut le bonheur de voir ses services appréciés aussi parfaitement par le fils qu'ils l'avaient été par le père, et même, paraît-il, mieux récompensés. Il était maître des écuries de Carlos, l'héritier du trône; il exerçait les hautes fonctions de président du conseil des Indes et possédait plusieurs bénéfices lucratifs dans l'ordre militaire de Calatrava. Nous le voyons, dans une de ses lettres au roi, déclarer qu'il avait cherché à compléter la première éducation de son pupille, en élevant celui-ci de manière à le préparer à ses futures destinées [1]; le bon chevalier jugeait, sans doute, les exercices chevaleresques plus convenables à cet effet que la discipline monastique recommandée par l'empereur. Quoi qu'il en soit, Philippe, voulant procurer à son frère les moyens de faire des études sérieuses, l'envoya à l'université d'Alcala, qui, fondée par le grand Ximenès, un peu moins d'un

[1] « Tengo mucho cuidado que aprenda y se le ensenen las cosas necesarias, conforme á su edad y á la calidad de su persona, que, segun la estrecheza en que se crio y ha estado hasta que vino á mi poder, es bien menester con todo cuidado tener cuenta con él. » — Gachard, *Retraite et Mort de Charles-Quint*, tom. I, p. 450.

siècle auparavant, disputait à l'antique école de Salamanque la gloire d'être le plus brillant foyer de la science dans la péninsule. Don Juan avait pour compagnons ses deux neveux, don Carlos et Alexandre Farnèse, fils de Marguerite de Parme. Tous trois devaient occuper une grande place dans l'histoire; l'un, par ses fautes et ses malheurs; les deux autres, par leurs exploits militaires. Ils avaient presque le même âge. Don Juan, d'après un écrivain contemporain, éclipsait Carlos et Farnèse par sa grâce ou plutôt par sa beauté, autant que par le charme de ses manières [1]; alors déjà se révélaient ces qualités plus nobles, qui annonçaient sa prochaine grandeur [2].

Les biographes de don Juan nous disent qu'il s'instruisit avec zèle, mais en montrant une prédilection pour les sciences qui avaient rapport à l'art de la guerre. Il était un type accompli de chevalerie et aspirait au jour où il pourrait se signaler sur un champ de bataille. La connaissance de sa réelle origine remplissait son âme d'une généreuse ambition, et il ne désirait que l'occasion de se montrer, par quelque héroïque fait d'armes, digne de descendre d'illustres aïeux.

Il sortit de l'université en 1564, après y avoir passé trois années. En 1565, s'ouvrit le fameux siége de Malte; toute la chrétienté attendait en suspens l'issue de la lutte acharnée qu'une poignée de guerriers soutenaient, dans une île lointaine, contre les forces réunies de l'empire ottoman. Don Juan, animé des plus vives sympathies pour les chevaliers

[1] « Longè tamen anteibat Austriacus et corporis habitudine, et morum suavitate. Facies illi non modo pulchra, sed etiam venusta. » — Strada, *De Bello Belgico*, tom. I, p. 609.

[2] « Eminebat in adolescente comitas, industria, probitas, et, ut in novæ potentiæ hospite, verecundia. » — *Ibid.*, loc. cit.

chrétiens, voulut associer sa fortune à la leur et cueillir ses premiers lauriers sous la bannière de la croix. Il ne demanda pas la permission de son frère; il savait qu'elle lui serait refusée. Il quitta secrètement la cour, et, suivi d'un petit nombre de compagnons, prit la route de Barcelone, où une escadre était près de prendre la mer, pour porter des secours aux assiégés. Il fut accueilli partout, sur son passage, avec le respect dû à son rang; il tomba malade à Saragosse, où l'archevêque lui avait offert l'hospitalité. Don Juan reçut dans cette ville une lettre du roi, qui, informé du motif de son départ, lui ordonnait de revenir, attendu qu'il était trop jeune pour s'engager dans une guerre désespérée. Le jeune prince n'eut guère égard à cet ordre; il poussa jusqu'à Barcelone, où il eut la mortification d'apprendre que la flotte avait déjà mis à la voile. Il résolut de franchir les Pyrénées et de s'embarquer à Marseille; le vice-roi de Catalogne ne put détourner de son projet le bouillant jeune homme, mais une nouvelle dépêche de la cour parvint à celui-ci; Philippe, sur un ton plus péremptoire, réitérait à son frère l'ordre de revenir à la cour, sous peine d'encourir tout son déplaisir. Une lettre de Quixada avait averti don Juan de la disgrâce dans laquelle il tomberait certainement, s'il continuait à se jouer de la volonté royale. Il ne restait qu'à obéir et le prince, déçu dans ses desseins ambitieux, reprit le chemin de la capitale [1].

Cette aventure causa une grande sensation dans tout le pays. Les jeunes nobles, les cavaliers de la cour, enflammés

[1] Strada, *De Bello Belgico*, tom. II, p. 609, 610. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 34-36. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. VI, cap. XXIV.

par l'exemple de don Juan, qui semblait leur faire un reproche de leur apathie, s'étaient empressés de revêtir leur armure, pour suivre le fils de Charles-Quint dans les combats[1]. Le peuple, particulièrement enthousiaste en Espagne pour les entreprises romanesques, fut ravi de l'esprit aventureux que montrait le prince et qui promettait de lui donner un jour place au milieu des héros du pays. Ce fut le commencement de la popularité de don Juan auprès des Espagnols, qui allèrent plus tard jusqu'à lui vouer une espèce de culte idolâtre. Philippe lui-même, bien qu'il eût jugé nécessaire de réprimer l'insubordination de son frère, dut au fond du cœur être satisfait des sentiments généreux que le jeune héros avait témoignés; du moins, la faveur dont celui-ci continua d'être l'objet prouve que le déplaisir royal ne fut pas de longue durée.

Le brusque changement qui s'était opéré dans la fortune de don Juan rappelle ces contes de fées, dans lesquels on voit un pauvre petit paysan transformé tout à coup, par enchantement, en un grand prince. Une évolution aussi rapide de la roue de fortune eût bien pu faire tourner la tête aux plus sages, et le roi pouvait craindre que le contact d'une cour oisive et frivole ne corrompît la simplicité de son frère et ne le détournât de la voie honorable du devoir. Il dut ressentir une vive satisfaction, en reconnaissant qu'au contraire l'élévation du jeune homme n'avait fait qu'élargir l'horizon de son esprit et remplir son cœur de plus hautes et de plus nobles aspirations.

La conduite prudente de don Juan, dans l'affaire de don

[1] « La fama de la partida de Don Juan saco del ocio a muchos cavalleros de la corte i reynos, que avergonçados de quedarse en él, le siguieron. » — Cabrera, *Filipe Segundo*, loc. cit

Carlos, qui voulut l'associer à ses projets sauvages et irréalisables, lui assura plus fortement encore les bonnes grâces du roi [1].

Au printemps de l'année 1568, l'occasion s'offrit à Philippe de satisfaire l'ambition du prince, en lui confiant le commandement d'une flotte que l'on équipait à Barcelone, pour faire la chasse aux corsaires barbaresques, qui, depuis longtemps, se livraient à d'alarmantes déprédations sur le commerce espagnol. Mais, tout en conférant cet honneur à don Juan, le roi prit soin de suppléer au peu d'expérience du prince, en lui adjoignant, comme son second dans le commandement, un officier dont le mérite lui inspirait une entière confiance; c'était Antonio de Zuniga y Requesens, grand commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, personnage éminent qui reparaîtra souvent dans la suite de cette histoire. Requesens, à cette époque ambassadeur à Rome, était doué de ces talents variés qu'il était si utile de réunir, dans un siècle où le même individu était fréquemment invité à échanger les travaux du cabinet contre les fatigues des camps. Aux yeux du public, don Juan était le commandant de la flotte, mais la responsabilité du sort de l'expédition était supportée par son lieutenant.

Le 3 juin, le fils de Charles-Quint sortit du port de Barcelone, à la tête d'une des plus belles escadres qui fendirent jamais les eaux de la Méditerranée. Le prince montait une magnifique galère, parfaitement équipée et ornée, à profusion, de peintures dont les sujets, empruntés principalement à l'histoire ancienne et à la mythologie, étaient choisis de manière à offrir d'utiles préceptes au jeune commandant.

[1] Voy. plus haut, page 30.

Le sens moral de chacune de ces peintures était renfermé dans une maxime concise, tracée en latin au dessous de l'image. Ainsi, partout où don Juan tournait les yeux, ils ne pouvaient manquer de tomber sur quelque homélie instructive ; si bien que l'on pouvait comparer cette galère à un volume rempli d'illustrations, qui servent à en graver le texte dans la mémoire du lecteur [1].

La croisière fut parfaitement heureuse, et don Juan, de retour en Espagne après une absence d'environ huit mois, put s'enorgueillir d'avoir, en plus d'un engagement, humilié et châtié les pirates, de manière à les empêcher d'infester de longtemps la mer. Il avait vengé l'honneur du pavillon espagnol sur toute la Méditerranée.

Il rentra dans Madrid avec les honneurs du triomphe. La cour et le peuple le comblèrent à l'envi de félicitations et brûlèrent en l'honneur du jeune héros un encens flatteur, qui remplit son âme de sublimes visions d'avenir, éclairant le chemin de la gloire.

Lorsque, en 1568, éclata l'insurrection des Mores, tous les yeux se tournèrent naturellement vers le prince, que l'on s'attendait à voir probablement chargé de l'étouffer, mais Philippe préféra confier le commandement à des officiers qui, par suite d'un long séjour dans le voisinage du pays révolté, étaient plus familiarisés avec la nature du terrain et le caractère des habitants. Plus tard, lorsque les dissentiments qui se produisirent entre les chefs rivaux nécessitèrent la nomination d'un commandant, revêtu de pouvoirs

[1] Vanderhammen décrit minutieusement cette galère royale, avec les peintures dont elle était ornée. Entre les maximes qu'on y lisait, celle de « *Dolum reprimere dolo* » fait penser au rusé monarque. — *Don Juan de Austria*, fol. 44-48.

assez étendus pour réprimer cet esprit factieux et introduire plus d'unité dans les opérations, le conseil d'État proposa don Juan, et cette proposition, faite peut-être à la suggestion du roi, fut approuvée par celui-ci.

Cependant le « prudent » monarque prit soin de ne pas laisser à son frère la liberté d'action dont celui-ci paraissait jouir aux yeux du public; il renferma, au contraire, son autorité dans des limites presque aussi étroites que celles où il l'avait circonscrite sur mer. Il adjoignit au prince un conseil de guerre, dont il devait suivre l'avis dans toutes les questions importantes; en cas de partage de voix, la décision appartenait au roi [1].

Les principaux membres de ce corps, dans lequel résidait effectivement la suprême puissance, étaient le marquis de Mondejar, qui, depuis ce temps, ne prit plus la campagne, à ce qu'il semble; le duc de Sesa, petit-fils du Grand Capitaine, Gonzalve de Cordoue, et l'héritier, en grande partie, des talents militaires de son aïeul; l'archevêque de Grenade, prélat doué d'une aussi grande dose de fanatisme qu'il en échut jamais à un prêtre espagnol; Deza, président de l'audience, qui avait voué aux Mores toute la haine qui peut s'amasser dans le cœur d'un grand inquisiteur; enfin, le fidèle *ayo* du prince, Quixada, qui avait sur celui-ci plus d'influence qu'aucun autre conseiller et qui était venu pour assister à la première campagne de son pupille, destinée, malheureusement pour lui, à être la dernière de sa propre vie [2].

[1] « Su comision fue sin limitacion ninguna; mas su libertad tan atada, que de cosa grande ni pequena podia disponer sin comunicacion i parecer de los consegeros, i mandado del Rei. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 139.

[2] *Ibid.*, p. 130 et seq. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*,

Certes il ne pouvait y avoir d'idée plus malencontreuse que celle de ce conseil, dont le lent mécanisme proscrivait la célérité indispensable au succès des opérations militaires. Ces inconvénients étaient encore augmentés par l'obligation, imposée au commandant, de consulter le roi sur tous les points en discussion; comme ceux-ci se présentaient fréquemment, le jeune prince se trouva bientôt en présence de nombreux obstacles que lui suscitaient amis et ennemis, et qu'il n'eût pas surmontés, sans l'extraordinaire fermeté de résolution qu'il déploya.

Le 6 avril 1569, don Juan prit congé du roi à Aranjuez et partit en hâte pour le midi. Les habitants de Grenade attendaient impatiemment son arrivée; les chrétiens espérant qu'il mettrait un terme aux désordres de l'armée et mènerait rapidement la guerre à bonne fin; les Mores, qu'il les protégerait contre les violences des Espagnols. On lui avait préparé une magnifique réception dans la capitale; Philippe avait rédigé lui-même le programme des cérémonies [1]. A quelques milles de la cité, le prince vit venir au devant de lui le comte de Tendilla, à la tête d'un petit détachement d'infanterie; les soldats, vêtus, les uns à la mode espagnole, les autres dans le goût moresque, présentaient un coup d'œil étrange et pittoresque; la soie, le velours, les riches broderies égayaient la vue au milieu des cottes de mailles et des armes brunies du guerrier

fol. 81. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. I, p. 511-513. — Villafane, *Vida de Dona Magdalena de Ulloa*, p. 73. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. IX, cap. I.

[1] « Ya el Presidente tenia orden de su Magestad de la que se habia de tener en el recibimiento de su hermano. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 17.

castillan [1]. Plus loin, don Juan rencontra un long cortége de fonctionnaires civils et ecclésiastiques, suivi des principaux cavaliers et habitants de Grenade; à leur tête, marchaient l'archevêque et le président, lequel avait pris soin, pour soutenir les droits de son rang, de se placer à la droite du prélat. Le prince témoigna la plus grande déférence aux deux dignitaires de l'Église; à leur approche, il descendit de cheval, les embrassa et s'entretint quelques instants avec eux, la tête découverte [2]. Le président présenta les personnages les plus distingués du cortége au jeune commandant, qui les reçut gracieusement avec cette politesse, pleine d'affabilité, qui lui gagnait tous les cœurs. Il continua ensuite sa route, entre Deza et l'archevêque. Des milliers de spectateurs se pressaient dans les campagnes environnantes. Dix mille hommes de troupes attendaient le prince dans les plaines de Beyro; ils l'accueillirent par des salves de mousqueterie, tirées avec une admirable précision. Don Juan rougit d'orgueil et ses yeux brillèrent à la vue de cette belle armée, dont il admirait la tenue et la discipline.

Il avait à peine franchi les portes de Grenade qu'il se vit entouré d'une multitude de femmes qui se pressaient autour de lui dans une attitude suppliante; c'étaient les veuves, les mères, les filles des infortunés qui avaient péri dans les massacres des Alpujarras. Elles étaient vêtues de deuil; quelques-unes, de haillons qui n'accusaient que trop ouvertement leur profonde misère. Tombant à genoux, les joues

[1] « De manera que entre gala y guerra hacian hermosa y agradable vista. » — Marmol, *Rebelion de Granada* ubi sup.

[2] « El qual lo recibio muy bien, y con el sombrero en el mano, y le tuvo un rato abrazado. Y apartandose á un lado, llego el Arzobispo, y hizo lo mismo con él. » — *Ibid.*, p. 18.

baignées de larmes et la voix presque étouffée par les sanglots, elles criaient vengeance contre les meurtriers de leur famille. Elles avaient vu, disaient-elles, tomber sous les coups des bourreaux les êtres qui leur étaient chers, mais elles n'avaient pas senti alors leur cœur se déchirer aussi douloureusement que le jour où elles avaient appris que les barbares exploits de ces misérables resteraient impunis [1]. Le prince essaya de calmer leur agitation par des paroles qui le montraient profondément sensible à leurs malheurs et dont personne, en le regardant, ne pouvait suspecter la sincérité; il leur promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour leur faire rendre justice.

Un spectacle plus joyeux s'offrit à sa vue, quand il traversa les rues de l'ancienne capitale de l'empire more. Partout, sur son passage, les maisons étaient brillamment ornées de tapisseries de drap d'or; la foule qui encombrait le chemin remplissait l'air de bruyantes acclamations. Les dames, les jeunes filles du plus haut rang se pressaient sur les balcons et aux fenêtres, fixant des yeux brillants sur le magnifique cortége et sur le jeune héros [2]. Celui-ci s'avança lentement jusqu'au palais de l'audience royale, où

[1] « Que no sintieron tanto dolor con oir lôs crueles golpes de las armas con que los hereges los mataban á ellos y á sus hijos, hermanos y parientes, como el que sienten en ver que han de ser perdonados. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 19.

Il paraît résulter de ceci que ces femmes chrétiennes portaient plus loin encore la haine contre leurs ennemis que l'affection pour leurs amis.

[2] « Y mas galas y regocijos, porque estaban las ventanas de las calles, por donde habia de pasar, entoldadas de panos de oro y seda, y mucho numero de damas y doncellas nobles en ellas, ricamente ataviadas, que habian acudido de toda la ciudad por verle. » — *Ibid.*, ubi sup.

Philippe avait fait préparer de somptueux appartements pour le recevoir [1].

Le lendemain, don Juan reçut une députation que les principaux musulmans de la ville lui envoyaient, pour réclamer sa protection contre les insultes et les mauvais traitements auxquels ils étaient en butte, dès qu'ils sortaient de leurs maisons. Les Mores se plaignaient surtout des soldats espagnols que l'on avait logés chez eux et qui violaient la sainteté de leurs demeures par les plus hideux outrages. Le prince répondit sur un ton bien différent de celui qu'il avait pris la veille, en s'adressant aux femmes qui le suppliaient; il dit aux députés qu'il était venu rétablir l'ordre à Grenade et qu'il protégerait dans tous leurs droits les sujets qui s'étaient montrés fidèles; que ceux, au contraire, qui avaient pris part à la rébellion, seraient châtiés avec une impitoyable rigueur [2]. Il les invita à exposer leurs griefs dans un mémoire, en prenant la précaution de n'y rien avancer qu'il leur fût impossible de prouver; sinon, ils pourraient s'en trouver mal. Les malheureux musulmans comprirent qu'ils devaient attendre, pour toute justice, celle que distribue la main d'un ennemi.

La première séance du conseil révéla les défectuosités du système adopté pour la conduite de la guerre. Dans les discussions qui eurent lieu, Mondejar déclara que, dans son opinion, la lutte touchait à un dénouement; la plupart des rebelles étaient dans de si bonnes dispositions, qu'il voulait

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 17-19. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 83. — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 133.

[2] « Juntamente con usar de equidad y clemencia con los que lo merecieren, los que no hubieren sido tales serán castigados con grandisimo rigor. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 21.

entreprendre, si l'on remettait l'affaire entre ses mains, de les amener tous, en très peu de temps, à faire leur soumission. Le hautain président accueillit cette proposition avec mépris et dénonça les Mores comme une race perfide, dont les promesses ne pouvaient inspirer aucune confiance. La guerre, dit-il, ne finirait jamais, tant que l'on permettrait aux musulmans de la capitale de communiquer avec leurs coreligionnaires dans les montagnes et d'avertir secrètement ceux-ci de ce qui se passait dans le camp des chrétiens. La première chose à faire, était d'expulser tous les Mores de Grenade pour les conduire à l'intérieur du pays; la seconde, de tirer des misérables qui avaient accompli les massacres des Alpujarras une vengeance exemplaire, qui frappât de terreur les infidèles et les détournât d'une plus longue résistance à l'autorité. Les membres du conseil se divisèrent entre ces deux opinions différentes, selon leurs propres tendances. Le commandant en chef et Quixada se rangèrent à l'avis de Mondejar. Après des discussions prolongées, on jugea nécessaire de déférer la question au roi, qui certes ne se distinguait nullement par sa promptitude à prendre une décision. Tout cela prit beaucoup de temps, et dans l'intervalle il fut impossible de s'occuper d'opérations actives [1].

Cependant le prince ne restait pas oisif; il inspectait les travaux de défense de la ville et des environs; il cherchait à améliorer la situation de l'armée et à étouffer l'esprit d'insubordination qui s'était manifesté dans une partie des troupes; enfin, il ordonna des levées, non seulement dans l'Andalousie et dans les provinces voisines, mais en Castille.

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 23, 24.—Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 85. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. IX, cap. I. — Herrera, *Historia General*, tom. I, p. 744, 745.

Le succès couronna cet appel, auquel on vit surtout répondre les grands seigneurs du midi, qui, réunissant leurs vassaux, se rendirent avec empressement à Grenade, heureux de combattre sous les ordres de ce chef populaire [1].

Les délais, causés par le dissentiment qui s'était produit parmi les membres du conseil, eurent les suites les plus funestes pour les chrétiens, en donnant à l'ennemi le temps de réparer les désastres de la dernière campagne. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que le roi des rebelles, Aben-Humeya, était remonté sur le trône, où il se trouva bientôt plus affermi que jamais. Les musulmans mêmes, qui étaient rentrés dans l'obéissance, les « Mores de la paix, » comme on les nommait, exaspérés par les outrages de la soldatesque espagnole et par le mépris que celle-ci affectait pour le sauf-conduit du marquis de Mondejar, arrivaient maintenant en foule au camp du roi, lui offrant leurs services et jurant de le défendre jusqu'à la dernière extrémité. D'autres soldats venaient d'Afrique; les princes musulmans qu'Aben-Humeya avait appelés à son secours, tout en refusant de prendre ouvertement parti pour lui, comme il le demandait, avaient permis à leurs sujets de se ranger sous ses drapeaux. Une nombreuse troupe de Mores barbaresques passa la mer et entra au service du chef des rebelles; c'étaient des guerriers féroces, intrépides, habitués à une vie d'aventures périlleuses et plus familiarisés avec la tactique militaire que les montagnards espagnols [2].

[1] Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 141. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 85. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 27. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. IX, cap. I.

[2] L'historien de la rébellion des Mores rapporte que ces Africains avaient la tête ceinte d'une guirlande, pour annoncer leur résolution de

Aben-Humeya, pendant qu'il recevait ces renforts, augmentait ses ressources en argent par le revenu plus considérable qu'il retirait de ses domaines agrandis [1]. Bien qu'il fût porté à l'ostentation et à la prodigalité, on ne le vit pas dissiper toutes ses richesses pour soutenir la nouvelle magnificence de son genre de vie; il les employa libéralement à payer les soldats étrangers, il acheta des armes et des munitions pour ses propres troupes, et profita de l'expérience qu'il avait acquise dans la dernière campagne et de l'exemple que lui donnaient ses mercenaires d'Afrique, pour soumettre les Mores à un meilleur système de manœuvres. Il résolut, comme auparavant, d'éviter les batailles rangées et de se borner généralement à la guerre de *guérillas,* plus appropriée aux habitudes du montagnard. Il tomba sur de petits détachements d'Espagnols qui parcouraient le pays, surprit les convois de vivres et jeta dans une cruelle perplexité les garnisons menacées de la famine. Il fit des incursions sur le territoire chrétien, pénétra même dans la *vega* et s'avança hardiment jusqu'aux portes de Grenade.

Il est vrai qu'il ne continua pas longtemps de ravager cette partie du pays après l'arrivée de don Juan, qui prit des mesures efficaces pour la protection de la capitale. Mais le prince éprouvait une vive douleur en voyant le rapide agrandissement du royaume des Mores; cependant il ne pouvait agir vigoureusement pour l'arrêter, avant que le conseil n'eût arrêté un plan d'opérations. Il était d'ailleurs retenu à

vaincre ou de mourir en martyrs pour la défense de leur foi. — Marmol, *Rebelion de Granada,* tom. II, p. 73.

[1] Outre le dixième des produits du sol, Aben-Humeya avait encore droit, dit-on, aux biens confisqués des Mores qui lui refusaient l'obéissance, et au cinquième du butin pris sur l'ennemi. — *Ibid.,* p. 35. — Voy. aussi Mendoza, *Guerra de Granada,* p. 120.

Grenade par les ordres du roi, qui lui avait défendu d'entrer en campagne, et voulait qu'il restât, pour le représenter, dans la ville, où il devait être assez occupé de régler les affaires et de pourvoir à la sûreté de la place [1]. Philippe craignait, paraît-il, que l'esprit aventureux de don Juan ne l'engageât dans une entreprise téméraire, où il courût sans nécessité un danger; il semble, comme le font juger de nombreux passages de ses lettres, qu'il était plus préoccupé de la vie de son frère que du succès de la campagne [2]. Peut-être pensait-il qu'il valait mieux confier la conduite de la guerre à un vieux général, le marquis de Los Velez, qui pouvait se flatter d'avoir bien plus d'expérience que le fils de Charles-Quint et qui avait inspiré au roi une grande estime pour ses talents militaires.

Los Velez exerçait encore le commandement dans le pays qui s'étend à l'est des Alpujarras; là se trouvaient ses vastes domaines. Ce seigneur, doué, comme on l'a vu, d'un caractère dur et arrogant, supportait difficilement l'autorité supérieure du jeune commandant en chef, auquel il daignait rarement écrire, préférant s'adresser directement au roi [3].

[1] « Y la vuestra, ya yo os dixe que la queria para cosas mayores, y que asi agora yo no os embiaba á las de la guerra sino á esa ciudad á dar desde ella la orden en todo que conbiniese : Pues y por otras ocupaciones y cartas no lo podia hazer. » — Carta del Rey á Don Juan de Austria, 10 de Mayo, 1569, MS.

[2] Don Juan était, paraît-il, irrité des restrictions mises par le roi à sa liberté. C'est, du moins, ce que l'on peut conclure d'une réprimande que lui adressa Philippe, en lui disant « qu'à cause de sa grande affection pour lui, il pardonnera à son frère le langage que celui-ci lui a tenu, mais qu'il fera bien de ne plus l'employer. » — Carta del Rey a Don Juan, 20 de Mayo, 1569, MS.

[3] Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 94.

Marmol trace, en un ou deux vigoureux coups de pinceau, le caractère

Philippe, amoureux à l'excès du pouvoir, fermait volontiers les yeux sur ces irrégularités; il pouvait ainsi intervenir plus efficacement dans la conduite des affaires. Ce fut, de la part du monarque, une faute grave, qui eut, ainsi qu'on le verra, les plus funestes conséquences.

Le marquis, sans attendre des ordres, résolut d'ouvrir la campagne en pénétrant dans les Alpujarras, avec la petite armée qu'il commandait; mais l'ennemi tailla en pièces un corps d'environ quatre cents hommes, qu'il avait chargé d'occuper le pas de Ravaha, et le hautain général renonça malgré lui à ses desseins, sur l'injonction de don Juan. Aben-Humeya, enhardi par ce succès, projeta d'attaquer le marquis dans ses nouveaux quartiers, à Verja; le plan était bien conçu; malheureusement, avant le jour fixé pour son exécution, il fut révélé à Los Velez par un prisonnier. Il échoua donc; le roi more, s'avançant jusqu'au cœur de la ville, tomba dans une embuscade, d'où il ne sortit qu'avec peine, après avoir subi d'énormes pertes. Mais, si les Espagnols remportèrent la victoire, ce furent les rebelles qui en profitèrent. L'exemple d'audace donné par Aben-Humeya, en ranimant l'ardeur de ses compatriotes, lui rapporta plus que sa défaite ne lui avait fait perdre. La riche et nombreuse population du Rio de Almanzora se leva en armes, et Los Velez jugea prudent de quitter la position qu'il occupait pour s'établir à Adra, port de mer sur la Méditerranée, où il était plus facile de lui faire parvenir des renforts et des vivres [1].

du marquis. « No se podia determinar qual era en él mayor extremo, su esfuerzo, valentia y discrecion o la arrogancia y ambicion de honra, accompanada de aspereza de condicion. » — *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 99.

[1] *Ibid.*, p. 73 et seq. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 94.

Le feu de l'insurrection gagna rapidement toutes les autres parties des Alpujarras et surtout la *sierra* de Bentomiz, qui commence aux environs d'Alhama et se dirige vers le midi. Les montagnards de Bentomiz, qui jusque là n'avaient pris aucune part aux troubles du pays, se révoltèrent avec éclat, en se rangeant sous le drapeau rouge arboré par le prince more. Les habitants de Velez et de la cité plus importante de Malaga s'épouvantèrent, appréhendant que l'ennemi, descendant des montagnes, n'inondât leurs rues de sang; ils réunirent en toute hâte la milice des campagnes et s'occupèrent de préparatifs de défense.

Heureusement, dans ce moment critique, les chrétiens virent avec joie entrer dans le port de Velez-Malaga le grand-commandeur Requesens, qui ramenait d'Italie une escadre portant plusieurs bataillons de vétérans espagnols, que le gouvernement avait rappelés pour renforcer l'armée des Alpujarras. L'Espagne ne possédait pas de meilleurs soldats que ces hommes aguerris par mainte campagne pénible et admirablement disciplinés. A peine débarqué, Requesens, qui, on s'en souvient, avait été le lieutenant de don Juan d'Autriche, dans sa croisière sur la Méditerranée, pria le jeune général de lui confier le commandement de l'expédition contre les rebelles de Bentomiz; ceux-ci étaient dans ce moment réunis en foule sur le plateau élevé de Fraxiliana et avaient défendu cette position naturellement forte par des ouvrages, qui en rendaient l'accès presque impraticable. Le prince accepta sans difficulté la proposition du grand-commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, et celui-ci, sans perdre de temps, s'enfonça avec ses bataillons dans la *sierra*.

— Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 175 et seq. — Miniana, *Historia de Espana*, p. 377.

Nous ne pouvons entrer dans les détails de cette expédition ; il suffit de dire qu'elle fut une des mieux conduites que l'on vit dans cette guerre. Les montagnards résistèrent en désespérés, et, si les courageux bourgeois de Malaga n'étaient arrivés fort à propos au secours de Requesens, il eût été repoussé. Les femmes musulmanes combattirent aux côtés de leurs époux, et, quand tout fut perdu, un grand nombre se jetèrent tête baissée dans les précipices, pour ne pas tomber aux mains des vainqueurs [1]. Deux mille rebelles furent tués et trois mille faits prisonniers; une immense quantité d'or, d'argent, de joyaux et d'étoffes précieuses, fut prise par les Espagnols. L'insurrection fut complétement étouffée dans la *sierra* de Bentomiz.

Cependant la victoire avait coûté du sang aux chrétiens; ils laissèrent six cents des leurs sur le champ de bataille. Ce furent surtout les troupes d'Italie qui souffrirent; presque tous les officiers qui commandaient ces intrépides vétérans furent blessés [2]. On vit aussi figurer sur la sanglante liste des morts le nom de plus d'un cavalier, distingué par sa naissance autant que par sa bravoure. Deux mille Mores réussirent à s'échapper et à gagner le camp d'Aben-Humeya; celui-ci reçut cet utile renfort, au moment où il projetait une attaque contre Seron [3].

[1] « Quando vieron el fuerte perdido, se despenaron por las penas mas agrias, quiriendo mas morir hechas pedazos, que venir en poder de Christianos. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 89.

[2] « Casi todos los capitanes. » — *Ibid.*, loc. cit.

[3] La sanglante rencontre de Fraxiliana est décrite, avec de grands détails, par Mendoza (*Guerra de Granada*, p. 165-169), et Marmol (*Rebelion de Granada*, tom. II, p. 89-90). Il n'y eut pas, dans toute la guerre, de victoire plus chaudement disputée, et les deux historiens attestent l'extraordinaire bravoure des Mores, digne des plus beaux jours de l'empire

C'était une place des plus fortes, perchée comme l'aire d'un aigle au sommet d'un rocher escarpé, commandant les formidables défilés du Rio de Almanzora qu'il dominait. Ce poste, qui était d'une excessive importance, était gardé, à cette époque, par une garnison espagnole, sous les ordres d'un officier, nommé Mirones. Aben-Humeya, se proposant de l'emporter d'assaut, y envoya un gros détachement; mais les musulmans manquaient d'artillerie et, ainsi qu'on ne tarda pas de le voir, étaient peu instruits dans l'art de conduire un siége. Ils résolurent donc de renoncer à leur plan d'opérations et de réduire la place, plus lentement mais plus sûrement, au moyen d'un blocus. Cinq mille Mores vinrent camper, le 18 juin, devant la ville et lui coupèrent toutes les communications avec le dehors.

La garnison réussit à informer de sa situation don Juan, qui, sans perdre un moment, ordonna à Alonso de Carbajal de marcher à son secours, avec un corps de troupes et une grande quantité de provisions. Cet officier venait de partir, quand le prince reçut avis que le roi avait chargé le marquis de Los Velez de la défense de Seron; il révoqua donc sur le conseil de Quixada, l'ordre qu'il avait donné et enjoignit à Carbajal de rebrousser chemin. Celui-ci, qui n'était plus qu'à une petite distance de la place, se soumit avec peine à la volonté du commandant en chef et abandonna Seron à son sort. Los Velez, avec quelque jalousie qu'il vît

arabe. Philippe, tout en louant la généreuse ardeur témoignée par le grand-commandeur dans cette expédition, le blâme d'avoir quitté sa flotte pour s'y engager. « El comendador mayor tubò buen suceso como deseais, y como entiendo yo que lo merece su zelo y su intencion, mas salir su persona en tierra, teniendo en vuestra ausencia el cargo de la mas fué cosa digna de mucha reprehension. » — Carta del Rey á Don Juan, 25 de Junio, 1569, MS.

l'intervention de don Juan en cette affaire, montra si peu d'empressement à pourvoir à la sûreté de la forteresse assiégée, que la garnison, aux abois, se rendit, le 11 juillet, à des conditions honorables. Mais ils n'eurent pas plus tôt évacué la place, que les vainqueurs, au mépris de la capitulation, massacrèrent de sang-froid tous les chrétiens âgés de plus de douze ans et réduisirent en esclavage les femmes et les enfants. On prétend que cet acte odieux était secrètement ordonné par Aben-Humeya; le chef more pouvait alléguer, pour sa justification, qu'il n'avait fait que suivre l'exemple de ses ennemis [1].

La perte de Seron fut profondément regrettée de l'armée espagnole, et l'amertume de ces regrets ne pouvait être adoucie par la réflexion qu'il fallait attribuer la chute de cette place, moins à la valeur des musulmans qu'aux fautes des commandants ou plutôt au déplorable système d'après lequel la guerre était conduite. Cependant la joie que leur triomphe avait causée aux musulmans était mélangée de douleur; ils avaient appris, peu de temps avant la reddition de Seron, les désastres qui venaient d'atteindre leurs coreligionnaires de Grenade.

Philippe, après de longues hésitations, avait approuvé la proposition de Deza, qui demandait que les Mores fussent expulsés de Grenade et conduits dans l'intérieur du pays. Le 23 juin fut fixé pour l'exécution de cette mesure. De nombreuses troupes, avec les principaux commandants, furent secrètement appelées dans la ville pour prêter main-forte aux autorités. Cependant le bruit courait que les musulmans

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 108-111. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 83,84. — Cabrera, *Filipe Segundo*, lib. IX, cap. VI.

de l'Albaïcyn communiquaient clandestinement avec leurs coreligionnaires des Alpujarras, qu'ils faisaient passer aux montagnards des armes et de l'argent, que les jeunes gens quittaient la ville pour aller grossir les rangs des rebelles, enfin qu'un complot avait été tramé dans le but d'attaquer la capitale et que les noms des chefs de la conspiration étaient connus. Il est impossible de discuter aujourd'hui le fond de ces accusations, mais le lecteur se rappellera que de semblables rumeurs avaient circulé avant l'horrible massacre qui ensanglanta la prison de le chancellerie.

Le 23 juin, veille de la Saint-Jean, on publia un édit ordonnant à tous les Mores de Grenade, âgés de dix à soixante ans, de se rendre dans les églises des différentes paroisses auxquelles ils appartenaient, pour y apprendre leur sort. Les femmes étaient autorisées à rester encore quelque temps dans la ville, à l'effet de disposer des objets de valeur qui ne pourraient être facilement transportés; le bas prix auquel, dans cette extrémité, elles furent obligées de vendre ce qu'elles possédaient, leur procura sans peine des acheteurs. On ne nous a pas dit ce que devinrent les enfants; le gouvernement les garda, sans doute, pour les faire élever dans la foi catholique [1].

Jamais on n'imaginera une consternation plus grande que celle des malheureux habitants de l'Albaïcyn, à la publication de ce décret qui, depuis si longtemps, suspendu à un fil au dessus de leurs têtes, les frappait néanmoins sans qu'ils

[1] Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 146. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 100. — Bleda (*Cronica de Espana*, p. 705), n'a fait, dans cette partie de son ouvrage, que reproduire le récit de Mendoza, avec tant d'inattention qu'il se trompe d'un mois sur la date de cet événement.

fussent préparés à recevoir ce coup. On comprend que le souvenir des atrocités commises dans les prisons de Grenade leur ait donné lieu de croire tout d'abord que l'on ne se proposait rien moins, en ce moment, que de massacrer toute la population mahométane de la capitale. En vain le marquis de Mondejar s'efforça de calmer leurs terreurs; ils furent un peu rassurés, lorsque le président Deza leur certifia par écrit que leurs vies n'étaient pas en danger, mais leurs appréhensions à cet égard ne furent pas complétement détruites, avant que don Juan ne leur eût donné sa royale parole que leurs personnes seraient parfaitement respectées et que le gouvernement n'avait d'autre but que de pourvoir à leur sûreté. Ils se soumirent alors, sans tenter aucune résistance; il ne leur eût guère d'ailleurs été possible d'en faire, privés d'armes, de tous moyens de défense, et entourés de soldats bien armés. Ils entrèrent donc dans les différentes églises de la ville, aux portes desquelles de forts détachements de troupes stationnèrent durant la nuit.

Le lendemain matin, on fit sortir les Mores de ces édifices et on les forma en procession, pour les conduire dans les faubourgs au grand hôpital, magnifique bâtiment érigé par la bonne reine Isabelle la Catholique, peu de temps après la conquête de Grenade. Ils devaient rester là jusqu'à ce que l'on eût terminé les arrangements pour les répartir entre plusieurs divisions, selon leurs différents lieux de destination. C'était un mélancolique et solennel spectacle que celui de cette foule d'exilés, s'avançant d'un pas lent et mal assuré, liés l'un à l'autre au moyen de cordes [1], et escortés ou plutôt

[1] « Puestos en la cuerda, con guarda de infanteria i cavalleria por una i otra parte. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 147.

poussés en avant, comme une bande de malfaiteurs, par une soldatesque brutale. On voyait marcher côte à côte les vieillards et les jeunes gens, les riches et les pauvres, maintenant, hélas! placés au même niveau; la plupart étaient courbés, moins par l'effet des années que sous le poids de leurs souffrances; tous, les mains entrelacées sur leur poitrine, avaient les yeux remplis de larmes, en contemplant pour la dernière fois cette belle cité, où s'était écoulée leur joyeuse enfance, cette superbe capitale de leur antique empire, qui leur était rendue chère par tant de souvenirs de gloire et d'amour [1].

La marche eut lieu en bon ordre; elle ne fut interrompue que par un accident, qui faillit toutefois être suivi des conséquences les plus désastreuses. Un alguazil castillan, blessé de quelques mots qui avaient échappé à un des musulmans ou, pour mieux dire, à un des prisonniers, le frappa de son bâton. Le sang arabe, si ardent, coulait dans les veines du jeune More; ramassant un fragment de tuile, celui-ci en asséna sur la tête de son agresseur un coup violent qui enleva presque l'oreille à l'Espagnol. Cet acte lui coûta la vie; il fut aussitôt massacré par les soldats, accourus au secours de leur compatriote blessé. Le bruit courut que les infidèles avaient attenté à la vie de don Juan, qui portait un costume de la même couleur que celui de l'alguazil. Les passions des Castillans s'éveillèrent; ils volèrent sur le lieu

[1] « Fue un miserable espectaculo, » dit un témoin oculaire; « ver tantos hombres de todas edades, las cabezas baxas, las manos cruzadas y los rostros banados de lagrimas, con semblante doloroso y triste, viendo que dexaban sus regaladas casas, sus familias, su patria, y tanto bien como tenian, y aun no sabian cierto lo que se haria de sus cabezas. »—Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 102.

de cette scène, en proférant les plus horribles imprécations; les épées, les lames brillaient en l'air; un instant encore et elles allaient être plongées dans le corps des malheureuses victimes.

Heureusement le coup d'œil rapide du prince lui signala le désordre; entouré d'une garde du corps formée d'arquebusiers, il surveillait en personne la marche du cortége. Poussant son cheval au milieu de la foule et se montrant aux soldats, il leur cria que nulle offense ne lui avait été faite; il leur enjoignit de rentrer dans le devoir, afin de lui épargner, ainsi qu'à eux-mêmes, le déshonneur d'avoir maltraité des innocents qu'il avait solennellement juré de protéger. Les Espagnols, honteux d'avoir mérité ces réprimandes et satisfaits de la vengeance qu'ils avaient tirée du jeune musulman, reprirent leur place dans les rangs. Les Mores se remirent peu à peu de leur panique, la procession se remit en marche et arriva, sans nouvelle interruption, à l'hôpital d'Isabelle [1].

Là les *contadores* royaux eurent bientôt compté les exilés; leur nombre s'élevait à trois mille cinq cents; celui des femmes, qui devaient suivre de près ces infortunés, était bien plus considérable [2]. On nota soigneusement dans un registre le nom, l'âge et la profession des prisonniers. Le lendemain, on les réunit sur la vaste place qui s'étendait devant l'hôpital, pour les diviser en plusieurs bandes, escortées chacune par un fort détachement de troupes qui devait les conduire à leurs différents lieux de destination, fixés

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 103.—Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 147. Ces deux historiens étaient présents en cette occasion.

[2] « Los que salieron por todos tres mil i quinientos, el numero de mugeres mucho mayor. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 147.

non seulement dans l'Andalousie, mais jusque dans la Nouvelle-Castille. On peut espérer que dans cet arrangement on respecta assez les lois de l'humanité, pour ne pas séparer les membres d'une même famille; mais les chroniqueurs se taisent sur ce point, jugeant probablement que de pareils détails, relatifs à une race déchue, étaient au dessous de la dignité de l'histoire.

Le 25 juin 1569, les exilés, adressant de tristes adieux aux amis, aux compagnons de leur jeunesse, qu'ils ne devaient plus jamais revoir, entreprirent leur douloureux pèlerinage. Le jour naissant éclairait les rouges tours de l'Alhambra, quand les Mores de l'Albaïcyn, sortant des portes de leur capitale bien-aimée, le plus doux séjour que la terre pût leur offrir, se dirigèrent vers leurs nouvelles demeures, qu'un grand nombre de ces malheureux étaient destinés à ne pas voir. Le gouvernement, avec une coupable indifférence, avait négligé de s'occuper de ces infortunés, au point qu'ils manquèrent même des choses les plus nécessaires à la vie. Quelques-uns moururent de faim en route; d'autres, ceux surtout qui étaient habitués depuis leur enfance à une nourriture recherchée, succombèrent à la fatigue; d'autres encore par leur faiblesse éveillèrent la cupidité des soldats, qui les vendirent comme esclaves et quelquefois les égorgèrent de sang-froid [1]. Les exilés, bien moins nombreux qu'ils ne l'étaient auparavant, arrivèrent aux lieux qui leur étaient assignés, pour y languir, le restant de leurs jours, au milieu d'une population qui les haïssait

[1] « Muchos murieron por los caminos de trabajo, de cansancio, de pesar, de hambre; a hierro, por mano de los mismos que los havian de guardar, robados, vendidos por cautivos. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 148.

de cette haine qu'un bon catholique du XVIe siècle portait aux « ennemis de Dieu [1]. »

Les Mores ne furent pas seuls à souffrir des mesures rigoureuses prises par le gouvernement. Ce peuple ingénieux était bien supérieur aux Espagnols dans l'agriculture et dans les différents arts mécaniques; aussi formait-il la partie la plus importante de la population de Grenade; le seul art dans lequel ils étaient surpassés par leurs rivaux était celui qui progresse au détriment des autres, l'art de la guerre. C'est pour cette raison que le gouvernement avait soustrait à la sentence qui frappait leurs compatriotes quelques-uns des meilleurs artisans, qui avaient pu rester dans la ville. Mais ils étaient en trop petit nombre pour répondre à l'attente des persécuteurs, et bientôt le quartier de la capitale que les musulmans avaient occupé présenta l'image de la tristesse et de la désolation. Les légères et aériennes constructions, qui étalaient dans leurs formes les grâces capricieuses de l'architecture arabe, tombèrent rapidement en ruines; les parterres et les jardins de plaisance, remplis de fleurs exotiques et brillant de l'exubérante végétation du midi, se changèrent en des déserts où croissaient les herbes sauvages; les cours et les places publiques, où des bassins et des fontaines impétueuses, alimentées par les torrents de la Sierra Nevada, rafraîchissaient l'air pendant les chaleurs étouffantes de l'été, se convertirent en un triste monceau de décombres.

L'armée elle-même ressentit péniblement les maux causés par l'expulsion des Mores. Les soldats, ainsi que nous l'avons vu, avaient été logés dans les maisons des musulmans; les

[1] « Los enemigos de Dios, » — c'est ainsi que les chrétiens appelèrent charitablement dès lors tous les Mores, baptisés ou non.

nouveaux occupants, pauvres et économes pour la plupart, les soumirent à un régime bien différent de celui auquel ils avaient été habitués par les anciens propriétaires, bourgeois riches et fastueux. Les Espagnols se dédommagèrent, autant qu'ils le pouvaient, en pillant les habitants. De là provinrent de continuelles altercations entre le peuple et l'armée, laquelle fut rapidement corrompue par un esprit d'insubordination qui la rendit plus formidable à ses amis qu'à ses ennemis [1].

Un chroniqueur, qui fut témoin de ces troubles, termine son récit de l'expulsion des Mores en disant qu'elle offrit un triste spectacle à celui qui se rappelait la grandeur, l'ancienne prospérité de cette race vouée au malheur, à celui qui avait vu, dans leurs jours de gloire, les somptueuses demeures des musulmans, leurs jardins et leurs terrasses, théâtre de bruyants festins et de joyeuses fêtes; quel contraste présentaient tous ces souvenirs avec les ruines que l'on voyait partout [2]! « On eût dit, » c'est ainsi qu'il conclut, « que la Providence eût voulu montrer, par le sort de cette belle cité, que les plus belles choses de ce monde sont aussi les plus sujettes à tomber [3]. » Le philosophe de nos jours regardera plutôt cette catastrophe comme le résultat naturel de ce

[1] Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 148-150.

[2] « Quedo grandisima lastima á los que habiendo visto la prosperidad, la policia, y el regalo de las casas, carmenes y guertas, donde los Moriscos tenian todas sus recreaciones y pasatiempos, y desde á pocos dias lo vieron todo asolado y destruido. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 104.

[3] « Parecia bien estar sujeta aquella felicisima ciudad á tal destruccion, para que se entienda que las cosas mas esplendidas y floridas entre la gente están mas aparejadas á los golpes de fortuna. » — Marmol, ubi supra.

système d'intolérance religieuse qui avait rendus ennemis les hommes qui, sous un règne bienfaisant, eussent été de loyaux et fidèles sujets, et qui, par leur industrie et leur habileté, eussent augmenté considérablement les ressources du pays.

CHAPITRE VI.

LE ROI DES ALPUJARRAS.

(1569.)

Opérations de Los Velez. — Conspiration contre Aben-Humeya. — Assassinat du roi des rebelles. — Élection d'Aben-Aboo. — Énergique poursuite de la guerre. — Combats furieux dans la Vega. — Impétuosité de don Juan. — Surprise de Guejar.

Pendant que se passaient les événements rapportés dans le chapitre précédent, le marquis de Los Velez s'était arrêté, avec des forces considérables, au pied des Alpujarras, à Adra, port sur la Méditerranée. L'espoir de ravitailler facilement son armée par mer l'avait surtout engagé à choisir cette position; mais il fut déçu dans son attente. Avant la fin du mois de juin, il avait déjà fallu diminuer les rations des soldats, et le mal grandit de jour en jour. Les troupes, composées principalement des recrues inexpérimentées de l'Andalousie, étaient animées de cet esprit d'indépendance et même de désordre, qui est propre à une milice indisciplinée. Ce n'est pas que les Espagnols fussent dépourvus de courage, mais ces hommes qui avaient intrépidement affronté les dangers de la campagne ne résistaient

pas aux tortures de la faim, et ils désertaient en foule les drapeaux.

Le manque de vivres était dû à plusieurs causes, dont la principale était probablement la négligence du conseil de guerre; plusieurs membres de ce corps étaient les ennemis de Los Velez et voyaient sans déplaisir sa situation critique.

Il était nécessaire de prendre sur-le-champ des mesures vigoureuses; sinon le marquis allait évidemment se trouver bientôt sans armée. Le roi fit donner à Requesens, dont l'escadre stationnait dans le port de Velez Malaga, l'ordre de ravitailler les troupes; celles-ci reçurent en même temps des renforts principalement fournis, comme auparavant, par la milice andalouse. Elles se grossirent plus utilement encore des vétérans que le grand-commandeur avait ramenés d'Italie. Alors, approvisionné pour plus d'une semaine, Los Velez, à la tête de douze mille hommes, partit, le 26 juillet, et entra aussitôt dans les Alpujarras. Le conseil lui avait recommandé de s'établir à Ugijar, place qui, par sa position centrale, lui permettait de surveiller les mouvements d'Aben-Humeya et de se porter sur tous les points où il serait nécessaire d'agir.

Le général défit sans peine un corps de cinq à six mille hommes, qui devaient lui défendre l'entrée de la région des montagnes; il s'avança ensuite rapidement et, en atteignant les hauteurs situées au delà d'Ugijar, qu'il avait déjà occupé, il se trouva en présence de l'élite de l'armée musulmane qui l'attendait, commandée par Aben-Humeya lui-même.

Par leur caractère, leur personne et leur costume, les deux chefs pouvaient être regardés comme des types assez fidèles de la chevalerie chez les Européens et chez les

Arabes. Le marquis, revêtu d'une armure complète, de couleur sombre et monté sur un lourd cheval de guerre, également recouvert d'une armure, brandissait une lance, courte et grosse, plus semblable à un épieu, en menant ses soldats au combat, prêt lui-même à se jeter au fort de la mêlée [1]; il était l'emblème de la force brutale. D'un autre côté, Aben-Humeya, conduisant gracieusement son rapide genet andalou, blanc comme la neige, et portant un léger manteau de cramoisi flottant sur ses épaules, et un turban roulé autour de la tête [2], évoquait, au lieu de l'idée de la force, celles tout opposées, de l'agilité et de l'adresse, qualités distinctives des fils de l'Orient.

Galopant sur le front de son armée, le prince more exhorta ses partisans à ne pas craindre le nom de Los Velez; à l'heure du danger, Dieu secourrait ses enfants, et d'ailleurs il valait mieux pour eux de mourir en braves sur le champ de bataille que de vivre déshonorés [3]. En dépit de ce langage magnanime, Aben-Humeya était loin de désirer une rencontre en rase campagne avec l'ennemi; il eût par là méconnu l'esprit et les règles de sa tactique, qui lui conseillait une guerre de *guérillas*, féconde en sorties et en surprises, dans lesquelles, cherchant un point vulnérable,

[1] « Armado de unas armas negras de la color del acero, y una celada en la cabeza llena de plumages, y una gruesa lanza en la mano mas recia que larga. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 133.

[2] « Andaba Aben Umeya vistoso delante de todos en un caballo blanco con una aljuba de grana vestida, y un turbante Turquesco en la cabeza. » — *Ibid.*, p. 134.

[3] « No temiesen el vano nombre del Marques de los Velez, porque en los mayores trabajos acudia Dios á los suyos; y quando les faltase, no les podria faltar una honrosa muerte con las armas en las manos, que les estaba mejor que vivir deshonrados. » — *Ibid.*, p. 134.

il pouvait porter son coup et se retirer précipitamment dans les montagnes.

Cependant les rebelles, malgré leur grande infériorité numérique, se comportèrent courageusement, et la victoire fut chaudement disputée, jusqu'au moment où un corps de cavalerie andalouse, faisant un détour sous la protection d'un terrain montant, tomba à l'improviste sur l'arrière-garde des Mores et y jeta le désordre. En même temps, le marquis attaquait vigoureusement de front les rebelles, qui plièrent et bientôt reculèrent de tous côtés. Aben-Humeya, voyant que la bataille était perdue, lâcha la bride à son ardent genet, qui l'eut bientôt porté au loin; vivement poursuivi, il distança les Espagnols. Arrivé au devant la Sierra Nevada, il mit pied à terre et, coupant les jarrets du généreux animal, il s'enfonça dans les profondeurs des montagnes, qui s'ouvrirent de nouveau pour le recevoir [1]. Il n'y resta pas longtemps avant d'être rejoint par ses partisans, et il eut à peine réuni des forces suffisantes, qu'il reparut sur les lisières orientales de la *sierra*, d'où il descendit, comme l'aigle fondant sur sa proie, dans les plaines basses, traversant la riche vallée du Rio de Almanzora et portant le fer et le feu jusque sur les frontières du royaume de Murcie. Il se vengea de Los Velez en tombant sur la ville de Las Cuevas, qui appartenait au marquis, en brûlant les habitations et en ravageant les terres de ce seigneur, enfin en poussant ses vassaux mores à la révolte [2].

[1] « Y apeandose del caballo, le hizo desjarretar, y se embreno en las sierras. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, loc. cit.

Hita célèbre la fuite du « petit roi » des Alpujarras dans une de ses ballades. — *Guerras de Granada*, tom. II, p. 310.

[2] Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 209. — Marmol, *Rebelion de*

Pendant ce temps, le général espagnol, au lieu de poursuivre sa victoire, restait oisif dans les murs de Calahorra; il avait écrit de là au conseil, le priant d'établir des magasins de vivres pour la subsistance de son armée; malheureusement pour lui, on n'en avait rien fait et, ayant échoué dans ses tentatives pour se ravitailler, il se trouva bientôt dans la même situation qu'à Adra. Les soldats, tourmentés par la famine, peu payés par leur solde et moins encore par le pillage, montrèrent d'abord leur mécontentement, puis se mutinèrent et enfin désertèrent en foule. En vain l'irascible vieillard exhala sa fureur en des menaces et des imprécations; son arrogance l'avait fait haïr des Espagnols plus même qu'il n'en était redouté; on les voyait partir, non pas clandestinement et de nuit, mais en plein jour et par compagnies entières, l'arquebuse sur l'épaule et la mèche allumée [1]. Don Diego Fajardo, fils du marquis, ayant voulu les arrêter, un de ces mutins, plus audacieux que les autres, lui logea une balle dans le corps. Bientôt la belle armée avec laquelle Los Velez était entré si fièrement dans les Alpujarras, fut réduite à moins de trois mille hommes, parmi lesquels étaient les vétérans d'Italie, qui refusèrent de souiller leurs lauriers bien mérités, en abandonnant aussi lâchement leur chef.

Le conseil de guerre se plaignit hautement au roi de la fatale inaction du marquis et de sa négligence à poursuivre les avantages qu'il avait remportés. Los Velez répondit avec

Granada, tom. II, p. 150. — Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 233.

[1] « I tan adelante paso la desorden, que se juntaron quatrocientos arcabuceros, i con las mechas en las serpentinas salieron a vista del campo. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 195.

colère, en rejetant la faute de tout sur ce conseil, qui ne lui avait pas envoyé les approvisionnements dont il avait besoin pour pouvoir agir. Philippe, justement alarmé à la vue de l'état critique des affaires, ordonna au marquis de Mondejar de se rendre à la cour, afin de conférer avec lui sur la situation du pays. C'était le motif avoué qui expliquait le rappel de ce seigneur; mais, en réalité, il est probable que le monarque, instruit des tendances du marquis vers une politique pacifique, et de son inimitié personnelle contre Los Velez, jugea qu'il était préférable de l'exclure de toute participation à la conduite de la guerre; c'est ce qu'il fit en le condamnant à un exil honorable; il le nomma d'abord vice-roi de Valence et plus tard l'éleva à la vice-royauté, plus importante, de Naples. Depuis cette époque, le nom de Mondejar ne retentit plus sur le théâtre de la guerre des Mores.

Le marquis ne gagna pas la faveur à laquelle il avait droit par son mérite. Il possédait, paraît-il, quelques-unes des meilleures qualités d'un bon capitaine; hardi dans l'action, il était circonspect dans le conseil; lent à former des plans judicieux, il les exécutait avec une persévérance singulière. Il connaissait bien le pays où avait éclaté l'insurrection et comprenait parfaitement le caractère de ses habitants. Chose bien plus rare, il se montrait indulgent pour les excès dans lesquels ceux-ci avaient été jetés par de longues années d'une insolente oppression. Son humanité, d'accord avec ses vues politiques, lui donnait, pour réduire les musulmans, plus de confiance dans des mesures conciliatrices que

[1] Mendoza *Guerra de Granada*, p. 198 et seq. — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II,p. 146.

dans la terreur; nous avons vu jusqu'à quel point il avait réussi à soumettre les rebelles; on ne peut douter que ses efforts n'eussent été couronnés d'un succès complet, s'il avait été convenablement soutenu par ceux qui partageaient avec lui la direction des affaires. Malheureusement, les deux personnages les plus importants parmi ceux-ci, le président Deza et Los Velez étaient des fanatiques implacables, d'un esprit étroit, qui, loin de ressentir aucune pitié pour les Mores, les proscrivaient en masse comme « les ennemis de Dieu. » Ces sentiments furent adoptés par le gouvernement, et Philippe, qui jugeait avec raison que le marquis de Mondejar entraverait la poursuite vigoureuse de la guerre, l'éloigna du pays; cependant, si ce seigneur fut exclu de la conduite des opérations militaires, on peut considérer que le roi reconnut d'une manière éclatante son mérite, en lui confiant le poste le plus considérable que la couronne pût accorder.

Avant le départ du marquis, Philippe avait transféré sa cour à Cordoue, dans le but de communiquer plus facilement avec les dépositaires de sa puissance placés sur le théâtre des événements; il espérait aussi que sa présence dans le voisinage de l'armée aurait pour effet de contenir l'esprit séditieux des soldats et de les animer de sentiments plus vifs de patriotisme et de fidélité. En agissant ainsi, il croyait suivre l'exemple de ses glorieux ancêtres, Ferdinand et Isabelle, qui, pendant la guerre de Grenade, transféraient habituellement leur cour dans l'une des capitales du midi de l'Espagne; il ne jugea toutefois pas nécessaire de conduire, comme eux, en personne les armées et de partager les fatigues de la campagne.

Le 19 octobre, Philippe publia un édit, par lequel il

proclamait sa résolution de poursuivre énergiquement les hostilités. Cet édit ordonnait que ceux des Mores auxquels il avait été permis jusque-là de rester à Grenade, fussent éloignés de la capitale, afin qu'il ne leur fût plus possible de communiquer avec leurs frères dans les montagnes. Il annonçait, en outre, que désormais on ferait une guerre « à feu et à sang, [1] » c'est à dire que l'on traiterait les rebelles sans aucune pitié. C'était la première fois que le monarque faisait cette féroce déclaration. Afin de ranimer le zèle de la milice des villes, on lui donnait la paie plus élevée des volontaires italiens et, pour soulager les villes elles-mêmes, le gouvernement s'engageait à supporter la plus grande partie des frais. Avant la publication de cette ordonnance, le roi avait reçu la nouvelle d'un événement auquel ni chrétiens ni musulmans ne s'étaient attendus, la mort d'Aben-Humeya, assassiné par des individus mêmes de sa suite.

Le prince more, après avoir dévasté les frontières du royaume de Murcie, avait mis le siége devant deux ou trois places fortes situées près de là. Ces tentatives, on pouvait le prévoir, échouèrent parce qu'il manquait d'artillerie. Déçu dans son espoir, Aben-Humeya ramena son armée dans les Alpujarras et fixa son quartier-général dans l'ancien palais moresque de Lanjaron, sur le flanc de la montagne qui domine la belle vallée de Lecrin. Là, l'inaction de Los Velez permit au jeune roi de se livrer aux plaisirs sensuels qui charmaient les loisirs des princes orientaux, dans les intervalles de la guerre. Son harem était peuplé d'autant de femmes que celui du plus riche satrape de l'Orient. Si cette

[1] « Que se publicase la guerra á fuego y á sangre. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 160.

conduite semblait étrange aux Mores qui, depuis leur apparente conversion au christianisme, avaient renoncé à la polygamie, elle pouvait passer aux yeux des musulmans, pour une preuve concluante de l'orthodoxie de leur souverain.

Depuis l'avénement d'Aben-Humeya au trône, sa popularité n'avait fait que décliner. Sa beauté, ses manières gracieuses, son esprit chevaleresque et son dévouement à la cause qu'il défendait, lui avaient gagné rapidement l'affection de ses sujets, mais une élévation trop soudaine avait eu malheureusement sur lui l'effet qu'elle produit d'ordinaire sur des caractères faibles, qui n'ont pour se guider ni des principes fixes ni un but élevé. En possession du pouvoir, il l'exerça tyranniquement [1]; ses actes arbitraires lui créèrent des ennemis, d'autant plus dangereux qu'ils se cachaient. La conscience des fautes qu'il avait commises le rendit soupçonneux; il s'entoura d'une garde du corps de quatre cents hommes; il en logea seize cents autres dans son palais, dont il fit, dit-on, défendre les principales avenues par des barricades [2]. Il affectait une tendresse particulière pour ceux qu'il soupçonnait; il les attirait auprès de lui, les accablait de faveurs et, lorsqu'il les avait endormis par des semblants de confiance, il les frappait du coup fatal [3]. On assure que, sous son règne si court, il n'y eut pas moins de trois cent

[1] « Vivia ya con estado de Rei, pero con arbitrio de tirano. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 209.

[2] « Teniendo barreadas las calles del lugar de manera, que nadie pudiese entrar en él sin ser visto o sentido. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 163.

[3] Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 210.

Tel est le portrait, ressemblant à celui de Tibère, que trace un ennemi, qui d'ailleurs, on peut l'ajouter, surpasse tous les chroniqueurs de son temps par la largeur de ses vues et par la connaissance des caractères.

cinquante personnes sacrifiées à sa jalousie ou à ses vengeances [1].

Il y avait, parmi les officiers du roi, un certain Diego Alguazil, uni par les liens du sang à une belle musulmane, avec laquelle il vivait, dit-on, dans une intimité que ne légitimaient pas leurs rapports de parenté. Comme l'imprudent parlait un jour de cette femme à Aben-Humeya, avec l'enthousiasme d'un amant, il enflamma tellement la curiosité du prince que celui-ci voulut la voir. Outre ses charmes personnels, la belle Zahara possédait plusieurs talents qui ajoutaient encore à ses attraits; elle avait une voix mélodieuse, qu'elle accompagnait d'une manière ravissante en touchant de la lyre, et s'abandonnait en dansant à tous les mouvements tendres et voluptueux, familiers aux beautés andalouses, à l'œil noir [1]. Conduite devant le roi, elle s'ingénia à lui plaire, car, malgré l'attachement qu'elle éprouvait, à ce qu'il semble, pour son parent, l'ambitieuse coquette eût aimé de captiver un royal amant. Elle réussit parfaitement à séduire le prince, qui pria Alguazil de lui abandonner sa

[1] « Los cuales pasaron de trescientos cincuenta, segun yo he sido informado de varios Moriscos que seguian sus banderas; y de tal manera procedia el reyecillo, que vino á ser odiosisimo á los suyos por sus crueldades. » — Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 303.

[2] « Que no la hay mas hermosa
en toda la Andalucia :
blanca es y colorada,
como la rosa mas fina;
Tane, danza, canta á estremo,
que es un encanto el oirla;
es moza, bella y graciosa
nadie vio tal en su vida. » —*Ibid.*, tom. II, p. 324.

Le pinceau sévère de Mendoza ne dédaigne pas de peindre, sous des couleurs aussi vives, la belle musulmane. — *Guerra de Granada*, p. 213.

maîtresse. Mais le More était trop amoureux ; ni les menaces ni les promesses les plus magnifiques ne purent le faire consentir à ce qu'on lui demandait. Alors le téméraire Aben-Humeya, ne prenant conseil que de sa passion, fit enlever de force Zahara, qui en était peut-être assez satisfaite, et l'enferma dans son harem. Il se fit ainsi d'Alguazil un ennemi mortel.

Le roi ne plut pas longtemps à sa nouvelle maîtresse, qui, issue d'une antique famille de Grenade[1], avait espéré s'asseoir sur le trône du monarque more; l'amour d'Aben-Humeya ne put le subjuguer au point de le faire céder à ces exigences, et Zahara, indignée de se voir rabaissée au rang obscur des captives du sérail, n'aspira plus qu'à la vengeance; elle parvint à communiquer avec son parent, et tous deux tramèrent un plan pour mettre à exécution leurs projets meurtriers.

Le corps le plus important qui faisait partie de l'armée musulmane, était celui des mercenaires turcs; ces soldats, farouches et turbulents, faisaient chèrement payer leurs services au prince more. Un gros détachement de ces troupes campait aux environs d'Orgiba, sous le commandement d'Aben-Aboo, proche parent du roi, à qui il avait autrefois, comme on l'a vu, sauvé la vie, en se soumettant aux plus cruelles tortures plutôt que de révéler sa retraite. Aben-Humeya envoya un message à ce chef pour l'inviter à employer les Turcs dans une certaine expédition, qui devait servir à les occuper, en même temps qu'à assouvir leur cupidité.

[1] « Muger igualmente hermosa i de linage. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 213.

Zahara, informée du jour où le courrier partirait, prévint Alguazil, qui fit épier et assassiner celui-ci, et s'empara des dépêches qu'il portait. Il fit ensuite fabriquer une lettre adressée à Aben-Aboo et revêtue, en apparence, de la signature royale, contrefaite par son neveu, secrétaire d'Aben-Humeya, qui avait eu récemment à se plaindre de son maître. Il était dit, dans cette lettre, que l'insubordination des Turcs les avait rendus dangereux pour l'État et qu'il fallait les éloigner au plus tôt, n'importe comment. Il était donc ordonné à leur chef de les diriger sur Mecina, aux confins de la Sierra Nevada, où Diego Alguazil le rejoindrait, avec un corps de troupes, pour l'aider dans l'exécution du plan royal. On faisait entendre que le meilleur moyen de se débarrasser des Turcs était de les empoisonner.

Cette lettre fut portée par un courrier, qu'Alguazil suivit de près avec une centaine de soldats; le rusé conspirateur voulait se présenter devant Aben-Aboo, sans lui laisser le temps de la réflexion.

L'officier more trouva ce chef dans un état de perplexité et de consternation difficile à décrire. Alguazil lui dit qu'il était venu le voir à cause de certains ordres qu'il avait reçus du roi et qui étaient si atroces qu'il ne pouvait y obéir. Aben-Aboo était tout aussi peu disposé à accepter l'horrible mission dont on le chargeait. Il n'avait pas de soupçons sur l'origine de la lettre. Hussein, le commandant des mercenaires, venant à passer en ce moment près de là, ils l'appelèrent et lui montrèrent les dépêches; le Turc furieux voulut que l'on en donnât communication à quelques-uns de ses compagnons; ces officiers manifestèrent la plus vive indignation, en apprenant que le roi trahissait aussi odieusement ceux qui étaient venus le servir, au péril de leur vie; ils

demandèrent tout d'une voix, non sa déposition, mais sa mort. Diego Alguazil vit que sa ruse avait bien réussi; il attisa adroitement la flamme et déclara qu'il partageait le profond ressentiment des mercenaires. On convint enfin de tuer le tyran et d'offrir la couronne à Aben-Aboo.

Ce chef jouissait d'une grande réputation de sagacité et de prudence; différent à cet égard d'Aben-Humeya, il paraissait constamment maître de ses passions et, loin d'être possédé d'une ambition déréglée, il avait toujours été fidèle à son devoir. Mais la tentation à laquelle sa vertu était soumise en ce moment était trop forte pour qu'elle y pût résister. Peut-être pensait-il que, le trône allant être vacant, le descendant des Omeyas y avait plus de droits que tout autre. De quelque sophisme qu'il se payât, il savait que ceux qui lui promettaient le trône avaient le pouvoir de tenir leur promesse. Il accepta donc la couronne, mais à la condition toutefois qu'endéans les trois mois, le dey d'Alger, en sa qualité de représentant du sultan, confirmerait son élection.

Leurs dispositions terminées, les conspirateurs ne perdirent pas de temps pour mettre leurs projets à exécution; ils partirent sur l'heure, dans la soirée du 3 octobre, pour Lanjaron, avec une troupe de quatre cents hommes, moitié Turcs moitié Mores. Ils atteignirent vers minuit cette localité. Diego Alguazil et les capitaines qui l'accompagnaient étaient si bien placés, aux yeux de tous, dans la confiance du prince, que nul n'essaya de s'opposer à leur entrée dans la ville, et, quoique le roi se fût retiré dans ses appartements pour se reposer, la garde ne fit aucune difficulté pour les laisser pénétrer dans le palais. Se dirigeant vers la chambre royale, ils en trouvèrent les portes fermées, mais ils eurent

bientôt forcé le passage. Pas un bras ne se leva, pas un cri ne fut poussé pour la défense de l'infortuné [1].

Aben-Humeya, réveillé en sursaut par le bruit, voulut sauter hors du lit, mais la perfide Zahara le tint fortement serré dans ses bras, jusqu'au moment où Diego Alguazil et quelques-uns des conspirateurs, se précipitant dans la chambre, s'emparèrent de ses armes et les lièrent ensemble au moyen d'un voile moresque [2]. Le prince, d'ailleurs, paralysé par la surprise, n'était guère en état de faire aucune résistance.

Le commandant turc lui montra alors la lettre. Aben-Humeya reconnut l'écriture de son secrétaire, mais il nia avoir jamais dicté une pareille pièce et affirma que la signature dont elle était revêtue n'était pas la sienne. On ne sait pas quelle impression produisirent ces déclarations; mais les conspirateurs avaient déjà trop fait pour pouvoir espérer qu'on leur pardonnerait; reculer était se condamner à la mort; ils devaient tuer le roi ou se sacrifier eux-mêmes. En vain Aben-Humeya protesta de son innocence, en vain il offrit de se soumettre à la décision du sultan, du dey d'Alger ou de tout arbitre capable de juger la question. Les conspirateurs le poussèrent dans un appartement voisin, sans écouter ses protestations. Le malheureux jeune homme comprit que son heure était venue, qu'il ne devait compter sur l'intervention ni d'un ami ni d'un serviteur pour le soustraire à son sort. Dès lors, il changea de ton et prit une attitude plus convenable à son rang. « Ils se trompent, » dit-il, « ceux qui me croient un sectateur de Mahomet. Je

[1] « Ninguno huvo que tomase las armas, ni bolviese de palabra por él. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 217.

[2] « Ataronle las manos con un almaizar. » — *Ibid.*, p. 218.

meurs, ainsi que j'ai vécu, dans la foi catholique. J'ai accepté le commandement des rebelles pour pouvoir mieux me venger sur les Espagnols des humiliations sans nombre dont j'ai eu à souffrir, ainsi que ma famille. J'en ai tiré une vengeance complète, et je suis prêt à mourir. Je ne vous porte pas envie, » ajouta-t-il, en se tournant vers Aben-Aboo, son futur successeur; « vous me suivrez bientôt. » Il se passa ensuite lui-même autour du cou la corde avec laquelle il allait être étranglé, arrangea ses vêtements et, se couvrant le visage avec son manteau, il se soumit docilement à ses bourreaux [1].

Son cadavre fut jeté dans un égout voisin, aussi brutalement que si c'eût été celui d'un chien; il y resta jusqu'au jour où don Juan, informé qu'Aben-Humeya était mort en chrétien, fit transporter ses restes à Guadix, pour y être enterrés avec le cérémonial des obsèques chrétiennes [2].

On ne doit pas être surpris de la fin déplorable de ce prince. L'insouciance avec laquelle il se débarrassa de tous ceux qui l'empêchaient de s'abandonner à ses passions l'entoura d'ennemis, dangereux surtout dans un pays où le climat échauffe le sang et où le désir de la vengeance est prompt à s'éveiller dans les cœurs. Au commencement de

[1] « El mismo se dio la buelta como le hiciesen menos mal; concerto la ropa, cubriose el rostro. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 219.

[2] Les historiens sont moins en désaccord qu'il ne leur arrive habituellement, dans leur récit de l'assassinat d'Aben-Humeya et des circonstances dont ce meurtre fut entouré. Ces circonstances ont une certaine teinte orientale, qui sert à leur donner quelque probabilité, si l'on considère le temps et le pays où elles se produisirent. — Parmi les différentes autorités en prose et en vers, voy. Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 162-169; Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 212-220; Rufo, *La Austriada*, cantos XIII, XIV; Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 337 et seq.; Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 103-105.

son règne, ses brillantes qualités lui gagnèrent une popularité, qui toutefois ne se convertit pas en une affection réelle et qui disparut entièrement, lorsque les difficultés de sa situation eurent fait ressortir plus complétement ses défauts; lorsqu'il fut prouvé qu'il ne possédait ni les talents militaires qui assurent le succès sur le champ de bataille, ni les vertus morales qui commandent le respect et l'obéissance.

Son successeur, Aben-Aboo, était un homme d'un tout autre caractère; loin de s'adonner, comme Aben-Humeya, à des plaisirs frivoles et licencieux, il était sans reproche dans sa vie privée. Beaucoup plus âgé que son prédécesseur, s'il n'avait pas la fougueuse ardeur et la brillante témérité qui distinguaient celui-ci, il se faisait remarquer par une extrême prudence dans le conseil et par une rare bravoure dans l'exécution. Tous avaient confiance dans son intégrité, tandis que la dignité et la gravité de son maintien s'unissaient aux qualités plus solides de son esprit pour le faire respecter par le peuple [1]. Ce n'est qu'à l'époque où le pouvoir suprême lui fut offert, que l'éclat de sa réputation fut terni par un crime, sa complicité dans la conspiration tramée contre son souverain. Mais si, comme on le dit, il fut la dupe du rusé Alguazil, il pouvait, jusqu'à un certain point, invoquer l'excuse de la légitime défense, car peut-être il

[1] « Con la reputacion de valiente i hombre del campo, con la afabilidad, gravedad, autoridad de la presencia, fue bien quisto, respetado, obedecido, tenido como Rei generalmente de todos. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 224.

C'était le peindre en beau. Miniana fait un portrait tout différent; il représente Aben-Aboo comme « audaz, perfido, suspicaz, y de pésimas costumbres. » (*Historia de Espana*, p. 378). Heureusement pour le prince more, le premier de ces historiens, son contemporain, doit être regardé comme la meilleure autorité.

croyait que, s'il refusait son aide à Aben-Humeya, pour exécuter les projets sanguinaires du tyran envers les Turcs, celui-ci ne laisserait pas vivre longtemps un homme qui possédait un secret aussi terrible. Dans tous les cas, le rôle qu'Aben-Aboo avait joué dans la conspiration ne parait pas avoir déplu aux Mores, qui, fatigués du despotisme sous lequel ils avaient vécu, saluèrent par des cris enthousiastes l'avénement de leur nouveau roi; plusieurs villes, qui jusque-là n'avaient pris aucune part à la lutte, envoyèrent alors leur adhésion au prince, qui bientôt régna sur un territoire plus étendu que celui où son prédécesseur avait fait reconnaître son autorité.

L'élection d'Aben-Aboo ne tarda pas d'être confirmée par le dey d'Alger, et le successeur d'Aben-Humeya, prenant le nom royal de Muley Abdallah Mohammed, se fit couronner roi de Grenade avec le cérémonial ordinaire. Il se montra, en cette occasion, tenant dans la main droite une bannière portant cette devise : « Je ne pouvais désirer davantage ni me contenter de moins [1]. » Cette inscription peut faire supposer qu'Aben-Aboo était dévoré d'une ambition que l'on n'avait pas encore soupçonnée chez lui.

Le roi des rebelles ne s'endormit pas, comme son prédécesseur, dans une mollesse efféminée; il s'occupa de différentes réformes importantes; il donna particulièrement une nouvelle organisation à l'armée et fit venir de la côte de Barbarie une grande quantité d'armes et de munitions. Il résolut de ne pas laisser à ses soldats le temps de se mutiner,

[1] « No pude desear mas, ni contentarme con menos. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 168.

Voy. aussi, pour le compte rendu de cette cérémonie guerrière, Mendoza, *Guerra de Grenada*, p. 222.

mais de les employer sur-le-champ à une expédition. Il se proposa d'abord de s'emparer d'Orgiba, place forte qui commandait la route de Grenade et qui maintenait les communications entre cette capitale et les points plus éloignés du pays.

Aben-Aboo fit ses préparatifs avec une telle célérité, que, le 26 octobre, peu de semaines après la mort d'Aben-Humeya, il put entrer en campagne, à la tête d'une armée bien équipée, de plus de dix mille hommes, en partie mercenaires turcs, en partie soldats indigènes. Se dirigeant à marches forcées sur Orgiba, il arriva bientôt devant cette place et y mit le siége; il poussa si vigoureusement les opérations qu'au bout de quelques jours il décida de donner un assaut. Quatre fois il ramena ses troupes au combat, mais, quoiqu'il eût réussi la dernière fois à s'élancer sur les remparts, avec un petit nombre de musulmans, la garnison espagnole, commandée par un brave officier, Francisco de Molina, lui opposa une si ferme résistance, qu'il fut forcé de rentrer dans ses tranchées, après avoir subi de grandes pertes. Après cet échec, le chef more, tout à fait dépourvu d'artillerie, jugea prudent de changer le siége en un blocus.

Don Juan eut ainsi le temps d'envoyer au secours des assiégés un gros détachement, commandé par le duc de Sesa. Aben-Aboo, voulant arrêter l'ennemi et occuper un défilé qui lui donnât une position avantageuse, leva secrètement le camp, à la faveur de la nuit, et se dirigea sur Lanjaron. Là, il tomba brusquement sur l'avant-garde espagnole qui, surprise par cette attaque imprévue, plia et, se rejetant, cruellement maltraitée, sur le gros de l'armée, y porta un désordre complet. Heureusement le duc de Sesa,

malgré la goutte qui le faisait beaucoup souffrir en ce moment, parvint, par une énergie extraordinaire, à rallier les chrétiens et à ranimer leur courage. L'ennemi ainsi repoussé, le duc avait sauvé sa réputation militaire et changé la fortune du combat.

Le brave Molina et ses soldats n'eurent pas plus tôt appris que les assiégeants avaient abandonné leurs ouvrages, que, s'empressant de mettre à profit leur absence temporaire, dont ils soupçonnaient le motif, ils démantelèrent la forteresse et, enterrant leurs canons, évacuèrent en toute hâte la place. Le duc de Sesa, voyant qu'il avait accompli sa mission, puisque la garnison avait échappé au danger, et ne se trouvant pas d'ailleurs à la tête de forces suffisantes pour se mesurer avec l'ennemi, opéra aussitôt sa retraite sur Grenade. Il ne fut pas inquiété dans sa marche par Aben-Aboo, heureux de pouvoir continuer sans interruption le siége d'Orgiba; mais, trouvant, à sa grande surprise, ce fort abandonné par les Espagnols, il y entra sans effusion de sang, bannières déployées, comme un vainqueur [1].

Ces succès remportés par Aben-Aboo, au commencement de son règne, présageaient un brillant avenir; la gloire du nouveau roi s'étendit au loin dans le pays, et les belliqueux Mores des campagnes accoururent, de toutes parts, se presser sous ses drapeaux. On apprit que plusieurs villes importantes, situées sur la lisière orientale des Alpujarras, s'étaient prononcées en faveur des rebelles, et l'on craignit de voir la flamme de l'insurrection portée bientôt dans les provinces voisines de Murcie et de Valence; elle s'était

[1] Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 111-118. — Marmol, *Rebelion de Grenada*, tom. II, p. 169-189. — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 225 et seq. — Miniana, *Hist. d'Espana*, p. 378.

déjà communiquée si loin que sur tout le territoire habité par les musulmans, au sud de Grenade, il ne restait plus à l'autorité royale que les environs de Malaga et la *sierra* de Ronda, à l'extrême occident [1].

La guerre offrait en ce moment le spectacle romanesque auquel on avait assisté, aux jours qui précédèrent la conquête de Grenade. On voyait briller, sur les hautes cimes des montagnes, des feux qui projetaient de sinistres lueurs à plusieurs lieues de distance et qui invitaient les hardis montagnards à prendre part à une incursion; alors la sauvage milice du pays se réunissait et, se précipitant dans les vastes plaines fanées par l'automne, elle chassait devant elle les troupeaux et les emmenait triomphalement dans ses places fortes.

Quelquefois des maraudeurs s'aventuraient dans la *vega*, la belle *vega*, où chaque pouce de terrain était engraissé de sang humain et qui devenait maintenant, comme elle l'avait été jadis, le champ de bataille où luttaient les cavaliers chrétiens et musulmans. Presque toujours l'avantage restait aux premiers, ainsi que le proclamaient les hideux trophées, les têtes et les mains des rebelles, qu'ils portaient à la pointe de leurs lances, lorsqu'ils franchissaient, aux acclamations de la foule, les portes de la capitale [2].

[1] « Desta manera quedaron levantados todos los Moriscos del Reino, sino los de la Hoya de Malaga i Serrania de Ronda. »—Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 241.

[2] « Llevando los escuderos las cabezas y las manos de los Moros en los hierros de las lanzas. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 159.

La tête d'un ennemi était un objet recherché de tout temps par le vainqueur, chrétien ou musulman, dans les luttes avec les Arabes d'Espagne. Les romances des Mores, à l'époque même, peu éloignée, de la guerre de

Cependant la victoire penchait quelquefois de l'autre côté. Les hardis infidèles, après avoir dévasté la *vega*, faisaient irruption dans les faubourgs de Grenade et dans la ville même, où ils répandaient la consternation. On pouvait voir alors les chrétiens, frappés de terreur, courant çà et là, tandis que la grosse cloche de l'Alhambra sonnait l'alarme et que les chevaliers, sautant en selle et poussant le vieux cri de guerre : « *San Iago!* » tombaient sur les envahisseurs, qui, chaque fois, étaient repoussés, après une courte mais sanglante lutte, et fuyaient en désordre à travers la *vega*, devant les Espagnols qui les poursuivaient au loin.

Don Juan se faisait toujours remarquer au premier rang, dans ces occasions; on eût dit qu'il se trouvait dans son élément et qu'il recherchait les dangers, comme un paladin de roman. Philippe devait sans cesse reprocher à son frère d'exposer inutilement sa vie, avec une légèreté qui, disait-il, messéait à sa haute position [1]. Mais on ne retient pas sur place l'ardent coursier que le son de la trompette appelle aux combats; on eût aussi facilement refréné la fougue du jeune et intrépide héros, au moment où ses compagnons s'apprêtaient à charger l'ennemi. C'était précisément au milieu de ces escarmouches que son cœur débordait de joie, car elles lui ouvraient, en perspective, la glorieuse carrière à laquelle il aspirait depuis si longtemps. Il suivait d'un regard d'envie les détachements qui sortaient de la capitale, à la

Grenade, la rangent parmi les trophées les plus honorables de la victoire. Voy. entre autres la ballade commençant par ces mots :

« A vista de los dos Reyes. »

[1] « Y que salir á tales rebatos es desautoridad vuestra, siendo quien sois y teniendo el cargo que tenis. » — Carta de Felipe Segundo á Don Juan de Austria, 30 de Setiembre, 1569, MS.

recherche des rebelles, et il regardait les montagnes bleues qui s'élevaient autour de lui comme une infranchissable barrière, avec l'impatience de l'oiseau qui bat vainement de l'aile les barreaux dorés de sa cage et souffre d'être sevré de sa liberté.

Don Juan écrivit au roi dans les termes les plus pressants, pour lui exposer le déplorable état de choses dont il était témoin; les Espagnols, disait-il, perdaient chaque jour du terrain et l'armée que commandait Los Velez s'énervait dans la mollesse ou consumait ses forces dans des entreprises sans résultat. Il priait son frère de ne pas le condamner à languir, enfermé dans les murs de Grenade; il désirait avoir une autorité réelle et non plus simplement nominale, et sollicitait l'autorisation de conduire la guerre, lui-même en personne[1].

Les considérations présentées par le prince furent chaleureusement appuyées par Requesens, qui dénonça ouvertement au monarque l'incapacité de Los Velez.

Philippe écoutait sans déplaisir les plaintes qu'on lui adressait, même quand il s'agissait des hommes qui avaient le plus de part à ses faveurs. Il ne pouvait fermer les yeux sur la vérité des accusations élevées contre l'irascible vieillard qui avait si longtemps joui de sa confiance, mais dont les dernières campagnes n'avaient été qu'une suite de fautes. Il comprit l'état critique des affaires et craignit que la rébellion, si puissante dans le royaume de Grenade, ne s'étendît rapidement dans les provinces voisines, si elle n'était aussitôt étouffée. En éloignant Mondejar du théâtre de la guerre, le roi n'avait pas remédié au mal, comme il l'espérait.

[1] « Le suplico mire que ni á quien soy, ni á la edad que tengo, ni á otra cosa alguna conviene encerrarme, cuando mas razones que me muestre. » — Carta de Don Juan de Austria al Rey, 23 Setiembre, 1569, MS.

Cependant il ne céda qu'avec peine aux sollicitations de son frère, soit qu'il se défiât de l'inexpérience d'un aussi jeune commandant, soit, comme ses lettres peuvent le faire supposer, qu'il s'effrayât des dangers au milieu desquels l'impétueux don Juan se jetterait probablement. Dès qu'il eût pris une décision, il s'empressa de la communiquer à son frère. Celui-ci devait remplacer Los Velez dans le commandement de l'armée de l'est, qui recevrait de puissants renforts, tandis que le duc de Sesa, sous les ordres du prince, camperait, avec des forces suffisantes, dans les Alpujarras, de manière à couvrir le territoire de Grenade.

Les villes principales de l'Andalousie reçurent l'ordre de lever de nouvelles troupes, auxquelles on promettait, pour les encourager, une paie supérieure à celle que l'on accordait auparavant. Mais ces promesses eurent moins d'effet sur les soldats que la nomination de don Juan d'Autriche au commandement de l'expédition; les nobles, les cavaliers accoururent en si grand nombre, avec leur suite bien armée, que le roi jugea nécessaire de publier une autre ordonnance, par laquelle il était interdit à tous de s'engager dans la guerre, sans une permission expresse [1].

Grenade offrit alors le spectacle d'une bruyante agitation; les levées nouvelles arrivaient, les anciennes recevaient une meilleure organisation. Le prince s'occupa activement, pendant quelque temps, d'introduire des réformes parmi les troupes logées dans la capitale, qui, par des raisons déjà indiquées, étaient tombées dans un état d'insubordination

[1] « Entendiose por Espana la fama du su ida sobre Galera, i moviose la nobleza della con tanto calor, que fue necesario dar al Rei á entender que no era con su voluntad ir Cavalleros sin licencia á servir en aquella empresa. » — Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 256.

alarmant; cet esprit de mutinerie avait également gagné les officiers, au point que don Juan fut forcé de suspendre de leurs commandements trente-sept capitaines sur cinquante-cinq que comptait l'armée [1]. Telles étaient les difficultés que le jeune héros devait vaincre, au début de sa première campagne.

Heureusement le prince s'appuyait sur un corps de soldats bien équipés et bien disciplinés, qui faisaient partie de la suite des grands seigneurs et des cavaliers; ces hommes obéissaient à un mobile plus élevé que la soif du pillage [2]. Don Juan s'efforçait, en outre, avec succès, de rendre aux régiments établis dans la ville leur ancienne discipline; le zèle excessif qu'il déployait finit par altérer sa santé. Philippe le réprimanda affectueusement à ce sujet; il l'engagea à consulter ses forces et à se souvenir que l'on avait besoin de ses services; il lui dit de rappeler à Quixada son devoir de veiller plus attentivement sur les jours de son pupille; « Dieu veuille, » ajoutait le roi, « que votre santé soit bientôt rétablie. » On ne pouvait s'attendre à voir un monarque aussi froid et aussi peu expansif entourer son frère de la profonde sollicitude que révèlent les lettres royales.

Avant d'entreprendre sa grande expédition, don Juan voulut pourvoir à la sûreté de la capitale, pendant son absence, en s'emparant de la ville de Guejar, surnommée par les Espagnols « le nid des pillards. » C'était une place

[1] « Havian las desordenes pasado tan adelante, que fue necesario para remediallas hacer demostracion no vista ni leida en los tiempos pasados, en la guerra : suspender treinta i dos capitanes de quarenta i uno que havia, con nombre de reformacion. » Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 237.

[2] « Tambien la gente embiada por los senores, escogida, igual, disciplinada, movidos por obligacion de virtud i deseo de acreditar sus personas. » —*Ibid.*, p. 234.

forte, située près des confins des Alpujarras et défendue par une troupe de belliqueux soldats, qui faisaient de fréquentes incursions sur le territoire voisin, s'aventurant quelquefois même jusque dans la *vega* et semant la terreur parmi les habitants de la ville. Le prince partagea ses forces en deux corps; il confia le commandement de l'un au duc de Sesa et se proposa de conduire lui-même l'autre. Ces corps devaient prendre des routes différentes et se rejoindre sous les murs de la ville, pour l'attaquer simultanément de deux côtés opposés.

Le duc, suivant le chemin le plus direct à travers les montagnes, arriva devant Guejar le premier et ne fut pas peu étonné de voir que les habitants, instruits des desseins des Espagnols, évacuaient déjà la place, sous la protection de la garnison rangée en ordre de bataille pour couvrir la retraite. Après une courte escarmouche avec l'arrière-garde des fuyards, escarmouche qui coûta de part et d'autre la vie à quelques hommes, les Castillans victorieux, renonçant à poursuivre leurs avantages, entrèrent dans la ville et prirent possession des ouvrages abandonnés par l'ennemi.

Quelques heures plus tard, don Juan arrivait devant Guejar; à sa grande surprise, le drapeau castillan flottait sur les remparts de la forteresse. Il s'indigna de voir les lauriers qu'il destinait à son propre front brutalement ravis par un rival. « Les yeux brillants, comme des charbons ardents[1], » dit un chroniqueur, il se tourna vers le duc de Sesa et lui demanda des explications à ce sujet; mais il reconnut bientôt que le vrai coupable, s'il y en avait un, était un personnage

[1] « Pusieronsele los ojos encendidos como brasa de puro corage. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 224.

qu'il n'avait pas, il le comprenait, le droit de réprimander; c'était Louis Quixada qui, dans sa sollicitude pour les jours de son pupille, avait fait faire à l'armée un détour, afin qu'elle arrivât moins vite sur le champ de bataille. Mais, si don Juan ne proféra pas un mot de reproche, il se renferma dans un morne silence, qui trahissait clairement son mécontentement et, comme les soldats le remarquèrent, il refusa de prendre aucune nourriture avant son retour à Grenade[1].

L'incessante surveillance que Quixada, stimulé à cet égard par le roi, ainsi qu'on l'a vu, exerçait sur le prince, était un sujet de fréquentes observations parmi les Espagnols; elle devait, sans doute, fatiguer et mortifier le jeune héros, car elle ne convenait ni à son âge, ni à son caractère ambitieux, ni à sa position. Commandant en chef de l'armée, il était responsable, aux yeux de tous, du succès de la campagne, et pourtant, privé de toute indépendance, il ne pouvait ni arrêter ni exécuter un plan d'opérations. Avant peu de temps, la mort de son bienveillant tuteur allait le délivrer de la jalouse sollicitude qui l'indignait et lui ouvrir, débarrassée d'entraves, une glorieuse carrière qui lui offrait la réalisation de ses vœux les plus ambitieux.

[1] « Sin comer bocado en todo aquel dia se volvio á la ciudad de Granada. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, p. 225.

CHAPITRE VII.

ENTRÉE EN CAMPAGNE DE DON JUAN D'AUTRICHE.

(1570.)

Entrée en campagne de don Juan. — Investissement de Galera. — Combats furieux. — Préparatifs d'un dernier assaut. — Explosion des mines. — Désespoir des Mores. — Horribles massacres. — Destruction de Galera.

Don Juan ne perdit pas de temps pour achever les préparatifs de son expédition. Les troupes, dès leur arrivée à Grenade, étaient, pour la plus grande partie, dirigées sur l'armée de Los Velez, à l'est des Alpujarras, où ce général assiégeait Galera, sans guère d'espoir de réduire cette place. Le commandement supérieur allait bientôt passer de ses mains dans celles du prince.

Philippe, ne pouvant fermer l'oreille aux représentations de son frère et des capitaines les plus expérimentés qu'il eût à son service, avait fini par se convaincre malgré lui de l'incapacité de Los Velez. Cependant il aimait le vieux guerrier et voulait lui épargner, autant que possible, l'humiliation de se voir supplanté par son jeune rival. Dans les lettres qu'il adressait à don Juan, il lui recommanda souvent de

témoigner une extrême déférence au marquis et de ne pas accueillir les bruits méchants que l'on répandait à son sujet. En lui écrivant, le 26 novembre, pour lui donner de nombreuses instructions relativement à la campagne qui allait s'ouvrir, il l'engagea à se laisser guider, en toute occasion, par les conseils de Quixada et de Requesens; le prince devait affecter le plus profond respect pour Los Velez et lui faire entendre qu'il suivrait toujours son opinion. « Mais, en réalité, » ajoutait Philippe, « s'il arrive jamais que le marquis exprime un avis différent de celui des deux autres conseillers, c'est leur avis que vous adopterez [1]. »

Don Juan devait placer toute sa confiance dans Quixada et dans Requesens, sans se permettre de leur faire aucune opposition; on lui ordonnait d'agir avec prudence et de montrer, au lieu de l'impatience de la jeunesse, la circonspection qui résulte de l'expérience. « Ainsi, » disait en finissant son royal précepteur, « non seulement vous vous assurerez les faveurs de votre souverain, mais vous établirez votre réputation aux yeux de tous [2]. » Évidemment Philippe avait discerné dans le caractère du prince certains traits qui lui faisaient quelque peu douter que celui-ci fût capable d'occuper la haute position à laquelle il l'avait élevé.

[1] « Y porque podria ser que ordenase al marqués de los Velez que quedase con vos y os aconsejase, convendrá en este caso que vos le mostreis muy buena cara y le trateis muy bien y le deis á entender que tomais su parecer, mas que en efecto tomeis el de los que he dicho cuando fuesen diferentes del suyo. » — Carta del Rey á D. Juan de Austria, 26 de Noviembre, 1569, MS.

[2] « Y que os goberneis como si hubiésedes visto mucha guerra y halládoos en ella, que os digo que comigo y con todos graneis harta mas reputacion en gobernaros desta manera, que no haciendo alguna mocedad que á todos nos costare caro. » — *Ibid.* MS.

On jugera peut-être que la politique hésitante et timide du monarque était moins favorable au succès dans des opérations militaires que l'esprit entreprenant et audacieux de son frère. Quoi qu'il en soit, don Juan, tout en protestant, à plusieurs reprises, de sa soumission, avait une nature trop ardente pour pouvoir écouter les leçons de son prudent conseiller.

Le prince confia le commandement de la ville de Grenade au duc de Sesa, qui devait, aussitôt qu'il aurait réuni des forces suffisantes, pénétrer dans la région occidentale des Alpujarras et créer une diversion en faveur de don Juan. Quatre mille soldats devaient rester dans la capitale. Ayant ainsi pourvu à la sûreté de la ville, le commandant en chef partit pour son expédition, le 29 décembre, à la tête d'une armée qui se montait en tout à trois mille hommes d'infanterie et quatre cents de cavalerie. Cette armée était accompagnée d'un nombreux corps de volontaires, l'élite de la chevalerie andalouse, qui étaient venus se couvrir de gloire sous la bannière du jeune héros.

Don Juan prit la route de Guadix et arriva, au bout de trois jours, devant l'antique ville de Baza, célèbre par le siége qu'elle soutint contre ses victorieux ancêtres, Ferdinand et Isabelle. Il fut rejoint dans cet endroit par Requesens, avec un renfort de troupes conduisant de la grosse artillerie et une grande quantité de munitions. Le prince envoya les canons à Galera, sous une forte escorte, mais, à son départ de Baza, il apprit, à sa grande surprise, que le marquis de Los Velez avait déjà levé le siége et ramené toutes ses forces dans la ville voisine de Guescar.

En effet, le vieux et fantasque guerrier n'avait pas plus tôt appris que don Juan arrivait en toute hâte pour

prendre la conduite de la guerre, que, dans sa colère, il jura d'abandonner le siége et de déposer le commandement, si ce bruit se vérifiait. Cependant ceux qui le connaissaient le mieux ne le croyaient pas capable d'une pareille extravagance. Il tint pourtant parole; informé que le prince s'était mis en route, il leva le camp et se retira, comme nous l'avons dit, à Guescar. Il laissa ainsi une partie du pays exposée aux incursions des Mores de Galera, et ne prit même aucune espèce de mesures pour protéger les convois de vivres, envoyés de temps en temps à l'armée assiégeante.

Cette singulière conduite ne mécontenta pas les troupes, qui, depuis longtemps fatiguées de la brutalité d'un général, d'ailleurs réduit à l'impuissance d'agir, se réjouissaient à la perspective de rejoindre les drapeaux d'un chef aussi populaire que don Juan d'Autriche. Celui-ci ne pensa même pas à s'indigner contre le marquis, tant il était satisfait d'être délivré des contrariétés que les orgueilleuses prétentions de son rival lui eussent infailliblement suscitées pendant la campagne; il pouvait maintenant, sans qu'il lui en coûtât, avoir, de bonne grâce, pour Los Velez tous les ménagements si vivement réclamés par Philippe. Il poursuivit donc rapidement sa route, le cœur léger, hâtant sa marche pour prévenir les suites désastreuses que pouvait avoir la retraite du marquis.

Comme le prince approchait de Guescar, il vit venir à sa rencontre, suivi de ses gardes, le vieux seigneur, à cheval, dans l'attitude raide et fière de l'homme qui n'a ni concessions à faire ni explications à donner. Sans mettre pied à terre, quand il fut auprès du frère du roi, il rendit hommage à celui-ci, en baisant la main qu'il tendait gracieusement

vers lui : « Noble marquis, » dit don Juan, « vos exploits ont illustré votre nom. Je suis heureux de l'occasion qui se présente pour moi de faire votre connaissance. Ne craignez pas que votre autorité soit en rien limitée par la mienne. Les soldats que je commande vous obéiront comme à moi-même. Je vous prie de me regarder comme votre fils, plein de respect pour votre bravoure et pour votre expérience, et désireux de s'appuyer en toute occasion sur vos conseils [1]. »

Le ton courtois et respectueux du prince parut avoir fait impression sur la rude nature de Los Velez, lorsqu'il répondit : « Il n'y a pas un Espagnol sur la terre qui souhaite plus vivement que moi de connaître l'illustre frère de mon souverain ou qui retirerait plus de profit à servir sous sa bannière. Mais, pour parler avec ma franchise habituelle, je désire me retirer chez moi, car il ne convient pas qu'à mon âge j'accepte une position subalterne [2]. » Il accompagna ensuite don Juan jusqu'à la ville, lui donnant en route des détails sur le siége et sur la force de la place. Arrivé aux quartiers préparés pour le commandant en chef, le marquis prit congé du prince; puis, sans plus de cérémonie réunissant autour de lui ses chevaliers et ses suivants, et escorté d'un corps de cavalerie, il partit dans la direction de sa ville de Velez Blanco, située à peu de distance de là, dans le site sauvage qui s'étend vers les frontières de la province de Murcie. Il vécut, au milieu des montagnes,

[1] « I que seais obedecido de toda mi gente, haciendolo yo asimismo como hijo vuestro, acatando vuestro valor i canas, i amparandome en todas ocasiones de vuestros consejos. » — Mendoza, *Guerra de Granada* p. 260.

[2] « Pues no conviene a mi edad anciana haver de ser cabo de esquadra. » — *Ibid.* loc. cit.

dans une retraite qui eût été plus honorable, s'il ne l'avait pas achetée au prix d'une aussi flagrante violation de son devoir [1].

Cette singulière histoire dépeint l'homme non moins que l'époque. Si un acte aussi arbitraire, aussi audacieux, se produisait de nos jours, le rang du coupable, quelque élevé qu'il fût, ne pourrait le soustraire au châtiment qu'il aurait mérité. Mais il ne paraît pas que l'on ait fait aucune enquête sur le coup de tête du marquis, fait d'autant plus étrange que Los Velez avait manqué de respect envers un souverain peu disposé à pardonner de semblables crimes. Peut-être l'indulgence témoignée par Philippe, en cette occasion, provint-elle moins de son affection pour le vieux soldat que d'une autre cause; le roi comprenait qu'en poursuivant cette affaire il ne ferait que donner plus de retentissement à la grossière faute qu'il avait commise en conservant le commandement au marquis, lorsque la conduite de celui-ci et de nombreux avertissements devaient lui avoir prouvé depuis longtemps l'incapacité de ce général.

Los Velez parti, don Juan, sans perdre de temps, se remit en marche, à la tête d'une armée, qui se montait maintenant à douze mille hommes d'infanterie et huit cents de cavalerie, outre une brillante troupe de chevaliers, accourus, comme nous l'avons dit, pour prendre part à la guerre. Les Espagnols arrivèrent en quelques heures devant Galera,

[1] Le marquis de Los Velez fut plus tard appelé à Madrid, où il occupa longtemps une place importante dans le conseil d'État, sans avoir apparemment rien perdu de la faveur royale.

Pour les pages précédentes, voy. Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 229-232; Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 257-260; Herrera, *Hist. General*, tom. I, p. 777, 778; Bleda, *Cronica*, p. 733, 734.

et le prince s'occupa aussitôt de reconnaître le terrain; Quixada et Requesens l'accompagnaient avec la plus grande partie de la cavalerie. Ses observations faites, il se prépara à investir la place.

La ville de Galera s'élevait dans un site des plus pittoresques; ce n'était pourtant pas la romanesque beauté du paysage qui avait attiré les Mores dans cet endroit; ils avaient moins encore choisi cet emplacement parce qu'il était commode, mais cette forte position les protégeait contre l'ennemi, considération de la plus haute importance pour des gens habitant une région montagneuse, peuplée d'une race sauvage et guerrière. Le rocher, à cime convexe et d'une forme singulière, sur lequel la ville était assise, ressemblait, disait-on, à une galère dont la quille serait renversée en l'air; c'est à cette ressemblance que Galera devait son nom [1].

Le sommet de la montagne portait un château dont le style accusait visiblement l'antiquité. Ce fort était couvert par un mur, généralement si délabré qu'il ne consistait plus guère qu'en une masse de pierres à peine jointes. On distinguait à peu de distance un ravelin, mais cet ouvrage

[1] Les poètes du temps ne purent résister à la tentation de jouer sur ce mot à double sens. Voy. particulièrement la romance, une des meilleures de cet auteur, et on peut ajouter que ce n'est pas en faire un grand éloge, qui se trouve dans le second volume de Hita et qui commence ainsi :

« Mastredages marineros
de Huescar y otro lugar
han armado una Galera
que no la hay tal en la mar.
No tiene velas, ni remos,
y navegar, y hace mal. » —

Ce jeu de mots remplit encore un grand nombre de stances; nous en faisons grâce à nos lecteurs. — *Guerras de Granada*, tom. II, p. 469.

extérieur et la forteresse elle-même n'avaient, pour se défendre, que deux fauconneaux pris sur Los Velez, pendant le siége qui venait d'être levé; on les avait montés dans le château, mais ils étaient si mal placés qu'ils ne pouvaient pas incommoder beaucoup les assiégeants.

Les maisons des habitants occupaient le reste du plateau et tapissaient la rude pente de la montagne, au nord-ouest, jusqu'à une vaste plaine connue sous le nom de *Eras* ou « Les Jardins. » A travers cette plaine coulait un torrent, d'une profondeur considérable, qui baignait le pied de la ville, au nord, et la défendait de ce côté. Un fossé et un mur en mauvais état protégeaient la partie de la cité qui regardait la plaine, et dont l'édifice le plus remarquable était une église avec son beffroi ou sa tour, convertie en forteresse; on y avait pratiqué des meurtrières et logé une foule de mousquetaires, à défaut d'artillerie. C'était un ouvrage très solide, qui commandait les abords de la place.

Le roc sur lequel Galera était bâti avait deux de ses flancs taillés presque à pic; ceux-ci formaient les bords d'un ravin, encaissé de l'autre côté entre des montagnes escarpées; la ville était ainsi couverte par un fossé naturel, qui semblait creusé par la main des géants. Les maisons construites sur des terrasses disposées en forme d'étages, s'élevaient l'une au dessus de l'autre, de manière que souvent le toit d'une habitation n'atteignait pas le pied de celle qui la dominait; celles qui, occupant la même terrasse, se trouvaient par conséquent au même niveau, pouvaient être considérées comme autant de forteresses. Les murs, treillissés d'après la mode moresque, étaient percés de meurtrières qui, garnies d'adroits tireurs, commandaient l'intérieur des rues, d'ailleurs fermées par des barricades qui se succédaient à la

distance de cinquante pas [1]. La ville n'offrait donc partout que des fortifications ou plutôt elle n'était elle-même qu'une grande forteresse, que la nature et l'art rendaient imprenable.

La place était bien approvisionnée pour soutenir un siége; les magasins renfermaient assez de blé pour nourrir la population pendant deux ans. L'eau était fournie par la rivière voisine, à laquelle on arrivait par une galerie souterraine, taillée récemment dans le roc. Les nécessités de la vie ne manquaient pas aux Mores, mais ils étaient dépourvus d'armes à feu et de munitions, choses presque aussi nécessaires. Ils n'avaient, pour toute artillerie, que les deux fauconneaux dont il a déjà été question, et le petit nombre de mousquets dont ils étaient armés les obligeait de se munir d'une grande quantité de flèches, de pierres et de tous ces projectiles que renfermait l'arsenal de leurs ancêtres; ils avaient, en outre, des épées et quelques armes propres à la lutte corps à corps. Presque aucun n'avait d'armure, mais tous étaient animés d'un courage héroïque, plus précieux que des cuirasses ou des casques, et ils étaient, jusqu'au dernier, résolus de mourir plutôt que de se rendre.

Il y avait dans la place trois mille habitants, en état de se battre, non compris quatre cents mercenaires, pour la plupart turcs ou aventuriers venus de la côte de Barbarie. Environ quatre mille femmes et enfants s'y trouvaient

[1] « Las tenian los Moros barreadas de cincuenta en cincuenta pasos, y hechos muchos traveses de una parte y de otro en las puertas y paredes de las casas, para herir á su salvo á los que fuesen pasando. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 234.

Cet auteur est celui qui fait le mieux connaître la topographie de Galera.

également; ces femmes n'étaient pas un embarras, car les provisions de bouche abondaient; elles rivalisaient d'ailleurs de fermeté et d'intrépidité avec les hommes, qu'elles assistaient non seulement en soignant les malades et les blessés, mais en les soutenant efficacement pendant l'action. On vit, dans ce siége, plusieurs de ces héroïnes mores égaler, par leur fougueuse valeur, les plus brillants exploits des guerriers. Il n'était pas étonnant qu'une place aussi forte par elle-même et défendue par les femmes avec autant de courage que par les hommes, eût défié tous les efforts d'un ennemi tel que Los Velez, qui était cependant entré en campagne avec une armée au moins aussi formidable par le nombre que celle de don Juan [1].

Après avoir étudié le terrain, le général espagnol fit construire trois batteries, qui devaient ouvrir en même temps le feu contre la ville, sur plusieurs points. La première, la plus considérable des trois, armée de dix pièces d'artillerie, fut élevée, à la droite du ravin, sur une hauteur qui lui permettait, malgré la distance trop grande qui la séparait de Galera, de commander le château et la partie haute de la cité rebelle.

La deuxième batterie, composée de six canons d'un fort

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II. p. 233 et seq. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 112, 113. — Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 377 et seq.

Hita n'assistait pas, dit-il, au siége de Galera, mais il eut en sa possession le journal d'un officier murcien, nommé Tomas Perez de Hevia, qui servit pendant le siége et dont l'historien parle comme d'un homme versé dans l'art militaire. Il déclare avoir fidèlement pris pour guide cet officier, dont il vante la scrupuleuse véracité. Dans l'opinion de certains critiques, si ce Hevia mérite ces éloges, on peut considérer que l'honneur en revient à Hita lui-même.

calibre, fut établie plus bas que le ravin, vers le sud, à soixante-dix pas au plus du front perpendiculaire du rocher; la troisième, qui ne comptait que trois petits canons, fut montée dans la plaine des jardins, en face de la tour attenant à l'église.

Les assiégeants n'avaient pas en tout plus de vingt pièces d'artillerie, mais ils en attendaient treize, qui devaient d'un moment à l'autre arriver de Carthagène. Le gros de l'armée était posté, à l'est, derrière une élévation de terrain qui le mettait à couvert du feu des assiégés. Le corps d'élite des vétérans italiens campait dans la plaine, sous le commandement d'un brave officier, nommé Pedro de Padilla. La place était donc entièrement investie.

Les Espagnols commencèrent par attaquer la tour située dans la plaine; la garnison qui occupait cette forteresse n'avait cessé de tirer sur l'ennemi, pendant que celui-ci construisait une batterie et ouvrait une tranchée, de ce côté. Les canons ne furent pas plus tôt mis en position qu'ils battirent en brèche la tour, dont la maçonnerie légère fut bientôt percée à jour. Padilla, qui conduisait l'attaque, s'avança alors avec ses soldats, mais les vétérans se trouvèrent en présence de guerriers aussi braves qu'eux-mêmes. Un combat furieux s'engagea, mais il fut de courte durée, les premiers assaillants ayant bientôt reçu du renfort et accablé la petite garnison sous la supériorité de leur nombre. Les Mores qui échappèrent au glaive des Castillans se réfugièrent dans les ouvrages de défense de la ville, voisins de l'église.

Enflé de ce succès, don Juan, après avoir confié la garde de la tour à un nombreux détachement d'arquebusiers, résolut de donner un assaut régulier à Galera, du côté de la

plaine, qu'il considérait comme le meilleur point d'attaque. Il chargea, de l'entreprise, comme auparavant, Juan de Padilla et son régiment italien. On tourna les canons vers les remparts de la place et les maisons avoisinantes. Don Juan poussait vigoureusement le siége; il excitait les Espagnols par son exemple, apportait lui-même sur ses épaules du bois pour la construction des tranchées et s'imposait, en un mot, la tâche du simple soldat [1].

Le 24 janvier, des brèches suffisamment larges avaient été pratiquées dans les vieux murs de Galera et, au signal convenu, Padilla et ses vétérans s'élancèrent à l'assaut. Il ne leur fut pas difficile de franchir le fossé et d'escalader la muraille; celle-ci, qui n'était, du reste, pas très élevée, s'était écroulée en bien des endroits, de manière à livrer passage aux chrétiens. Ils rencontrèrent tout aussi peu de résistance chez les défenseurs de la place; mais à peine eurent-ils pénétré dans l'intérieur de la ville, que la scène changea brusquement d'aspect; ils se trouvèrent arrêtés devant une de ces barricades qui, ainsi que nous l'avons dit, fermaient les rues. Un corps de mousquetaires, abrité derrière ce rempart, accueillit les assaillants par un feu bien dirigé; en même temps, une grêle de balles, de flèches, de pierres et d'autres projectiles, partis des meurtrières ouvertes dans les murs des bâtiments, balaya les rangs découverts des Espagnols; bientôt les rues furent jonchées de morts et de blessés. En vain les vétérans attaquèrent les maisons et emportèrent coup sur coup des retranchements; chaque habitation était une véritable forteresse, et chaque barricade devant laquelle

[1] « Para que los soldados se animasen al trabajo, iba delante de todos á pie, y traía su haz acuestas como cada uno, hasta ponerlo en la trinchea. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 237.

les assiégeants se présentaient donnait, grâce à la nature du terrain, de nouveaux avantages aux Mores, en les plaçant dans une position plus élevée.

Assaillis de tous côtés, en avant, en arrière et sur les flancs, les soldats étaient étourdis et aveuglés par le furieux orage que déchaînait sur leurs têtes un ennemi invisible. Pressés en désordre les uns contre les autres, ils étaient exposés au feu des musulmans, qui tiraient au hasard, sûrs d'atteindre mortellement quelqu'un dans cette masse confuse. On eût dit que les assiégés avaient tendu un piége à leurs agresseurs, en les laissant entrer dans la ville pour les entourer ensuite et les égorger comme un troupeau enfermé dans l'abattoir.

Le combat avait duré une heure, lorsque Padilla, qui avait vu tomber autour de lui ses meilleurs, ses plus braves guerriers, et qui lui-même était grièvement blessé, ordonna la retraite ; dans leur empressement à obéir à cet ordre, les Espagnols abandonnèrent dans les rues un grand nombre de leurs compagnons, qui, affaiblis par leurs blessures, les suppliaient vainement de ne pas les livrer à la merci des vainqueurs. Les officiers et les personnages de haut rang entrèrent pour un chiffre plus élevé que d'ordinaire dans le total des pertes ; leur riche armure les avait fait remarquer dans la foule. C'est ainsi qu'entre autres périt un soldat distingué, du nom de Juan de Pacheco ; il était chevalier de l'ordre de Saint-Jacques et n'avait rejoint l'armée que peu de minutes avant l'attaque ; il venait de débarquer, revenant d'Afrique. Il demanda aussitôt à Padilla, qui était son parent, la permission de partager la gloire de la journée. Au milieu de la lutte, le commandant perdit de vue le brave Pacheco, qui, revêtu d'insignes annonçant un soldat de la foi, excita

la fureur des musulmans et tomba bientôt, criblé de blessures [1].

Ces désastres humiliants servirent de leçon au jeune commandant en chef; il comprit la nécessité de se préparer avec plus de soin à tenter un nouvel assaut et reconnut la sagesse du conseil que lui avait donné son frère, en lui recommandant de faire un grand usage de l'artillerie et des mines, avant d'en venir aux mains avec l'ennemi [2]. Il résolut de faire pratiquer dans l'escarpement du rocher, vers l'est, une mine passant sous le château et sous les maisons voisines qui couronnaient la cime de la montagne. Il confia cette opération à Francesco de Molina, le brave défenseur d'Orgiba, qui se fit aider par un habile ingénieur vénitien. Le rocher, formé d'une espèce de grès léger et friable, résista à la pioche moins qu'on ne s'y attendait; la galerie fut bientôt creusée et on y plaça quarante-cinq barils de poudre. Pendant ce temps, les batteries continuaient de tonner furieusement contre la ville et le fort, où une petite brèche fut ouverte; un grand nombre de maisons s'étaient écroulées. Le 27 janvier, tout était prêt pour l'assaut.

Don Juan se proposait d'attaquer la place, en la mettant entre deux feux. Padilla, encore souffrant de sa blessure, devait, comme la fois précédente, donner l'assaut du côté de la plaine des jardins. Cette manœuvre était principalement destinée à opérer une diversion en faveur de l'attaque

[1] Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 236-238. — Hevia, dans Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 386, 387. — Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 113. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 140.

[2] « Convendrá por no aventurar mas gente buena que se haga todo lo que sea posible con las minas y artilleria, ántes de venir á las manos. » — Carta del Rey á D. Juan de Austria, 6 de Febrero, 1570, MS.

principale, qui devait avoir lieu de l'autre côté du rocher, où l'explosion de la mine faciliterait, comme on l'espérait, l'accès du château; un brave officier, nommé Antonio Moreno, était chargé de conduire les assaillants. Le jeune commandant en chef, à la tête de quatre mille hommes, devait occuper une position d'où il avait vue sur tout le théâtre de l'action.

Le 27, à huit heures du matin, un coup de canon donna le signal; aussitôt Padilla et ses vétérans s'avancèrent au combat. Ils entrèrent dans la ville sans rencontrer même autant de résistance qu'auparavant, parce que l'artillerie, postée dans la plaine, avait renversé la plupart des maisons occupées par les musulmans. Mais, en poursuivant leur chemin, ils s'engagèrent bientôt, comme la fois précédente, dans de longs et étroits défilés. L'ennemi, retranché derrière les redoutes qui barraient les rues, ouvrit un feu meurtrier contre les rangs serrés des Espagnols, qui furent de nouveau accablés sous une grêle de projectiles de toute espèce, lancés par les Mores logés dans les maisons. Mais l'expérience avait instruit les assaillants et ils s'étaient retranchés derrière des mantelets pour se garantir. Cependant, leur position étant devenue intolérable, ils voulurent s'emparer des habitations et l'on vit s'engager des luttes sanglantes, qui finissaient généralement par le massacre des rebelles. Chaque barricade, devant laquelle se présentaient les Espagnols, devenait le théâtre d'une effroyable mêlée, où chrétiens et infidèles jetaient le mousquet pour lutter corps à corps avec la dague et l'épée. On entendait des cris farouches; ici, l'on invoquait saint Jacques; là, Mahomet; évidemment, elle n'était pas finie, cette guerre entre la croix et le croissant, qui, depuis huit siècles, ensanglantait le sol

de la péninsule [1]. Les clameurs des combattants, le fracas des armes, les détonations de la mousqueterie, le sifflement des projectiles, remplissaient les airs de bruits horribles, répercutés et multipliés par les échos dans les étroites ruelles de la cité, jadis paisible, maintenant convertie en un pandemonium. Cependant les Espagnols, s'ils gagnaient lentement du terrain, malgré tous les obstacles, étaient encore loin du plateau sur lequel ils espéraient rejoindre leurs compatriotes, qui devaient attaquer la place du côté opposé. Dans ce moment critique, il s'éleva un fracas qui étouffa tous les autres bruits et suspendit pour quelques moments la lutte.

La mine avait sauté. Don Juan, voyant les progrès de Padilla, y avait fait mettre le feu. L'explosion fut terrible; la ville trembla, ébranlée dans ses fondements; la partie du roc sous lequel la galerie était creusée vola en éclats; les maisons assises sur la cime de la montagne s'écroulèrent, ensevelissant sous les ruines plus de six cents musulmans. Quand la fumée et les nuages de poussière soulevés par la chute des habitations se furent dissipés, les assiégeants virent d'en bas sur la cime du rocher, ramper, autant que le leur permettaient leurs membres mutilés, les malheureux qui avaient survécu à la catastrophe, et poussèrent un féroce cri de triomphe. Cependant la mine n'avait produit que la moitié de l'effet attendu; par suite d'un faux calcul de direction, elle avait passé un peu à la droite du château, qui,

[1] « Unos llaman á Mahoma
otros dicen *Santiago*,
Otros gritan *cierra Espana*,
nuera el bando renegado. »
Romance dans Hita, *Guerras de Granada*, tom. II.

ainsi que le ravelin, ne subit aucun dommage. L'artillerie avait toutefois ouvert une petite brèche dans la forteresse, et, ce qui était plus important, les flancs du rocher, crevassés par l'explosion, présentaient un chemin qui, bien que jonché de décombres, pouvait servir aux assaillants pour pénétrer dans la place.

A cette vue, les soldats demandèrent impatiemment d'être menés à l'assaut; ce n'était pas seulement le désir de tirer vengeance des rebelles qui les avaient si longtemps bravés, c'était la soif du pillage qui les tourmentait. Les Mores du voisinage avaient, à cause de sa forte position, choisi Galera pour y déposer des joyaux, de riches étoffes et d'autres objets de prix. Les officiers voulaient, avant de commencer l'attaque, examiner la brèche et balayer les décombres, pour faciliter la marche des troupes; mais l'ardeur des soldats indisciplinés ne put être contenue. Sans écouter les ordres ni les représentations de leurs chefs, ils rompirent l'un après l'autre les rangs, et, poussant les vieux cris de guerre nationaux : « *San Jago!* » « *Cierra Espana!* » « Saint-Jacques! » et « Espagne, en avant! » ils s'élancèrent, comme des furieux; sautant légèrement au dessus des décombres amoncelés sur leur route, ils eurent en un instant atteint le haut du rocher; les officiers, laissés seuls, s'empressèrent de les suivre, se proposant de mettre à profit cet enthousiasme.

Heureusement pour les Espagnols, les Mores, étourdis par l'explosion, s'étaient réfugiés dans la ville, abandonnant à l'ennemi une position dans laquelle ils pouvaient lui causer de grands dommages. Mais, à peine informés que les chrétiens avaient escaladé les hauteurs, ils sortirent de leur panique et se jetèrent rapidement dans leurs ouvrages de

défense ; aussi, lorsque les Castillans, rangés en bon ordre, se furent formés en colonne d'attaque, ils furent reçus par un feu bien dirigé, parti des deux fauconneaux, et par des décharges de mousqueterie qui les arrêtèrent pendant un moment. Mais, se ralliant aussitôt, ils s'avancèrent bravement à travers cette grêle de balles et se trouvèrent bientôt en face de la brèche, pratiquée dans le château par leur artillerie. L'ouverture, à peine large assez pour que deux hommes pussent y passer de front, était défendue par des guerriers aussi robustes et aussi vaillants que leurs agresseurs. On vit alors s'engager une lutte acharnée, dans laquelle les assiégés se maintinrent bravement, quoiqu'un enseigne castillan, du nom de Zapata, eût réussi à s'introduire dans la place et même à planter son étendard sur les créneaux ; mais l'ennemi se jeta immédiatement sur le brave cavalier, qui, couvert de blessures, fut précipité la tête en avant dans l'abîme, tenant encore son drapeau d'une main crispée par la mort.

Cependant les défenseurs du ravelin entretenaient un feu de mousqueterie bien nourri contre les Espagnols, assaillis en même temps par une grêle de pierres, de flèches et de javelines, qui frappaient bruyamment les armures des cavaliers et blessaient les soldats légèrement vêtus. Les femmes mores prenaient courageusement part au combat ; aussi indifférentes au danger que leurs maris et leurs frères, elles lançaient de lourds projectiles au milieu des rangs ennemis. Ces femmes, qui avaient une espèce d'organisation militaire, étaient formées en compagnies ; quelquefois même elles en venaient aux prises avec les assaillants ; l'épée au poing, elles se distinguaient par des prouesses dignes d'un sexe plus fort. On vit, en cette occasion, une de ces amazones,

qui rendit son nom fameux pendant le siége, tuer son adversaire et lui enlever son armure, trophée de cette victoire. On dit qu'avant de recevoir la mort elle abattit plusieurs Espagnols de sa main [1].

Ainsi, tandis que les assiégés, couverts par leurs défenses, étaient comparativement peu maltraités, la colonne ennemie était jetée en désordre; la plupart des officiers tombaient, tués ou blessés. Décimés par le feu incessant de la garnison du ravelin et du château, les Castillans, s'ils n'avaient pas perdu leur courage, étaient presque à bout de forces. Don Juan qui, de la hauteur où il s'était placé, dominait le champ de bataille, reconnut la nécessité d'envoyer au secours des troupes six compagnies de la réserve, bientôt suivies de deux autres. Grâce à ce renfort, les Castillans purent se maintenir.

Pendant ce temps, le régiment italien que Padilla commandait s'était avancé au cœur de la ville. Les rebelles avaient disputé chaque pouce de terrain aux vétérans; ceux-ci avaient chèrement payé leurs succès; il n'y avait pas, dit-on, un officier parmi eux qui ne fût blessé. Quatre capitaines étaient tombés. Padilla, qui n'était pas encore guéri de sa première blessure, en avait reçu une nouvelle, plus dangeureuse encore; ses soldats, malgré leur courageuse attitude, avaient été si rudement traités que l'on devait

[1] Cette femme ne tua pas moins de dix-huit Espagnols, selon Hita. Mais Hita a beau se porter garant de la scrupuleuse exactitude de l'officier qui rapporte le fait; c'est un peu abuser de la crédulité du lecteur que de lui citer ce chiffre. — « Esta brava mora se llamaba la Zarzamodonia, era corpulenta, recia de miembros, y alcanzaba grandisima fuerza; se averiguo que en este dia mato ella sola por su mano á diez y ocho soldados, nos de los peores del campo. » — Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 393.

demment prévoir qu'ils ne parviendraient pas à surmonter tous les obstacles qui leur étaient opposés et à rejoindre leurs compagnons sur les hauteurs. Indifférent à ses propres souffrances, Padilla voyait avec douleur couler inutilement le sang de ses braves guerriers et, bien qu'il lui en coûtât, il donna l'ordre de la retraite. Une nouvelle grêle de projectiles s'abattit, à ce signal, sur les vétérans de Naples, mais ceux-ci, resserrant les rangs à mesure qu'un d'entre eux tombait sous les coups des assiégés, battirent en retraite avec le sang-froid et l'ordre qui avaient caractérisé leur marche en avant, et, cruellement décimés, rentrèrent dans leurs tranchées.

Débarrassés de leurs adversaires sur ce point, les rebelles victorieux volèrent au secours des défenseurs du château; leur arrivée rétablit l'équilibre rompu par les renforts envoyés aux Espagnols. Ils se jetèrent brusquement sur l'arrière-garde des chrétiens; ceux-ci, attaqués de tous côtés, exposés de front au feu de la batterie de la forteresse, d'ailleurs servie par de mauvais artilleurs, assaillis sur les flancs par les mousquetaires abrités dans le ravelin, se trouvaient dans une position dangereuse. Plusieurs capitaines avaient péri; tous les officiers étaient tués ou blessés, et des monceaux de cadavres encombraient l'étroite scène où se déroulait l'horrible drame. Cependant les Espagnols ne perdaient pas courage, et, durant trois heures, le flot des assiégeants ne cessa de battre, avec une rage impuissante, les murs de la forteresse. Les chrétiens, déployant une prodigieuse énergie, s'efforcèrent d'escalader le ravelin et de franchir la brèche du château; mais les assiégés réussirent à boucher celle-ci avec des tas de pierres et de poutres, dont la pesanteur défiait les forces défaillantes des assaillants.

Une heure encore s'était écoulée; don Juan, qui, de son poste élevé, observait les péripéties du combat, comprit que la lutte, en se prolongeant davantage, ne pouvait être que plus funeste pour lui, et il ordonna la retraite. Mais les soldats qui s'étaient élancés si impétueusement à l'assaut, malgré la défense de leurs officiers, refusèrent alors de se retirer, comme le dogue qui, rendu furieux par les blessures qu'il a reçues dans le combat, s'acharne sur son adversaire, en dépit des efforts de son maître. Voyant ses ordres méconnus, le prince, accompagné de son état-major, se rendit lui-même sur le théâtre de l'action, espérant que sa présence imposerait aux mutins; mais une balle de mousquet frappa sa cuirasse avec tant de force qu'il fut renversé, quoique l'acier bien trempé de son armure n'eût pas été entamé. Le vigilant Quixada, qui suivait de près son pupille, vola à son secours et constata qu'il n'avait pas été blessé. La conduite du prince lui attira toutefois une affectueuse réprimande de la part de son mentor, qui, lui rappelant les recommandations du roi, le pria de se retirer et de ne pas exposer une vie aussi précieuse que celle d'un commandant en chef, aux hasards du combat.

Le bruit de cet accident, rapporté avec l'exagération ordinaire en pareil cas, courut bientôt parmi les soldats, qui, après le départ de don Juan, se soumirent péniblement et silencieusement à ses ordres. Ainsi les musulmans restaient, une seconde fois, maîtres du champ de bataille, et la bannière du croissant continuait de flotter triomphalement sur les murs de Galera [1].

[1] Pour les détails du deuxième assaut, voy. Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 264, 265; Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 240-243; Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 112, 114;

Les pertes subies par les Espagnols étaient considérables; d'après eux-mêmes, et on ne les soupçonnera pas de les avoir exagérées, elles ne s'élevaient pas à moins de quatre cents hommes tués et cinq cents blessés. Celles des musulmans, à couvert dans leurs ouvrages de défense, durent être faibles en comparaison. La mort frappa surtout les chevaliers chrétiens, dont le riche costume attirait naturellement l'attention des adroits tireurs de la garnison; le nom de plus d'une noble famille d'Andalousie et de Castille figure sur la liste des victimes de cette sanglante journée.

Ce nouveau revers subi par ses armes exaspéra don Juan; il sentait que ses compatriotes avaient les yeux fixés sur lui, il savait le brillant espoir qu'ils avaient fondé sur sa campagne et comprenait qu'ils feraient retomber sur lui la responsabilité de ces échecs. Le prince regrettait, avec une profonde douleur, les braves frères d'armes qu'il avait perdus, mais il ne s'abandonna pas à de lâches lamentations; exprimant ses sentiments sous une autre forme, qui ne faisait guère l'éloge de son cœur, il se tourna vers ses officiers, s'écriant : « Les infidèles payeront cher le sang chrétien qu'ils ont versé aujourd'hui! Le prochain assaut vous rendra maîtres de Galera, et tous les habitants de la ville, hommes, femmes, enfants, seront passés au fil de l'épée, sans aucune exception. Les maisons seront rasées jusqu'à terre et l'on sèmera du sel sur leur emplacement [1]! » Ces paroles inhumaines furent reçues par des acclamations générales; comme en

Hevia, dans Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 389 et seq.; Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 629, 630.

[1] « Yo humdiré á Galera, y la asolaré, y sembraré toda de sal; y por el riguroso filo de la espada pasarán chicos y grandes, quantos están dentro, por castigo de su pertinacia, y en venganza de la sangre que han derramado. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 244.

témoigna l'événement, elles ne renfermaient pas une vaine menace.

Ce qui s'était passé avait prouvé à don Juan la sagesse des recommandations de son frère, qui lui conseillait de faire bon usage des batteries et des mines, avant d'en venir aux prises avec l'ennemi. Philippe, faisant allusion à l'indiscipline des troupes, dans une lettre adressée à son frère, peu de temps après ces désastres, l'engageait instamment à veiller, avec le plus grand soin, sur la moralité des soldats, pour empêcher spécialement toute profanation, toute offense à la religion; il s'assurerait ainsi la protection du Tout-Puissant [1]. Le prince avait écrit que certaines circonstances pouvaient se présenter où il serait nécessaire pour lui d'encourager son armée, en conduisant lui-même l'attaque; mais le roi, condamnant cette idée de chevalier errant comme indigne d'un chef militaire, répondit que la place de don Juan était à l'arrière-garde, que là il pourrait être utile en stimulant les timides, et il ajouta que sa présence était inutile pour ceux qui s'élançaient avec ardeur au combat [2].

Le prince s'occupa, sans délai, des préparatifs d'un troisième et dernier assaut. Il fit ouvrir dans le rocher deux nouvelles mines, à la droite et à la gauche de l'ancienne,

[1] « No puedo yo dejar de encargaros que le tengais muy grande de que él no sea deservido en ese campo, ni haya las maldades y desordenes que decis, que siendo tales no pueden hacer cosa buena, y así lo procurad, y que no haya juramentos ni otras ofensas de Dios, que con esto él nos ayudará y todo se hará bien. » — Carta del Rey á D. Juan de Austria, 6 de Febrero, 1570, MS.

[2] « Y con esa gente, segun lo que decis, mas importará estar detras dellos deteniéndolos y castigándolos que no delante, pues para los que lo están y hacen lo que deben no es menester. » — *Ibid.*

dont elles étaient éloignées d'une trentaine de pas. Pendant que les mineurs étaient à l'œuvre, l'artillerie ne cessa de tonner contre la ville et le château ; elle fut renforcée, sur ces entrefaites, par l'arrivée de quatorze pièces d'un fort calibre, venant de Carthagène.

Les assiégés faisaient tout aussi activement leurs préparatifs de défense. Les femmes et les enfants travaillaient avec autant d'ardeur que les hommes à réparer les dégâts causés aux ouvrages. On ferma les brèches avec des quartiers de roc et des poutres ; on fortifia les anciennes barricades et on en dressa de nouvelles dans les rues. On amassa dans les magasins des pierres et des flèches ; ces pierres étaient dans les mains des Mores, exercés à les jeter, de terribles projectiles. Les rebelles avaient de l'eau en abondance et, ainsi qu'on l'a vu, assez de vivres pour soutenir un siége plus long que ne semblait devoir l'être celui-ci ; mais ils manquaient d'objets de la plus grande importance ; il ne leur restait presque plus de poudre. Ils cherchèrent à obtenir d'Aben-Aboo des munitions et des renforts ; mais le prince more était trop occupé, dans ce moment, à se maintenir à l'ouest contre le duc de Sesa. Son général, El Habaqui, commandant l'armée de l'est, engagea les habitants à tenir bon, leur assurant qu'il pourrait sous peu venir à leur secours ; mais le temps était précieux pour les assiégés [1].

[1] Il est singulier qu'aucun chroniqueur ne donne le nom du More qui commandait à Galera. Une romance du temps l'appelle Abenhozmin.

« Marinero que la rige
Sarracino es natural,
criado acá en nuestra Espana
por su mal y nuestro mal :
Abenhozmin ha por nombre,
y es hombre de gran caudal. »

Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 470.

Les auxiliaires turcs qui défendaient la ville ne croyaient guère à la possibilité de résister, avec des pierres et des flèches, à l'excellente artillerie des Espagnols. Leurs officiers se réunirent donc en conseil de guerre et proposèrent que l'armée, sortant de la place, s'ouvrît un chemin à travers les lignes des assiégeants, tandis que les femmes et les enfants s'échapperaient par la galerie souterraine qui conduisait à la rivière et dont les chrétiens, dit-on, ignoraient l'existence. Les Turcs, soldats de fortune, n'étaient pas liés au sol qu'ils foulaient, par des affections locales ni par des sentiments patriotiques; mais, lorsque la proposition fut soumise aux Mores, tous, quel que fût leur sexe, la rejetèrent avec mépris, se déclarant résolus à défendre Galera jusqu'au dernier moment et à s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre.

Soutenus par l'espoir de recevoir des secours, les assiégés firent tout ce qui leur était possible pour retarder le jour de l'assaut. Ils ne recoururent pas aux contre-mines, car, s'ils avaient eu même l'habileté nécessaire pour cela, ils étaient dépourvus d'instruments et de poudre; mais ils firent des sorties pour attaquer les mineurs castillans, et, quoique repoussés toujours avec perte, ils parvinrent à maintenir l'armée assiégeante dans un état d'alarme permanent.

Le 6 février, les ingénieurs chargés du travail des mines annoncèrent que leur tâche était accomplie. L'assaut fut fixé au lendemain matin; le feu devait être ouvert de tous côtés contre la ville, à six heures, et durer jusqu'à sept, moment où aurait lieu l'explosion; le feu devait ensuite être rouvert pendant une heure, et alors le signal de l'attaque serait donné par un coup de canon, tiré par les différentes batteries et suivi d'une décharge générale et simultanée. Il

était défendu aux chrétiens d'épargner qui que ce fût, homme, femme ou enfant.

Le 7 février, dernier jour du carnaval, les assiégeants se trouvaient sous les armes, au lever du soleil. Leur jeune commandant attirait tous les regards par la beauté de sa personne et la magnificence de son costume; armé de pied en cap, il portait une armure d'acier bruni, richement incrustée d'or; son casque, surmonté d'un panache de plumes éclatantes, était orné d'un médaillon étalant l'image de la Vierge [1]. Il tenait à la main le bâton du commandement. Pendant qu'il galopait devant les rangs de l'armée, adressant aux soldats quelques mots d'encouragement, la grâce parfaite avec laquelle il conduisait son cheval, sa royale attitude et ses manières affables rappelaient aux vétérans le temps glorieux où l'empereur, son père, les menait au combat. Les cavaliers, dont le prince était entouré, rivalisaient avec lui de luxe dans leurs vêtements, et le chroniqueur, présent à cette scène, se complaît au spectacle de la brillante foule de chevaliers du midi, réunis pour prendre part au dernier assaut de Galera [2].

Depuis six heures du matin jusqu'à sept, les batteries rangées en cercle autour de la malheureuse ville la canonnèrent avec fureur. L'ordre fut ensuite donné de mettre le feu aux mines; aussitôt le bruit assourdissant du canon s'éteignit dans un silence aussi profond que celui de la mort. Les

[1] « Relumbrante y fortisimo morrion adornado de un penacho bello y elegante, sentado sobre una rica medalla de la imagen de nuestra Senora de la Concepcion. » — Hevia, dans Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 429.

[2] « Igualmente se arreo lo mejor que pudo toda la caballería, y era cosa digna de ver la elegancia y hermosura de un ejército tan lucido y gallardo. » — *Ibid.* loc. cit.

Espagnols, retirés dans leurs tranchées, attendaient dans une fébrile agitation. Enfin l'explosion se fit entendre, renversant une partie du château, élargissant la brèche ouverte dans le flanc perpendiculaire du rocher et lançant avec la force d'un volcan, des quartiers de roc dans les airs. Une seule mine avait sauté; l'autre éclata bientôt après et, si elle ne fit pas de grands dégâts, elle jeta la terreur parmi les défenseurs du château; craignant que l'ennemi n'eût ouvert une troisième mine, ils abandonnèrent leur position et se réfugièrent dans la ville.

Quand la fumée et la poussière se furent dissipées, un officier fut envoyé, avec quelques hommes, pour reconnaître la brèche; il ne tarda pas à rapporter la nouvelle que la garnison avait fui, laissant entièrement dégarnis les ouvrages de défense. Aussitôt les Castillans exigèrent, avec des cris furieux, qu'on les menât immédiatement à l'assaut. En vain les officiers voulurent les arrêter, frappant même çà et là les Espagnols du plat de leurs épées, pour les retenir dans l'obéissance. Les soldats surexcités s'échappèrent dans un désordre complet, comme une foule indisciplinée; ils sortirent des tranchées, ainsi qu'ils l'avaient fait déjà, entraînant leurs officiers avec eux, et bientôt, ayant achevé leur périlleuse ascension, ils atteignirent au sommet de la montagne, sans avoir rencontré aucune résistance. Franchissant les décombres qui jonchaient le sol, ils prirent en hâte possession de la forteresse déserte et de ses ouvrages extérieurs, et remplirent l'air de leurs cris de victoire.

En voyant l'ennemi maître de la position qu'ils avaient abandonnée, les fuyards comprirent la faute qu'ils avaient commise; ils n'avaient plus à craindre l'explosion d'une mine; prompts à réparer leur erreur, ils se précipitèrent,

comme sous l'effet d'une impulsion commune, afin de disputer le terrain aux assaillants. Il était trop tard; on avait tourné contre eux les canons de leur propre batterie, et les arquebusiers, qui occupaient le ravelin, les accablèrent sous une grêle de projectiles plus redoutables que des pierres et des flèches. Les Mores, qui n'avaient presque plus de poudre, étaient armés de dagues et d'épées, et ils engagèrent hardiment une lutte corps à corps avec leurs adversaires. Ce fut une épouvantable mêlée, dans laquelle on vit, comme dans tous les combats individuels, les passions des combattants excitées jusqu'à la frénésie. Nul ne demandait grâce, nul ne faisait quartier. L'Espagnol puisait des forces dans l'attente de la victoire; le More, dans l'énergie du désespoir. Tous deux combattaient avec une fureur inspirée par la conviction que le sort de Galera dépendait de l'issue de la lutte. On entendit de nouveau, au milieu du fracas des armes, s'élever les cris de ralliement des chrétiens et des infidèles, dans les guerres de religion; les Castillans invoquaient leur belliqueux patron; les musulmans, leur prophète. C'étaient les cris de guerre qui, pendant plus de huit siècles, avaient retenti dans les montagnes et dans les plaines de la malheureuse Espagne; ce bruit mourant allait bientôt s'éteindre, par l'exil ou l'extermination des vaincus.

La bataille fut enfin terminée par l'arrivée de troupes fraîches conduites par Padilla; ce commandant avait attaqué la ville du même côté que dans l'assaut précédent et partout avait rencontré la même résistance. Mais les assiégés avaient perdu les moyens de se défendre avec succès; un grand nombre des maisons qui bordaient les rues étaient tombées en ruines sous le feu de l'artillerie; celles qui restaient encore debout étaient occupées par des guerriers qui

n'avaient d'autres armes que des pierres et des flèches. Les Espagnols prirent successivement la plupart de ces maisons et les incendièrent; les Mores qui s'y trouvaient furent passés au fil de l'épée ou périrent dans les flammes.

Les rebelles qui défendaient les barricades n'eurent pas un meilleur sort; décimés par des décharges de mousqueterie, auxquelles ils répondaient faiblement à l'aide de leurs grossiers projectiles, peu terribles en comparaison, ils furent délogés successivement de leurs positions. A chaque redoute qu'ils enlevaient, les vainqueurs poussaient des cris de triomphe, qui résonnaient joyeusement aux oreilles de leurs compatriotes luttant sur les hauteurs. Quand Padilla et ses vétérans apparurent sur le théâtre de l'action, ils décidèrent le sort de la journée.

Il y avait un détachement de Turcs, qui n'avaient pas épuisé leurs munitions et soutenaient contre un corps d'infanterie espagnole une lutte désespérée, dans laquelle celui-ci avait été repoussé jusqu'au bord du précipice. Mais, à l'apparition de leurs compagnons commandés par Padilla, les Castillans reprirent courage; on vit alors Turcs et Mores, accablés par la supériorité du nombre et des armes de leurs adversaires, lâcher pied de tous côtés. Les uns, poursuivis de près par les vainqueurs, s'enfuirent par les longs sentiers qui descendaient du sommet du rocher; d'autres se jetèrent dans les maisons, se préparant à les défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les Espagnols escaladèrent les terrasses, d'étage en étage, au moyen des échelles dont les habitants se servaient à cet effet, et pratiquèrent, dans les toits en planches des habitations, des ouvertures qui leur permettaient de tirer sur les rebelles. Ceux-ci, chassés de leurs lieux de refuge par des décharges meurtrières, se sauvèrent

dans les rues; mais là aussi ils trouvèrent à l'affût les féroces chasseurs qui les traquaient et qui les abattirent tous sans pitié, hommes, femmes ou enfants; nul ne fut épargné. Cependant les malheureuses victimes ne moururent pas sans résistance, et l'on put voir le cadavre de plus d'un Espagnol étendu sur la terre ensanglantée, côte à côte avec celui de son ennemi.

On cite plusieurs exemples du courage désespéré que des femmes, aussi bien que des hommes, déployèrent dans cette extrémité. Une jeune fille, dont le père avait péri lors de la première attaque dirigée contre la plaine des jardins, mit le feu à sa maison, puis, tirant d'une main derrière elle ses deux petits frères et de l'autre brandissant un cimeterre, elle se précipita, dit-on, dans les rangs de l'ennemi, qui les eut bientôt massacrés tous les trois. On parle encore d'un homme qui, après avoir tué sa femme et ses deux filles, sortit de sa demeure et, s'écriant : « Nous n'avons plus rien à perdre, mourons ensemble! » s'élança comme un fou furieux au milieu des Espagnols [1]. Quelques-uns se frappèrent mortellement de leurs propres armes, d'autres furent volontairement égorgés par leurs compagnons, afin de devoir leur mort à des mains amies plutôt qu'à celles des chrétiens.

Environ deux mille rebelles se pressaient dans un espace découvert, non loin de la porte de la ville; un gros détachement d'infanterie castillane s'opposait à leur fuite. Épuisés de fatigue et affaiblis par le sang qui s'échappait de leurs blessures, sans munitions, désarmés ou n'ayant que des

[1] Ces faits sont rapportés par Hevia, dans Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 449-451.

armes endommagées, brisées, dont ils ne pouvaient faire usage, les musulmans voulaient capituler avec leurs ennemis, dont les masses épaisses les serraient de toutes parts. Mais le cerf aux abois n'a pas de grâce à attendre des chasseurs et des chiens féroces déjà suspendus à ses flancs. Aux prières de ces infortunés on répondit par des décharges meurtrières, qui n'en laissèrent pas un seul vivant.

Plus de quatre cents Mores, femmes et enfants, étaient réunis hors des murs de Galera, et les soldats, dont ce riche butin éveillait la cupidité, voulaient épargner ces malheureuses créatures. Don Juan s'en aperçut, et, remarquant les dispositions des soldats, il leur rappela sévèrement l'impitoyable ordre du jour qu'il avait proclamé; il leur envoya même les hallebardiers de sa garde et les cavaliers de sa suite, pour les aider dans leur horrible besogne, tandis qu'à cheval il assistait froidement à ce spectacle; une statue de marbre n'eût pas été plus impassible, ni moins sensible aux cris d'agonie des victimes et à leurs déchirantes supplications [1].

Pendant ce massacre, l'œuvre d'extermination s'accomplissait rapidement dans la ville; toutes les places, tous les enclos, qui avaient momentanément servi de lieux de refuge aux fuyards, étaient jonchés de cadavres amoncelés; le sang coulait dans les ruisseaux, comme l'eau après une forte pluie. Les maisons brûlaient, incendiées soit par les vainqueurs, soit par les habitants, qui se jetaient désespérément dans les flammes plutôt que de tomber dans les mains de leurs ennemis. La nuit était venue, car la lutte avait duré près de

[1] « Los quales mataron mas de quatrocientas mugeres y ninos... y ansi hizo matar muchos en su presencia á los alabarderos de su guardia. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 248.

neuf heures [1], mais les ténèbres qui l'accompagnent pâlissaient à la clarté de l'incendie, qui projetait à plus d'une lieue de sinistres lueurs, annonçant au loin la chute de Galera.

A la fin don Juan, se relâchant de sa première cruauté, consentit à laisser la vie aux femmes et aux enfants âgés de moins de douze ans. Ce n'était pas un sentiment d'humanité qui lui arrachait cette concession, c'étaient les murmures de ses soldats qui, se voyant enlever leur butin habituel, commençaient à exprimer leur mécontentement par des signes inquiétants [2]. C'est ainsi, dit-on, qu'environ quinze cents personnes, femmes et enfants, échappèrent au massacre général de leurs compatriotes [3]. Le reste de la population, soldats et habitants, Turcs, Africains et Mores, fut impitoyablement égorgé. Si nous en croyons les Espagnols eux-mêmes, il ne resta pas un seul homme vivant! On ne trouverait pas facilement, même dans l'histoire de ce siècle sanglant, un pendant à ce massacre en masse et sans exception.

[1] « Duro el combate, despues de entrado el lugar, desde las ocho de la manana hasta las cinco de la tarde. » — Hevia, dans Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 448.

[2] « Y no pararan hasta acabarlas á todas, si las quejas de los soldados, á quien se quitaba el premio de la vitoria, no le movieran; mas esto fue quando se ententio que la villa estaba ya por nosotros, y no quiso que se perdonase á varon que pasase de doce anos. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 248.

[3] « Se cautivaron hasta otras mil y quinientas personas de mugeres y ninos, porque á hombre ninguno se tomo con vida, habiendo muerto todos sin quedar uno en este dia, y en los asaltos pasados. » — Hevia, dans Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 448.

Marmol, tout en reconnaissant qu'on ne fit pas grâce à un seul homme, porte le nombre des femmes et des enfants sauvés à un chiffre triple de celui que nous donnons.

Cependant, pour employer le proverbe castillan, « si l'Afrique eut sujet de pleurer, l'Espagne eut peu de motifs de se réjouir [1]. » Dans tout le cours de cette guerre, il n'y eut pas de succès aussi chèrement acheté que la prise de Galera. La mort frappa les officiers et les gens de qualité autant que les simples soldats. Nous avons vu l'empressement avec lequel les chevaliers espagnols étaient accourus sous l'étendard de don Juan d'Autriche; ils se montrèrent aussi jaloux de se distinguer sous les yeux de leur jeune chef; on était sûr de les trouver toujours au poste du danger. Cette ambition leur coûta cher, et plus d'une noble famille de la péninsule versa des larmes amères en apprenant la prise de Galera [2].

Don Juan lui-même, dit le chroniqueur, était si furieux d'avoir subi d'énormes pertes par l'opiniâtre résistance des infidèles [3], qu'il résolut de mettre immédiatement à exécution la menace qu'il avait faite de détruire la ville et de n'y pas laisser pierre sur pierre. Il fit donc brûler et raser jusqu'à terre toutes les maisons, et semer du sel sur l'emplacement qu'elles avaient occupé, comme sur un terrain maudit, où il était désormais interdit de bâtir. Un décret royal, portant cette défense, fut publié peu de temps après, et le village sans mur, dont les maisons, répandues çà et là,

[1] « Si Africa llora, Espana no rie. »

[2] Pour les détails du dernier assaut, assez contradictoires chez les différents auteurs, comparez Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 244-249; Mendoza, *Guerra de Granada*, p. 266-268; Vanderhammen, *Don Juan de Austria*, fol. 114, 115; Hevia, dans Hita, *Guerras de Granada*, tom. II, p. 429 et seq.; Cabrera, *Filipe Segundo*, p. 630, 631; Bleda, *Cronica*, p. 724; Ferreras, *Hist. d'Espagne*, tom. X, p. 143, 144.

[3] « Tanto le crecia la ira, pensando en el dano que aquellos hereges habian hecho. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 248.

s'élèvent au pied de la montagne, dans la plaine des jardins où campait Padilla, est tout ce qui rappelle aujourd'hui au voyageur la cité, jadis florissante et redoutable, de Galera.

Un violent orage, mêlé de pluie et de grêle, qui éclata le lendemain du jour où la ville avait été prise, causa quelques retards dans l'œuvre de destruction. C'était un phénomène assez rare, à cette époque de l'année; s'il s'était produit quelques jours plus tôt, les torrents des montagnes auraient certainement inondé le camp des Espagnols et forcé ceux-ci de suspendre leurs opérations. Aussi les Castillans crurent-ils, en cette circonstance, à une intervention spéciale du ciel en leur faveur.

Un butin considérable tomba aux mains des vainqueurs, car les Mores des environs avaient choisi Galera, à cause de la force de cette place, pour y déposer ce qu'ils possédaient de plus précieux, de l'or, des perles, des joyaux, de riches étoffes. Les magasins de la ville renfermaient également, en grande quantité, du froment, de l'orge et toute espèce de provisions dont l'armée avait besoin.

A peine maître de Galera, don Juan envoya à son frère la nouvelle de la victoire. Le roi la reçut, pendant qu'il priait devant la châsse de Notre-Dame de la Guadeloupe. A l'annonce de ce succès, la cour s'abandonna à des transports de joie; Philippe resta calme, impassible, comme il l'était d'ordinaire en apprenant le triomphe ou la défaite de ses armes. Il défendit toute espèce de réjouissances publiques et ne témoigna sa satisfaction qu'en faisant offrir des actions de grâces à Dieu et à la bienheureuse Vierge, « à laquelle, » dit le chroniqueur, « il croyait devoir attribuer spécialement la cause de ce succès, comme étant un de ceux où il y avait plus de gloire à acquérir par la paix que par

une sanglante victoire [1]. » On s'étonne que, doué de sentiments aussi humains et aussi sages, Philippe n'ait pas écrit à son frère pour empêcher l'atroce massacre de ses sujets musulmans.

Mais, avec quelque horreur que nous regardions cette boucherie, il ne paraît pas qu'elle ait terni la réputation de don Juan d'Autriche, aux yeux de ses contemporains. Nous ne saurions trop le répéter, l'Espagnol, dans cette campagne, croyait moins punir des sujets rebelles que les ennemis de la foi. Cette lutte était la dernière période de la longue guerre de délivrance, dans laquelle le Castillan avait été engagé pendant plusieurs siècles. Le monde chrétien était profondément sympathique à ce champion de la foi, le dernier des croisés, qui guerroyait dans les montagnes de Grenade, lorsque le temps des croisades en Palestine était passé. Quant aux Mores, on les regardait partout comme des infidèles et des apostats, et il y avait peu de nations chrétiennes dont le code ne punît pas de mort l'infidélité religieuse et l'apostasie. On ne traitait pas les musulmans avec plus de barbarie en les exterminant par le fer plutôt que par le feu. C'est ainsi que le massacre des habitants de Galera, loin de flétrir la gloire du vainqueur, ne fit que la rendre plus éclatante et plus populaire. Les compatriotes de don Juan, ne pensant qu'aux obstacles extraordinaires qu'il avait surmontés, le virent avec orgueil entrer dans la brillante carrière où il allait s'élever au rang des grands paladins qui illustraient leur pays. Rome salua le fils de Charles-Quint

[1] « Solo dar gracias à Dios y á la gloriosa virgen Maria, encomendandoles el Catholico Rey aquel negocio, por ser de calidad, que deseaba mas gloria de la concordia y paz, que de la vitoria sangrienta. » — Marmol, *Rebelion de Granada*, tom. II, p. 249.

comme le champion du catholicisme, et l'on décida de lui offrir le bâton de généralissime de la formidable ligue que le pape organisait en ce temps contre l'empire turc [1].

[1] « Cela faict, par sa renommée qui voloit par le monde, tant des chrestiens que des infidelles, il fut faict general de la saincte ligue. » — Brantôme, *Œuvres*, tom. I, p. 326.

APPENDICE.

Une des autorités les plus importantes pour l'histoire de la rébellion des Mores, sous le règne de Philippe II, est Diego Hurtado de Mendoza, souvent cité dans les chapitres précédents, ainsi que nos lecteurs l'auront remarqué. Cet écrivain portait un des noms les plus illustres de la Castille; les Mendoza n'étaient pas seulement distingués par leur rang, mais encore par les rares talents qu'ils déployèrent dans les différentes fonctions, civiles ou militaires, qui leur furent confiées, ainsi que par leur brillante culture intellectuelle. Aucune des grandes familles de l'Espagne n'a autant occupé la plume des chroniqueurs et des poètes.

Mendoza était le cinquième fils du marquis de Mondejar; il naquit, en 1503, à Grenade, où son père occupait, à la suite de ses ancêtres, le poste de capitaine-général de la province. Il fut envoyé de bonne heure à Salamanque et suivit avec succès les cours de cette vénérable université. Là il écrivit ce roman célèbre, qui parut sans nom d'auteur, mais dont on ne peut, à ce qu'il semble, lui contester

plausiblement la paternité, « *Lazarille de Tormès*, » le premier de ces romans picaresques, qui jouent un grand rôle dans l'histoire de la littérature castillane et dont le modèle le plus achevé est dû, par une singularité remarquable, à un écrivain étranger, Lesage, l'auteur de « *Gil Blas de Santillane*. »

On destinait Mendoza à l'Église ; les grandes influences dont sa famille disposait lui promettaient un rapide avancement dans cette carrière. Mais, à en juger par son roman, le jeune homme avait une autre vocation, et il obtint de son père la permission d'entrer dans l'armée et de s'enrôler sous la bannière de Charles-Quint. Il ne perdit pas dans les camps ses goûts littéraires et, dans les loisirs que lui laissaient ses campagnes, il poursuivit ses études, et surtout celle des langues anciennes, sur les bancs des principales universités d'Italie.

Mendoza, recommandé par de remarquables talents, mis en évidence par son rang élevé, ne pouvait échapper à l'œil pénétrant de Charles-Quint ; l'empereur, qui non seulement appréciait son érudition, mais lui reconnaissait une grande aptitude aux affaires politiques, le nomma, en 1538, ambassadeur à Venise, ville chaque jour plus renommée dans la république des lettres, grâce aux travaux littéraires des Aldes. Le jeune ambassadeur eut dès lors les plus grandes facilités de réaliser un de ses vœux les plus chers, en formant une bibliothèque ; ce n'était pas une entreprise facile, à une époque où les livres et les manuscrits, enterrés dans des lieux inconnus et souvent éloignés, se payaient très cher. Le sultan, pour le remercier d'un service qu'il lui avait rendu, en rachetant un prisonnier turc de grande distinction, lui envoya une magnifique collection de manuscrits grecs, plus précieux que l'or aux yeux de celui qui les reçut ; c'est sur un de ces manuscrits que fut imprimée la première édition de Josèphe. Tout en consacrant ses heures de loisir à l'étude, Mendoza s'acquitta de sa mission avec une habileté qui justifiait parfaitement sa nomination au poste d'ambassadeur près de la rusée république. Il fut un des délégués qui représentèrent

l'empereur au concile de Trente; il prit une ample part aux discussions du conclave et interpréta la pensée de son souverain, avec une puissance de raisonnement et une chaleureuse éloquence qui produisirent une profonde impression sur l'auditoire. L'indépendance de son langage, en cette occasion, le fit choisir pour la tâche délicate de porter devant le pape les représentations de l'empereur contre la translation du concile dans la ville de Bologne; il s'en acquitta avec une hardiesse à laquelle le pontife n'était pas habitué, et qui, si elle ne put briser l'obstination de Paul III, influa du moins sur l'esprit de son successeur.

Mendoza, paraît-il, on ne sait pour quel motif, ne plut pas autant à Philippe II qu'à Charles-Quint; peut-être était-il trop altier pour se plier à cette servile déférence que le roi exigeait de tous ceux qui l'approchaient, des plus grands comme des plus petits. Enfin, en 1568, une faute qu'il commit lui attira à juste titre la disgrâce de son maître; il se querella avec un autre courtisan dans le palais; cette scène scandaleuse, que nous avons rapportée plus haut, se passa au moment même où le prince des Asturies, don Carlos, rendait le dernier soupir. Les deux coupables, d'abord emprisonnés, furent bannis de Madrid. Mendoza, à cette époque âgé de soixante-cinq ans, se retira à Grenade, sa ville natale; mais il avait trop longtemps vécu dans les cours, pour pouvoir habiter sans regret la province. Il fit donc de nombreuses tentatives pour désarmer la colère du roi et obtenir quelque adoucissement à sa sentence; ses efforts, comme on le devine, furent inutiles, et l'illustre exilé finit par prendre le sage parti de se soumettre à son sort et de chercher des consolations dans la société de ses livres, fidèles amis dont il apprécia parfaitement le mérite, à l'heure de l'adversité. Il s'appliqua à l'étude de la langue arabe, qu'il était naturellement porté à apprendre par son séjour dans une cité pleine de monuments créés par le génie des Arabes. Il charmait également ses loisirs en composant des vers, et ses écrits, ainsi que ceux de Boscan et de Garcilasso de la Vega, naturalisèrent en Castille ces formes plus raffinées de la

versification italienne, qui marquèrent une époque importante de la littérature nationale.

Mais le grand ouvrage auquel il se consacra fut l'histoire de l'insurrection des Mores; on peut dire qu'il vit se dérouler sous ses yeux ces événements, qui se produisirent pendant son séjour à Grenade. Il lui était d'autant plus facile de s'acquitter de cette tâche, qu'il était proche parent du capitaine-général, qui connaissait personnellement tous les personnages placés à la tête des affaires. Ses travaux eurent pour résultat un ouvrage d'une valeur inestimable, malgré son peu d'étendue; c'est moins un récit des faits qu'un commentaire sur l'histoire même de la rébellion. L'auteur recherche les causes des événements; il introduit le lecteur dans le cabinet de Madrid, l'initie aux intrigues des différentes factions à la cour et dans les camps, lui expose la politique du gouvernement et les plans de campagne; enfin il le fait pénétrer dans l'intérieur de la machine, si soigneusement caché aux yeux du vulgaire, et lui en fait voir les rouages cachés.

L'auteur, qui a eu accès à des sources secrètes d'informations, montre une indépendance d'esprit qui augmente encore la valeur de son œuvre. Dans un pays où peu de gens osaient penser par eux-mêmes, Mendoza non seulement pensait, mais exprimait franchement sa pensée. La preuve en est la mordante critique qu'il fait de la conduite du gouvernement et la sincérité avec laquelle il se hasarde parfois à exposer les griefs des Mores. On comprend que cette indépendance de l'historien ne pouvait plaire au gouvernement, et c'est peut-être la raison pour laquelle ce livre ne fut publié qu'après le règne de Philippe II, lorsque l'auteur était déjà mort depuis plusieurs années.

L'ouvrage de Mendoza n'est pas moins remarquable, à un point de vue purement littéraire; le génie de l'antiquité classique a inspiré ces pages, où l'on chercherait vainement le ton frivole et léger des chroniqueurs castillans. On prétend généralement que Mendoza s'appliqua à former son style sur celui de Salluste, mais nous sommes

plutôt de l'avis de notre ami, M. Ticknor, qui, dans son ouvrage sur la littérature espagnole, exprime l'opinion que cet historien, dont il fait une critique lumineuse, a suivi Tacite, aussi bien que Salluste. En effet, quelques-uns des passages les plus connus de notre auteur sont évidemment imités du premier de ces écrivains, que l'Espagnol nous rappelle sans cesse par la concision singulière et l'énergie de son style, par la manière dont il trace un portrait d'un seul coup de pinceau et par la liberté avec laquelle il juge les principaux personnages du drame, dans un langage empreint d'une sagesse pratique que Mendoza devait à une longue habitude des affaires publiques. On retrouve aussi dans cet ouvrage les défauts de ces qualités, la rudesse et la contrainte, un fréquent usage de l'ellipse, contraire à l'esprit de la langue, et surtout une obscurité qui provient d'une concision forcée. L'auteur, en outre, se complaît souvent mal à propos dans un étalage d'érudition, qui, s'il intéresse le savant, vient rompre sans utilité le fil du récit. Mais, malgré tous ses défauts, cet ouvrage est une production remarquable pour ce temps et, paraissant au milieu du règne de la littérature romantique de l'Espagne, il nous cause la même surprise que ressentirait le voyageur qui apercevrait un temple dorien parmi les monuments dus à la bizarre architecture de la Chine ou de l'Hindoustan.

Peu de temps après avoir achevé son histoire, Mendoza obtint la permission de se rendre à Madrid, non pour y demeurer, mais pour mettre ordre à quelques affaires personnelles. A peine arrivé dans la capitale, il fut atteint d'une maladie mortelle, qui l'emporta, au mois d'avril 1575, dans sa soixante-treizième année. Il avait donné depuis quelque temps sa riche collection de livres et de manuscrits à son impitoyable maître, qui, conformément à ses désirs, la fit déposer à l'Escurial, où elle forme encore une intéressante partie d'une bibliothèque dont on a beaucoup parlé et qu'en réalité l'on connaît si peu.

La notice la plus étendue, écrite, à notre connaissance, sur la vie de Mendoza, est celle que l'on attribue à Inigo Lopez de Avila et

qui précède l'édition de « *La Guerra de Granada,* » publié à Valence en 1776. Mais les compatriotes de cet auteur se sont toujours empressés d'honorer la mémoire d'un écrivain qui, par ses brillants succès comme homme d'État, diplomate, romancier, poète, historien, a montré un génie fécond, varié, et a conquis une réputation qu'aucune autre n'a éclipsée, dans la littérature de l'Espagne.

TABLE DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

CHAPITRE VI.

DON CARLOS.

CHAPITRE VII.

MORT DE DON CARLOS.

CHAPITRE VIII.

MORT D'ISABELLE.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

LES MORES D'ESPAGNE.

CHAPITRE II.

RÉBELLION DES MORES.

CHAPITRE III.

ENTRÉE EN CAMPAGNE DES ESPAGNOLS.

CHAPITRE IV.

MASSACRE DE GRENADE.

CHAPITRE V.

DON JUAN D'AUTRICHE.

CHAPITRE VI.

LE ROI DES ALPUJARRAS.

CHAPITRE VII.

ENTRÉE EN CAMPAGNE DE DON JUAN D'AUTRICHE.

FIN DU TOME IV.